



HAL
open science

La tragédie de l'expert ou "Langagement en science-friction" comme réponse à la déconstruction de l'autoritarisme et du relativisme de l'expertise scientifique par la sociologie dramaturgique

Robin Birgé

► **To cite this version:**

Robin Birgé. La tragédie de l'expert ou "Langagement en science-friction" comme réponse à la déconstruction de l'autoritarisme et du relativisme de l'expertise scientifique par la sociologie dramaturgique. Sciences de l'information et de la communication. Université Montpellier, 2018. Français. NNT : 2018MONTG002 . tel-01815983

HAL Id: tel-01815983

<https://theses.hal.science/tel-01815983>

Submitted on 14 Jun 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

THÈSE POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

En Géomatique

École doctorale GAIA

Unités de recherche GM - Géosciences Montpellier,
et LIRDEF - Laboratoire Interdisciplinaire de Recherche en Didactique, Éducation et Formation

LA TRAGÉDIE DE L'EXPERT

ou "Langagement en science-friction"

comme réponse à la déconstruction de l'autoritarisme et du
relativisme de l'expertise scientifique par la sociologie dramaturgique

Présentée par Robin BIRGÉ

Le 29 janvier 2018

Sous la direction de Nicolas ARNAUD et Jacques GLEYSE

2018

Devant le jury composé de

Florence PIRON, professeur, Université Laval

Joëlle LE MAREC, professeur des universités, Université Paris 4 Sorbonne

Dominique VINCK, professeur, Université de Lausanne

Pascal NOUVEL, professeur des universités, Université François Rabelais

Nicolas ARNAUD, directeur de recherche, Université de Montpellier

Jacques GLEYSE, professeur des universités, Université de Montpellier

Grégoire MOLINATTI, maître de conférence, Université De La Réunion

Rapporteur & Président du jury

Rapporteur

Examineur

Examineur

Directeur

Co-directeur

Invité



UNIVERSITÉ
DE MONTPELLIER

La tragédie de l'expert

ou “Langagement en science-friction” comme réponse
à la déconstruction de l'autoritarisme et du relativisme de l'expertise scientifique
par la sociologie dramaturgique

Robin Birgé

Table des matières

Introduction.....	6
1. Éthique de l'écriture.....	6
2. Avant-propos.....	7
3. « Si je pouvais avec des mots changer le monde, c'est sûr que je serais déjà en train de les dire et de les prononcer ».....	13
4. Être ou ne pas être expert, telle est la question.....	33
Partie 1. Le drame des experts.....	42
1. Avant-propos de la partie 1.....	42
2. Introduction de la partie 1.....	44
3. Récits d'enquêtes.....	49
3.1. Des expertises neutres de chercheurs neutres dans la tradition du Grand Partage.....	49
3.2. La neutralisation collective des points de vue individuels.....	91
3.3. Récit d'une expertise engagée sur la filiation.....	100
3.a. Construction d'une stratégie de communication pour s'imposer dans l'espace public.....	103
3.b. Le changement d'agenda politique conduit au changement du statut de l'expertise, et ainsi à la mise en place de nouvelles stratégies de communication.....	106
3.c. L'orchestration de la stratégie de publicisation.....	111
3.d. La construction d'un consensus interdisciplinaire : l'entente.....	116
3.e. La diversité des représentations sociales met en évidence d'importantes mésententes.....	119
3.f. L'heuristique de l'engagement.....	122
4. Compréhension transversale.....	126
4.1. Construire par autoritarisme.....	127
4.2. Exclure par la tolérance & construire par irénisme.....	130
4.3. Construction constructiviste par éristique.....	132
5. Conclusion de la partie 1.....	134
Partie 2. Sortir de la tolérance et de l'autorité.....	135

1. Le monde est assassiné ! Tient-on une piste ? Enquête sur la guerre des sciences.....	135
2. Désaccord sur la représentation.....	181
2.1. La présentation.....	187
2.2. La représentation de la nature.....	190
2.3. La représentation sociale.....	192
2.4. La représentation symbolique.....	194
3. La sociologie dramaturgique.....	195
3.1. L'épistémologie constructiviste de la sociologie dramaturgique invite le chercheur à se considérer comme un auteur qui assume son statut d'interprète, qui traduit singulièrement, et qui met en scène sa recherche. Le sociologue est alors un auteur, interprète, metteur en scène : autrement dit un *dramaturge*.....	198
3.2. ...La mise en scène du dramaturge a pour finalité une distanciation avec la réalité habituelle (et non le réel) pour la problématiser, l'interroger et potentiellement la transformer. Cette mise en scène critique donne à voir les us et coutumes habituels comme autant d'habits de représentation, de *costumes*, desquels on peut toujours changer.....	203
3.3. ...Ces us et coutumes sont la "matière narrative" du dramaturge. Cette "matière narrative" n'est pas donnée mais construite, les construits étant ainsi agencés afin de former une narration fictionnelle, un *schéma actanciel*. La démarche n'est ni explicative (la réponse au "comment ?" réaliste dans un style analytique), ni descriptive (la réponse au "comment ?" constructiviste se donnant à voir comme explicative), mais compréhensive. La création de sens est permise par une interprétation finalisée assumée qui se conçoit dans la confrontation, l'altération d'autres acteurs porteurs d'autres finalités.....	204
3.4. ...Ces acteurs sont mis en action (dramatiquement), en contexte, dans un *décor*. Ce contexte permet de comprendre les différents mondes des acteurs qui ne sont pas en communication, mais en discussion, qui n'échangent pas un message, mais des discours porteurs d'anecdotes hétérogènes.....	211
3.5. ...Les discours ne sont pas incarnés par des agents (déterminés), mais par des *acteurs* libres dotés de leurs propres raisons, du pouvoir d'expression des raisons de l'action. Cette éthique ne doit pour autant pas nous faire oublier que malgré la pluralité des mondes des acteurs, le dramaturge ne peut parler qu'à partir de son propre monde : il a le pouvoir, seul et tout entier, de faire parler les acteurs à leur place selon sa propre perspective jugeant la pluralité des mondes qu'il interprète.....	213

3.6. ...La manière dont le dramaturge construit ses personnages, son histoire, ses décors et ses costumes doit être donnée à comprendre dans la recherche, avant tout parce que cela sert son propos. Il n'y a cependant pas de recherche sans confiance aux chercheurs, notamment sur leur intelligence et sur cette idée que le chercheur, ici le dramaturge, croit en ce qu'il fait et ce qu'il écrit au sujet des *coulisses*. Cependant, tout n'est pas à exposer au public. Le dramaturge laisse ainsi dans les coulisses ce qui ne participe pas à la compréhension de son drame (mais cela ne remet pas en question la confiance que l'on peut lui accorder).....	220
3.7. ...La compréhension de ce drame passe avant tout dans la mise en scène de *dialogues* afin d'amorcer une discussion constructiviste, l'auteur espérant l'altération de son discours avec son public.....	221
3.8. ...Si le travail du dramaturge demande un engagement du public (en particulier la mise en question de son confort habituel), ce dernier ne doit pas se laisser prendre à l'authenticité des représentations : il ne doit pas s'identifier à celles-ci. C'est pourquoi le dramaturge joue sur les *mises en lumières* et l'artificialité que celles-ci peuvent procurer, sans jamais donner l'impression d'un réel sorti de l'obscurité par l'éclairage explicatif du sociologue.....	226
3.9. ...Le sociologue dramaturge donne à voir, propose, une fiction à ses *spectateurs* et prend toute la responsabilité de son engagement envers eux. Non seulement le sociologue propose une compréhension du spectateur (les règles du jeu), et en même temps il rentre en dialogue avec lui (il joue).....	227
3.10. ...Jouer au jeu des acteurs implique une sortie du Grand Partage, de représenter à la première personne le *je(u)*	231
3.11. ...Écrire "je", tout comme discuter de la signification de l'usage des guillemets (les premières lignes de l'introduction de ce manuscrit par exemple), est *accessoire*. C'est en effet par l'agencement d'anecdotes, de ces détails qui paraissent sans importance que le dramaturge argumente sa thèse.....	237
3.12. ...Finalement, il ne suffit pas d'identifier des activités qui ressemblent à de la science pour la qualifier de science, tout comme pour la sociologie dramaturgique ou *le théâtre*. Pour qu'une sociologie dramaturgique soit identifiée comme telle, il faut que l'auteur exprime son intention, sa volonté de faire de la sociologie dramaturgique.....	238
Partie 3. La tragédie des experts.....	243
1. Acte 1. Une épistémologie constructiviste.....	243
2. Acte 2. L'entente et l'accord dans une démocratie discursive.....	248
3. Acte 3. Repenser l'expertise en démocratie.....	255

3.1. Scène 1. La vague autoritaire de l'expertise.....	255
3.2. Scène 2. La vague relativiste de l'expertise.....	263
3.3. Scène 3. Vague démocratique.....	276
3.a. Tableau 1. Agir vaguement dans un monde incertain.....	276
3.b. Tableau 2. Ressac positiviste !.....	281
3.c. Tableau 3. Vague relationniste.....	282
Conclusion. Briser les vagues par langage en science-friction..	294
Bibliographie.....	300
Résumé.....	328

Introduction

1. Éthique de l'écriture

Les « guillemets français » sont utilisés pour les citations référencées en notes de bas de page et en bibliographie. Dans le cas de longues citations, celles-ci seront centrées. Les <guillemets français simples> sont des guillemets de second niveau utilisés à l'intérieur de citations déjà entre guillemets. L'usage des “guillemets anglais” est réservé à la mise à distance d'un terme quand il s'agit d'y apporter une nuance, une signification particulière (comme une caricature). Je défends ici l'intelligence de la nuance qu'apporte un tel procédé. Vous me direz certainement qu'il y a d'autres combats à mener que l'usage de guillemets modérateurs dans un texte ! La démesure de cette insurrection tire son origine de l'attaque faite par certains “réalistes” à l'encontre d'un usage soi-disant agaçant des guillemets, notamment Maurizio Ferraris dans les pages de son *Manifeste du nouveau réalisme*¹. Entre autres exemples, celui-ci :

« Le postmoderne marque l'entrée des guillemets en philosophie : la réalité devient <réalité>, la vérité, <vérité>, l'objectivité, <objectivité>, la justice, <justice>, le sexe, <sexe>, etc. Mettre entre guillemets le monde est une nouvelle manie. La thèse de base est que les <grands récits> (rigoureusement entre guillemets) de la modernité, ou – pire encore – l'objectivisme antique, sont la cause du plus nuisible dogmatisme. Mieux vaut se transformer en <théoricien ironique> qu'être fanatique ! »².

1 Ferraris M. 2014. *Manifeste du nouveau réalisme*

2 Ferraris M. 2014. Déjà cité, p13-14

Mettre entre guillemets le monde est en effet une manie, une manière – bonne selon moi – pour se mettre à distance du “réel” et ainsi ne pas l’accepter tel quel, n’en déplaise à Maurizio Ferraris, mais nous aurons l’occasion d’en discuter plus tard. Je remarque seulement que c’est bien avec ironie que ce dernier encense les “théoriciens ironiques” ; un dénigrement des figures de styles “pas assez sérieuses” pour la rigueur scientifique par une figure de style, ou une incohérence de plus dont nous parlerons bientôt également.

L’usage de l’italique est réservé aux mots étrangers¹, à la mise en exergue de certaines notions (étranges), et aux titres d’un manuscrit ou d’une œuvre.

Le *Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales* (CNRTL)² ainsi que le *Dictionnaire historique de la langue française*³ (abrégé dans le texte par *Dictionnaire historique*) sont mes ouvrages de référence pour les définitions, l’étymologie et l’usage historique des mots. En l’absence de précision de ma part dans le texte, les définitions d’un mot proviennent du CNRTL.

2. Avant-propos

Pour commencer étrangement, je dirais qu’il est temps de « mettre fin poliment aux services de quelqu’un, aux relations qu’on a avec quelqu’un », ou autrement dit, de le remercier. L’habitude est une force bien majoritaire dans l’art traditionnel des us et coutumes de parachèvement sympathique et révérencieux. Mais puisque je ne voudrais être lu autrement que comme quelqu’un cherchant à prendre soin par le polissage, à savoir par le façonnement cultivant le détail des formes, je veux que ce texte s’expose comme poli, mais pas également. Pas également d’avec les normalisations polissant d’après moi par adoucissement des formes, ou pire encore, par systématisme, sans y penser plus que par le rappel de l’obligation, faisant des

1 J’utilise préférentiellement les formes francisées, par exemple “à priori” et non “*a priori*”.

2 *Centre national de ressources textuelles et lexicales*. 2017. disponible en ligne <http://www.cnrtl.fr>. J’utilise exclusivement les références du *Trésor de la langue française informatisé*.

3 Rey et collaborateurs. 2011 [1993]. *Dictionnaire historique de la langue française*.

formes usitées des conformations consolidantes à et pour la reconnaissance efficace rendant quitte d'une interprétation singulière grâce à l'action nivelante. "Bref", "on met toujours les remerciements dans un truc spécial, à part, ben non, je crois que ça fait partie de la thèse" et c'est ainsi que j'aimerais que vous les lisiez. À la lisière, comme le début d'une géographie que je vais dessiner, ou plutôt que je vous expose déjà et non comme une contrée limitrophe, voisine, que vous pourriez observer de loin, sans penser qu'elle est une partie de ce tout, de ce texte. Si vous avez pensé à une autre paronomase en lisant mon désir "que vous les lisiez" et que vous avez préféré cette homophonie diurétique disons alors que cette lecture particulière de cet avant-propos singulier devenu "lisier" devra bien jouer le rôle d'engrais, d'enrichissement, de propos non anodin et épistémiquement cohérent et intéressant avec et pour la compréhension de cette thèse. Je préfère la métaphore géographique, faisant écho à celle se jouant des montagnes, des "ismes" et séismes en deuxième partie de ce texte. Ce texte est un tissu, comme son étymologie l'indique, ses motifs le construisent donc de part en part, ou pour filer l'image couturière et stylistique, je voudrais que ce texte paraisse tel un habit non habituel dont les lisières du tissu peuvent être regardées comme faisant partie d'une totalité où les accessoires, même ce genre de "trop longues" digressions, doivent être compris comme signifiants, comme constructeurs d'une composition épaisse et chargée (au moins aux deux sens du terme, de l'excès et de la complicité dans l'expression de "mes-faits").

Mon rôle d'apprenti anthropologue de la connaissance m'oblige à vous souffler deux ou trois scènes de derrière le capot, la boîte à mémoire du plateau de ce drame. Pour la petite histoire, j'ai commencé avec deux directeurs : Grégoire Molinatti et Lionel Simonneau, avec qui nous avons construit et défendu un projet de thèse devant leur laboratoire, le Laboratoire Interdisciplinaire de Recherche en Didactique, Éducation et Formation (Lirdef), pour obtenir un contrat doctoral confié au Conseil Scientifique de l'Université Montpellier 2, et nous l'avons obtenu. Mais l'inscription pédagogique à l'Université n'a pas été si simple : on nous a demandé de "vrais" directeurs, c'est-à-dire des personnes qui soient dans leur carnet d'adresses de directeurs certifiés. En raison d'un antécédent avec un laboratoire de l'Université auprès duquel j'avais mené des entretiens dans le cadre de mon master 1¹, l'école doctorale a imposé une codirection avec un chercheur en sciences « dures » (pour ne pas dire "inhumaines" et "asociales")... je ne sais pas pour qui ce fut le plus infantilisant

1 Master Histoire, Philosophie & Didactique des Sciences, spécialité Construction, communication et appropriation des savoirs scientifiques et techniques

ou déresponsabilisant, mais nous avons dû choisir un “vrai” directeur. Et c’est là qu’un inconnu à mes yeux, Nicolas Arnaud, est arrivé dans la direction, géologue du laboratoire de l’Observatoire des Sciences de l’Univers – Observatoire de REcherche Méditerranéen de l’Environnement (OSU-OREME), et impliqué dans une controverse que j’étudie. Je dois bien avouer que contre toute attente et malgré tous les préjugés négatifs que j’avais au départ – du fait des circonstances particulières et de l’ambiance particulièrement tendue des débuts –, Nicolas Arnaud m’a fourni la sécurité et la bienveillance sans pour autant me bien-mener. À eux trois, ils m’ont fourni la liberté intellectuelle et matérielle (ce qui me semble rare) dont j’avais besoin. Les remercier publiquement n’est pas, je le répète, une politesse d’usage, c’est donner à comprendre le contexte de construction de la thèse. Deux événements m’ont amené à transformer mes « procédés d’investigation », ma « manière de conduire et d’exprimer [ma] pensée conformément aux principes du savoir », autrement dit ma *méthode*, en passant de l’étude de la maison que constitue notre environnement à travers les lunettes de la discipline de l’écologie, à l’étude de la maison des sciences avec les lunettes des *études de sciences*. En master d’écologie, c’est sans aucun doute les cours d’introduction à l’épistémologie constructiviste dispensés par Hélène Hagège qui ont amené cette transformation. Alors oui, je ne saurais que conseiller aux facultés de sciences dites “naturelles” d’apporter un peu d’humanité à chaque étape de leur formation. En master d’études de sciences mon formateur a été Grégoire Molinatti, par qui j’ai beaucoup appris de sa formation responsabilisante que j’illustre par le souvenir d’une parole qui devait ressembler à ceci : “c’est intéressant, je ne suis vraiment pas d’accord et tu ‘réinventes l’eau-chaude’, je te déconseille vivement de le faire, mais si tu penses que c’est bien, tu es vraiment bien libre de prendre le risque”. Il m’a curieusement supporté depuis mon premier mémoire de master, m’a ramassé à la petite cuillère quand je délirais, que je « m’écarterais du sillon »¹, pour creuser laborieusement mon propre sillon (signifie figurément « poursuivre sa tâche laborieusement, avec persévérance »), en premier lieu en prenant de la distance avec le terme de *délire*, du gothique² « trace de pas », « suivre à la trace », mais également avec la connotation de « tranchée ouverte dans la terre par une charrue », pour adopter un sens plus “idéaliste” de construire mon propre chemin. Je ne dis ça encore une fois ni pour étaler ma vie, ni par politesse d’ailleurs, mais cela me permet

1 Ce qui rend mon parcours sillonneux en quelque chose de manifestement assez normal. Gérard L et Nagels M. 2013. *La gestion du stress chez les doctorants : la surconsommation de certains produits qui pourraient nuire à leur santé*.

2 Rey et collaborateurs. 2011 [1993]. Déjà cité

aussi d'affirmer que la production de connaissances, qui plus est affublée (dans le sens non péjoratif de « se vêtir en s'écartant de l'usage ») d'une posture engagée, se doit de mettre en péril le monde – physique et intellectuel, cette distinction étant purement formelle, certainement pas ontologique – créé par son auteur. S'il n'y a pas de mise en péril, à quoi bon construire un monde ?

Mon chemin se caractérise par des détournements d'autres chemins, des contournements ou ascensions d'obstacles, de la varappe sur des trajectoires horizontales, immanentes, de détours et de retours réflexifs, qui m'ont parfois conduit à des culs-de-sacs, à passer par des sens interdits, à prendre à gauche (souvent maladroitement) plutôt qu'en ligne normalement droite. Mais une marche à plusieurs amène parfois à des mésententes qui conduisent certains à bifurquer. C'est ce qu'il s'est passé avec Lionel Simmoneau qui a décidé, en cours de troisième année, d'arrêter la direction de cette thèse, n'adhérant tout simplement plus à celle-ci. C'est alors Jacques Gleyse qui en reprit la co-direction officielle. Peut-être qu'à la fin de cette lecture Lionel Simmoneau sera, je l'espère, convaincu que la croyance en un monde pré-existant est conservatrice et que ma thèse argumente tout l'intérêt et l'intelligence du constructivisme : nous irons alors de nouveau altérer nos pensées respectives et penser notre engagement révolutionnaire... Si tel n'est pas le cas, je continuerai d'y travailler ! Enfin peut-être pas, j'espère même de manière différente cette fois, pour partir ensemble d'une entente plus juste, bâtie sur la différence éthique entre l'*engagement* qui vise l'efficacité politique, et une autre forme d'implication que je nommerai plus tard, qui transforme le monde par l'efficience du langage, mais je n'en dis pas plus pour le moment, au risque de vous enlever l'intérêt de lire l'intrigue qui se construit petit à petit. Retenons surtout mon modeste programme : changer le monde. Vous aurez compris l'ironie, la définition de la *modestie* se réfère à la « modération », « simplicité, absence de recherche, de faste, de luxe », « humilité, manque d'élévation, simplicité », et j'aspire tout au contraire à la recherche de la qualité du superflu, « qui n'est pas strictement nécessaire », « ce qui est en plus [...] mais qui ajoute un plus par sa gratuité », souhaitant faire un pas de côté par rapport à une pensée utilitariste qui s'incarne dans des consignes d'ascétisme dans l'écriture et donc de la pensée. Mon gentil voisin, qui m'a permis à la fois de savoir orthographier “gentil” (ce qui me permet de remercier mes relecteurs mais comme je ne souhaite en aucun cas leur faire endosser la responsabilité de mon propos malgré leur indéniable participation à la mise en forme, à former

ma thèse, je les nomme “en petit”¹), et d’avoir un bureau², m’a présenté ainsi dans un mail collectif : « Robin termine sa thèse, genre comme Sandra quoi, il contribue à l’élévation de la pensée. Genre. ». Dans un premier temps ma modestie m’obligea à rire, et dans un second temps mon immodestie à m’insurger contre cette boutade. J’aspire non pas à participer à l’élévation de la connaissance, car l’amener à des sphères stratosphériques me paraît peu efficient si l’on souhaite construire un monde partagé, immanent, horizontal, mais à transformer la pensée et les habitudes (et bien entendu, cela fonctionne rarement, mais je suis patient). Ma recherche se doit d’être prétentieuse, dans le sens d’une « volonté marquée de parvenir à tel but, aspiration délibérée à telle qualité parfois hors d’atteinte ». Je vous préviens, cela peut être agaçant ! Mais dans un certain sens, si vous n’êtes pas « troublé par des excitations légères et répétées », cela serait un échec.

Concernant mes complices quotidiens – avec qui je partage la vision du monde la plus proche – je pense assurément aux membres d’Hyperthèses avec qui nous cherchons à construire un monde commun par l’altération régulière de nos pensées (et de celles des autres que nous nous permettons d’interpréter), en particulier à Sarah Calba et son *éristique* avec qui je partage le constructivisme le plus total, l’ambitieuse et démesurée volonté de transformer le monde ainsi que le goût de la dispute, de l’artifice et de la mise en scène dans nos recherches³, Vivien Philizot et son *iconologie* qui me permet de mettre à

-
- 1 De nombreuses personnes m’ont aidé à former le propos (les nommer est encore une fois une volonté de montrer mon désir de travailler en collectif), que ce soit dans la friction durant un travail d’altération de nos idées respectives, ou par de la relecture orthographique. Je me suis refusé à déléguer au hasard ou à l’alphabet le soin de guider l’ordre d’agencement de ces noms. Merci à ceux qui ont altéré en tout ou partie ce manuscrit : Sarah Calba, Olivier Crocitti, Éléonore Crunchant, Grégoire Molinatti, Jordan Guiz, Lisa Hollender, Olivier Meunier, Vivien Philizot, Nicolas Arnaud, Élise Tourte, Tudgual Maleuvre, Manon Vialle, Romain Sublon, et Lucas Nédelec. Merci aux conseils dramaturgiques de Karine Birgé et Liberty Azenstarck. Merci aux conseils de mes relecteurs qui ont passé des heures à s’arracher les cheveux : Annie Jacques et Mélanie Birgé, Matthias Hubert, Francisco Padilla Olivares, Élise Richet, Marie Vasse, Fanny Schann, Ariane Klein, Anne Pilière, Camille Coux, Sarah Dujoncquoy, Aude Alvino, Marinette Jeannerod, Chistyves Chevallier et Anouk Rozzi.
 - 2 “Ils” appellent ça « atelier ». Genre “artiste” quoi.
 - 3 Ainsi, je vous recommande vivement la lecture d’un article que nous signons ensemble intitulé *Langagement, ou la déconstruction de la neutralité scientifique mise en scène par la sociologie dramaturgique* dans lequel vous

l'épreuve mon constructivisme total confronté au sien – qu'il qualifierait certainement de plus nuancé – (ce que j'écris de méthodologique dans cette thèse est d'ailleurs une réponse que je lui apporte), Eleonore Crunchant¹ et sa *cyborgologie* dont nous confrontons nos Sciences-Fictions quotidiennes, et aux conseils et travaux d'esthétique d'Olivier Crocitti. Malgré la diversité des sujets et objets d'étude, nous partageons une aspiration constructiviste commune qui s'incarne également dans le travail d'étude littéraire de Lisa Hollender qui réside en la construction de son engagement par la compréhension de ceux d'Albert Camus et de Milan Kundera. Ce n'est encore une fois pas une politesse d'usage, mais la manifestation de ma volonté de faire communauté, de construire un monde à plusieurs.

Pour finir, je ne remercie pas toutes les personnes qui ont exercé une pression normalisante habituelle sur les travaux des uns et des autres – ceux d'autres chercheurs, d'acolytes doctorants ou encore sur les miens. Ou alors si, justement, je les remercierais presque au sens de la définition introduisant cet avant-propos : « mettre fin poliment aux services de quelqu'un, aux relations qu'on a avec quelqu'un ». Leur action n'engage certainement pas de bonnes recherches, car la condition de ces dernières est, je crois, une liberté totale d'expression². Cette thèse se veut exister comme une tentative de réponse à ceux que je serais tenté d'appeler “les censeurs de tout type que j'emmouscaille infiniment”. Bien entendu, je résisterai à la tentation, sans toutefois me délivrer du mal (selon une logique contre-chrétienne que vous croiserez tout au long de ce texte) car il faut sans doute lire en partie ce texte comme une façon de mettre fin, de chercher une finalité et non une clôture aux relations de normalisations

pourrez lire une argumentation en faveur de langage (l'engagement par le langage) et une présentation singulière (donc différente de celle que vous lirez plus avant dans cette thèse) de ce que peut être la sociologie dramaturgique.

- 1 Si elle ne fait pas partie du laboratoire le jour du dépôt de ce manuscrit, sachez que dans mon cœur, elle en fait partie.
- 2 Bien entendu, d'aucuns pourraient être tentés de préciser que cette liberté totale est à relativiser au regard de la loi, et pourtant non. Je crois bien qu'une recherche scientifique doit travailler à exposer un projet totalement cohérent, cohérent avec une morale singulière – celle de la recherche en question... en question, justement, tout est là ! – et cohérent avec un projet scientifique ici défini assez “habituellement”, pour une fois au moins, comme une entreprise de construction critique collective, ce qui évince nécessairement l'un des spectres de l'historiographie contemporaine de la pensée, à savoir le totalitarisme (au sens le plus commun et réduit du terme, au sens autoritaire banal).

autoritaire régissant la construction scientifique actuelle. En effet, rien ne doit être compris ici par l'adverbe infiniment, je remercie ainsi d'avance tous ceux qui voudront bien critiquer ce texte, même négativement, même avec force de normalisation habituelle et ce à-fin que nos échanges produisent, par l'altération discursive, une connaissance scientifique.

Vive la transformation constructiviste !

3. « Si je pouvais avec des mots changer le monde, c'est sûr que je serais déjà en train de les dire et de les prononcer »

Une thèse d'étude de sciences dans une université de « sciences et techniques », avec une mention « géosciences »... je vous (car oui, le quatrième mur nous séparant normalement ne figure pas sur mes plans) dois des explications, et je vais par conséquent commencer ici par vous narrer l'histoire de la construction de ce sujet de thèse à propos de l'expertise.

Qu'est-ce que la science ? Qu'est-ce que la connaissance ? Qu'est-ce qu'une théorie ? Quels sont les liens entre une théorie et le monde réel ? Qu'est-ce que le monde ? Comment accéder à ce monde ? Quels sont les déterminismes de la latéralité du flamant rose ? Comment valider les connaissances ? Comment fonctionnent les communautés de chercheurs ? Comment ces communautés relatent le monde ? Comment les chercheurs médiatisent leurs théories ? Comment, "comment"... ? Tant de "questions" et de "problèmes" que se posent la philosophie et la sociologie des sciences. Mais voilà, justement, mon premier problème avec ces "questions" qui ne sont pas vraiment des problèmes : elles traitent, voire découvrent, le monde sur le mode de l'explication. Mon premier parti pris sera de substituer "comment" au *pourquoi*, c'est-à-dire au sens à donner aux recherches (et donc à la compréhension) non pas d'un point de vue de Sirius – regardant le monde à distance, si loin qu'il n'arrive qu'à en distinguer que des choses simples –, mais un sens situé et distancié, distance visant à politiser la con-science (à la lettre, le savoir partagé). Répondre au *pourquoi* n'a de sens que si cela est associé à des réponses aux "qu'est-ce que ?", mais ce dernier doit concerner la construction immanente de l'existence des êtres qui peuplent le monde, et non d'essences à découvrir. C'est bien ce rôle de distanciation que je souhaite pratiquer, de

rupture avec l'habitude, par la mise en scène d'une réalité sociale, d'un drame ayant un début et une fin. Cette fin est à rechercher dans l'action (*drama*) sur le monde ; au vrai se substitue donc la notion morale d'intérêt. C'est donc bien pour éviter une lecture presque fallacieuse du constructivisme qui n'a d'intérêt que pour l'action efficace, pragmatique, "concrète" sur le monde – dans un sens où seul le résultat compte – que je me déclare dramaturge : une intention est déjà une action, et mettre en scène le monde, c'est le biaiser – lui faire prendre un biais, un chemin particulier pouvant effectivement être métaphoriquement de traverse –, c'est le déformer – le méta- (au sens d'*ailleurs*), le re- ou encore le trans-former afin que sa forme puisse être exposée à la lecture interprétative d'une esthétique (d'un fond et d'une forme indissociablement compréhensibles en cohérence) –, c'est le décrire – mais pas au sens du dénombrement recensant, au contraire, au sens littéral, au sens de la construction du sens de ce mot par les lettres à savoir "représenter par l'écriture", par l'écrit, dépeindre par le texte écrit et donc narrer, fabuler avec toute la morale que cela comporte, même habituellement parlant. À la lettre donc, mettre en scène le monde, c'est le construire afin de le faire exister, de le partager à la critique. Refusons (non-)simplement la tyrannie du réel. "Au diable" ou plutôt "Aux dieux" le fantasme d'une connaissance dont le degré de vérité au sujet d'un monde extérieur se réduit au décompte par le dé-conte et où l'hyperbole tendrait simplement nécessairement à frôler l'absolu 0 + ou – infiniment suivant sa définition de « section faite dans un cône du second degré par un plan qui, étant prolongé, rencontre les deux nappes de cette surface ». Non, hyperboliquement, je dirais qu'hyperdiaboliquement, ici, une hyperbole est une figure de style consistant à augmenter ou à diminuer excessivement la vérité relative des choses, ou autrement dit, c'est « une exagération volontaire dans le but de produire un effet » ; finalement, ça change tout !

Mes thématiques de recherche portent sur la responsabilité sociale du chercheur, son implication et son engagement politique que ce soit au moment de la construction du savoir ou au moment de sa formulation (l'esthétique de la recherche) et de sa publicisation, ces étapes étant des découpages temporaires, intéressants pour l'analyse, mais ne sont pas de nature différente, l'articulation de celles-ci composant leur recherche et sont prises dans leur ensemble à des fins de compréhension. En m'intéressant à l'engagement des autres et à leur rhétorique de légitimation, je travaille également à formuler le mien que je définis comme un *déconstructivisme-reconstructionniste*, à savoir un déconstructivisme prenant la responsabilité de construire, et que je nommerai à partir de maintenant de manière plus simple en apparence – qu'en apparence, car je ne réduis en rien la complexité du concept – *constructivisme*.

C'est à ce moment de la rédaction, au cours des introductions et autres avant-propos, qui, selon leur appellation, disent bien le caractère préliminaire, lacunaire et suggestif de leur contenu que le doute assaille bien souvent l'écrivain : est-on en train d'en dire trop ou pas assez ? "déconstructivisme-reconstructionniste", "engagement politique", "point de vue de Sirius", etc. sont autant de termes encore à définir, et c'est bien cela la tâche qui m'incombe : tenter de bien choisir mes mots.

Tiens, coïncidence ? Nous sommes le mardi 14 juin 2016, et le journal en ligne *Le Monde* titre un article de blog intitulé *Orlando : François Hollande apprend qu'on peut choisir ses mots... mais pas son orientation sexuelle*¹. Il s'agit d'un tweet² de l'Élysée, en réaction à la fusillade du 12 juin à Orlando en Floride perpétrée dans une boîte de nuit affirmant son appartenance au mouvement dit LGBT pour Lesbiennes, Gays, Bisexuels et Transgenres : « L'effroyable tuerie homophobe d'Orlando a frappé l'Amérique et la liberté. La liberté de choisir son orientation sexuelle et son mode de vie. ». La presse et les associations LGBT le critiquent alors fortement au motif "du fait" que, d'après eux, l'on ne choisit pas son orientation sexuelle, mais que l'on choisit seulement de vivre ou non celle-ci. Face aux vives réactions, le tweet est reformulé, et la mention « la liberté de choisir son orientation sexuelle » est remplacée par « la liberté de vivre son orientation sexuelle ». Une dizaine de jours plus tard, dans une interview accordée à BFMTV, la chanteuse de musique populaire ou – selon le terme anglo-saxon plus à la mode – de pop-music, qui accumule les récompenses et les prix attribués aux célébrités de l'industrie musicale, Céline Dion, s'exprime ainsi à propos de la fusillade : « Si je pouvais avec des mots changer le monde, c'est sûr que je serais déjà en train de les dire et de les prononcer ». Cette phrase, tellement attendue, si peu controversée semble

1 Big Brother. 2016. *Orlando : François Hollande apprend qu'on peut choisir ses mots... mais pas son orientation sexuelle*.

2 En français, gazouillement. Le logo de l'entreprise américaine Twitter Inc. étant un oiseau, cela nous signifie que ce qui gazouille est un petit oiseau, animal symbolisant le messager. Il est intéressant de comparer la communication entre humains à celle des animaux, cela correspondant bien aux valeurs accordées à l'échange dans ces services d'envoi de brefs messages de 140 caractères maximum : il s'agit bien là d'une volonté de développer un mode de *communication*, et non de *discussion*, deux termes que je n'oublierai pas de définir. La communication "utile", qui se doit d'être efficace, me fait penser à l'une des définitions de *gazouiller*, dans le sens de *ça gazouille* : « ça marche, en parlant d'un véhicule, d'une affaire qui tourne bien ou quelquefois dans l'argot militaire en parlant d'un bombardement intense ».

nous dire que les mots ne forment pas le monde, que les mots ne font pas partie de l'action du monde, comme si les maux du monde et le monde des mots étaient deux choses essentiellement distinctes, suggérant ainsi que dans certains cas, nous n'avons plus de mots pour le dire, pour se représenter et exposer ce monde (selon une pratique bien répandue, que je pourrais dire journalistique tant elle hante les interviews médiatiques de "qui que ce soit" interrogé après "un événement" et que l'on pourrait traduire par la formule "je n'ai pas de mots, il n'y a pas de mots pour décrire cela, c'est trop fort... trop d'émotions"). En témoignent donc ses succès commerciaux et la longévité de son activité spectaculaire (plus de 35 ans au moment de cette déclaration), sa popularité est difficile à contester. Son album *S'il suffisait d'aimer*, sorti en 1998 est certifié "disque de diamant" en France en raison de ses quatre millions de ventes, et à lire les paroles et les titres de ses chansons, l'on comprend bien que ce type de fatalisme déterministe (autrement dit de "naturalisme") ou d'anti-nominalisme plaît et qu'il est, par conséquent, sans doute très répandu. « On ne change pas » est la piste 3 de cet album. Elle a été écrite par Jean-Jacques Goldman¹, c'est donc également lui qui est cité : « [...] On ne change pas / On attrape des airs et des poses de combat / On ne change pas / On se donne le change, on croit / Que l'on fait des choix / Mais si tu grattes là / [...] ». Si j'avais à renommer cet album et cette pensée (et justement, c'est sans doute mon travail de nominaliste), j'aurais "tout simplement" choisi un "À quoi bon...".

La mise en scène de ces deux anecdotes arbitrairement (c'est-à-dire selon mon libre arbitre, mes choix dont il me faut vous exposer la logique, et non – comme on le considère parfois – de façon hasardeuse) choisies permet tout d'abord d'illustrer ma démarche de dramaturge mettant en lien des objets parfois insolites, en tout cas toujours manipulés, agencés, interprétés afin d'exposer singulièrement ma compréhension de ceux-ci et le problème (ou la réponse) qu'ils engagent. Au-delà de l'illustration méthodologique, le tweet de l'Élysée et les propos de la chanteuse québécoise me permettent de revenir sur mes pas (telle une sorte de retour réflexif sur mon cheminement intellectuel) et de vous exposer quelques-uns des moments qui ont marqué mon parcours universitaire pour vous donner un peu mieux à comprendre la construction de ce travail de thèse. En première année de master d'Histoire et Philosophie des Sciences, à

1 Membre illustre et fondateur des Enfoirés, il fut élu 5 fois "Personnalité préférée des Français" entre 2013 et 2016 selon le fameux sondage de l'Institut français d'opinion publique pour le *Journal du Dimanche*, ce qui, malgré la faible importance du procédé comme du résultat ou encore plus des motifs de cette enquête à mes yeux, doit pourtant nous dire beaucoup de la consensualité morale de son œuvre de compositeur et d'écrivain.

l'occasion d'un mémoire de fin d'année, ayant déjà cultivé le goût de l'anormalité, j'ai étudié ce que l'on pourrait appeler des processus de "normalisation" et en particulier celui opéré par certains chercheurs "scientifiques normaux" (nous reviendrons bientôt sur cette dénomination, mais ici, elle me semble tout à fait à propos) consistant à distinguer les normes sociales des normes biologiques, puis à réduire les premières aux secondes. J'ai ainsi tenté de déconstruire ce que j'ai appelé la *biologisation du social*¹ (ce qui était déjà faire œuvre de nominalisme) et la volonté habituelle d'essentialiser les catégories sociales, comme celles définissant les orientations sexuelles (telles que l'homosexualité et l'hétérosexualité). Alors que j'étais en pleine élaboration de mon épistémologie "nominalo-constructiviste", je découvris la fameuse *Affaire Sokal*. Cette histoire de canular scientifique semblant opposer des partisans de la "vraie" science (physique) et des défenseurs d'une "pseudo"-science ("post-moderne") à propos de mots apparemment mal utilisés et de figures de styles mal venues dans des écrits à prétention scientifique, passant par des discussions épistémologiques et des justifications politiques, et mêlant – par le biais d'une longue et intense médiatisation – le "grand public"... il n'en fallut pas plus pour me convaincre ! Je décidai d'étudier cette affaire à l'occasion de mon second mémoire de master. Je vais donc commencer par exposer ce que je retiens de mes propres travaux d'étude de relations de la science avec le reste de la société, qui m'ont amené à ce travail de thèse sur la place de l'expert en démocratie. C'est pour cette raison que j'insiste ici sur la contextualisation de mon travail, bien que cela puisse paraître un peu auto-centré, mais ce moment me semble *crucial*, non pas en référence christique, mais « qui est situé à un croisement, à un point de l'espace ou du temps où une décision s'impose ou est possible », c'est même cette dimension réflexive qui peut permettre de conférer (ou de m'auto-conférer), entre autres, le statut de "scientifique" à cette thèse.

Après une formation initiale en écologie fonctionnelle, on m'a explicitement signalé que l'épistémologie n'étant pas, strictement, une "science" – selon une distinction habituelle que je n'aurai de cesse, dans ce texte, de déconstruire – elle n'a pas à être pratiquée au sein des sciences dites expérimentales ou naturelles (elle aurait donc sa place dans une université de sciences humaines, ce qui rendrait les "sciences humaines" non-scientifiques...). Mes travaux ne me semblaient pourtant pas si étrangers à l'écologie, et je me demande toujours s'il est intéressant d'étudier "les fonctions écologiques", parfois

1 À l'instar, par exemple, de Sébastien Lemerle en 2016 dans *Trois formes contemporaines de biologisation du social*.

traduites en termes économiques comme les “services écosystémiques”, sans questionner la relation entre les mots et les choses¹ ayant conduit à construire un savoir mobilisé bien au-delà de l'unique communauté des chercheurs². Prenons l'exemple de la formulation par Charles Darwin de la théorie de l'évolution par sélection naturelle exprimée vraisemblablement à partir des mots de certains économistes comme Adam Smith ou Robert Malthus. S'interroger sur la signification des mots permet par exemple de déconstruire l'idée selon laquelle l'économie doit se fonder sur la compétition naturelle, car on aurait pu et on peut formuler, donc concevoir, l'évolution des êtres vivants

1 C'est pour cette raison que j'ai entrepris par exemple une critique de l'éthique d'un dispositif agroécologique dans le “v-ignoble” du Saumur-Chamigny en m'intéressant à la question suivante : en quoi leur manière conservatrice (« l'esprit du terroir », etc.) d'en parler (de communiquer, car dans ce cas il s'agissait de défendre des intérêts corporatistes, d'une image de marque avec des attendus en termes de retombées économiques) conditionnait leurs dispositifs, ou dit autrement, que l'on ne peut comprendre leur dispositif qu'à travers les mots qu'ils emploient.

2 Pour illustrer ce propos, prenons trois exemples issus du livre d'André Pichot, paru en 2010 sous le titre *La société pure. De Darwin à Hitler*. Au cours de la seconde moitié du dix-neuvième siècle, trois scientifiques ont eu une forte influence sur notre conception de la société avec parfois des applications directes en politique.

Claude Bernard pose les bases de la physiologie moderne (selon Pichot A. 2010, dans *La société pure. De Darwin à Hitler*). Ses travaux ont eu pour conséquence de placer la vie sous le règne physico-chimique, et donc de concevoir de manière matérialiste le vivant. Par ailleurs, sa conception de la physiologie selon laquelle l'organisme serait d'autant plus parfait qu'il est composé d'organes spécialisés dans des tâches différentes, tend à renforcer l'analogie entre l'organisme et la société. Cette idée a probablement été inspirée de la théorie d'Adam Smith sur la division du travail au sein de la société.

Louis Pasteur développe un nouveau domaine de recherche, la microbiologie, dont les applications médicales, hygiéniques, industrielles et agricoles sont immédiates. Ces applications renforcent la dimension biologique de la société, dans laquelle « l'art de gouverner se rapprocherait de celui de gérer un cheptel ». Le pastorisme donne ainsi la possibilité d'agir sur la société autrement que par le droit, la politique ou l'économie.

Charles Darwin propose lors de la publication de son livre *De l'origine des espèces* en 1859 sa théorie de l'évolution. Elle est rapidement interprétée dans le cadre des sociétés humaines, ce qui a engendré de fortes applications en politique telles que les thèses regroupées sous le nom de *darwinisme social*. Les tenants

sur un autre mode ; par ailleurs, on peut aussi se demander en quoi l'économie devrait être pensée de manière similaire à l'écologie.

Frustré par le manque d'intérêt et/ou de place accordés dans ma formation à la réflexivité épistémologique, selon mon expérience tout du moins, je me suis donc tourné vers une formation en histoire et philosophie des sciences, avec un intérêt accru pour les questions touchant à la biologie humaine, au titre d'une part de mon cursus, et d'autre part de mon regard critique concernant le concept de "nature humaine" qui m'a toujours semblé trop déterministe (au sens de fataliste) et contradictoire d'avec la construction collective engagée par notre société.

Mes premiers travaux d'initiation en anthropologie de la connaissance ont commencé¹ par une enquête sur la *biologisation du social*. J'y ai précisé mes premiers intérêts qui restent toujours vifs même s'ils ont été pensés de manière maladroite. Permettez-moi de vous dépeindre caricaturalement le monde que j'ai pu rencontrer : un monde où la discipline nommée biologie, littéralement la *science du vivant*, se donne pour tâche d'expliquer les "mécanismes du vivant". L'objet de recherche est donc très vaste et orienté par sa définition, à savoir tout ce qui est vivant, du "tout petit" au "tout grand", depuis les molécules jusqu'aux écosystèmes en passant par les organismes (tels que les flamants roses, les champignons, les êtres humains...). Les manières d'expliquer un champignon sont donc logiquement appliquées de manière égale à l'être humain, les humains étant eux-mêmes des êtres vivants, et les disciplines qui n'étudieraient pas le vivant selon cette logique – comme ma thèse par exemple – ne produisent pas, à leurs yeux, de connaissances valables. Ce monde peuplé d'êtres animés est considéré comme mu par des lois existantes indépendamment de notre manière de les penser qu'il s'agit alors de découvrir. Il existe des théories, et certaines sont à peu de choses près des Lois, avec un grand L² dans le sens de « règle générale impérative », dont l'une, la théorie de l'évolution, complexifiée depuis sa première formulation par Darwin, est le paradigme dominant de la biologie moderne et permet de réaliser des prédictions. Des concepts comme la compétition, l'adaptation, la survie, etc. sont mobilisés afin de construire des explications déterministes, plus particulièrement probabilistes. Notre manière de manger, de voir, nos goûts divers et variés, nos croyances, nos peurs, nos réactions, nos positions morales,

du darwinisme social prétendent ainsi substituer un nouvel ordre social à l'ancien : un ordre supposé naturel, ou biologique, et scientifiquement fondé.

- 1 Mémoire de master 1 dirigé par Grégoire Molinatti en 2011.
- 2 D'une manière générale l'usage de la majuscule au nom commun signifie que je souligne la référence d'une notion à un absolu unique.

bref, notre culture, composent l'ensemble des traits observables d'un individu au même titre que la couleur des yeux ou notre taille, ce qu'ils appellent dans leur jargon le *phénotype*, et l'explication de l'origine d'un phénotype résulte d'une histoire (naturelle) d'interactions entre l'expression de nos gènes et un environnement compétitif. Ainsi ce qui est, ce qui existe aujourd'hui, est le produit d'une sorte d'algorithme dont le fondement peut être synthétisé ainsi : "ce qui existe est adapté", ou encore "ce qui existe a été transmis et a survécu aux épreuves de contre-sélection". Ainsi, si l'homosexualité humaine définie comme une attirance sexuelle pour le même sexe existe, c'est que ce comportement n'a pas été contre-sélectionné, que ce comportement existe malgré l'*a priori*¹ inverse, celui de la non transmission de ce caractère de génération en génération du fait que les homosexuels ne se reproduisent pas, ou peu, ou qu'en tout cas, ce caractère est apparemment un frein à la reproduction. Ce "problème" logique, que les acteurs de ce monde nomment "paradoxe darwinien", est le sujet d'une équipe de chercheurs que j'ai eu l'occasion de rencontrer. Dans ce monde, les chercheurs m'expliquent que leurs connaissances objectives n'ont pas à être motivées, que le chercheur ne se sent aucunement responsable des connaissances qu'il produit car, justement, il ne s'agit pas de ses connaissances, dans la mesure où il n'est pas responsable de la constitution de ce monde où « les gènes tiennent la culture en laisse »². Je qualifie cette rhétorique de *conservatrice* car, elle ne prétend pas au

-
- 1 J'aurai pu écrire "*a priori*", en italique pour les locutions latines. Comme dirait le Roi Loth : « "*Mundi placet et spiritus minima*", ça n'a aucun sens mais on pourrait très bien imaginer une traduction du type : "Le roseau plie, mais ne cède... qu'en cas de pépin" ce qui ne veut rien dire non plus. » J'affectionne tout particulièrement ce personnage de la série *Kaamelott*, s'inspirant du personnage du Professeur Rollin de l'émission *Palace* de 1988 (Ribes JM), qui détourne sans compromis le jargon universitaire, notamment l'usage abusif du latin. J'espère tomber le moins possible dans ces travers en francisant autant que faire se peut les locutions latines. Astier A. 2009 *Kaamelott*, Saison 6 épisode 8, *Lacrimosa*.
 - 2 E. O. Wilson affirme en 1978 dans son livre *On human nature* que « The genes hold culture on a leash. The leash is very long, but inevitably values will be constrained in accordance with their effects on the human gene pool ». Certains acteurs s'en défendent, d'autres non, mais il me semble être une erreur de ne pas comprendre ce monde sans le concevoir dans une filiation historique avec la sociobiologie des années 1970-80 fondée notamment par Edward O. Wilson, qui, à l'instar des acteurs contemporains, envisage le monde de manière scientifique, en extrapolant l'épistémologie des sciences de la nature sur l'ensemble du champ de la connaissance.

changement, mais à la continuité naturelle. Parfois les chercheurs conservateurs deviennent *réactionnaires* quand ils s'engagent à défendre l'idée de Nature, dans le sens où la volonté de construire est inexistante car ils agissent en simple réaction à des phénomènes postulés comme naturels, et également dans la définition d' « opposé au changement ou qui cherche à restaurer le passé », ce que les acteurs opèrent en dévoilant un réel pré-existant, passé, et non en construisant des connaissances d'un monde à construire. Les catégories sociales (sexe, genre, hétéro- ou homosexualité, etc.) et les comportements ainsi naturalisés déresponsabilisent non plus seulement le chercheur, mais tous les individus humains dans leur action (dans ce cas l'attirance et l'orientation sexuelles), ce qui donne à voir une connaissance sans cadre interprétatif (ou de paradigme, style de pensée, forme de vie, etc., ces termes étant non équivalents, mais ont en commun de prendre en considération une médiation entre les mots et le monde), les autres manières n'étant que des déclinaisons biaisées, un déclin idéologique, comme peuvent l'être les théories du genre.

Ce monde que j'ai pu construire m'a permis de le distancier et de le déconstruire, notamment le scientisme des acteurs, leur rhétorique réactionnaire et totalitaire dont l'autorité réside dans leur ontologie, l'appel au concept de "Nature" avec un grand N, dans le sens d'une unique Nature, dont ils prétendent être les seuls capables d'en rendre compte avec leur (ou plutôt *la*) méthode "objective". Cette essentialisation, le fait de saisir le fond des choses au-delà de leur apparence, qui rend ainsi les choses immuables, semble bien ancrée, en témoignent peut-être les réactions au premier tweet de notre président "normal"¹. Il semble normal qu'on ne choisisse pas son orientation sexuelle, que cela soit ancré en nous. Mais en relativisant ces catégories, on comprend mieux qu'elles ne sont ni hermétiques, ni toutes *données* mais *faites*, et que cette relativisation (le fait de déclarer que nos idées, nos catégories sont relatives à un contexte et des intérêts particuliers) nous offre la possibilité (contraignante) d'être responsable de nos mots et de nos actions, en particulier celle consistant à construire le monde en le catégorisant. Ce travail passé a ses limites. La première est que la critique que j'ai portée est presque exclusivement dans la déconstruction d'arguments d'autorité à tendance naturalisante, ce qui m'a permis de construire les prémisses d'une posture

1 C'est ainsi qu'à l'époque François Hollande, au moment de sa campagne présidentielle, se définissait et se donnait à voir, souhaitant prendre le contre-pied de son principal opposant et prédécesseur Nicolas Sarkozy, alors critiqué pour son "hyper-médiatisation" et l'indécence de son train de vie bien au-dessus de la "moyenne des Français".

épistémique constructiviste, mais je suis resté dans le travers inhérent au déconstructivisme qui ne s'attache qu'à la déconstruction sans penser la (re)-construction.

Par la suite, je me suis engagé dans une contextualisation épistémologique (critique) de l'Affaire Sokal¹.

Acte 1, Scène 1.

Un physicien américain du nom d'Alan Sokal écrit un faux-article sous un faux nom, pastichant à l'excès ce qu'il appelle des auteurs « de gauche » issus de la « nébuleuse postmoderne » (rarement définie) et le « relativisme cognitif » (souvent mal-défini ou défini dans une volonté de nuisance), en y inscrivant ce qu'il appelle des « contre-sens », des propositions « vides de sens », des références sans lien avec le propos, en inventant des théories mathématiques et physiques, ou en interprétant des théories existantes de manière fantaisiste par rapport à la compréhension « normale » qu'en font ces disciplines, tout en les extrapolant à d'autres champs disciplinaires, comme les études culturelles, afin d'invoquer l'aura d'autorité des sciences dites « dures » pour asseoir une position épistémique relativiste.

Acte 1, Scène 2.

L'auteur soumet sous son faux nom son faux-article dans une revue culturelle américaine, *Social Text*², en espérant tromper les éditeurs et le comité de relecture, organe de légitimation scientifique. On imagine la joie d'Alan Sokal lorsque en mai 1996³ la revue devient sa victime et publie son article.

Acte 1, Scène 3.

La revue est officiellement dupée le jour où l'auteur, sous son véritable nom, dévoile la supercherie dans un article intitulé *A physicist experiments with cultural studies*⁴ publié dans le magazine *Lingua Franca*. Bien qu'il s'en défende et malgré le titre de l'article, le dispositif mis en place ressemble bien à une

1 Mémoire de master 2 dirigé par Pascal Nouvel en 2013.

2 Créée en 1978 par Frédéric Jameson et Stanley Aronowitz, publiée par l'Université de Duke, *Social Text*, qui affichait pour sous-titre « Theory, Culture, Ideology », est le porte-drapeau universitaire des études culturelles (en anglais : Cultural Studies) aux États-Unis. Cette année, le comité de rédaction est composé de Stanley Aronowitz, professeur de sociologie et directeur du Graduate Center Cultural Studies à l'Université de l'État de New-York, et d'Andrew Ross, professeur de littérature comparée dans cette même université.

3 Sokal AD. 1996c. *Transgressing the boundaries : Towards a transformative hermeneutics of quantum gravity*.

4 Sokal AD. 1996a. *A physicist experiments with cultural studies*. *Lingua Franca*.

expérience hors-laboratoire, un test sous le mode des sciences expérimentales, d'une falsification réalisée par un physicien. Le succès de l'expérience permet à Alan Sokal de jeter l'opprobre sur la revue, voire le champ disciplinaire des études culturelles, voire même des humanités dont l'incarnation se trouve au sein de ladite revue cible.

Le premier enseignement que je tire de la pratique du canular pour piéger des personnes est double : un canular ne démontre pas grand-chose (sauf peut-être qu'un article jugé mauvais par certains a été validé par quelques personnes – et si tant est que nous nous accordons à ce sujet, je conçois également que de mauvais articles soient publiés dans n'importe quelle revue), et qu'en discréditant d'emblée tout un champ de recherche de cette manière, on coupe court à toute discussion. Je qualifie volontiers cette méthode d'anti-intellectuelle, méthode qui malheureusement a fait des émules comme nous le verrons par la suite.

L'affaire, très politique aux États-Unis, est relayée non seulement dans les journaux universitaires, mais également dans la presse généraliste, et ce jusqu'en Europe. L'objectif premier d'Alan Sokal est politique. Il se proclame comme politiquement « à gauche » et, selon lui, la science des deux derniers siècles était plutôt de ce bord politique. Le rôle du scientifique est de produire une analyse objective de la réalité ; ses valeurs deviennent un outil de lutte contre l'obscurantisme, les mystifications soutenues par le pouvoir, ou contre des formes d'oppressions. Alan Sokal pointe du doigt la trahison de l'idéal des Lumières. Il s'attaque ainsi aux penchants subjectivistes des discours des courants nommés « postmodernistes », qui, en considérant la connaissance comme le résultat d'une simple convention sociale, seraient « hostile[s] aux valeurs et au futur de la gauche » car incapables de produire une « analyse réelle » de la société. Alan Sokal va plus loin en amenant dans le débat la « tarte à la crème » des anti-relativistes : concevoir que le réel n'est défini que par conventions sociales peut amener aux négationnismes de tout genre (esclavagisme, chambres à gaz, etc.), ce qui, vous l'aurez deviné, me semble un argument assez faible quand on pense à toutes les atrocités commises au nom de la Science la plus « normale », passée (colonialisme, eugénisme, nombreuses guerres, etc.) et présente (néo-colonialisme, esclavage moderne au nom de l'efficacité du système économique mondialisé, etc.). J'affirme en effet que l'image caricaturale que je me fais de notre monde se soumet largement (presque aveuglement) aux productions de la Science et à son autorité, et non l'inverse : la réflexivité est une arme de construction face à l'oppression, et la perte de fondements absolus (via une forme de relativisme) est une arme à

l'appui d'une bonne éthique de la discussion que tout un chacun peut se réapproprier, même les pires ennemis, prix à payer de la perte de fondements.

Acte 2.

Alors que l'affaire paraît se tasser en juin 1997, elle reprend de plus belle en septembre 1997 par un coup médiatique d'Alan Sokal, alors associé au physicien belge Jean Bricmont, lors de la publication du livre *Impostures Intellectuelles*. Cette fois, les auteurs ont la prétention d'épingler l'abus de l'utilisation de termes scientifiques dans les productions des auteurs incriminés dans le canular un an plus tôt. La transition d'une affaire à l'autre n'est pas évidente à borner, tant spatialement que temporellement. Si l'affaire *Impostures Intellectuelles* semble moins politique et se poursuit outre atlantique, elle se concentre en France sur les auteurs incriminés dans le pamphlet, et dans le monde anglo-saxon sur l'opposition entre "ceux qui font la science" et "ceux qui l'étudient" (pourtant scientifiquement). Cette affaire se caractérise dès le début par un jeu d'interprétation et de réinterprétation de la signification du canular. Chaque protagoniste, en se réappropriant le texte, l'insère dans sa vision du monde et en tire des conclusions avec sa logique propre, puis l'expose publiquement dans des lieux hétérogènes. Ce qui me paraît intéressant à souligner ici réside dans l'intérêt pour les questions épistémologiques dans les revues spécialisées, mais également dans la presse grand public : intellectuels, chercheurs en sciences humaines ou sciences expérimentales, journalistes ou autres citoyens se sont affrontés publiquement, la légitimité de chaque discipline étant en jeu. Le débat étant souvent conditionné aux enjeux politiques, comme le financement de certaines disciplines (par exemple les années 1990 post-mur de Berlin conduisent à une diminution des fonds destinés à la recherche en sciences physiques, auparavant légitimée par une logique militaire propre à la Guerre Froide¹), ou les fondements sur lesquels devrait se baser une éthique de gauche (marxiste ou autre).

La préoccupation d'Alan Sokal, de certains de ses détracteurs, et la mienne, est donc bien l'articulation entre l'ontologie, l'épistémologie et l'action politique, action politique par les mots qu'a manifestement très vite abandonnée la star internationale Céline Dion. Cette question est pourtant loin d'être neuve. Francis Bacon, figure de l'empirisme, avait déjà une visée politique pour les sciences : une connaissance objective du monde devait permettre une meilleure maîtrise de la nature dans le but d'assurer le progrès de l'humanité. Même le Cercle de Vienne, pourtant souvent évoqué afin de légitimer une

1 Fleury V et Limet Y. 1997. *L'escroquerie Sokal-Bricmont*.

dépolitisation totale de l'activité scientifique, rédige en 1929 *Le Manifeste du Cercle de Vienne*, dont le titre complet préfigure déjà une conception totale : *La Conception scientifique du monde : Le Cercle de Vienne*, qui donne à voir une réforme sociale radicale. Convaincue de l'unité d'une méthode scientifique dans tous les domaines de recherche face à une pensée métaphysique et théologique, se revendiquant de « l'esprit des Lumières », la conception du Cercle est un prélude à une réforme « rationnelle de l'ordre social et économique » :

« [Les questions de la vie] présentent d'ailleurs plus d'affinité avec la conception scientifique du monde qu'il pourrait sembler de prime abord quand on les considère du point de vue purement théorique ; ainsi les efforts déployés pour réorganiser les relations économiques et sociales, unifier l'humanité, rénover l'école et l'éducation, sont intimement liés à la conception scientifique du monde. »¹.

Ces exemples illustrent la préoccupation de nombreux philosophes des sciences pour les questions éthiques. Les mêmes qui m'animent, et qui animent les personnes avec qui je collabore dans des projets qui ont plus ou moins abouti. S'il y a bien une représentation qui semble partagée, c'est au moins un critère de scientificité qui passe par le collectif. Le premier collectif de recherche auquel j'ai participé s'est formé lors de trois journées d'études intitulées *La recherche impliquée ou pour quoi construire une science universitaire ?* Ces journées ont été pour nous l'occasion d'exposer et critiquer nos recherches respectives et de travailler à construire une entente à propos des finalités de notre engagement scientifique. Par la suite, nous avons rédigé un texte présentant ce travail d'entente que nous avons intitulé *Manifeste Pour une Recherche Engagée*². Celui-ci devait se transformer (par ajouts mais aussi par retours réflexifs devant donner à comprendre notre goût pour la palinodie, autrement dit notre volonté de remettre en question les façons de faire et de penser habituelles, y compris les nôtres), et il en est resté à sa version 2.0³. Nous partions de l'idée que toute recherche est *impliquée*, c'est-à-dire que chaque aspect de celle-ci, depuis la façon de poser une problématique jusqu'à la réponse proposée en passant par les modes d'argumentation, a des conséquences sur la construction du monde (même une petite étude passée inaperçue du fait de sa trop grande normalité participe à construire ce qu'est actuellement la recherche : une affaire de spécialistes tellement spécialisée et

1 Carnap et collaborateurs. 2010 [1985]. *Manifeste du Cercle de Vienne*.

2 Collectif. 2011. *Manifeste Pour une Recherche Engagée*.

3 Contrairement à ce que son titre pourrait suggérer, il n'est pas disponible sur internet au moment de l'écriture de ces lignes.

tellement ennuyeuse que, la plupart du temps, leur travail n'intéresse personne...). A force de discussions, nous nous sommes accordés sur le fait que notre volonté était de transformer *l'implication* en *engagement*, à savoir l'affirmation et le travail de notre implication qui engage la formulation (non-implicite) de nos intérêts. Bien que ce travail n'ait pas été poursuivi collectivement, il s'est tout de même prolongé dans plusieurs travaux, dont je m'inspire du gros œuvre comme du second, tout en aménageant, réaménageant les édifices singuliers sans ménagement. Je m'inspire en premier lieu de la thèse réalisée par l'un de mes complices intitulée *Pourquoi sauver Willy? Étude synthétique de la prédiction en écologie des communautés*. Pourquoi – et non comment, comme il serait normalement d'usage pour intituler un travail de recherche en écologie, et plus généralement en science – car dans cette thèse, il s'agit de définir la science et de distinguer différentes pratiques de recherche en fonction de leurs finalités. Les chercheurs prétendent-ils expliquer les phénomènes qu'ils rencontrent par l'analyse empirico-logique, donc par une confrontation à un réel soumis à ses propres lois, ou souhaitent-ils comprendre les réalités humaines afin de transformer celles posant collectivement problème en construisant, par le dialogue critique, des représentations partagées? Et puisque différentes finalités engagent différentes manières de faire, c'est en arpentant les voies et les voix de la recherche scientifique (comprenez les manières de faire [les méthodes] et de s'exprimer [le langage]) et en prenant comme cas d'étude anecdotique la recherche en écologie des communautés (une discipline normalement dédiée à l'explication de la répartition des espèces biologiques) que l'auteur argumente sa thèse. Mon complice se faisant chercheur-arpenteur distingue alors deux types de voies : celles abondamment pratiquées, simples et efficaces de la recherche alors nommée *analytique*, et celles, soucieuses de leur style, plus sinieuses car procédant par détours voire retours sur leur propre parcours, de la recherche dite *synthétique*... et c'est cette dernière qui est défendue tout au long de sa thèse et que je reprends à mon compte ici. Soucieux de m'inscrire dans cette continuité disciplinaire, tout en gardant une volonté de transformation positive, je retiens de cette thèse les définitions stéréotypées de deux pratiques de recherche scientifique : l'une que nous croyons actuellement majoritaire, et l'autre à laquelle nous aspirons. Définissons-les ainsi :

« [La] recherche analytique fournit des explications répondant à la question du comment, c'est-à-dire comme participant à la recherche des causes de l'ordre de la nature, dont la validité et la légitimité des connaissances proviennent d'une confrontation avec le réel envisagé comme "étant". Ses prédictions sont reconnues comme incertaines, non

assurées, mais perfectibles. Elles procèdent par la recherche des preuves, l'établissement des faits ou de raisonnements susceptibles d'établir de manière plus ou moins irréfutable la vérité ou "l'être réel" de quelque chose. Ainsi la recherche explicative tend à la clôture. Ce type de recherche est à relier à une posture épistémique réaliste (ou qui se donne à voir comme telle lorsque l'explicitation épistémique est absente), dont l'objectif général est bien de découvrir la seule et unique réalité du monde, ou autrement dit, plutôt, le réel. Dans un tel cadre, l'objet d'étude de la recherche se confond avec le sujet d'étude. Plus précisément, la question est uniquement celle du comment.

[...] La science synthétique, compréhensive, dont la vérité des connaissances résulte non pas d'une confrontation avec le réel mais de la confrontation d'opinions subjectives exposant un point de vue particulier sur le monde, une réalité. Elle se donne à comprendre par la mise en image, l'illustration, et ne voit ainsi pas les connaissances comme incertaines mais relatives : ces connaissances sont des opinions, des croyances. Dans un tel cadre, il ne s'agit pas de refuser toute démarche expérimentale mais plutôt de les considérer comme une mise à l'épreuve ponctuelle, contextuelle, et non décisive. La mise à l'épreuve participe à la construction de l'argumentation mais ce n'est pas elle qui "tranche", qui acte. La raison de cette affirmation tient au fait que le protocole expérimental comme toute production humaine s'inscrit dans un cadre préalablement construit, choisi, défini. Il résulte donc de l'adhésion (de la croyance) à un ensemble de règles, de normes et de connaissances pré-existantes », p130-131

J'évoquerais également la thèse d'Olivier Crocitti, intitulée *Feux d'Artifices de Bons Sentiments. Transformer l'incoercible confrontation entre Démocratisation de la Culture et Démocratie culturelle afin de définir des complexes artistiques. Mais... qu'est-ce que l'art ?*¹. Il s'agit d'une thèse en art, ou plutôt en esthétique car les objets qui y sont étudiés sont loin de se limiter au domaine habituellement considéré comme artistique mais ceux-ci sont toujours appréhendés avec la volonté de mettre en relation le fond et la forme. Ce texte défend l'indissociabilité du fond et de la forme – ce qui peut se traduire par l'usage du terme "formulation" – dans la compréhension de toute production culturelle et je ne défends pas autre chose concernant la compréhension d'une production scientifique, l'indissociabilité du propos et de

1 Crocitti O. 2016. *Feux d'artifices de bons sentiments: transformer l'incoercible confrontation entre démocratisation de la culture et démocratie culturelle afin de définir des complexes artistiques : mais... qu'est-ce que l'art ?*

la manière de le publiciser. Sans rentrer ici dans les détails de cette thèse (et là, j'entends déjà l'auteur "s'endiabler" tant pour lui toute compréhension se joue dans les détails... un point de vue que, justement, je comprends, c'est pourquoi je ne peux que vous conseiller la lecture de ce texte) ni de sa soutenance à laquelle j'ai assistée et qui mériterait, je crois, d'être racontée tant elle démontre le poids et l'inintelligence des normes lorsque celles-ci ne sont pas interrogées. Mais dans la mesure où cela est important et pertinent pour comprendre ma thèse, vous n'échapperez cependant pas à cette petite anecdote. Alors que le candidat terminait à peine son exposé, le sociologue de l'art Jean-Pierre Esquenazi, jouant pour l'occasion le rôle de directeur du jury, n'affirme rien de moins que ceci : « ce n'est pas une thèse ». Passé l'étonnement (car oui, si ce n'est pas une thèse, pourquoi accepter finalement d'accorder le grade de docteur...), nous tentons de comprendre ses arguments : le manuscrit ne répondrait pas aux normes universitaires attendues. L'usage abondant d'anecdotes, l'écriture à la première personne (le fameux "je"), l'écriture complexe "non-analytique" réduirait la thèse d'Olivier Crocitti au statut « d'essai journalistique ». En imaginant ces critiques formulées à mon encontre, le problème est pluriel. Mon (nos) travail(-aux) consiste(-nt) justement (au moins en partie) à prendre pour objet les normes, de re-présenter l'implicite, d'en jouer et de les transformer si celles-ci sont problématiques. Ces normes ne sont pas explicites : elles sont diffuses, et non figées. Invoquer par exemple *la* règle de l'écriture à la troisième personne du singulier comme norme universitaire résulte selon moi d'un fantasme dans le meilleur des cas ; le pire que j'ai pu entendre étant la défense de la première personne du pluriel même lorsqu'un document est écrit par un seul auteur. L'objectif d'adoption de ce *nous* est, j'imagine, la dissolution de la subjectivité dans un collectif de recherche – dont les contours ne sont pas précisés. Mais cette bizarrerie de démultiplier fictivement les auteurs d'un texte a pour fonction, me semble-t-il, d'ajouter un surplus d'autorité au texte¹. Le fantasme est donc celui d'une science neutre, incarnée dans une forme im-personnelle, d'un chercheur dont la parole s'efface devant la froideur d'une rationalité objective traitant de la Nature (physique, biologie, sociale, etc.), et d'une norme unanimement partagée par les universitaires (car oui, dans certains champs disciplinaires la règle implicite est la première personne du singulier, et dans d'autres il n'y en a pas). J'écris donc à la première personne car en cohérence avec le cadre

1 En espérant qu'une personne parlant d'elle à la troisième personne ne se donne aucun droit divin comme les rois parlant d'eux-mêmes à la première personne du pluriel, ou ne résulte pas d'une mégalomanie. Mais nous y reviendrons plus tard.

épistémique que j'essayerai de défendre en deuxième partie. Le *je* suggère assez explicitement qu'à chaque ligne écrite, chaque idée affirmée, il s'agit d'une *opinion* qui prétend à une vérité singulière, et je défendrai ce statut comme norme de scientificité, car en m'exposant ainsi, chaque mot est soumis à la critique. Pour argumenter dans ce sens, notons qu'étymologiquement une *thèse* est une *opinion*.

Je m'inspire également du travail de Vivien Philizot. Sa thèse porte sur le rôle du design graphique dans la construction sociale du champ visuel et dans la construction visuelle du champ social, et s'intitule *La construction du champ visuel par le design graphique. Une épistémologie du regard*¹. Il articule une épistémologie des sciences avec une histoire critique du design graphique à l'époque moderne, cette discipline étant conceptualisée comme une manière de donner à voir et à connaître. Sont ainsi cartographiées différentes voies par lesquelles le design graphique s'est construit dans une pensée moderne dominante qui s'octroie un accès privilégié à la vérité de l'image et du texte. Une approche compréhensive consiste alors à considérer la pertinence de ces voies de manière locale plutôt qu'universelle, en les rapportant aux conditions historiques dans lesquelles elles ont été posées. Peut-être faut-il garder à l'esprit que les points de vue que les théories de l'image se sont attachées à naturaliser restent relatifs aux voies qu'elles nous conduisent à emprunter, et aux postures du corps et de l'œil qu'elles ont ainsi contribué à construire.

Pour synthétiser ces travaux dans lesquels je m'inscris pleinement, prenons le contre-pied de Céline Dion qui reste non dans nos cœurs mais dans nos pensées, symbole de l'anti-nominalisme que je lis trop souvent : "Nous pouvons changer le monde avec des mots, c'est sûr, et nous les exprimons, car les mots façonnent le monde". Dans ce sens, nous ne formulons pas des hypothèses à confronter au monde, mais nous proposons à la critique transformatrice des *hyperthèses*; c'est d'ailleurs le nom d'un nouveau collectif de recherche qui s'expose sur le site <http://hypertheses.org> dont les membres déjà évoqués travaillent à construire une entente commune à partir de leur singularité respective. Jusqu'à présent, la plupart des travaux produits par ce collectif de recherche pourraient être qualifiés (par habitude) d'épistémologiques. Le terme *épistémologie* provient du grec *epistêmê* « science, connaissance », dérivé de *epistanai* « savoir », proprement « se tenir au-dessus de »². Il s'agit alors de l'étude de la science, ou dit autrement, de la science de la science. Cette conception "du dessus" s'incarne chez certains

1 Philizot V. 2016. *La construction du champ visuel par le design graphique: une épistémologie du regard*.

2 Rey et collaborateurs. 2011 [1993]. Déjà cité

épistémologues dont le travail consiste en l'explicitation de la bonne méthode objective capable d'outiller la science non-épistémologique à révéler, découvrir un monde pré-existant en produisant une connaissance sur ce monde, à savoir des croyances vraies justifiées. Ce point de vue (particulier) de l'épistémologie et des sciences en général a cette particularité, par l'exclusion de tout autre point de vue, de finalement dissoudre toute idée de *point de vue* entendue comme la position particulière exprimée par un sujet. Pour le dire autrement, cette conception pose le *point de vue* entendu métaphoriquement comme une position spatiale dans une matrice figée orthonormée où le rôle de l'épistémologue serait de placer les sujets dans le repère. L'addition des points de vue analytiques, à savoir des hypothèses corroborées, confirmées ou vérifiées devenues *thèses* selon les procédures définies par les épistémologues, définit une image du paysage, du paysage-monde. Le mot *matrice* est emprunté au latin *matrix, -icis*, mot dérivé de *mater* (→ mère) sur le modèle de *genitrix* (→ génitrice) et *nutrix* (→ nourrice). L'épistémologie serait la source de production de la matrice, le moule, le milieu où se développent les connaissances sur le paysage-monde. C'est ainsi que les chercheurs de toutes disciplines peuvent se balader librement au sein de la matrice, se placer où bon leur semble, mais munis du même appareil photo, de la même conception de la genèse de la connaissance (que je nommerai ici et pour le reste de la thèse une posture épistémique). Cette conception, le point de vue de Sirius, est l'objet de départ de notre collectif, adoptant ainsi une définition de l'épistémologie comme critique de science, refusant une épistémologie autoritaire et affirmant une posture épistémique singulière (un point de vue singulier, entendu cette fois comme *cadre interprétatif*) permettant la formulation non plus de sous-thèses (hypo-), ni même de thèses, mais d'hyper-thèses, dans le sens d'opinions non plus universelles (« qui s'étendent à l'univers entier ») mais bien *absolues*, « totales jusqu'au paroxysme », ou totales au « moment le plus intense dans le déroulement de quelque chose ». Formuler des hyperthèses ainsi définies nous permet d'échapper à l'autoritaire, car il s'agit bien d'un moment situé, tout en échappant au relativisme en accordant une valeur supérieure – provisoirement – à l'opinion affirmée.

Vous savez désormais mieux d'où j'écris, il est temps pour moi de vous en dire plus sur le paysage institutionnel dans lequel mon doctorat s'est inscrit. J'ai été financé pendant trois ans, ce qui m'octroie un avantage particulier, le privilège d'un confort matériel que la plupart des doctorants en sciences humaines et sociales n'ont pas. La contre-partie à la non-précarité est de l'ordre de la

pression symbolique liée au statut de salariat entre un patron¹ et un employé², ainsi qu'une contrainte de temps de trois/quatre ans liée comme nous le verrons plus tard à notre régime général de production et de régulation de la science en société, fortement soumis à des logiques marchandes de productivité à court terme. J'écris cela non pas pour me plaindre, mais pour dresser le paysage de la recherche tel que je l'ai rencontré ; j'ai pour ma part bénéficié d'un confort matériel et d'une liberté spatio-temporelle qui ne me semblent pas la norme dans le cas d'une recherche financée et que m'ont octroyés mes directeurs de thèse. J'ai pu bénéficier d'un contrat doctoral financé par le ministère de la recherche alloué à une université de « science et technique » qui, manifestement par une volonté de favoriser des recherches en sciences humaines, a attribué un contrat à un laboratoire de sciences de l'éducation. Pour des raisons que j'ai expliquées dans les remerciements, je suis également rattaché à un laboratoire de Géosciences, ce qui me permet de discuter dès maintenant de méthodologie. L'une de mes enquêtes sur les gaz de schiste met en jeu plusieurs acteurs, dont un chercheur qui n'est autre que l'un de mes directeurs de thèses. On pourrait s'insurger d'un tel "biais". C'est avec l'aide du dictionnaire que j'espère m'en sortir très positivement en adoptant cette définition : « sous l'aspect, du point de vue de ». Il est bien établi que le travail scientifique est la maîtrise des biais dans le sens de « déformation, travers ». C'est au pied de la lettre que je me réapproprie le *biais* : une posture *compréhensive* (que je définirai plus longuement en partie 2) assume une recherche d'un point de vue situé, donc qui *forme* l'objet étudié en construisant sa représentation par la médiation de l'interprétation (une interprétation donne le sens d'une représentation en en construisant une nouvelle. Le monde étant constitué de symboles, les mots se réfèrent à des choses, qui ne sont rien d'autres que d'autres mots. Nous construisons donc des mondes sur d'autres mondes, de nouvelles représentations à partir d'anciennes³) et ainsi *déforme* l'objet dans le sens de « modifier, en l'altérant, la

-
- 1 Je ne vise pas mes directeurs, mais il n'est pas rare "qu'on" (quelqu'un du laboratoire, ou un autre chercheur extérieur) me rappelle que le ministère finance mes recherches, par l'intermédiaire de l'université, l'école doctorale et mes laboratoires, et que je dois rendre des comptes d'une manière ou d'une autre.
 - 2 Pressions qui sont pourtant, dans mon cas, bien moindres que dans le reste du "monde du travail" (malheureuse expression... les doctorants sans financement ne fourniraient-ils aucun travail ?).
 - 3 C'est en ce sens que je comprends Nelson Goodman, 2007, dans son livre *Manières de faire des mondes*.

réalité ou la nature de quelque chose ». L'une des particularités de mon enquête sur les gaz de schiste est une forte proximité entre le sujet-chercheur, et un acteur-objet/sujet qui est également chercheur-directeur du sujet-chercheur. Il s'agira d'en avoir conscience, de le discuter si cela est pertinent, et de jouer avec ce biais au même titre que la pluralité d'autres biais. Une autre enquête m'a amené à rencontrer une sociologue de la famille qui endosse le rôle principal au sein d'une controverse liée aux réformes du droit de la famille. Son champ d'investigation concerne les études de genre, discipline à laquelle j'ai dû me former pour me sentir moins étranger. L'une des sources incontournables dans ce domaine étant les productions de la sociologue, j'ai suivi un de ses modules d'enseignement. Me voilà donc étudiant du chercheur-objet/sujet de mon enquête. Cela serait trop simple de s'arrêter en si bon chemin : hasard de l'enquête, la sociologue a également une grande expérience de l'expertise, elle l'a même théorisée, et devient pour moi une lecture incontournable sur l'expertise et l'engagement. Je rencontre donc une personne, et me voilà confronté à une triple mise en abyme : elle a quelque chose à m'apprendre de ma démarche anthropologique en tant que sociologue ; elle théorise mon sujet, l'expertise, en tant que sociologue de l'expertise, et elle m'initie aux études de genre nécessaires à la compréhension de ce terrain. Cela est sans compter un rapport d'autorité assez fort. En effet, elle avait l'habitude d'inviter ses doctorants à son domicile, et me voilà invité chez elle, étudiant et la prenant comme actrice de la controverse que j'étudie... situation délicate, mais très heuristique si les enjeux sont très explicitement mis sur la table. C'est ce que je défendrai en réponse aux entretiens dit "semi-directifs" qui tentent d'identifier et neutraliser les biais : assimiler l'entretien à une rencontre entre deux individus et prendre le pari de la coopération. La coopération n'engendre pourtant pas un rapport de domination si je considère que s'impliquer pleinement dans la discussion, exprimer ses points de vue, permet d'amener l'interlocuteur à s'impliquer lui aussi.

Je généralise l'heuristique de l'implication à toute discussion, fruit d'un désir de penser indissociablement l'implication sociale (autrement dit, la responsabilité sociale du chercheur) et la construction collective d'un monde commun. Il m'a alors paru pertinent de construire mon sujet de recherche, l'expertise, qui articule la production de connaissance scientifique et la production de pouvoir en démocratie. Je m'intéresse plus particulièrement à la construction d'expertises (collectives) en vue de modifier la loi, portant sur des sujets scientifiquement et socialement controversés, en étudiant la légitimité de l'expertise et la légitimité vécue des chercheurs de l'expertise. Ceci ne ressemble en rien à une problématique, mais bien à mon pré-texte de départ de

ma recherche qui, de manipulations en transformations, m'a amené à construire mon sujet et ma problématique que je vais vous exposer.

4. Être ou ne pas être expert, telle est la question

Le terme « expert », issu du latin *expertus*¹, « éprouvé, qui a fait ses preuves », renvoie à l'expérience puisqu'il désigne en premier lieu celui « qui a l'expérience de, habile à ». D'abord employé au seizième siècle comme adjectif dans le sens de « alerte, adroit », il est alors utilisé pour qualifier une personne, mais également une partie de corps (exemple : « œil expert »), avant d'être utilisé par les spécialistes en droit, d'où la locution à partir du dix-huitième siècle « au dire des experts », « selon les affirmations des spécialistes », et au sens figuré à partir du dix-neuvième siècle « sans réserve ». C'est par extension que le terme « désigne un spécialiste qui apprécie la valeur de certains objets d'art et remplace en ce sens *estimateur*. Il entre dans la composition de mots désignant un spécialiste agréé auprès d'une instance, ou un professionnel ». Le sens de ce terme est ainsi au minimum triple : celui de *spécialiste* qui a la capacité de faire quelque chose de particulier au regard de son expérience passée, celui qui fait partie d'un corps, d'une communauté *scientifique* (au sens très large), ou encore l'*estimateur*, que je définis comme le spécialiste qui a une expérience reconnue par une institution scientifique et qui va porter un jugement sur un choix *politique*, dans le double sens d'opinion concernant le monde et d'opinion concernant une décision collective à prendre après délibération. Mon prétexte de départ, exprimé dans le paragraphe précédent, se réfère en premier lieu à la définition de l'expert comme *estimateur*, qui produit une connaissance au service d'un (autre) pouvoir. Cette définition est indissociable des deux autres, le *spécialiste*, « personne qui peut se prévaloir d'une compétence particulière dans un domaine déterminé », et le *scientifique*. On ne peut donc penser le rôle de l'expert en démocratie sans se demander de quel savoir il s'agit, la légitimité du savoir (l'expertise produite) et de celle des membres de l'expertise (les experts), à qui ce savoir est destiné (les décideurs, les citoyens, etc.), et le statut d'une décision politique en général, particulièrement de celui qui (a) fait appel à une expertise. À l'aide des définitions déjà amenées dans

1 *Rey et collaborateurs. 2011 [1993]. Déjà cité*

cette introduction, regardons ce qui peut être problématique pour l'expertise en démocratie.

Le style de recherche actuellement majoritaire étant, d'après moi, de type *explicatif*, il s'agit de produire des savoirs qui ne constituent pas des *opinions*, c'est-à-dire des « jugements, manières de penser dénotant une orientation particulière », mais des *explications*. Les experts ainsi choisis – ou qui, spontanément, s'octroient le titre d'expert – le sont pour des raisons de légitimité, car munis d'outils objectifs qu'ils sont supposés maîtriser mieux que les autres pour expliquer le monde *avec ou à partir* duquel l'humanité doit s'organiser, en proposant des *prescriptions*, savoir dont l'action est de guider les décideurs. Les décideurs quant à eux produisent aussi un savoir doté d'une action particulière sur le monde dans le sens où leur objet est l'organisation de la vie en communauté, *la* politique, que je nomme ici *décisions modales*¹ (une loi par exemple) pour éviter les confusions suivantes : sur le terme de politique, sur ma volonté de distinguer construction du monde et une construction particulière (l'organisation de la vie en communauté), et pour ne pas mobiliser la dualité théorique/pratique (tous les types de propos, les expressions, sont à la fois *pratiques* et *théoriques*: les expressions existent et font exister le monde). Imaginons une scène pour bien comprendre le problème. Mettons-nous autour d'une table pour décider de l'organisation de notre monde commun (ce que je nomme ici des décisions modales). Admettons que nous choisissons de faire appel à l'avis de personnes qualifiées sur un sujet pour prendre une décision. Quelle serait notre réaction si ces personnes nous disaient “ne prenez pas cette option, mais l'autre, parce que la première est trop dangereuse, alors que le monde nous dit à travers nos instruments objectifs qu'il faut prendre la seconde option”. Quel intérêt aurions-nous à continuer à discuter sur le choix des options, de ne pas prendre la seconde puisque l'essence du monde nous amène logiquement à cette option ? Imaginons cette fois la scène un peu différemment, où cette personne nous dit

1 *Modale* me semble adapté car il est défini comme une « forme particulière sous laquelle s'accomplit une action ». Il vient de *mode*, et je retiens de ses divers usages historiques que « mode est apparu en français comme nom féminin (v. 1393), en raison de sa terminaison en e, avec le sens premier de < manière collective de vivre, de penser, propre à un pays, une époque >, par exemple < < ♪♪ Savez-vous planter des choux ♪♪, à la mode de chez nous ♪ >, [...] l'emploi du mot pour désigner plus particulièrement la façon de penser, de vivre, propre à une personne ». L'expression *décisions modales* me semble bien exprimer des décisions sur l'organisation de la vie en communauté, décisions idéologico-pratiques.

“ne prenez pas cette option, mais l’autre, parce que la première est dangereuse”, ou encore “si vous faites ceci, alors il se passera cela” (comme peuvent le faire par exemple les scénarii prédictifs proposés par le GIEC¹) ? Le rapport ontologique n’est plus explicite dans ces expressions. Mais quel intérêt aurions-nous à continuer à discuter, puisque son titre, sa qualification d’expert nous dit qu’il sait mieux que nous ? La légitimité de sa parole, par le biais de sa qualification, sous-entend tout de même le rapport ontologique avancé explicitement dans la première expression. Le problème que j’essaie de soulever ici se situe au niveau du déni de démocratie, de la clôture de la discussion démocratique par la parole experte entendue comme fatale, *tragique*, qui prend alors une dimension autoritaire, anti-démocratique dans trois sens : la clôture du débat, la consultation des experts au lieu du peuple (la notion de *démocratie délégative* sera discutée en partie 3), et les décideurs se déresponsabilisant potentiellement de leurs choix en se référant à la parole experte (“les experts sont formels !”).

Il ne me semble pas inapproprié dans un contexte démocratique que les décisions modales s’enrichissent d’une discussion où se confrontent des *opinions*, des manières de penser, de juger, d’estimer, afin de décider collectivement de l’opinion qui semble la plus juste. Mon constructivisme justement revendique un statut particulier au savoir, un savoir qui serait de l’*opinion*. Ainsi l’opinion n’est pas une croyance sur le mode de l’explication et elle ne peut en ce sens prendre la forme d’une prescription autoritaire. Un défenseur de la recherche explicative pourrait très bien me dire : “Mais alors, si tout est opinion, si tout est politique, s’il n’existe plus de frontière entre savoir et pouvoir, les connaissances scientifiques devraient-elles aussi être actées sur un mode démocratique ?²” Intéressons-nous à cette remarque afin de continuer notre travail nominaliste, primordial pour ne pas amalgamer une nouvelle fois *le* politique et *la* politique. Il s’agit tout d’abord de réaffirmer que tout est politique, dans le sens où tout concerne la construction du monde (indissociablement « avoir une capacité d’action » et « être responsable en quelque chose »), et ensuite que toute expression est une *croyance*, sa définition renvoyant à la confiance, à l’intégrité envers une idée, à l’adhésion. N’importe quelle idée, pour être défendue, doit engager de la confiance. L’*opinion* est un mode de croyance (tout comme l’explication d’ailleurs si je veux être totalement en phase avec mon constructivisme), mais pour répondre

1 GIEC pour Groupe d’experts Intergouvernemental sur l’Évolution du Climat

2 Cette question fut d’ailleurs posée lors de la soutenance de la thèse *Pourquoi sauver Willy ? Épistémologie synthétique de la prédiction en écologie des communautés ?*

à notre détracteur il m'importe d'en distinguer deux selon leurs finalités, leurs raisons et leur éthique : d'une part la *connaissance* (ou *opinion scientifique*), qui est constructiviste (sinon elle serait une explication) et dont la construction répond à une certaine méthode (en particulier l'exposition à la critique collective¹), et d'autre part la *décision modale*. Quelques lignes plus haut, je distinguais les *décisions modales* des *explications*, mais dans la mesure où la *connaissance* est par définition une opinion, risque-t-on une nouvelle fois d'amalgamer démocratie et science comme le suggère mon détracteur ? Car après tout, les décisions modales sont également exposées à la critique collective, critère déterminant de scientificité. Je précise ainsi que deux types d'opinions qui partagent l'objectif de construire un monde commun peuvent être discriminés selon une finalité autre que la mise en débat et la critique collective : les *opinions scientifiques* proposent des mondes sans exigence de décisions collectives (même avec l'objectif de construire ensemble), alors que les décisions modales résultent d'une délibération sur l'organisation d'un monde partagé dans lequel on *doit* vivre.

J'ai répondu à mon détracteur se réclamant d'une *recherche explicative*, qui s'empresse de poursuivre sa critique : "Vous ne confondez certes pas la science et la démocratie, mais comment faire pour prendre des décisions modales si la science ne fournit pas ou plus aux décideurs des fondements solides sur lesquels se baser ?"

C'est à partir de ce moment que les problèmes commencent. La maison de notre société occidentale fonctionnait (presque) "merveilleusement" en harmonie : les différentes chambres à l'étage s'occupaient de construire les décisions modales – celles fixant les règles de la maison –, en s'appuyant sur les prescriptions des chercheurs travaillant tranquillement dans leur laboratoire sécurisé situé dans les fondations, au sous-sol, laissant les autres habitants vaquer à leurs occupations quotidiennes, entre travail au bureau et loisirs en tout genre. La vie était relativement paisible jusqu'au jour où l'on prit en considération le travail de chercheurs ayant pris comme objet d'étude les *décisions modales*. Ces chercheurs travaillaient depuis longtemps sur l'architecture et le fonctionnement de cette maison, autrement dit sur l'expertise en démocratie², et argumentaient la présence d'un être un peu particulier, le plus souvent caché dans le sous-sol avec les chercheurs, mais

-
- 1 Ce qui permet de qualifier une recherche privée, ou des recherches qui circulent dans des cercles restreints par choix (revue payante, recherche industrielle, etc.) de *non-scientifiques*.
 - 2 Je pense ici aux chercheurs de l'école de Francfort ou ceux produisant des études de sciences (nous y reviendrons tout au long de notre enquête).

apparaissant parfois à l'étage, dans les chambres, accompagnant les chercheurs devenus experts dans ce lieu de délibération démocratique : un fantôme. Cette maison était donc hantée par le fantôme du totalitarisme, celui que l'on croyait avoir enterré sous la maison, alors que l'on proclamait "vivement" la démocratie ! Ce fantôme représente d'ailleurs moins le totalitarisme que l'autoritarisme, défini comme « le caractère, comportement d'une personne autoritaire, aimant imposer sa volonté à autrui ». C'est à ce moment de l'histoire que la limite de cette métaphore fantastique se fait ressentir : "un fantôme dont l'existence serait révélée par des chercheurs", voilà une proposition fort peu constructiviste. Faire peser l'ombre d'une menace semblant transcendante car échappant à la volonté humaine tend amplement à nous déresponsabiliser. L'autoritarisme dont il est question ici est manifeste, nous aurons le temps de le développer durant les deux premières parties : les explications nous *imposent* un monde, les experts prescripteurs jouent le jeu d'une relation de pouvoir délégitimant la responsabilité des décideurs. Le déni de démocratie n'est pas un fantôme « irréel », un « être surnaturel », c'est pour cela que je préfère le nommer *spectre* dans le sens d'« image effrayante » bien vivante et matérialisée par la métaphore du fantôme, mais voyez-le avec un drap, une chaîne et des acteurs bien humains qui l'animent. Nous vivons dans un monde techniciste et scientiste – le *scientisme*¹ étant pour moi l'extension de l'épistémologie des sciences expérimentales à l'ensemble du domaine des connaissances. La posture épistémique dominante au sein de la communauté scientifique (et d'ailleurs plus largement au sein de notre société) est une idéologie du progrès social qui ne serait envisageable qu'à la condition de pouvoir maîtriser le monde extérieur qui nous entoure, cette maîtrise étant rendue possible par une connaissance objective de ce monde extérieur (que je nomme alors *Réel* par opposition à une *réalité* construite).

Notre premier problème consiste à vivre dans une maison hantée, dans le sens de « conduire à la maison », « fréquentée » par un *spectre autoritaire*, mais je crois prendre le parti le plus intelligent en affirmant que personne ne souhaite vivre dans une maison hantée par une chose pouvant apparaître aux yeux de certains comme effrayante et désengageante (on ne peut rien faire). Le chasseur de spectre que je suis (provisoirement) n'a pas oublié le problème soulevé par mon détracteur fictif, représenté dans notre maison par un autre spectre qui s'installe tranquillement lorsque l'expert ressort de la chambre. Le chercheur explicatif insiste : "si le savoir est relativisé et n'a plus de base universelle, comment prendre des décisions ? Si le savoir n'a plus de fondements essentiels, si l'expert n'a plus sa place en démocratie, comment

1 Habermas J. 1976. *Connaissance et intérêt*.

prendre les meilleures décisions, ou même comment hiérarchiser les échelles de valeurs ?” Notre deuxième problème consiste cette fois à vivre avec le tout autant indésirable *spectre du nihilisme*, issu du latin *nihil* « rien », ce terme étant défini en français comme la « négation de toute croyance »¹. En effet, à toujours tout relativiser, ne risque-t-on pas trop d'indistinctions, et en particulier de confondre *croyance*, *opinion* et *prescription* ? C'est à ce moment de la discussion avec mon interlocuteur que je ré-affirme mon nominalisme et qu'il n'y a pas de raison de douter du pouvoir des mots si nous y croyons. La croyance en l'opinion déplace le pouvoir jusqu'ici cantonné à ceux qui décident vers ceux qui font usage de mots, donc à tout le monde. La conséquence n'est pas le nihilisme, mais un nouveau partage entre des croyances qui s'affirment comme telles – les *opinions* – et des croyances qui ne s'acceptent pas : les *explications* et les *prescriptions* résultant de la *foi* en un au-delà (la Nature, le Social, etc.), la foi alors définie comme une croyance « qui, sans être [nécessairement] religieuse, a le caractère d'une conviction intime et qui exclut le doute »². Ce nouveau partage serait peut-être plus convaincant si nous trouvions quoi répondre à “mais la construction de quoi ?”, dont la réponse de mon interlocuteur qui se réapproprie mon vocabulaire serait “prendre les meilleures décisions modales avec des prescriptions vraies sur le monde”. En déconstruisant le partage entre croyance et connaissance, que j'appelle le Grand Partage³, nous pouvons reconfigurer les notions de *faits* et de *valeurs*, tout fait étant fabriqué selon des croyances, n'importe quel débat (scientifique ou modal dans notre cas) doit accepter d'écouter des opinions défendues selon les intérêts du locuteur qui va argumenter en la justesse (dans le sens de juste et non de vrai) de ses opinions : je nomme cela, au moins dans un premier temps, l'*engagement*. Cette thèse se veut force de proposition constructiviste, une opinion sur le rôle de l'expert en démocratie qui éviterait les écueils de l'autoritarisme et du nihilisme.

Pour couper court au suspens, mais sans vous en dire trop non plus, j'annonce tout de suite que l'expertise ne résistera pas. Pour le comprendre, je dois reprendre notre histoire par un autre chemin, car je suis parti de l'expertise, mais nous pouvons aussi nous demander *pourquoi* l'appel à l'expertise, dont l'une des raisons réside dans la recherche d'une *fin* (clôture ou finalité, telle est la question) à la discussion, débat au cours duquel on échange des arguments.

1 Rey et collaborateurs. 2011 [1993]. Déjà cité

2 Cette définition est empruntée d'une entrée définitionnelle du mot *croyance*, mais que je me réapproprie pour la *foi*.

3 Cette notion est développée par exemple par Bruno Latour dans son article de 1983, *Comment redistribuer le grand partage ?*.

Selon les partisans d'une recherche explicative, la discussion scientifique n'est pas de même nature que le débat démocratique, mais pour les constructivistes, cette différence n'existe pas. Par contre, il existe des procédures et des modalités variées selon le type de savoir¹ visé, par exemples entre les explications, les prescriptions, les décisions modales ou les connaissances : toutes ces modalités recherchent un *accord* sur le monde. La recherche explicative sur laquelle s'appuie l'expertise aujourd'hui avance par accumulation d'explications et de clôtures de *controverses*, la controverse étant entendue comme un différend entre pairs plus ou moins confiné dans le laboratoire². La rencontre des deux n'a pas attendu l'expertise pour exister, notamment quand la controverse, qu'elle émane des institutions scientifiques, de la préoccupation de citoyens, ou des décideurs, n'est pas confinée aux discussions entre chercheurs. Ce propos de Chateauraynaud peut m'aider à illustrer ce point :

« Outre la description détaillée de la longue série des épreuves marquantes qui ont produit la trajectoire politique si particulière des OGM en France et en Europe, cette recherche aura permis de préciser les modalités de passage ou de basculement d'une *logique de controverse*³ vers une *logique de conflit*. Il semble en effet problématique de ranger sans discernement sous le terme de « controverse », très en vogue aujourd'hui, toutes les formes de disputes et de conflits. Il convient au contraire de distinguer les processus de formation d'un consensus et les formes d'expression du différend : dans le premier cas, l'échange argumentatif peut produire une sélection et une hiérarchie des meilleurs arguments ; dans le second, la confrontation a surtout pour vertu de rendre manifestes des régimes ou des visions du monde incommensurables, de sorte que ce qui est un bon argument pour les uns en est un très mauvais pour les autres. Les choses se compliquent évidemment quand une controverse ou un conflit est saisi par des acteurs politiques. Mettre un objet, une cause, un point de vue en politique peut tout aussi bien conduire à la production de nouvelles normes communes, à la construction de dispositifs de compromis plus ou moins provisoires ou à l'ouverture d'un conflit sans fin. La sociologie n'a pas à choisir entre les trajectoires possibles. Elle cherche plutôt à comprendre les modalités de passage, les points de basculement et les contraintes d'un éventuel renversement de perspective, comme

1 À partir de ce moment, "savoir" prend une tournure générique, proche "d'idée".

2 Lemieux C. 2007. *À quoi sert l'analyse des controverses ?*

3 Ce que je rends italique est en gras dans le texte.

lorsqu'il s'agit de pacifier à tout prix des acteurs qui ont plutôt tendance à en rajouter en exprimant leur colère légitime. Un des objectifs de l'analyse du dossier des OGM était d'être le plus précis possible sur les changements de régime opérés par les acteurs entre alerte, controverse, conflit et régulation. »¹

Je ne rentrerais pas dans les détails des différents régimes de discussion, mais on ne peut faire l'économie d'une réflexion sur l'éthique de la discussion, on ne peut penser le rôle de l'expert sans se demander quel est l'objet du désaccord, dans quel mode de discussion le débat s'inscrit, et avec quelles finalités pour cette construction. Comme le précise Francis Chateauraynaud, le terme de controverse est galvaudé. En bon nominaliste, c'est dans ce sens que je m'intéresse au choix de ce mot. Formé à partir du latin *controversia* « discussion, débat », lui-même formé de *contra* « contre » et *versus* « tourné » – l'agencement des deux signifiant donc « tourné vis-à-vis » –, le terme controverse est l'une des manières de nommer « un échange d'arguments divergents autour d'une question, d'un phénomène ou d'une situation »². Il existe pourtant d'autres manières de nommer ce genre d'échanges argumentés. Le Dictionnaire de la participation duquel est extraite la définition précédente nous indique d'ailleurs en guise d'introduction que « si le terme peut être employé comme synonyme de dispute, controverse s'entend d'abord dans le sens de discussion argumentée ». Le terme discussion (du latin *discussio* « secousse ») semble en effet approprié puisqu'il désigne lui aussi « un échange d'arguments, de vues contradictoires ». L'étymologie est cependant différente : contrairement à la controverse, elle ne nous indique pas le face-à-face mais plutôt le caractère violemment transformateur de la rencontre. Ainsi, le fait de discuter (du latin *discutere* « faire tomber en secouant, fracasser, détacher ») n'est pas sans conséquences... C'est également ce que suggère le terme de dispute (du latin *disputare* « mettre au net après examen et discussion », la particule *dis-* venant renforcer le sens du verbe *putare* signifiant « nettoyer ») qui désigne une discussion, une lutte d'opinions ou encore un échange plus ou moins vif d'arguments entre des personnes. Après avoir fracassé quelques-unes de nos idées antérieures à la discussion, il faut bien nettoyer un peu... La discussion, la dispute sont des termes nous indiquant l'intensité de l'échange débattu duquel on ne ressort pas indemne, mais aucun ne suggère l'opposition équilibrée de la controverse. Alors que la discussion ou la dispute peuvent

-
- 1 Chateauraynaud F. 2010. *L'histoire des OGM n'est pas une controverse ratée mais un conflit réussi.*
 - 2 Debaz J. *Controverse*, dans Casillo I et collaborateurs. 2013. *Dictionnaire critique et interdisciplinaire de la participation.*

finalement se conclure par une reconstruction ou un réarrangement collectif, la controverse semble devoir se clore par un renversement : pour dépasser le problème initial, on doit choisir une des deux directions, un des deux versants ou une des deux versions plutôt que l'autre. La notion de clôture signifie bien que la finalité de l'accord réside dans une *fin*, équivalent à un arrêt des débats. Voilà peut-être une piste pour construire un monde sans spectre : si nous nous débarrassons de la recherche explicative dont la foi réside dans notre capacité à choisir le meilleur versant d'une montagne pré-existante, la controverse disparaît pour laisser place au désaccord nominaliste : nous sommes parfois en désaccord parce que nous choisissons d'utiliser des mots différents, ou plutôt de définir différemment ces mots, et que nous ne prenons pas toujours le temps de nous accorder sur chacune de ces définitions. L'expertise définie comme l'expression de *prescriptions* n'a peut-être plus de bonnes raisons d'être, voilà ma thèse à ce moment d'exposition de ma pensée, dont le travail d'enquête qui suivra sera un travail nominaliste de transformation constructiviste en hypothèses, dont la piste de transformations cruciales est le potentiel de(s) l'engagement(s) (une recherche explicative aurait certainement parlé "d'heuristique de l'engagement" car ce terme sous-entend une logique de découverte, forme dérivée du grec *heuristikê* (*tekhnê*) « art de trouver », du verbe *heuriskein* « trouver »).

Dans une première partie, j'identifie les spectres de l'expertise par la compréhension de trois enquêtes, trois types d'expertises envisagées sous l'angle de l'anthropologie de la connaissance, en étudiant le potentiel que permet le dépassement de la neutralité par la neutralisation d'une part et l'engagement d'autre part. Une mise à distance réflexive de ma manière d'envisager ces enquêtes m'amène dans une deuxième partie à redéfinir mon épistémologie constructiviste et mon choix de discipline (qui s'avérera être de la sociologie dramaturgique) par une enquête engagée à propos de disputes épistémologiques notamment concernant la pratique du canular scientifique. Cette enquête me permet d'entamer une discussion sur le mode de la croyance en une science-fiction qui propose un ensemble de représentations symboliques. Ce détour épistémologique me permettra lors d'une troisième et dernière partie, de mettre en scène mon point de vue sur le paradoxe de l'expertise en démocratie.

Partie 1. Le drame des experts

1. Avant-propos de la partie 1

En introduction de cette thèse je vous ai donné à comprendre ma situation. Je me suis formé aux études de sciences, en empruntant concepts, méthodes, etc. à l'anthropologie de la connaissance, l'anthropologie de la communication, à la sociologie (pragmatique) des sciences, et à l'épistémologie. Malgré la diversité des manières de voir et de faire, l'un étant indissociable de l'autre, force est de constater une manière "normale" de faire science, notamment dans le style d'écriture¹. Je partage beaucoup avec les discours d'auteurs que je mobilise, notamment un certain constructivisme. J'ai donc appris à lire certains travaux de manière constructiviste, en prenant "au sérieux" une entente générale sur l'idée que les faits ne sont pas donnés, mais bien construits. Depuis le début de mon travail doctoral, j'ai souhaité allier deux choses difficilement conciliables : jouer le jeu de certaines normes, comme "lisser" le propos dans un style analytique, clair et précis, ne pas affirmer les choses de manière exclamative², etc. et en même temps défendre un propos incarné, situé, qui se donne à voir comme une construction. Le paradoxe qui me tourmente de manière

- 1 Malgré la diversité des styles que l'on retrouve moins dans les publications scientifiques que dans les livres, ou les blogs. Je pense par exemple au blog Zilsel (<http://zilsel.hypotheses.org/>) se revendiquant d'une science analytique (d'ailleurs le philosophe analytique Pascal Engel fait par exemple partie des contributeurs), dont le style incisif, en adéquation avec leur volonté critique, contraste avec un style analytique, voire logicien.
- 2 Ce sont des remarques que de nombreux relecteurs m'ont faites, sur ce manuscrit ou à l'occasion d'autres travaux.

lancinante réside dans le choix de cette position intenable : d'un côté, respecter les règles d'une communauté afin de pouvoir prétendre à en faire partie¹, et de l'autre critiquer les règles de cette communauté car je les juge (tout comme d'autres) contradictoires d'avec ma croyance constructiviste. Autrement dit, je crois que les études de sciences légitiment malgré elles un type de science qu'elles souhaitent déconstruire (ainsi qu'un type d'expertise associé). En adoptant un style proche de la recherche explicative, comment s'en distancier, au risque que la critique soit assimilée à de la réflexivité ? Assimiler la déconstruction permet de légitimer ce qu'on fait d'habitude, par exemple si la réflexivité devient la norme d'une recherche explicative, la recherche explicative normale sera cautionnée, faisant sienne la réflexivité, comme l'explicitation des limites de ses propres paradigmes. Quand il y a désir de transformation, je ne suis pas certain qu'il suffise de le déclarer sans transformer soi-même sa manière de faire, son style. On pourrait par exemple affirmer qu'une science qui se donnerait à voir comme analytique, tout en écrivant de manière analytique, serait autre chose qu'une recherche explicative, mais mon souci de l'indissociabilité du fond et de la forme m'amène à ne pas adopter cette posture. Pour transformer une explication en opinion, j'estime donc qu'il faut la donner à voir. J'ai donc souvent produit un savoir dans un style proche de celui analytique tout en aspirant à sa transformation, ce qui donne aujourd'hui cette première partie. J'avais alors plusieurs possibilités, continuer à jouer de cette ambiguïté (avec laquelle je suis mal à l'aise), ou, comme je l'ai fait, apporter de la réflexivité d'un autre type pour donner à voir l'intérêt de cette transformation, qui servira mon propos sur la transformation de l'expertise.

Mon problème peut s'exprimer autrement, notamment par le fait que je joue ici des rôles différents, parfois plusieurs en même temps. Les récits de mes trois enquêtes qui suivent sont donc rythmés par des didascalies qui invitent à imaginer des acteurs différents, qui donnent un ton différent à la lecture du texte. Afin de vous aider à comprendre les personnages, il faut avoir à l'esprit que le récit de départ n'est pas une caricature d'une recherche "normale". C'est un récit écrit selon ce que j'imagine être une anthropologie de la connaissance (écrit ici dans une police d'écriture se voulant neutre, car très habituelle, l'Arial), mais avec déjà un souci de transformation, par sa non-linéarité (de nombreuses digressions sont présentes, et des points de méthodologie ou de cadrage théorique sont dans des encadrés), et ponctué d'apartés réflexifs (décalés sur la droite).

1 Et donc à ne pas se donner la possibilité de s'exposer à sa critique.

Ce texte est donc interprété par des acteurs différents selon les archétypes suivants (dont le rôle plus complexe sera précisé dans les didascalies). Le rôle de l'*analyste* consiste à se “prendre au sérieux” ; il s’incarne dans un style épuré, direct, simple, voire un peu austère. Il ne va pas jusqu’à utiliser un langage formel ou logicien, mais il s’en inspire dans la forme par l’utilisation des listes, des deux points, des points virgules et l’usage de schémas explicatifs. Le rôle de l'*anthropologue* de la communication s’autorise des digressions, des analyses esthétiques qui paraissent au premier abord secondaires, mais qui enrichissent le propos. Le rôle de l’apprenti *anthropologue de la connaissance* est de produire du savoir au moyen du récit descriptif, il mène l’enquête en produisant des intrigues à dénouer, donnant de nombreux détails nécessaires à la poursuite de son enquête et qu’il met en relation. Le dernier rôle est celui du *militant*, qui, par peur de se faire lire sur le mode d’une recherche neutre, exprime de manière affirmative ses points de vue engagés.

2. Introduction de la partie 1

[Le chercheur en études de sciences, plus précisément en anthropologie de la connaissance, rentre sur scène, et introduit l’objectif de ses enquêtes.]

Si l’expert est un scientifique appelé à répondre à une question définie par le politique pour laquelle, en contexte de controverse, les données scientifiques disponibles ne permettent pas de conclure, l’expert doit néanmoins proposer une réponse à la question qui lui est posée. C’est ainsi que, même en absence de données conclusives, l’expert est choisi sur la base de sa présumée compétence, via un accès privilégié au réel. Ce choix suggère que la parole de l’expert est toujours plus intéressante, plus pertinente qu’une parole non-experte, ce qui va à l’encontre du postulat démocratique. Puisque les prescriptions ne préexistent pas à la question pour laquelle les experts sont commandités, l’expertise porte en elle un besoin de légitimation : l’expert est donc là pour peser sur le débat public par le crédit d’un discours scientifique légitime. Or, dans son acception la plus courante, être légitime, c’est être capable de répondre de façon satisfaisante à la question “De quel droit agissez-vous ?”. Dans une certaine mesure, la légitimation est presque synonyme de justification. Ainsi, ce qui est juste pour une communauté suppose l’exercice d’une rationalité, d’une norme construite permettant ce jugement, et ainsi de faire reconnaître son droit à agir. Il s’agit, dans notre cas, de normes éthiques et épistémologiques, de pratiques sociales ; en ce

sens, il s'agit ici de justifications sociales et politiques d'un savoir produit dans l'espace public. L'expert est donc par définition une représentation d'un couple savoir/pouvoir. Deux spectres resteront à l'esprit tout au long de la thèse : l'autoritarisme et le nihilisme. La thématique générale de la thèse concerne les relations entre la science et le reste de la société, la responsabilité sociale du chercheur, son implication et son engagement, interrogés dans la relation respective de la construction du savoir ou de sa publicisation (définie comme le fait de rendre public, pour éviter toute confusion avec la publication du document, du seul manuscrit d'expertise qui aurait très bien pu ne pas être public). Le sujet général de cette partie concerne l'éthique de la discussion à la recherche d'un accord. Afin d'étudier le potentiel de dépassement des spectres de l'autorité et du nihilisme, je propose une étude en anthropologie de la connaissance, avec ses méthodes et son jargon, d'expertises collectives en situation de controverses socio-scientifiques, c'est-à-dire que la controverse est vive au sein de la communauté scientifique ainsi que dans l'espace social impliquant des acteurs non-scientifiques (en dehors du laboratoire). J'utiliserai pour cette partie la notion de controverse sans le qualificatif "socio-scientifique" qui sous-entend qu'une controverse scientifique n'est pas sociale. Il s'agit de s'inscrire dans le prolongement historique de la discipline des "études de sciences" (*science studies* en anglais) qui produit depuis les années 1970 des études qualifiées de "socio-épistémologiques" car elles interrogent le statut des savoirs scientifiques particuliers en se penchant sur les conditions de possibilité de la production du savoir sans se priver d'interroger directement le savoir, sa construction et sa portée. La dimension qualitative est affirmée par une démarche d'enquête qui postule qu'il y a du général dans le particulier, que l'étude d'un cas particulier nous apprend beaucoup sur la compréhension de généralités à propos de la réalité¹ (non-réaliste). L'objet de cette première partie concerne des expertises collectives dont leurs propres objets sont controversés. Mes enquêtes s'effectuent par la comparaison de trois études de cas (synonyme d'enquête). Comparer, c'est « rapprocher pour mettre en évidence des rapports de ressemblance ou de différence ». La comparaison peut être conçue comme l'origine de toute démarche de construction de connaissance, la comparaison donnant leur valeur aux choses. Elle semble d'ailleurs aller de soi dans les sciences dites "naturelles" : elle est même aux fondements de la démarche expérimentale². Si les sciences humaines et sociales peuvent en faire

1 Comme Winkin Y., lui parlant en 2001 d'*Anthropologie de la communication* selon le titre de son livre du même nom.

2 Songeons par exemple à Claude Bernard qui en 1865 dans l'introduction de son livre *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* définit l'expérience ainsi :
« L'expérience n'étant en effet qu'un jugement, elle exige nécessairement comparaison entre deux choses, et ce qui est intentionnel ou actif dans l'expérience, c'est réellement la comparaison que l'esprit veut faire. »

autant, elles s'autorisent également à s'intéresser à la singularité. Cela étant, le point de comparaison n'est jamais loin : soi-même. Pour Weber et Durkheim, le comparatisme est à la base de la sociologie : « la sociologie comparée n'est pas une branche particulière de la sociologie ; c'est la sociologie même »¹. C'est dans ce sens que les comparaisons internationales se sont développées.

[Le chercheur en anthropologie de la communication intervient le temps d'une digression nominaliste.]

De plus, le développement de la sociologie quantitative permet de comparer de façon systématique et efficace, ce qui n'est pas resté sans abus, le risque bien connu étant de mélanger des choux et des serviettes, voire de comparer des carottes et des torchons².

[L'anthropologue de la communication laisse la place à l'anthropologue de la connaissance qui finit son introduction.]

La première question qui se pose porte sur les conditions de comparabilité, ce qu'interrogent Remaud, Schaub et Thireau à travers la notion de l'incommensurabilité :

« Reste une interrogation de taille : comment le travail de comparaison affronte-t-il le problème de l'incommensurabilité des objets ? La plupart des contributions suggèrent que l'incommensurable n'est pas tant un fait objectif, propre à toute étude des sociétés, qu'une menace éventuelle, en l'occurrence celle de l'ethnocentrisme. Est-il possible, en effet, de comparer des valeurs qui semblent par trop distantes aux yeux de beaucoup ? L'incommensurable n'est pas alors l'incomparable. Ce qui est incommensurable, c'est ce qui se trouve investi d'une valeur si particulière que toute comparaison avec d'autres valeurs n'est pas incongrue mais malaisée, au point que l'on déduit souvent une relation d'inégalité entre le comparant et le comparé. Ainsi une croyance apparaît-elle subitement plus sacrée, une espèce plus évoluée, une civilisation supérieure, un regard esthétique plus authentique. Bien conduit, l'art de la réflexivité croisée donne au comparatiste les moyens d'éviter cette syntaxe fautive du discours saturé d'idéologie. Du reste, l'analyse des interactions culturelles

1 Durkheim dans Baechler J. 1986. *Les présupposés de la comparaison dans les sciences sociales*.

2 Afin d'illustrer ce que je nomme ici l'adéquation fond forme, ces formules me permettent de séparer le bon grain de l'ivraie, car selon mon interprétation du Wiktionnaire, l'expression « mélanger des torchons et des serviettes » est un résidu du racisme de classe, employé au 17^e siècle par les nobles qui utilisaient des serviettes, et leurs domestiques des torchons.

se fourvoie si elle cherche à comparer des valeurs les unes par rapport aux autres. Il est toujours préférable de comparer la différence de hiérarchie des formes d'évaluation à l'intérieur de chaque culture dans des circonstances données. On évacue ainsi la présomption du Moderne, qui juge les avancées et les retards des sociétés selon les normes d'une loi de développement unique. On augmente les chances de redéfinir le spectre de ses propres jugements de valeur et il devient possible, le cas échéant, d'identifier des cadres de référence communs afin de produire un plan d'objectivité sans donner l'impression d'un jugement culturellement située. Le comparatisme ne peut jouer la carte d'une isomorphie artificiellement acquise des valeurs. Quelle que soit sa discipline d'ancrage, il demeure suspendu à l'exigence d'une réflexivité croisée qui lui commande d'adopter, dans le réseau des pratiques analytiques, les points de vue intérieurs à chacun de ses objets. »¹

Cette citation me permet de poser une multitude de problèmes épistémologiques, méthodologiques et éthiques (distinction pratique et purement analytique, car je n'imagine pas que ces trois domaines puissent être hermétiques).

Pour l'instant, gardons un élan positif, et retenons l'intérêt d'une réflexivité accrue dans la rédaction de cette thèse qui, "à n'en pas douter", en agacera plus d'un.

Il est également important de garder à l'esprit, avec Igor Babou² qui précise, me semble-t-il, quelque chose de semblable, que la comparaison suppose une médiation, ce qui est différent de la mesure de deux phénomènes. Alors que la mesure nécessite l'homogénéité en ce qui concerne le trait mesuré, la comparaison repose sur le repérage d'homologies structurelles. « Tout le travail consiste à établir des correspondances, à repérer des homologies de structure, entre des "textes" réunis en corpus et certains aspects du fonctionnement social (jeux d'acteurs, événements historiques, etc.) ». Ainsi, il est assez courant de comparer des controverses qui portent sur le même objet de controverse. Par exemple, Francis Chateauraynaud³ étudie les controverses autour des risques nucléaires à facteurs multiples en zones côtières dans différentes régions géographiques françaises. Barbara Allen⁴ compare des controverses autour des risques environnementaux et de santé liés aux pollutions de « corridors chimiques » où elle fait varier l'espace (Italie, France, Allemagne) et le temps

1 Remaud O, Schaub JF et Thireau I. 2012. *Faire des sciences sociales. Comparer.*

2 Babou I. 2010. *Rationalité & Nature. Une approche communicationnelle.*

3 Chateauraynaud F et Debaz J. 2014. *Debaz J. 2014. Un risque de submersion peut en cacher un autre. Étude comparée de zones côtières multi-risques.*

4 Allen B. 2013. *Citizens, Experts and Environmental Health Science: Comparing Controversies in the U.S., Italy and France.*

(controverses passées ou présentes). Dans la perspective comparatiste qui est la mienne, le choix de mes enquêtes est en partie conjoncturel et opportuniste : ayant un master 1 en Biologie et Technologie du Végétal, je m'intéresse depuis des années aux controverses OGM. La première enquête concerne ainsi l'écotoxicologie, quand en 2013 (juste avant le début de ma thèse, ce qui m'a permis de suivre les différentes péripéties) l'équipe du chercheur Gilles Séralini publie et médiatise les résultats de son expérimentation dans laquelle des rats, après avoir consommé une alimentation en maïs transgénique, auraient développé des tumeurs. Je m'intéresserai alors à l'expertise commune à six Académies des Sciences qui se prononce au sujet du contenu de l'expérimentation et de l'éthique de la publicisation d'une étude en général (la temporalité de la recherche scientifique étant bien différente du temps médiatique). La controverse que je nomme gaz de schiste concerne deux laboratoires de géosciences du Sud de la France qui se prononcent sur des conséquences de l'exploration/exploitation des gaz de schiste par hydrofracturation. La controverse que je nomme "filiation" est celle qui a fait l'objet de l'enquête la plus approfondie. Des protagonistes de la controverse étant chercheurs au même moment dans le laboratoire de l'un de mes directeurs, cela a permis une proximité spatiale et temporelle idéale. Il s'agit d'une expertise dite de "sciences humaines et sociales" commanditée en 2013 par le gouvernement du président Hollande afin de réformer le droit de la famille suite à l'ouverture du mariage aux couples de même sexe. Il est question par exemple de penser l'ouverture des techniques de Procréation Médicalement Assistée (PMA) aux couples de même sexe. Les homologues structurelles de mes enquêtes se déclinent en quatre points : il s'agit d'expertises publiques, collectives, à finalité politique (le changement de la loi), et en situations de controverses contemporaines. La question qui m'intéresse ici est la suivante : dans quelle mesure les scientifiques en situation d'expertise autour de controverses publiques proposent-ils un dépassement du statut paradoxal de l'expert en démocratie ?

3. Récits d'enquêtes

3.1. Des expertises neutres de chercheurs neutres dans la tradition du Grand Partage

[L'anthropologue de la communication introduit la première enquête. Ce qui l'a séduit durant sa formation en anthropologie et dans les sciences de l'information et de la communication réside dans la souplesse des objets d'analyse. Apporter une analyse esthétique de la Une d'un magazine, ou faire intervenir les paroles de Céline Dion, n'est pas considéré comme une ineptie si cela sert le propos. Il considère que le départage des présupposés de nature différente des objets est une source intarissable de créativité.]

« **OUI, LES OGM SONT DES POISONS !** », titre la une du *Nouvel Observateur* du 20 septembre 2012, en grosses lettres capitales noires bordées de blanc, sur fond d'un gros plan d'épis de maïs jaune et introduit par une phrase qui précise le sujet, en lettre majuscules blanches sur bandeau rouge : « **LES RÉVÉLATIONS D'UNE ÉTUDE DE SCIENTIFIQUES FRANÇAIS** ». Aucun doute possible : l'hebdomadaire français va, pour 3,50 € seulement chez mon marchand de journaux, me dévoiler dans ses plus croustillantes feuilles comment des chercheurs français prouvent par a+b que les Organismes Génétiquement Modifiés (ou plutôt les plantes transgéniques destinées à la consommation humaine comme le suggère la photographie de maïs à la plastique irréprochable), sont des poisons à la consommation. On tourne les pages et le titre de l'article, signé par le journaliste "généraliste"¹ Guillaume Malaurie, ne dément pas : « EXCLUSIF². Oui, les OGM sont des poisons ! »³. Le titre interpelle d'autant plus que je n'ai, à ma connaissance, jamais vu de publication scientifique dont la primeur ait été confiée en exclusivité à un unique journal. Mais ce qui saute aux yeux n'est pas tant le titre racoleur, si habituel d'une presse grand public (le deuxième titre de la une du même magazine, « **LES NÉOFACHOS et leurs amis** », cette fois en rouge et blanc sur fond noir), ce sont les photographies que je reproduis en Figure 1.

C'est peut-être sans importance, mais tout comme l'article a la prétention de nous « révéler » "quelque chose", ces images développées et révélées participent tout

1 Dans le sens qu'il ne se considère pas comme "spécialisé", précision importante pour la suite de mon propos.

2 En majuscules dans le texte

3 Malaurie G. 2012a. *EXCLUSIF. Oui, les OGM sont des poisons !*

autant à la construction journalistique de ce “quelque chose”.

[L'anthropologue de la communication n'est pas à l'abri d'un mauvais travail nominaliste. Il semble par exemple “normal” qu'un “aspect spectaculaire” soit un qualificatif péjoratif. La mise en spectacle me paraît pourtant correspondre à ma posture: « Qui frappe la vue, l'imagination par son caractère remarquable, les émotions, les réflexions suscitées », quand la mise en spectacle se définit par « être exposé au regard, à la critique d'autrui ». L'exposition à la critique étant un caractère qui me semble partagé par toute personne qui prétend faire science (même si je ne doute pas de la multiplicité des représentations au sujet de “la critique”), la mise en spectacle est un terme que je devrais me réapproprier. Dans la phrase qui suit, l'acteur en anthropologie de la communication entend “spectaculaire” dans sa connotation marketing, un journal qui publie des images chocs pour “faire le buzz”.]

La lecture de ces images fait appel à tout l'imaginaire de la science dans la dimension la plus spectaculaire du mythe. La première photographie nous rappelle qu'il s'agit bien de Science, la vraie, la pure, la dure, celle qui se passe en laboratoire : elle est symbolisée par la blouse qui, même si elle peut-être bleue, représente “la blouse blanche”. Le blanc est blanc, le bleu est bleu, sans tâche, propre, dans des conditions aseptisées (et le moins qu'on puisse dire c'est que le scepticisme n'a pas eu de place jusque-là), les chercheurs ne pouvant contaminer ou se faire contaminer grâce à leurs gants en latex, leur masque et leur charlotte.

[Le chercheur militant intervient subrepticement, coupant la parole aux autres personnages, ici à l'anthropologue de la connaissance. Porté par l'envie de voir dans ces images un archétype de la blouse blanche, il voit donc caricaturalement un blanc très blanc, et un bleu très bleu. A y regarder de plus près, l'on peut nuancer son propos : par exemple, le blanc n'est pas tout à fait blanc mais blanc tirant sur le jaune crème et le rosé (de la couleur d'un véritable pelage de rat blanc), et cela n'est pas dénué de signification : cela conforte l'aspect réaliste de ces photographies et nous invite ainsi à croire sur parole en la véracité des résultats de cette recherche.]

Le chercheur, dépersonnalisé et anonyme derrière son masque, analyse d'unle, devrait concerner la toxicité d'un maïs transgénique : l'étude est expérimentale, en laboratoire, et mobilise des rats pour ses manipulations. Le rat est assez photogénique, dans le sens où l'esthétique est cohérente et efficace : le rat albinos



Figure 1. Photographies A et B du Nouvel Observateur du 20 septembre 2013.

est le symbole bien connu du cobaye de laboratoire, ces animaux reproduits et élevés à des fins d'expérimentation. On se doute très vite que le maïs transgénique est testé sur ces rats, et non directement sur des êtres humains, ce qui nuance fortement les prétentions de la une. La deuxième photographie se focalise plus encore sur l'expérimentation, en tout cas sur ce pauvre rat. Oui, "pauvre rat", car aucune distance n'est mise dans la présentation de ces deux images. Premièrement, l'acte de représentation photographique a tendance à s'effacer. Bien entendu, il y a un choix de cadrage effectué par le photographe et le post-développement, donnant avant tout à voir l'efficacité pratique. En effet, la séquence de trois photos montrant trois rats tenus par un expérimentateur aurait pu montrer un rat sur fond noir, harmoniser les lumières et couleurs, ou encore choisir un autre type de mise en scène. Mais non, l'idée d'une photographie "documentaire", prise "sur le vif", dans le laboratoire, donne une impression de vrai, renforce le lien de confiance entre le spectateur et le photographe ; le photographe était là, et, croyons-le, il a vu de ses propres yeux ces rats, en témoigne cette photographie. Deuxièmement, un petit rat, "c'est tout petit, c'est tout mignon".

[L'emballlement du chercheur militant est encore à l'œuvre en voulant absolument voir du sentimentalisme dans ces images. Le sentimentalisme est pourtant ailleurs : le rat n'est pas mignon, mais symbolise plutôt quelque chose de nuisible, de sale, un vecteur de maladies diverses. Le sensationnalisme est bien présent comme l'identification suscitée entre le spectateur de l'image et la représentation du rat, mais l'effet réside moins dans l'empathie que dans la peur.]

Ce que j'entends par là est que, sans vouloir tomber dans de la psychologie de comptoir, cette innocence, la fragilité conférée par l'albinisme et sa petite taille par rapport à l'expérimentateur qui le tient aisément entre ses doigts, nous livre l'image d'un être avec qui il semble difficile de ne pas tomber en empathie. Cette identification est renforcée par le fait que nous avons tous en tête cette idée que le rat est utilisé en laboratoire non seulement pour ses facilités de manipulation, mais également car il est réputé "génétiquement peu éloigné" des êtres humains. Le photographe nous montre à travers son appareil représentatif non pas un rat, mais un substitut d'être humain qui, manifestement, a mangé du maïs transgénique et en est malade. En effet les deux images représentent trois rats avec d'énormes tumeurs – énormes car je n'ai jamais vu de tumeurs de rats, et celles-ci doivent (ou donnent l'impression de) mesurer l'équivalent de deux à trois têtes de rats.

Sur la seconde photographie, encore une fois tout est là pour nous rappeler le sérieux scientifique, tout en nous donnant quelques indications supplémentaires pour comprendre la lecture de l'image et nous apporter également des indices

concernant le sujet de l'article. D'abord, ce qui "fait" science, et plus particulièrement sciences expérimentales : l'étiquetage systématique. Aucune légende n'accompagne l'image, et pourtant l'image montre que chaque photographie¹ est identifiée par une lettre (J, K, L), doublée d'une référence numérique suivie de sigles, certainement utilisés pour l'identification des rats et des traitements testés. Aucune indication n'est apportée sur la signification des lettres et des chiffres, et nous n'en avons pas besoin pour comprendre la signification et l'intérêt de ces signes : d'une part qu'il s'agit bien de science (des "gros chiffres" et des "grosses lettres" qui semblent appartenir à un code complexe, obscur, donnant l'impression du savant), et encore une fois que les rats numérotés sont de vrais rats issus d'une vraie expérience bien réelle : on ne *re-présente* pas, on *présente*². Lors du cas d'étude sur la filiation, que je traite plus bas, j'ai soumis à l'ensemble des chercheurs rencontrés en entretien (principalement des chercheurs en sciences humaines et sociales) une photocopie de la une du *Nouvel Observateur*, ainsi que des pages intérieures concernant l'article. Tous ne se rappelaient pas ou ne connaissaient pas l'affaire Séralini, celle que je suis en train d'introduire, mais tous ont compris de quoi il retournait à la vue de la une et des deux images, et ils ont chacun produit cette analyse succincte que je traduis ainsi : "c'est de l'instrumentalisation marketing de la recherche scientifique, de la mise en spectacle pour faire vendre en caricaturant une étude scientifique qui, même si je ne la connais pas, a de grandes chances d'être plus nuancée que ce qu'avance l'article". Je peux au minimum me servir de cette réponse pour argumenter l'idée que tous ces signes, dans ce contexte, mobilisés par *Le Nouvel Observateur*, sont agencés de manière à tromper le lecteur sur ce qui fait science, évacuant la prudence et l'esprit critique au profit de stratégies de communication. Finalement, à la lecture du titre de couverture, du titre de l'article, et de ces images, on apprend déjà beaucoup de choses, notamment pour qui a un peu l'habitude de s'intéresser aux sciences expérimentales, ou même à son actualité lointaine. Je pense notamment aux précisions qui accompagnent la référence, respectivement « GMO », « GMO+R », et « R » ; GMO est l'équivalent anglais d'OGM, *Genetically Modified Organism*, et R certainement le très controversé et médiatique herbicide Roundup. On en déduit que les trois rats ont subi trois tests différents, qu'ils auraient ingéré pour l'un des OGM, pour l'autre OGM et herbicide, et le dernier juste de l'herbicide, et que tous ont développé ces tumeurs.

[L'acteur anthropologue, influencé par la sociologie pragmatique et les études de controverses, entre en scène pour entamer une contextualisation de l'affaire par une méthodologie d'usage : le récit descriptif]

1 Ou en tout cas on imagine que c'est potentiellement la photo.

2 Je traiterai ce point en partie 2.

Je me permets quelques précisions nécessaires à la compréhension de ces dernières lignes. Un OGM est un organisme dont des chercheurs ont volontairement modifié le génome. En agriculture, la modification du génome d'une plante a pour but de transformer ou d'obtenir des caractéristiques d'intérêts. La multinationale américaine Monsanto, spécialisée dans les biotechnologies agricoles, possède des intérêts commerciaux à deux niveaux : historiquement la chimie industrielle (elle produit le glyphosate, premier herbicide consommé du monde sous le nom de Roundup), puis des semences. L'utilité d'un herbicide, dans le milieu agricole, est de supprimer la présence de mauvaises herbes qui entrent en compétition avec la plante cultivée, et ainsi, par exemple, diminuent les rendements. Le problème d'un herbicide dit total, c'est-à-dire qui cible toutes les plantes, c'est qu'à priori il ne peut être utilisé qu'aux moments où la plante cultivée n'est plus présente, ou alors qu'à un niveau très localisé, au risque d'éliminer la culture d'intérêt. Pour remédier à ce problème, Monsanto a développé des plantes transgéniques capables de résister au Roundup ; ainsi, l'herbicide peut être pulvérisé sur un champ de Soja Roundup Ready sans que la culture soit affectée, augmentant ainsi potentiellement les rendements.

La controverse OGM débute en 1996¹ et s'imbrique dans une longue histoire d'événements marquants ou de controverses environnementales et/ou de santé, ici concernant les relations santé-environnement.

[L'analyste entre sur scène afin de "cadrer" le propos, préciser son cadre d'interprétation en faisant appel à des alliés de poids : des références universitaires faisant autorité. Mais son rôle ici est (un peu) plus nuancé, car il comprend les limites d'une telle stratégie (l'abus d'autorité de la référence), et essaie de formuler son interprétation des références.]

En guise de premier élément de cadrage théorique, mobilisons la définition de la controverse proposée par Lemieux pour caractériser les controverses : une controverse renvoie « à des situations où un différend entre deux parties est mis en scène devant un public, tiers placé dès lors en position de juge »². Cette définition implique en effet un gradient de confinement des controverses, des plus restreintes (le laboratoire, où le juge se confond avec les pairs) aux plus ouvertes (lors d'une médiatisation dans l'espace public). Ce cadre, conçu pour une analyse sociologique des controverses, intègre les éléments me permettant de caractériser mon objet avec une entrée communicationnelle. Afin de développer cette première définition je retiendrais celle de Chateauraynaud³, où les controverses engagent des savoirs instables, des valeurs, et sont caractérisées par leurs dimensions épistémiques, axiologiques et ontologiques. C'est selon

1 Midrier L et Pouget J. 2003. *OGM : les champs de la controverse*.

2 Lemieux C. 2007. *À quoi sert l'analyse des controverses*.

3 Chateauraynaud F. 2007. *La contrainte argumentative : Les formes de l'argumentation entre cadres délibératifs et puissances d'expression politiques*.

cette perspective que je m'intéresse alors aux jeux d'acteurs et d'arguments mis en œuvre par les acteurs d'une expertise, en l'occurrence des chercheurs, pour comprendre la construction d'un consensus et la légitimation de leurs discours. Cette orientation de recherche considère l'expertise comme une activité communicationnelle, plus précisément comme une activité de médiation entre science et décision¹. En effet, si l'un des rôles de l'expert est d'abord de produire des connaissances, il l'est indissociablement de son aspect communicationnel² : il doit alors endosser un rôle de médiateur orienté vers la prise de décision, et aurait tendance de ce fait à surdéterminer les savoirs³. Cette conception communicationnelle nous invite à considérer les médiations comme une activité symbolique où se jouent des représentations du monde porteuses de sens, et donc soumises à interprétation, fondées sur le langage.

La controverse que je nomme "affaire Séralini" s'intrique dans d'autres controverses traitants des OGM, qui s'enchevêtrent à leur tour dans plusieurs controverses relativement stabilisées⁴.

[L'analyse se manifeste par un style – sans surprise – analytique, par exemple dans des listes à puces : simple, efficace, propre.]

Récemment, de nombreuses controverses se recourent⁵, simultanément et en interactions :

- la publication du second volume des *Signaux précoces et leçons tardives de l'Agence Européenne pour l'Environnement*
- la loi sur les lanceurs d'alertes adoptée par le sénat en avril 2013
- la crise de l'usage de la pilule contraceptive⁶
- la controverse sur le bien fondé d'une étude commanditée par l'Assemblée⁷ de Corse argumentant un risque plus élevé de cancer de la thyroïde dû au passage du nuage de Tchernobyl
- la controverse sur la dangerosité des émissions de particules fines des moteurs diesels
- la suspension par la Commission Européenne de trois néonicotinoïdes sur la base des travaux de l'Autorité européenne de sécurité des aliments (EFSA, pour *European Food Safety Authority*) soulignant leur impact sur les

1 Roqueplo P. 1997. *Entre savoir et décision, l'expertise scientifique*.

2 Bouillon JL. 2012, *L'expertise scientifique en société : regards communicationnels*.

3 Roqueplo P. 1997. Déjà cité

4 Foyer J. 2013. *Le journalisme dans les controverses scientifiques*.

5 Chateauraynaud F et Debaz J. 2013. *Une pragmatique des alertes et des controverses en appui à l'évaluation publique des risques*, p6.

6 Controverse qui éclate dans l'espace public fin 2012. Bajos N et collaborateurs. 2014. *La crise de la pilule en France : vers un nouveau modèle contraceptif ?*

7 Cremonesi P et collaborateurs. 2013. *Enquête épidémiologique rétroactive concernant les conséquences du nuage de Tchernobyl sur les populations de Corse*.

- colonies d'abeilles lorsqu'ils sont utilisés en insecticides
- l'épidémie de grippe par le virus H7N9
- les controverses autour des perturbateurs endocriniens¹.

L'histoire des controverses OGM en France et en Europe date du début des années 1990², sur fond de conflits de modes de développement de sociétés, où s'intriquent conflits de légitimité d'experts, espoirs technologiques pour relever les défis agroécologiques (environnementaux et économiques) contemporains, inquiétudes sanitaires et économiques, et une controverse sur l'éthique de la discussion et modes de délibérations démocratiques.

Comme le souligne la philosophe Isabelle Stengers, en reprenant Francis Chateauraynaud : « les controverses, qui faisaient de la fiabilité des faits une valeur collective pour la communauté scientifique concernée, sont affaires du passé lorsqu'il s'agit de faits technoscientifiques, porteurs d'une promesse d'innovation. Ceux-ci sont désormais des objets de conflit, un conflit qui, lorsqu'il < réussit >, suscite ce qui devrait être la tâche politique par excellence : clarifier les enjeux et les lignes de clivage. »³.

Ces controverses technoscientifiques⁴, comme celles concernant les grands enjeux environnementaux (réchauffement climatique, nourrir l'humanité, les risques nucléaires, etc.), sont alimentées par des faits incertains. C'est ainsi que Funtowicz et Ravetz développent des modèles de science pour répondre à ces enjeux, comme la science post-normale⁵, une méthode en réponse quand « les faits sont incertains, les valeurs sont polémiques, les enjeux sont importants et les décisions sont urgentes. ». Alors que la science normale gère les risques sur le mode de la statistique, la science post-normale devrait prendre en compte les conflits de valeurs qui jouent de part et d'autre. Sans vouloir discuter ici de cette notion, souligner l'émergence de ce concept permet de mettre en évidence l'idée qu'une controverse technoscientifique comme celle des OGM est pétrie de valeurs.

Revenons à nos moutons, ou à nos rats, le cœur de la controverse ici réside dans l'écotoxicologie du maïs transgénique, associé ou non au Roundup. En tout cas ce que nous avons déduit jusque-là vient se confirmer avec le chapeau de l'article : « Des chercheurs français ont étudié secrètement, pendant deux ans, 200 rats

- 1 Chateauraynaud F, Debaz J et Fintz M. 2013. *Aux frontières de la sécurité sanitaire. Les controverses météorologiques sur les faibles doses et les perturbateurs endocriniens.*
- 2 Chateauraynaud F et collaborateurs. 2010. *Les OGM entre régulation économique et critique radicale. Rapport du programme OBSOGM.*
- 3 Stengers I. 2017. *Que serait une science responsable ?* <https://sciences-critiques.fr/que-serait-une-science-responsable/>
- 4 Sur la polysémie de cette notion de *Technosciences*, ou plutôt de ce « cri de ralliement », voir Hottois (2006).
- 5 Funtowicz S et Ravetz J. 1994. *Uncertainty, Complexity and Post Normal Science* », *Environmental Toxicology and Chemistry.*

nourris au maïs transgénique. Tumeurs, pathologies lourdes... une hécatombe. Et une bombe pour l'industrie OGM. ». Le reste de l'article file les métaphores et/ou les champs lexicaux suivants :

- de la guerre, par exemple « bombe », « bombe à fragmentation », « pulvérise » ;
- du secret, par exemple « nom de code », « conditions de quasi-clandestinité », « l'opération », « ils ont crypté leurs courriels comme au Pentagone » ;
- de la mort, par exemple « une hécatombe », « un thriller » ;
- et de la certitude, par exemple « pulvérise en effet une vérité officielle », « comparaison implacable », « le temps de la vérité », « Pour les OGM, l'ère du doute s'achève. Le temps de la vérité commence. »

C'est dans ce sens que l'article construit une image caricaturale de la science : une science qui fonctionne dans l'ombre, qui combat l'obscurantisme en cherchant, et surtout en trouvant des certitudes.

[L'ambiguïté de ma posture s'incarne dans la volonté de faire un récit et de complexifier le propos en brisant sa linéarité par l'usage de digressions venant l'enrichir. Le chercheur dramaturge monte sur scène et interpelle le public dans des apartés.]

Et je ne peux m'empêcher de faire un lien avec l'image produite par un personnage du nom de Lazarus, manifestement proche de l'AFIS (Association française pour l'information scientifique).

Plusieurs de ses vidéos¹ commencent par un message étrange ressemblant curieusement à l'esthétique de l'union soviétique – nous sommes pourtant en 2012 –, des caractères ressemblant à du cyrillique², blancs sur fond noir, surplombant un masque blanc. Le masque ressemblant à celui arboré par le collectif Anonymous, ces hacktivistes³ anonymes luttant à travers le monde contre l'obscurantisme et pour la liberté d'expression. Si le lien peut être fait avec Anonymous, c'est surtout que Lazarus et Anonymous "sévisent"

1 Disponibles par exemple ici : Lazarus. 2011.

<https://www.youtube.com/user/lazarusconcept>

2 Des russophones m'ont confirmé que le premier mot, « щи », désignerait le nom d'une soupe à base de choux et de carottes, de viandes et de cornichons... Tient-on une piste ? Mais les deux premiers mots « сильного Lazarus » signifieraient également « fort Lazarus ».

3 Contraction de hacker et activisme, désignant ces actes politiques potentiellement illégaux se déroulant principalement sur internet.

plus ou moins durant les mêmes années, et que tous deux se réapproprient ce masque bien identifiable, à la moustache et aux sourcils saillants, représentation stylisée de Guy Fawkes¹. Le masque est représenté par le dessinateur David Lloyd dans la Bande Dessinée *V pour vendetta*, et repris dans le film du même nom en 2006. Les vidéos de Lazarus commencent par ces paroles énigmatiques, « Chers amis, je suis désolé de m'introduire dans ce programme, mais c'est la seule façon pour moi de m'exprimer. L'heure est grave. Et j'ai des choses à vous dire. », et finissent ainsi : « Mon nom est Lazarus, et je vous souhaite bien le bonjour. ». Sur Lazarus-Mirages, ouvert en 2012, un projet développé sur www.lazarus-mirages.net², notre interlocuteur cache son anonymat derrière son masque. Lazarus signifie « réanimer un mourant », et en français c'est le nom de Lazare, un personnage du nouveau testament qui justement serait sorti vivant de son tombeau. On entre sur le site, la musique ressemble à une symphonie de Beethoven mixée avec d'un côté l'univers sonore rappelant celui des services secrets, notamment des télécommunications chiffrées, et de l'autre côté une ligne de basse rappelant étrangement le thème de Dark Vador (*The Imperial March*) des films *Star Wars*. L'image est justement teintée d'un filtre, celui qui rend une impression d'image déchiffrée, l'image et le son rendant une atmosphère en noir et blanc, comme si nous étions dans un film d'espionnage anglais contemporain, dans une base secrète tenue par des méchants russes. Un logo du masque s'affiche, avec les inscriptions cyrilliques signifiantes "Vous êtes Lazare. Lazare pour tous et pour personne." Le ton est donné dès les premières secondes de navigation : on suit un personnage cagoulé, en costume et gants noirs, représentant sans aucun doute le pouvoir et la puissance, incarnée par le sceptre qu'il porte. Des lumières s'éteignent sur des pyramides de béton. L'homme parle une langue rappelant une nouvelle fois le russe, et une voie off quasi-robotique traduit, comme si la traduction était l'œuvre d'une machine qui déchiffrait sa parole lointaine et obscure :

« De tous temps, l'obscurantisme a voulu dominer le monde. Dogme, religion, manipulation, argent, pouvoir. Il est temps pour nous de lutter contre nos propres croyances. Mon nom est Lazarus, et je fais vœu de

1 C'est ce qu'on appelle « la *Conspiration des poudres* ». Kyrou A. 2012. *L'imaginaire des Anonymous, des luddites à V pour Vendetta*.

2 Lazarus. 2017. www.lazarus-mirages.net

marcher vers la lumière. C'est ici que je partagerai mes interrogations. Libre à vous d'en faire bon usage, et de les multiplier. Que le doute nous libère, et que la raison nous serve de guide ! » [propre retranscription]

« Ici », c'est un bunker de béton. On "découvre" alors que le site internet est un portail, que nous pouvons naviguer à l'aide d'un menu thématique (astrologie, démocratie, mystifications, homéopathie, etc.) amenant le spectateur sur des vidéos mettant en scène Lazarus traitant analytiquement, "scientifiquement", de ces sujets controversés. Nous sommes sur un site de vulgarisation scientifique. Tout est fait pour que Lazarus soit l'allégorie de la Science, de la Raison qui n'a pas besoin de visage, car objective, que l'on doit écouter et suivre afin de comprendre la vérité, et en même temps se méfier de toutes sources, surtout si elle est inconnue, anonyme, dépersonnalisée. Lazarus nous invite certainement à se méfier de lui-même, à aiguïser notre esprit critique. Mais là où le bât blesse, c'est que sans humour ni distance, il se réapproprie les codes les plus obscurantistes et autoritaires pour lutter contre l'obscurantisme. Pour lutter contre des concepts érigés en entités toutes puissantes (« dogme », « religion », « argent » ressemblent plus ici à des monstres invisibles qui tirent les ficelles qu'à des idéologies incarnées par des individus), il érige une autre entité, la connaissance éclairante, qu'il faut arracher à la réalité au prix d'un travail de décodage, ou plus particulièrement ici au prix d'une lutte. Lazarus prône indirectement (peut-être ne l'assumerait-il pas, mais c'est ce que j'interprète de ce qu'il nous donne à voir) la décontextualisation du savoir, la pureté de celui-ci, mais après quelques recherches, on apprend vite qui se cache derrière Lazarus, entachant un peu son symbole. Il s'agit du réalisateur engagé et philologue de formation Patric Jean, qui répond à une demande du biophysicien Henri Broch qui co-écrivait ce projet. Ce dernier est membre de l'Association Française pour l'Information Scientifique (AFIS), de la revue *Science et Pseudo-sciences*, et directeur du laboratoire de zététique ; ces entités sont loin d'être neutres, elles transpirent d'idéologies (comme n'importe quelle entité, mais celle-ci s'en défend, à l'instar de la représentation qu'elles nous donnent à voir par Lazarus).

« L'AFIS se donne pour but de promouvoir la science contre ceux qui nient ses valeurs culturelles, la détournent vers des œuvres

malfaisantes ou encore usent de son nom pour couvrir des entreprises charlatanesques. Elle se veut indépendante de tout groupe de pression et veut éviter toute concession au sensationnalisme, à la désinformation et à la complaisance pour l'irrationnel. »¹

[L'anthropologue de la connaissance rentre en scène. Il mène l'enquête, définit les acteurs, leur univers, et leurs alliances, leurs interactions et les raisons qui les mènent à agir dans la controverse (il s'enrichit des rôles de la sociologie pragmatique). Le ton prend celui de l'investigation, mettant en scène des éléments factuels et des luttes de pouvoir.]

L'AFIS est accusée à plusieurs reprises de conflits d'intérêts avec l'agroalimentaire, de positionnement pro-OGM, par exemple en se prononçant en 2007 contre un moratoire européen sur les OGM². C'est en 2010 qu'a lieu la "première affaire Séralini", ce dernier étant membre du CRIIGEN, Comité de Recherche et d'Information Indépendante sur le Génie génétique, engagé politiquement à plusieurs reprises en faveur du parti politique des Verts, et chevalier de l'ordre national du Mérite pour ses travaux en biologie. Gilles-Eric Séralini poursuit en justice le généticien Marc Fellous pour diffamation. Ce dernier, est président de l'Association Française des Biotechnologies Végétales (l'AFBV), un groupe de lobbying pro-OGM dont les finalités sont la promotion des biotechnologies, dont les OGM, comme solutions aux crises environnementales. Marc Fellous est également aujourd'hui parrain de l'AFIS³. Suite à une émission sur France 5 (« Le magazine de la santé »), Fellous écrit une lettre au Conseil Supérieur de l'Audiovisuel pour critiquer la seule et unique présence de la voix des anti-OGM, incarnée par Gilles-Eric Séralini, et le qualifie de « marchand de peur »⁴ et conteste son « indépendance », affirmant que Gilles-Eric Séralini est un « chercheur avant tout militant » et que ses études sont financées par Greenpeace. Fellous est condamné, non pas pour le qualificatif de militant, mais parce que l'ONG Greenpeace ne financerait qu'une part infime des travaux de Gilles-Eric Séralini, et surtout en retournant la situation, en montrant les conflits d'intérêt avec l'agroalimentaire de l'AFBV, association qui se réclame pourtant indépendante. Dans cette « affaire », d'autres acteurs prennent position dans le débat : d'un côté

1 Disponible sur le site de l'AFIS, à la rubrique *Qu'est-ce que l'AFIS ?*

<http://www.pseudo-sciences.org/spip.php?rubrique35>

2 L'Express. 2017. *Des scientifiques s'en prennent aux anti-OGM* ; Lindgaard J. 2017. *Comment le Sénat et les lobbies ont réécrit le projet de loi OGM*.

3 En tout cas en 2017, selon le site de l'AFIS, à la rubrique *Qui sommes-nous ?*
<http://www.pseudo-sciences.org/spip.php?article65>

4 Kostrz M. 2011. *Le chercheur anti-OGM Séralini remporte son procès en diffamation.* ; Mennessier M. 2011. *Un chercheur condamné pour diffamation.* ; Foucart S. 2012a. *OGM : la justice tranche pour la première fois un conflit entre deux chercheurs.*

l'Association Sciences Citoyennes (pour laquelle je ne cache pas ma sympathie), critique de sciences et présidée par Jacques Testard, ainsi que le Réseau Européen des Chercheurs pour la Responsabilité Sociale et Environnementale, qui porte une pétition de soutien à Gilles-Eric Séralini¹ ; de l'autre, l'AFIS qui « se solidarise avec Marc Fellous et l'Association Française pour les Biotechnologies Végétales »². Tous ont en commun de mettre en avant le désir de pluralité des opinions dans l'espace public, tous défendent leur indépendance tout en critiquant celles des autres, et chacun attaque la rhétorique de décrédibilisation menée par l'autre. Le combat est celui de la *légitimité* afin de peser politiquement dans l'espace public.

[L'anthropologue de la connaissance a jusque-là joué le jeu de l'image qu'il se faisait des règles de la discipline. Mais l'acteur est en tension avec son désir de ne pas donner à voir une recherche analytiquement neutre : il prend alors explicitement position]

Et en disant cela, je suis bien conscient de prendre parti non pas pour un camp, mais à un endroit de la controverse, en ne la réduisant pas à un strict débat scientifique comme le souhaiterait l'AFIS. Je prends également parti plus généralement sur les conflits d'intérêts qui agissent manifestement de toute part. En 2007, Gilles-Eric Séralini publie une étude³ soutenue par le Groupe Carrefour et Greenpeace défendant la non-validité des études d'écotoxicité sur lesquelles s'appuyaient les agences gouvernementales pour autoriser l'importation et la transformation en Europe d'un maïs OGM produit par Monsanto. L'étude sera invalidée par le Haut Conseil des Biotechnologies (HCB) et l'*European Food Safety Authority* (l'EFSA)⁴.

[Pris au jeu de l'enquête d'investigation, le chercheur joue parfois au journaliste d'investigation : des faits sont apportés sur le mode de la révélation de l'affaire avec des rebondissements. L'intérêt est de mettre en scène, mais là où ma réflexivité actuelle m'amène à la mise à distance, ici le récit amène une immersion du lecteur dans une histoire au premier degré, où ce qui semble être important est moins le sens interprétatif qu'il apporte à une action que l'éclairage du dévoilement des raisons sous-jacentes à une action que les acteurs ne livrent pas forcément d'eux-mêmes.]

1 Sciences Citoyennes. 2010. *Pour le respect de la controverse scientifique et de l'expertise contradictoire Soutien à Gilles-Eric Séralini et à ses co-auteurs.*

2 AFIS. 2010. *Affaire Seralini Vs Fellous : L'afis Soutient Le Professeur Marc Fellous.*

3 Séralini GE et collaborateurs. 2007. *New analysis of a rat feeding study with a genetically modified maize reveals signs of hepatorenal toxicity.*

4 EFSA. 2007. *L'EFSA réaffirme son évaluation des risques du maïs génétiquement modifié MON 863.*

Pour comprendre la complexité des potentiels conflits d'intérêts, prenons l'exemple des relations entre Gilles-Eric Séralini, qui publia des études sur des traitements homéopathiques de détoxification, et l'entreprise Sevene Pharma, productrice de ces granules homéopathiques. *Agriculture et Environnement* dénonce dans un dossier de décembre 2012 issu de leur enquête, de multiples conflits d'intérêts du chercheur, notamment « il est inutile de chercher dans son livre, ou ailleurs, des explications sur les liens d'intérêt qu'il [Séralini] entretient, à travers une petite société de produits homéopathiques baptisée Sevene Pharma, avec une nébuleuse d'un tout autre genre : le mouvement Invitation à la Vie (IVI), classé en 1995 et 1999 par la Commission d'enquête parlementaire sur les sectes dans la catégorie <secte guérisseuse pseudo-catholique>. »¹. Plusieurs membres d'IVI auraient aidé à financer des travaux de Gilles-Eric Séralini, et le président du directoire de Sevene Pharma est ainsi également président de l'IVI². Selon l'article d'*Agriculture et Environnement*, Gilles-Eric Séralini est très clairement utilisé par Sevene Pharma comme argument marketing via la caution scientifique, l'autorité que procure celle d'un professeur. Entre autres exemples :

« Lorsque la société cévenole organise le 24 mai 2012 à Paris un <symposium sur la pollution environnementale, son impact sanitaire et les solutions apportées par la dépollution cellulaire>, le professeur apporte son indispensable caution scientifique. Il dresse <un bilan des polluants en partant de la qualité de l'air parisien (Airparif). Un triste constat, qui révèle le dépassement du nombre acceptable des résidus dans le corps humain>, comme on peut le lire dans le compte rendu de la réunion. Bien entendu, le cas du RoundUp est évoqué : <Il a travaillé sur le pesticide Roundup, dont la toxicité est maintenant avérée. Pour répondre à cette agression, il a expérimenté des dépolluants, dont Digeodoren [de Sevene Pharma], dont l'action sur le système hépatique permet une possible prévention>. »³

Par ailleurs, le *Figaro*⁴ confirme que Gilles-Eric Séralini s'est fait rémunérer pour des conférences organisées par Sevene Pharma afin de leur faire un retour sur les études concernant leurs médicaments. Mais cette même source, *Agriculture et Environnement*, est elle-même suspectée par *Le Monde* d'être une entreprise de

1 Rivière-Wekstein G. 2013. *La « part d'ombre » du professeur Séralini.*

2 Une réponse à ces accusations a été rédigé par Daniel Chauvin. 2013. *Droit de réponse à Daniel Chauvin.*

3 Rivière-Wekstein G. 2013. Déjà cité

4 « Joint par *Le Figaro*, le directeur de la société nous précise que <le laboratoire de recherche de Caen (dirigé par le Pr Séralini, NDLR) a perçu deux fois en 2012 des rémunérations de prestations pour des conférences auprès des professionnels de santé, plus une rémunération en 2011 pour une formation de biochimie auprès de (ses) visiteurs médicaux.> » Mennessier M. 2013. *OGM : les liaisons dangereuses du Pr Séralini.*

consulting¹ au service des entreprises agrochimiques. Nous pouvons d'ores-et-déjà affirmer, avant même d'entrer dans le cœur de l'Affaire Séralini, qu'une guerre de crédibilité est à l'œuvre, chacun jetant le discrédit sur l'autre, en fonction de ses *liens d'intérêts, conflits d'intérêts* ou *compositions d'intérêts*, notions que je n'oublierai pas de définir et de regarder avec la distance critique nécessaire lors de notre enquête suivante.

[Le chercheur anthropo-sociologue sort de scène, et laisse place au militant qui se place devant la scène, hausse le ton, pointe du doigt et alpague directement le spectateur sur le ton d'un acteur syndicaliste. La volonté du militant est de s'engager dans la controverse, assumant sa position d'acteur à part entière dans la controverse, ne souhaitant pas que son propos soit compris comme objectif. Cette manifestation a pour fonction de donner à voir une volonté explicite de changer le monde, de ne pas prendre son discours pour une simple description. Malgré sa posture nominaliste, son objectif est également de répondre à la critique matérialiste du constructivisme qui "plane" dans le "monde des idées abstraites". Le chercheur militant souhaite sortir de cette dichotomie idéalisme-matérialisme : le mot est une action sur le monde, et l'écologisme peut être transformé en un combat nominaliste.]

Il est temps ici de faire un point de clarification sur ma propre position afin de bien comprendre qui parle, avec quel point de vue assumé. Longtemps militant écologiste (par exemple référant d'une association militante à Angers, financée par Greenpeace développant les énergies renouvelables sur les campus étudiants et promouvant les scénarios de l'association NégaWatt), je me suis petit à petit détourné des techniques anglo-saxonnes "coup de poing" (ou "coup de point final" ?) utilisées à des fins de sensibilisation du public, au profit de l'étude critique. Mes choix d'études en écologie étaient motivés par une vision politique de l'écologie (travaux sur l'*empreinte écologique*, défense de la *décroissance*, critique écologique et idéologique de la viticulture, étude de l'agroécologie et des marchés de carbone). Sur les OGM, ma vision n'a pas beaucoup changé : je n'ai aucun problème concernant la technique à la base de la production d'OGM, la transgénèse, si elle reste en milieu confiné, mais j'estime que nous n'en avons pas besoin pour l'agriculture. Les OGM sont avant tout inventés et utilisés à des fins mercantiles, et le problème visant à l'alimentation de l'humanité réside dans une redistribution globale des richesses (diminution de l'empreinte des pays du Nord au profit des pays du Sud) et de

1 Foucart S. 2013. *Accusations de liens entre M. Séralini et une "secte guérisseuse"*.

relocalisation de l'agriculture avec développement de techniques agroécologiques. Je suis donc farouchement opposé à la culture d'OGM en plein champ, mais je suis également contre des critiques réactionnaires de type "non à la manipulation du vivant" sacralisant "La Vie" ou "Le Vivant". Et pour finir, afin d'être plus précis, je pense que la question des effets des OGM sur l'environnement ou sur la santé est une très mauvaise "question", dont le moindre élément de réponse coûte très cher en énergie notamment en expérimentations pour avoir des réponses intéressantes : nous n'avons pas besoin d'OGM car je ne trouve pas d'intérêt à leur usage. Qu'ils soient inoffensifs ou dangereux est une discussion techniciste dont la société pourrait se passer, car chercher une réponse revient, quelque part, à cautionner leur utilité. Je referme ainsi cette parenthèse.

[L'anthropologue de la connaissance revient sur scène.]

En partant d'une analyse esthétique de la une du *Nouvel Observateur*, j'ai contextualisé les contours des controverses OGM, montré l'interaction des objets de controverses, l'instrumentalisation de l'imaginaire de la puissance de la blouse blanche et comment cet imaginaire est mobilisé dans des conflits de légitimités. Il est temps de reprendre pas à pas et plus précisément la dernière Affaire Séralini en revenant sur l'article du *Nouvel Observateur*. On apprend donc dans cet article, daté du 20 septembre 2012, que la revue américaine de renommée internationale *Food and Chemical Toxicology* a publié la veille, le 19 septembre à 15h, une étude coordonnée par Gilles-Eric Séralini. Le laboratoire qui a mené l'étude (CRIIGEN) est une institution singulière, dans le sens où elle est fondée en 1999 par une politicienne¹ écologiste, Corinne Lepage, le médiatique et écologiste pharmacien Jean-Marie Pelt, ainsi que le biologiste moléculaire Gilles-Éric Séralini. L'écotoxicologie est la discipline qui allie écologie scientifique et toxicologie, notamment par l'étude des effets d'agents polluants sur les écosystèmes. Il s'agit ici de mettre en doute l'innocuité de la consommation du maïs OGM NK 603, interdit à la culture en Europe mais importé comme nourriture notamment pour le bétail, sur la santé de 200 rats Sprague Dawley. Ces derniers ont ingéré pendant deux ans des croquettes à base de semences dudit maïs, traité ou non avec du Roundup, ou consommé avec de l'eau contenant de faibles doses d'herbicide. Les résultats à partir d'un an de traitement seraient l'apparition significativement plus importante de pathologies et de tumeurs chez les rats nourris avec OGM et herbicide que chez les autres.

1 Le terme politicien n'est pas à prendre dans le sens péjoratif, mais dans le sens de "professionnel de politique".

On apprend ensuite deux éléments de communication. Corinne Lepage, membre du laboratoire, sort un livre le 21 septembre (soit deux jours seulement après la publication de Séralini) intitulé *La vérité sur les OGM, c'est notre affaire*, qui s'appuie sur ladite étude afin de faire pression sur les politiciens pour demander des études de longues durées sur les OGM. Mais ce n'est pas tout, puisque Gilles-Eric Séralini lui-même sort un livre le 26 septembre intitulé *Tous Cobayes !*, assortie d'un film-documentaire du même nom réalisé par Jean-Paul Jaud, et relatant l'histoire de l'expérimentation (un documentaire sera également produit pour France 5¹).

[L'anthropologue de la connaissance fait intervenir le chercheur en anthropologie de la communication pour une nouvelle digression esthétique.]

Le documentaire reprend plus ou moins tous les codes esthétiques mobilisés dans les pages du *Nouvel Observateur*. L'atmosphère est assez sombre, le champ lexical est transposé dans l'esthétique, le rythme est dicté par une voix off aux tonalités tragiques. Sans rentrer dans les détails, retenons surtout son sensationnalisme, dans sa définition « destinée à faire sensation, à provoquer des remous ou le scandale dans le public ». Le film commence par préciser les « partenaires » : Arcadie, Distriborg, La Fondation Nature Vivante, Le Moulin de Marion, Naturalia, La SAS Michel Pelletier, Fondation Léa Nature. Puis nous entrons en immersion totale dans le laboratoire, sans distanciation. Après seulement une minute, nous assistons à une séquence aussi étrange qu'intéressante : après un texte dénotant autant le mystère que le secret (« un laboratoire quelque part en Europe »), le visage d'une femme équipée d'une charlotte et d'un masque apparaît en gros plan sur un fond blanc. Là où je m'attendais à un chercheur, il s'agit en fait de l'avocate et politicienne Corinne Lepage. On retrouve Corinne Lepage bien plus tard dans le film avec le même accoutrement, dans un contexte élargi, à savoir avec tous les éléments du laboratoire. Il n'est pas anodin que le réalisateur commence par une parole politique à laquelle sont associés tous les symboles de la scientificité (strictement réduite à la tenue) – car il aurait été plus facile, on imagine, de la filmer dans un bureau, la voix non obstruée par un masque.

À la 13^e minute, un étrange repas est mis en scène. On ne comprend pas tout à fait l'enjeu du repas, ni qui sont les protagonistes...sauf un, représentant du CERES (Consommateurs et Entrepreneurs Responsables) et également financeur de l'étude. Concernant l'étude Séralini et plus généralement les OGM agroalimentaires, ce responsable prévient : « on n'est ni pour, ni contre. »². Un

1 Ekchajzer F. 2012. *OGM : deux extraits exclusifs du documentaire sur l'étude polémique.*

2 Colluche aurait rajouté : « [...] bien au contraire ».

autre poursuit : « Quand les théories s'opposent, l'expérimentation s'impose ! ». Puis, le responsable du CERES de poursuivre en toute modestie :

« Ce qu'on est en train de faire c'est quand même, j'allais le dire, presque révolutionnaire, c'est-à-dire, il y a des consommateurs, il y a des entrepreneurs, et y a des gens, qui disent, il faut faire une étude, on va la financer, et on va dire : que les résultats soient bons ou soient mauvais, on va les mettre à la disposition du public. [...] Santé ! ».

Et en effet, on apprend dans le dossier du *Nouvel Observateur* un paradoxe assumé par les auteurs de l'étude : le but politique de cette étude est de pousser les politiques à financer des études à long terme d'écotoxicologie en changeant les normes européennes de d'attribution d'autorisation de mise sur le marché. Gilles-Eric Séralini critique notamment les études à court terme, de surcroît quand elles sont sujettes à des conflits d'intérêts, à savoir quand elles sont menées ou financées par des groupes de l'industrie agroalimentaire ayant des intérêts économiques à l'autorisation de mise sur le marché des produits transgéniques. Les auteurs de l'étude se sont donc tournés vers un acteur un peu inattendu : la grande distribution. Selon Séralini, suite aux scandales sanitaires des années 1990 comme la vache folle, les mesures gouvernementales rendant les distributeurs autant responsables de la qualité des produits que les producteurs, poussèrent les dirigeants de la grande distribution, dont Gérard Mulliez (le fondateur d'un des plus gros distributeurs au monde, Auchan) à se pencher sur la sécurité sanitaire de leurs produits. C'est de là que plusieurs acteurs de la grande distribution, via l'association CERES et la Fondation Charles Léopold Mayer pour le Progrès de l'Homme (FPH)¹, ont financé à hauteur de plus de trois millions d'euros (et des fonds publics dans une moindre mesure²), dans le secret, l'étude de Séralini via le CRIIGEN. Si Séralini se défend d'avoir des conflits d'intérêts (à l'instar de ceux qu'il dénonce dans l'industrie agroalimentaire) car c'est le CRIIGEN qui a reçu l'argent, une structure intermédiaire qui a pu rendre autonome cette étude, il s'avère que l'argent reste celui de la grande distribution avec ses conflits d'intérêts. Certains journalistes n'hésitent pas à faire le lien entre les financeurs indirects, comme Auchan et Carrefour, la médiatisation de la publication, et les stratégies marketing sur des produits étiquetés « nourri sans ogm »³, ce qui n'est pas surprenant au vu des prises de position passées de Gérard Mulliez⁴.

- 1 Fph. 2012. *Soutien de la fondation à l'étude du Criigen sur les effets à long terme des OGM*.
- 2 Notamment via les fonds parlementaires du sénateur Grosdidier. AFP. 2012. *L'étude du Pr. Séralini sur les OGM cofinancés par le sénateur Grosdidier*.
- 3 Le Parisien. 2012. *C'est quoi l'étiquette « nourri sans OGM » ?* ; L'Express. 2012. *Auchan et Carrefour ont aidé à financer l'étude sur les OGM* ; Garric A. 2012. *OGM : "Le protocole d'étude de M. Séralini présente des lacunes rédhibitoires"*.
- 4 Neumann B. 2008. *Gérard Mulliez : "Dans l'état actuel des connaissances, il faut interdire les OGM"*.

La rhétorique de Séralini sera par la suite bien ficelée en répondant justement par le besoin de financement massif d'études écotoxicologiques à long terme, faisant de son étude scientifique un puissant outil politique. On apprend également sur le site du *Nouvel Observateur*, dans un article daté du 21 septembre 2012, que la (hyper)médiatisation de l'étude, menée par Séralini lui-même, est « aussi une obligation demandée par les financeurs de l'étude. »¹

Dans la foulée de la publication de l'étude, dès le 19 septembre 2012, les ministres de la santé, de l'environnement et de l'agriculture saisissent l'Agence Nationale de Sécurité Sanitaire de l'Alimentation, de l'environnement et du travail (ANSES) et le Haut Conseil des Biotechnologies (HCB) pour commanditer une expertise des données publiées.

Mais une clarification s'impose concernant ce que j'entends ici par *expertise*. Le processus d'expertise scientifique à finalité politique, qui apparaît, se développe et se diversifie au 16^e s.², doit être entendu ici dans son double rôle de production de savoir et de pouvoir (ou de savoir/pouvoir), autrement dit comme la production de connaissances permettant l'exercice d'un pouvoir nouveau ; nouveau car l'expert n'est pas choisi pour une réponse qu'il aurait déjà apportée, mais parce que l'on juge qu'il est le plus compétent pour répondre à une nouvelle question -donc pour produire une nouvelle réponse à une question qu'il ne s'était pas forcément posée. Dominique Pestre précise que « science et expertise sont inscrites dans l'ordre social, elles sont modelées et faites par les institutions, institutions qui définissent les critères d'efficacité à retenir, la norme de ce qui fait la bonne connaissance, la connaissance utile. Car expertise et science sont souvent dépendantes d'intérêts sociaux, les produits qu'elles développent "performent" le monde et les sociétés de façon très particulière – ce qui ne peut aller sans contestation »³.

Dans nos sociétés contemporaines, les relations entre savoirs scientifiques et pouvoirs économiques et politiques sont marquées, depuis les années 1970-80, par des transformations majeures. Dominique Pestre⁴ caractérise ce régime de sciences en sociétés par les nouvelles pratiques de sciences qui, sur le modèle des bio-techno-nano-sciences, engagent les universités dans des logiques essentiellement marchandes en phase avec le nouvel ordre économique libéral. Les savoirs sont produits dans des logiques de court terme. Ils sont aussi produits au sein de sociétés où s'affirme une omniprésence du risque. Dans une « société du risque »⁵, la production et la distribution des risques (incertains, globaux et cumulatifs) hérités de la modernité occupe une place centrale. En effet, nos sociétés en forte croissance font face à un développement technologique porteur

1 Cousseau C. 2012. *OGM : deux ans de secret pour réussir l'étude*.

2 Graber F. 2009. *Figures historiques de l'expertise*.

3 Pestre D. 2013. *À contre-science : politiques et savoirs des sociétés contemporaines*.

4 Pestre D. 2003. *Science, argent et politique. Un essai d'interprétation*.

5 Beck U. 2008. *La société du risque, sur la voie d'une autre modernité*.

de risques nucléaires, biotechnologiques, de dégradation de l'environnement, etc. La science étant à l'origine de ses maux, il ne peut plus s'agir de gérer un monde extérieur menaçant et incertain, déléguant cette mission à une élite savante composée d'« experts », supposés les seuls capables d'évaluer et de gérer ces risques ; ce qui revient à reconnaître une « dissolution du monopole social de la science sur la vérité »¹. Face d'une part à la demande massive de sécurité et d'autre part à la crainte de perte de légitimité des États et des institutions, les appels à l'expertise sont de plus en plus fréquents, autant que les contestations de celle-ci ; ce mouvement paradoxal est en quelque sorte un fil conducteur des *études de sciences* qui travaillent à comprendre les frontières poreuses entre sciences et décisions. Ce double mouvement paradoxal (conduisant Beck à qualifier nos sociétés en termes de « modernité réflexive ») nous amène à questionner la légitimité de l'expertise scientifique dans l'espace public à l'heure où leur légitimité ne va plus de soi.

L'enjeu de la recherche contemporaine est de dépasser l'opposition stérile entre les dénonciateurs de la toute-puissance des experts et les partisans de la relégitimation de la science : il concerne l'exploration des frontières de l'expertise. Qui est appelé à être expert ? À partir de quel moment l'expertise devient-elle politique ? Ces frontières sont ainsi travaillées par un double mouvement : d'une part, la remise en cause de la légitimité des experts scientifiques dont les connaissances, notamment en matière prospective, sont présentées comme discutables et peu stables ; d'autre part, l'ouverture du jeu de l'expertise à des non-professionnels ou à des experts non « accrédités ».²

L'émergence d'une méfiance généralisée envers les sciences date des années 1960-70. Cette méfiance est impulsée d'une part par le mouvement critique de la raison instrumentale formulée par l'école de Francfort, mais également par le mouvement (d'auto-)critique des sciences et de contestation des choix, des pratiques scientifiques et du progrès technique³. Le mouvement critique des sciences s'accompagne d'une critique de l'expertise en tant qu'instrumentalisation politique du discours scientifique par le pouvoir : les experts faisant partie intégrante des pouvoirs en place, certains dénoncent une forme d'autoritarisme de l'expertise, voir de confiscation du pouvoir.

La tâche n'est pas si simple pour les agences d'expertises (HCB et ANSES) : pour expertiser une publication de ce type, il faut que les auteurs livrent leurs données brutes. Le bras de fer commence dès le 19 septembre dans les lignes du *Nouvel Observateur* où le CRIIGEN, représenté par Lepage et Séralini, accepte de livrer ses données à une condition : la transparence totale, à savoir que les données brutes qui ont servi de base aux dossiers d'autorisations de mise sur le marché d'OGM soient aussi délivrées⁴. Ils émettent aussi des réserves, ou plutôt des craintes concernant la pertinence du collège d'experts constitué l'ANSES (et

1 Beck U. 2008. Déjà cité

2 Lima L. 2009. *Les frontières de l'expertise*.

3 Quet M. 2009. *Politiques du savoir. Une approche communicationnelle des rapports entre sciences, technologies et participation en France (1968-1983)*.

4 Malaurie G. 2012c. *OGM : "Les experts ne doivent pas être juges et parties"*.

surtout l'équivalent européen, l'EFSA¹). En effet, ils estiment qu'on « ne peut être juge et partie » et que, de fait, les experts ayant auparavant autorisé la mise sur le marché du maïs NK603 devraient être exclus du panel d'experts jugeant l'expérimentation de Séralini, puisqu'il y aurait conflit d'intérêts avec leur autorité et que leur carriérisme serait en jeu. Après audition de Séralini et Lepage par des parlementaires européens, l'EFSA fait savoir que le collège d'experts ne changera pas. La controverse est d'autant plus vive que l'EFSA a livré des données à la demande de Séralini², données jugées insuffisantes par Séralini³.

Dans la foulée de la médiatisation de la publication scientifique, la controverse OGM est réactivée de manière explosive dans l'espace public. De nombreux chercheurs font part de leur expertise de manière fulgurante dans les médias. Il s'agit pour eux de se positionner dans la presse généraliste sur des arguments scientifiques, sur la médiatisation de l'étude, ou encore sur d'éventuels conflits d'intérêts en jeu. On pourra trouver une compréhension de la controverse médiatique dans la publication de Piron et Varin⁴. Ce qui surprend au premier abord réside dans la dynamique explosive de la controverse, avec des contre-expertises qui sont proposées le jour même de la publication scientifique⁵. C'est d'ailleurs bien ce que la communauté scientifique et les institutions reprochent en premier lieu à Séralini, de court-circuiter les règles du jeu scientifique qui procèdent d'une longue temporalité : un article est publié et relu par les pairs, puis soumis à la critique dans des publications également relues par les pairs. Le temps médiatique court-circuite complètement le processus ici : des journalistes ont accès à la

-
- 1 Le Point. 2012. *Toxicité des OGM : l'EFSA réclame davantage d'informations sur l'étude du professeur Séralini* ; Libération. 2012. *OGM : l'auteur de l'étude refuse une contre-expertise de l'agence européenne des aliments*.
 - 2 « À la suite d'une demande écrite envoyée par le professeur Gilles-Eric Séralini, aujourd'hui l'EFSA a donné au chercheur l'accès à toutes les données disponibles en relation avec l'évaluation réalisée par l'Autorité sur le maïs génétiquement modifié (GM) NK603 en 2003 et 2009. » EFSA. 2012. *L'EFSA fournit à Séralini et al. des données sur le maïs GM NK603*.
 - 3 Meunier E et Verriere P. 2012. *Pourquoi réclamer les données brutes ?*.
 - 4 Piron F et Varin T. 2014. *L'affaire Séralini et la confiance dans l'ordre normatif dominant de la science*.
 - 5 « Une des plus rapides fut celle du site intitulé Science Media Center : dès le 19 septembre 2012, soit le jour même de la publication de l'article, ce site proposait une page web comportant une évaluation statistique de l'article et une série d'opinions très critiques d'experts en biotechnologie, disponibles pour les médias ; l'article du New York Times sur l'étude Séralini, paru en ligne le 19 septembre, a d'ailleurs utilisé une de ces « opinions » en citant le professeur Spiegelhalter, critique du faible nombre de rats testés. À noter que cette « agence de presse » est connue pour être principalement financée par l'industrie, notamment par Bayer et Monsanto. » Piron F et Varin T. 2014. Déjà cité
Egalement Gérard P. 2012. *OGM : Le protocole d'étude de M. Séralini présente des lacunes rédhibitoires* ; Vanlerberghe C et Mennessier M. 2012. *L'étude sur les OGM fortement contestée*.

publication avant d'autres chercheurs, et la controverse est immédiatement en dehors du contrôle de la communauté, en dehors du laboratoire, et des contre-expertises non-relues par les pairs circulent alors dans l'espace social. Unique en son genre, en tout cas à ma connaissance¹, un embargo a été traité avec le *Nouvel Observateur* et le journal *Le Monde*², qui ont eu un accès privilégié à l'étude, donnant aux journalistes concernés une exclusivité. Mais obligés de garder le secret, ces journalistes n'ont pu questionner d'autres experts comme à leur habitude³. C'est également l'opinion de la journaliste scientifique Rachel Mulot⁴ qui s'étonne de l'embargo à un nombre si réduit de journalistes. Elle explique, à l'instar de toute une série de journalistes et chercheurs⁵, qu'à de rares exceptions près, d'autres chercheurs sont questionnés sur l'étude. Pour résumer, les chercheurs envoient leur papier sous embargo à une multitude de journalistes, leur laissant le temps d'interroger d'autres chercheurs et ainsi de multiplier les points de vue. Mais ces règles toutes particulières au journalisme scientifique ne semblent pas concerner le journaliste Guillaume Malaurie, journaliste de l'environnement et responsable du dossier du *Nouvel Observateur*, qui répond à ces critiques⁶. Et en effet, il n'est pas journaliste scientifique et se défend de toute « déontologie propre à la presse scientifique ». Pas de regret pour le journaliste, sauf pour « la une [qui] était une connerie » parce qu'elle renvoie aux bénéfices politiques de la médiatisation, notamment concernant le projet de financement de nouvelles études. Et c'est bien le débat qui a suivi : existe-t-il un « journalisme scientifique » ? L'embargo n'est-il pas un moyen de verrouiller l'information, de monétariser cette information ? Tous les moyens sont-ils bons pour lutter contre les conflits

-
- 1 Sauf peut-être en paléontologie. Zimmer C. 2009. *Science Held Hostage*.
 - 2 Dans un article paru le 19 septembre : « Cependant et de manière inhabituelle, *Le Monde* n'a pu prendre connaissance de l'étude sous embargo qu'après la signature d'un accord de confidentialité expirant mercredi 19 septembre dans l'après-midi. *Le Monde* n'a donc pas pu soumettre pour avis à d'autres scientifiques l'étude de M. Séralini. Demander leur opinion à des spécialistes est généralement l'usage, notamment lorsque les conclusions d'une étude vont à rebours des travaux précédemment publiés sur le sujet. » Foucart S. 2012b. *Un maïs OGM de Monsanto soupçonné de toxicité*.
 - 3 Voir la Déclaration de l'Association des journalistes scientifiques de la presse d'information (AJSPI), Huet S. 2012b. *Séralini et les OGM: une déclaration de l'AJSPI*.
 - 4 Mulot R. 2013. *Table ronde 3. La controverse OGM : focus sur « l'affaire » Séralini*.
 - 5 Par exemple Aït Kaci S. 2013. *OGM : retour sur « l'affaire Séralini » et le journalisme scientifique* ; dans l'éditorial de *Nature*. 2012. *Poison postures. Researchers working on controversial topics must take care how they promote their results* ; Huet S. 2012a. *OGM, Séralini et le débat public* ; Zimmer C. 2012. *From Darwinius to GMOs: Journalists Should Not Let Themselves Be Played* ; Koerth-Baker M. 2012. *Authors of study linking GM corn with rat tumors manipulated media to prevent criticism of their work* ; Oransky I. 2012. *Stenographers, anyone? GMO rat study authors engineered embargo to prevent scrutiny* ; Amos J. 2012. *French GM-fed rat study triggers furore* ; Lapointe P. 2012. *L'étude anti-OGM: comment s'assurer des médias favorables*.
 - 6 Malaurie G. 2013. *Table ronde 3. La controverse OGM : focus sur « l'affaire » Séralini*.

d'intérêts ? En tout cas, Séralini aurait trahi cette éthique, comme l'explique assez violemment le professeur d'université et médecin Guy Vallencien sur son blog hébergé par le journal Le Monde¹ :

« Gilles-Eric Séralini a encore sévi. La presse s'est empressée de publier son communiqué, reproduit en copié-collé sans chercher un instant à en analyser la méthodologie ni attendre la vérification des résultats avant d'en tirer des conclusions honnêtes. Voilà une attitude extrêmement grave, dérive qui frôle la manipulation, oserais-je dire le délit ? Le Séranilisme ou l'alchimie du malheur est né. [...] Ce genre d'attitude totalement irresponsable et dangereuse fait le lit des peurs et des doutes qui planent sur le bien fondé de la démarche scientifique. Il s'agit de pure propagande qui rappelle le mauvais souvenir d'une pseudo-science à la botte de projets politiques inavouables. Cette façon sournoise de procéder génère et accroît tous les fantasmes d'une société repue, sans idéal, recroquevillée sur elle-même dans l'attente de l'Apocalypse. »

Cette manière de procéder est qualifiée par Foyer² de *science dissidente* (lorsqu'on sort du registre strictement scientifique des règles de bienséance). Florence Piron & Thibaut Varin ont la même analyse : c'est certainement la pratique anormale d'un jeu se positionnant sur plusieurs champs, médiatico-politique et scientifique, perturbant ainsi le « *cadre normatif dominant* », qui serait à l'origine de la virulence de la controverse. Et en effet, Séralini et son équipe ont bien à la fois publié dans une revue à comité de relecture, et ainsi acquis un gain de scientificité correspondant au cadre normatif de la science, mais ils ont également orchestré une stratégie de communication dans la sphère sociale extra-scientifique à visée explicitement politique, court-circuitant le temps de la relecture et des réponses au sein de la communauté scientifique, brouillant ainsi les frontières entre sciences et société et jouant de ce Grand Partage sans pour autant remettre en cause le postulat de neutralité.

La controverse, nous l'avons défendu jusque-là, n'est pas "strictement scientifique". Par cette expression nous pouvons entendre les controverses portant sur la portée statistique de l'étude, l'échantillonnage, les tests, etc.

[L'analyste monte sur scène.]

En voici quelques exemples :

- le nombre de rats (200) serait trop faible pour en tirer des conclusions
- la souche de rat utilisée développerait spontanément des tumeurs

1 Vallencien G. 2014. *Une nouvelle science obscure, le séralinisme*.

2 Foyer J. 2013. *Table ronde 3. La controverse OGM : focus sur « l'affaire » Séralini*.

- l'alimentation des rats n'est pas précisément connue
- est-ce qu'une étude d'une durée supérieure à 3 ans apporte des éléments significatifs supérieur à une étude d'une durée de trois mois ?
- que peut-on extrapoler d'une seule étude ?

Mais il est difficile d'isoler toutes ces questions de leurs dimensions politiques : si elle est menée par des chercheurs, elle est aux prises avec des enjeux économiques et politiques. En fait, la formulation même de la controverse est, comme toute controverse, teintée d'idéologies (et il ne peut en être autrement). Réduire la controverse à sa dimension strictement scientifique est un moyen de cacher les problèmes politiques sous-jacents, et ramener la controverse à une dimension seulement militante peut éviter de se confronter à une argumentation scientifique. Quoi qu'il en soit, des acteurs de la controverse (à commencer par Séralini) jouent sur les deux fronts :

- (1) si l'étude n'est pas assez robuste, c'est parce qu'il en faudrait d'autres, ou plus de moyens attribués aux études de ce type ;
- (2) les conflits d'intérêts sont liés au manque de financements publics disponibles.

La question qui traverse toutes ces controverses est celle de la légitimité d'une étude, ou d'une expertise. Ici, cette légitimité est notamment abordée sous l'angle de la crédibilité des acteurs de la controverse : Séralini est décrédibilisé sur la base de son militantisme anti-OGM en plein champ, les lobbys pro-biotechnologiques sur leur dimension partisane et les experts soit sur des conflits d'intérêts, soit parce qu'ils s'étaient prononcés par le passé pour l'autorisation de mise sur le marché du maïs transgénique. Ces débats communiqués dans l'espace public se concentrent en effet sur la *légitimité* des acteurs. Être légitime, c'est faire peser par le crédit d'un discours scientifique légitime. Or, dans son acception la plus courante, être légitime, c'est être capable de répondre de façon satisfaisante à la question "De quel droit agissez-vous ?". Dans une certaine mesure, la légitimation est presque synonyme de justification. Ainsi, ce qui est juste pour une communauté suppose l'exercice d'une rationalité, d'une norme construite permettant ce jugement, et ainsi de faire reconnaître son droit à agir. Il s'agit dans notre cas de normes éthiques et épistémologiques avancées pour asseoir le bien fondé d'une parole. En ce sens, il s'agit ici de justifications sociales et politiques d'un savoir produit dans l'espace public dans un contexte scientifiquement et politiquement controversé.

Dès le début de la controverse, la médiatisation de l'étude entraîne une médiatisation des contradicteurs. C'est notamment le cas pour Marc Fellous¹,

1 Mauraie G. 2012b. *Fellous* : "Je suis surpris de ce show qui ne démontre rien".

président de l'AFVB qui publie deux communiqués (en son nom, et au nom de l'AFVB) allant dans le sens de l'innocuité des OGM agroalimentaires. Pour lui d'autres études à long termes ont été menées récemment et elles ne révèlent pas de danger. Le journal *Science & pseudo-sciences* de l'AFIS réagit également en décrédibilisant l'étude de Séralini du point de vue de sa stratégie de communication, du battage médiatique, et en déplorant une tournure politique qui délaisse le débat scientifique :

« Bien entendu, la vérité scientifique ne s'établit pas avec des pétitions ou des appels. Mais à l'évidence, l'opération politique développée à l'occasion de la publication de l'article de Gilles-Eric Séralini ne vise pas à l'avancée de la connaissance scientifique. »

Ces acteurs de la controverse signent ainsi une pétition¹ qui émet des doutes sur le sérieux de l'étude, mais l'attaque également sur le financement :

« La seule réaction connue est celle de Carrefour qui a lancé en France une nouvelle campagne de publicité pour vanter ses produits < sans OGM > le lendemain de la révélation des conclusions de cette étude... certainement un pur hasard du calendrier. / Cette étude doit être considérée plus comme un coup médiatique que comme une révélation de résultats scientifiques. ».

Un article du même journal, qui paraît trois mois plus tard et signé du journaliste Michel de Pracontal², s'étonne également de la tournure politique de l'affaire. Nous le verrons, et je m'excuse de ne pas jouer du suspense jusqu'au bout, l'expertise par les institutions, qui va focaliser notre attention, aura finalement jugé les conclusions de Séralini trop hâtives, et dans ce contexte, le journaliste pense qu'« on peut s'étonner de l'intérêt que le pouvoir politique a accordé à une recherche jugée sans valeur par les spécialistes ». Et en effet, le 19 novembre 2012, Séralini participe à une audition publique à l'Assemblée Nationale³. Le député Stéphane Le Foll déclare notamment « que quels que soient les résultats de cette validation, sur cette étude spécifique, il y avait des questions posées depuis longtemps », notamment les règles d'autorisation de mise sur le marché des OGM. Ce qui m'intéresse ici est l'analyse du discours du journaliste écrivant pour le journal de l'AFIS :

« Bien sûr, on ne peut qu'approuver le projet d'une agriculture plus respectueuse de l'environnement. Mais le discours très politique de Stéphane Le Foll ne contribue guère à clarifier la discussion. Séralini n'a

1 Science et pseudo-sciences. 2012. *L'étude sur les OGM de Gilles-Eric Séralini : une réaction de scientifiques*.

2 De Pracontal M. 2013. *Le paradoxe Séralini*.

3 Sido B et Le Déaut JY. 2012. *Quelles leçons tirer de l'étude sur le maïs transgénique nk 603 ?* Compte rendu de l'audition publique du 19 novembre 2012.

pas fait les gros titres du 20 heures et la une des journaux pour avoir écrit une thèse sur le développement durable ! Il a attiré l'attention du public en affirmant avoir prouvé la toxicité des OGM. En glissant d'un sujet à l'autre, le ministre de l'agriculture semble escamoter la discussion sur le fond. ».

Ce jugement me semble assez représentatif de la posture du Grand Partage entre d'un côté le politique, et de l'autre le scientifique, le premier ne devant pas contaminer le second. Si je mets de côté l'absurdité de reprocher à un ministre d'avoir un propos politique, d'autant plus à l'Assemblée Nationale, le journaliste emboîte le pas de l'AFIS en réduisant la controverse sociale à une controverse qui devrait selon eux être technico-scientifique. Cela me permet de me positionner une nouvelle fois par rapport à l'AFIS, cette fois sur ce point. En effet, l'un de ses membres, Marcel Kuntz, a une dent contre les études de sciences pour leur positionnement idéologique. Il caractérise ce champ de la manière suivante : « Rejet de toute réponse critique des scientifiques, systématiquement qualifiés de <scientistes> (ou de positivistes) lorsqu'ils sont attachés au respect de la méthode scientifique et de la distinction entre le vrai et le faux »¹. Et en effet, le rôle des études de controverses est à minima de comprendre les jeux d'acteurs et d'arguments, arguments de tous types : comprendre une controverse, c'est donc accepter de sortir d'un cadre rigide, binaire, qui distinguerait le vrai du faux des arguments à l'aune de méthodologies de sciences expérimentales. En ce sens, je suis, comme c'est le cas pour n'importe quelle autre tentative de compréhension depuis des études de sciences, impliqué dans la controverse, au minimum sur ce point : une controverse, qui plus est socio-scientifique, ne peut s'envisager sur un mode scientifique, défini comme l'extrapolation de l'épistémologie des sciences expérimentales sur l'ensemble du savoir. Dans une note de lecture de Louis-Marie Houdebine à propos du livre de Marcel Kuntz intitulé *OGM, la question politique*, publiée dans le journal de l'AFIS², on apprend que « L'auteur montre que les décisions prises sur les OGM en France ne relèvent désormais plus de la science. »

Marcel Kuntz devrait comprendre pourquoi les études de sciences le qualifient de scientifique : une décision politique, la loi, n'a pas (ou en tout cas la règle n'est -heureusement- écrite nulle part), à être dictée par et pour la science (et c'est bien la problématique de cette thèse, à savoir le rôle de l'expert en démocratie se trouvant tiraillé entre confiscation du pouvoir et incapacité de faire des choix).

La note de lecture finit sur ces lignes : « L'auteur a soigneusement évité de tomber dans la polémique considérant que les faits parlent d'eux-mêmes. La lecture du

1 Kuntz M. 2015. *L'idéologie postmoderne contre la science*.

2 Houdebine LM. 2013. *OGM, la question politique*.

livre est un peu éprouvante mais il faut le lire, pour être plus éclairé et pouvoir mieux préparer notre avenir. » Pour Houdebine et Kuntz, les choix politiques futurs devraient donc se fonder sur des faits, manifestement en dehors de notre entendement, et il suffirait de les écouter pour être éclairé. Et justement, toute la contradiction des réalistes réside dans cette citation : c'est bien la lecture du livre qui est potentiellement éclairante, et ce livre est *écrit*. Ce livre est daté, situé, rédigé par un auteur qui nous parle de faits. Nous ne verrons pas les faits au-delà des mots, et les mots sont soumis à interprétation. Les faits ne parlent donc pas d'eux-mêmes. Mon interprétation étant que le cadre interprétatif de l'auteur est celui de l'absence d'interprétation. En nous disant qu'il n'y a pas d'interprétation, le propos est dé-culturalisé et l'auteur nous invite par son éclairage à nous prosterner devant ses faits (qu'il a fabriqué, qu'il a fait) devenant ces données (objectivées) ainsi naturalisées. La rhétorique est très efficace car elle permet de couper court au débat en annihilant toute capacité de réponse : c'est la nature des faits qui parle, et non celui qui en parle, ni même un porte-parole des faits ; ce n'est donc pas un dialogue, mais un monologue sans réponse attendue. Le pouvoir conféré à ces faits est donc à son degré maximal d'autoritarisme. Cette rhétorique propre aux Modernes se retrouve un peu partout dans la controverse OGM. Pour prendre un exemple dans "l'autre camp", l'esthétique du traitement par le *Nouvel Observateur*, telle que nous l'avons présentée quelques pages plus haut, procède de la même rhétorique.

Dans ce contexte, nous l'avons vu, les ministres de la santé, de l'environnement et de l'agriculture, saisissent l'Agence nationale de sécurité sanitaire de l'alimentation et le Haut Commissariat aux Biotechnologies (HCB), pour une expertise de la publication de Séralini afin de décider « si elle est de nature à remettre en cause ou non les conclusions des évaluations précédentes sur les OGM en question, et notamment si elle peut être considérée comme conclusive quant au risque sanitaire que pourraient présenter les aliments issus de plantes OGM ». Les deux expertises concluent à un manque de scientificité de la publication et au rejet de ses conclusions. La mission du HCB est d'« éclairer de manière indépendante le gouvernement sur toute question intéressant les OGM ou toute autre biotechnologie »¹. Cet éclairage s'opère par le biais de deux structures : le Comité Scientifique (CS) qui « évalue les risques des biotechnologies pour l'environnement et la santé publique »², et le Comité Économique, Éthique et Social (CEES) qui « se prononce sur les aspects économiques, sociaux et éthiques des biotechnologies et de leurs applications. ». Ce partage en deux domaines de compétence traduit une épistémologie du Grand Partage avec d'un côté l'éthique et

1 Selon la rubrique *Mission* du site interne du HCB, 2017.

2 Site du HCB. 2017. *Actions européennes et internationales*.

de l'autre l'expertise scientifique. La signification que nous accordons à cette organisation correspond à une volonté de « protéger », de sanctuariser l'expertise scientifique dans sa « tour de neutralité ». L'expertise du HCB, comme d'ailleurs celle de l'ANSES, illustre le fonctionnement technocratique, tel que le définit Habermas¹ : une idéologie où l'on cherche à répondre techniquement à des problèmes techniques, où le rôle de la décision politique est, au mieux, de gérer les experts. C'est ce que rappelle également Barbier² :

« L'identification des problèmes y est présumée sans ambiguïté et les objets d'intérêt national sont fixés et certains. Il existe des comités scientifiques mais pas d'arène publique au sens donné à ces termes par l'analyse des politiques publiques, suivie par la sociologie des sciences puis des controverses [les auteurs se réfèrent à : Callon, Lascoumes, & Barthe, 2001 ; Kutty & Thuderoz, 2005]. »

D'ailleurs, selon un membre du HCB rencontré en entretien, la neutralité n'est pas spécialement problématique comme je m'y attendais.

L'acteur est issu du personnage, et cette caricature s'est construite à partir de différentes sources, de l'expérience d'enquête en général, mais aussi d'une hétérogénéité de discussions plus ou moins publiques portant des discours variés, dont un type de discussion singulier est l'entretien (mais ne différant pas fondamentalement des autres discours dans leur nature). Ces entretiens ont au moins deux rôles. Premièrement, la saisie des représentations sociales des chercheurs. Deuxièmement, c'est l'occasion de collecter des indices sur leurs pratiques effectives³. En recoupant les réponses des chercheurs, je les considère ainsi également comme des sources d'informations fiables sur leurs pratiques. Ces entretiens comportent trois axes de questionnement qui sont déclinés dans un canevas d'entretien⁴ : (i) le rôle du chercheur dans l'expertise en question, (ii) la posture communicationnelle/discursive du chercheur, (iii) la gestion de

1 Habermas J. 1973. *La technique et la science comme « idéologie »*.

2 Barbier M et collaborateurs. 2013. *Pour une Approche pragmatique, écologique et politique de l'expertise*.

3 L'acteur est un porteur de connaissances aussi bien qu'un narrateur de sa propre expérience subjective. De Sardan O. 2008. *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*. p54.

4 J'emprunte le terme « canevas d'entretien » à De Sardan (2008, p54), qui « relève du pense bête personnel », et non du « guide d'entretien » qui liste les questions à poser.

la controverse scientifique et sociale, et (iv) le positionnement épistémologique du chercheur sur les relations science-société.

À l'inverse d'entretiens standardisés qui visent les représentations superficielles, qui paraissent "immédiatement disponibles", le travail de la sociologie dramaturgique s'inscrit dans une démarche qualitative. Il s'agit de mener une série d'entretiens individuels sous couvert d'anonymat. Sur ce dernier point, l'anonymat est utile à deux égards : (i) accentuer le fait que la personne en soi nous intéresse uniquement dans la perspective qu'elle représente quelque chose de plus général ; (ii) la liberté que l'anonymat procure aux acteurs (ce serait l'équivalent en journalisme de la protection des sources). La protection des sources est un principe inhérent à la déontologie des disciplines de l'anthropologie, de sociologie et des sciences de la discussion. Cependant, la déontologie ne s'applique pas de la même manière à tous les acteurs rencontrés ; des fois il est utile, des fois non, de nommer ou d'user d'anonymat. Parfois, le souci de contextualisation, comme nous l'avons vu, implique si ce n'est de nommer, de donner des éléments qui font que l'anonymat est de fait indirectement levé. Par exemple, si j'évoque "l'épistémologue du groupe d'expertise", et qu'il n'y a qu'un épistémologue, l'anonymat est indirectement levé, mais la responsabilité du chercheur est qu'il en est conscient, que le degré d'anonymat est contrôlé et négocié en amont. Dans ce cas fictif, le personnage référé n'est pas nommé car le nom n'est pas une information pertinente qui sert le propos ; à contrario la fonction est précisée pour son importance, ce qui lève indirectement l'anonymat. La rigueur que le sociologue se donne est de discuter/négocier au cas par cas, avec les acteurs, au moment de la rencontre, de cet anonymat (ou plus tard si des besoins de modifications de l'accord se font sentir par le dramaturge). Certains acteurs m'ont par exemple explicitement donné l'autorisation de les nommer, même de me déléguer l'entière responsabilité de mes propos suite à notre rencontre ; d'autres ont refusé que j'enregistre l'entretien avec un enregistreur afin d'éviter toute trace/preuve de la rencontre ; d'autres m'ont demandé d'avoir un retour individualisé, soit une retranscription complète soit une synthèse de leur propos qu'ils ont à posteriori révisée, et m'ont donné leur accord pour utiliser ce document. D'autres, et ils sont nombreux, soit ne m'ont pas répondu à ma demande d'entretien, soit m'ont explicitement fait comprendre qu'il n'était pas question de se confier au su des enjeux politiques.

D'une façon générale, l'entretien est un moment de l'enquête dont le but est de comprendre les justifications des acteurs, ce qui nécessite de comprendre leur point de vue, leur expérience vécue, leur logique, leur rationalité¹. « L'homme ordinaire est porteur d'une culture inconnue », il faut donc entrer dans leur système de valeurs indigène et tenter de voir les choses de leur point de vue. Il s'agit ici de concevoir les enquêtés non pas comme de simples agents porteurs de structures, mais comme des producteurs actifs du social dont les systèmes de valeurs sont dignes d'intérêt. La méthode employée, empruntée aux techniques ethnologiques, est celle que Jean-Claude Kaufmann² nomme « entretien compréhensif ». Il est généralement admis, avec Bourdieu par exemple, que le moindre sourcillement de l'enquêteur influence les propos de l'enquêté, car l'enquête est « une relation sociale qui exerce des effets [...] sur les résultats obtenus »³.

[Même au sein des apartés réflexifs, des incursions analytiques apparaissent dans un style analytique.]

De Sardan nous aide à synthétiser ces biais⁴ : (i) la modification du comportement (par la présence même du chercheur, les comportements sont perturbés, anormaux) ; (ii) « l'encliquage », le fait d'entrer sur le "terrain" par la voie d'un réseau, et du coup de se faire assimiler à ce réseau par les autres ; (iii) le monopole des sources (il n'y a bien souvent qu'un chercheur qui connaît son "terrain" précis) ; (iv) l'échantillonnage (il faut se dire que c'est une affaire de représentation, et non de représentativité) ; (v) la subjectivité du chercheur (la production des construits l'est uniquement à travers l'implication personnelle, et donc unique, du chercheur). Une réaction envisageable serait de repérer les biais, et de les neutraliser au maximum en rendant l'entretien le plus impersonnel possible, où l'opinion, l'attitude et les sentiments de l'enquêteur seraient effacés. Cette posture n'est pas sans défaut, car sous couvert d'objectivité, le risque est bel et bien de naturaliser ce qui est de toute façon soumis à biais. Le deuxième risque est d'appauvrir l'entretien.

1 Blanchet A et Gotman A. 2007. *L'entretien : L'enquête et ses méthodes*.

2 Kaufman JC. 2007. *L'entretien compréhensif*.

3 Bourdieu P. 2007 [1993]. Chapitre *Comprendre* dans *La misère du monde*.

4 De Sardan O. 2008. Déjà cité. p91.

C'est avec l'aide du dictionnaire que j'espère m'en sortir très positivement, en adoptant cette définition du biais : « sous l'aspect, du point de vue de ». Il est bien établi que le travail scientifique est la maîtrise des biais dans le sens de « déformation, travers ». La posture compréhensive du sociologue dramaturgique incite à assumer une recherche d'un point de vue situé qui ne déforme pas, mais forme l'objet étudié. Il s'agit donc d'admettre que l'entretien est soumis à un jeu d'influence, et au lieu d'en prendre le contrôle, de rentrer dans ce jeu.

Rentrer dans le jeu, c'est avant tout prendre le risque de s'engager dans une discussion avec l'acteur. Pour cela, il faut déjà accepter que l'entretien ne permette d'abstraire strictement que la cosmologie de l'interviewé au moment de l'entretien, ni plus, ni moins. J'entends par là que l'entretien est plus une expérience de laboratoire, avec toute la connotation exploratoire et de bricolage associée à l'expérience, qu'un test in situ : l'entretien fait sortir l'enquêté de son cadre habituel, ce qui est facteur d'une posture réflexive, celle justement recherchée. Ainsi « l'enquêteur contribue à créer les conditions de l'apparition d'un discours extraordinaire, qui aurait pu ne jamais être tenu, et qui, pourtant, était déjà là, attendant ses conditions d'actualisation »¹.

Par ailleurs, au-delà de l'illusion d'objectivité, l'impersonnalisation des questions n'amène-t-il pas une impersonnalisation des réponses ? La thèse défendue par Kaufmann, thèse que l'on retrouve d'ailleurs déjà chez Bourdieu dans le chapitre Comprendre de *La misère du monde*², est que seul l'engagement actif dans les questions peut provoquer l'engagement de l'enquêté (l'engagement amène des repères dans la discussion). Je n'ai donc pas hésité à analyser, commenter, et dans une certaine mesure critiquer ou pointer certaines incohérences du propos de l'enquêté afin de dynamiser l'entretien. Une attention particulière a été donnée à ma posture pendant l'entretien : incisif lorsque l'enquêté défend la cohérence de ses opinions, et diplomate, accompagnant quand l'enquêté est en posture d'auto-analyse. Ainsi, la conduite des entretiens, qui ont duré de 45 minutes à 6 heures environ (juste d'enregistrement, sans compter les "off"), s'apparente davantage

1 Bourdieu P. 2007. Déjà cité. p1407.

2 Bourdieu P. 2007. Déjà cité

à une discussion entre individus. L'entretien, c'est une discussion³ entre deux acteurs.

Que se passe-t-il lors de cette discussion ? C'est avant tout l'occasion pour l'enquêté de « s'expliquer, c'est-à-dire de construire leur propre point de vue sur eux-mêmes et sur le monde et de rendre manifeste le point, à l'intérieur de ce monde, à partir duquel ils se voient eux-mêmes et voient le monde, et deviennent compréhensibles, justifiés, et d'abord pour eux-mêmes. »¹. La méthode compréhensive développée plus haut, fait usage d'empathie : l'enquêteur « doit donc <prendre au sérieux> tout ce qui lui est dit, se <mettre en phase> avec celui qui parle. »². Certains parlent de « réalisme symbolique », d'autres de « principe de charité », moment où l'enquêteur combine empathie, respect, distance, et sens critique. Avant de nuancer ce point de vue, reprenons les précautions de De Sardan³, qui révèle les limites d'une posture où l'enquêteur n'étudierait un groupe qui ne « susciterait qu'antipathie et angoisse, ou dont les activités n'inspireraient que dédain ou ennui », ou inversement « une situation d'émerveillement permanent [... qui] évoque le piège populiste bien connu ». Je suis bien d'accord. Oui, le chercheur a une place particulière dans son enquête, et il joue un rôle particulier parmi les autres acteurs qui jouent leur propre rôle. Il arrive de manière non-neutre sur un "terrain", conscient de cette position – il ne la cache d'ailleurs pas – et met en place l'entretien comme une discussion. L'anthropologue arrive avec son monde, ses croyances, qui rencontrent alors d'autres mondes, d'autres croyances singulières qui s'entrechoquent ou s'entrecroisent, et qui génèrent adhésion, interrogation ou rejet en des lieux et moments particuliers. Le sociologue compréhensif est conscient de cette condition, et il joue de cela avec effet de distanciation. Ainsi le type d'implication du chercheur n'est pas un problème (au contraire, il est nécessaire) quand il est explicité, car le but de son "terrain" n'est pas de prendre parti dans la controverse ; cependant, il prend parti afin de comprendre son cas d'étude dans le but de répondre à sa problématique. Il ne faut pas que l'exigence de répondre à son problème l'empêche de prendre parti, et inversement le fait de prendre

3 Kaufman JC. 2007. *L'entretien compréhensif* ; De Sardan O. 2008. Déjà cité

1 Bourdieu P. 2007. Déjà cité. p1407.

2 De Sardan O. 2008. Déjà cité. p61-62

3 De Sardan O. 2000. *Le "je" méthodologique: Implication et explicitation dans l'enquête de terrain*. p434.

parti ne doit pas occulter la question de recherche. Cela n'est ni plus ni moins que l'application du principe de symétrie que nous verrons plus tard.

Mais pour Paillé et Mucchielli¹, il s'agit de donner la parole à l'acteur, et ce faisant, on lui donne un peu de pouvoir. Le sociologue dramaturgique que j'aspire à être n'adhère pas à cette illusion, et c'est peut-être de cela qu'il s'agit quand De Sardan craint le populisme ; en tout cas, le risque d'instrumentalisation de l'acteur par le chercheur n'est pas loin. Il y a derrière l'impression de donner du pouvoir, une certaine modestie : humble quand la sociologie prétend prendre en considération que l'acteur interrogé est le seul à comprendre son monde, et que finalement, par empathies successives, le chercheur aura un accès privilégié au social. Je n'y crois pas, et je pense que les arguments développés jusque-là doivent s'appliquer également en situation d'entretien. Le chercheur n'a toujours que son point de vue, et chaque compréhension de l'autre est une trahison : le chercheur construit ses personnages et son histoire à partir des entretiens qu'il aura lui-même conduits, et surtout ne transcende aucun acteur contrairement à la méthode préconisée ici, « la mise entre parenthèses des préconceptions et des catégories a priori. [...] Le sujet-analysant est toujours là, avec ce qu'il est et ce qu'il porte, mais le sujet-analysé est mis entre parenthèses »², ou encore « les témoignages doivent être lus et relus, intercalés parfois de moments où l'on s'occupe à autre chose, histoire de laisser le message authentique de l'autre pénétrer lentement notre esprit ». Si on doit laisser mûrir, ce n'est pas par souci d'authenticité (au risque de retomber dans l'objectivité), mais c'est en vue de distanciation.

En effet, des chercheurs issus de cultures différentes devant écrire un texte commun auraient dû, selon mes préjugés, travailler longuement avant de trouver les mots justes, qui permettent de se comprendre, et potentiellement de trouver un accord. Je n'ai ni suivi le déroulement des séances de travail, ni eu assez de retours sur le fonctionnement du HCB, mais il semblerait que les chercheurs soient si spécialisés, leurs compétences si singulières, que leurs apports respectifs ne sont presque jamais remis en cause au sein du groupe d'expertise. Cet aspect est

1 Paillé P et Mucchielli A. 2003. *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. p145.

2 Paillé P et Mucchielli A. 2003. Déjà cité. p146.

dans une certaine mesure attendu et très important vis-à-vis d'une réflexion sur la neutralité. Il est peu surprenant dans la mesure où selon Jean-Marc Lévy-Leblond¹ l'expertise est tellement spécialisée qu'elle ne permet pas d'embrasser la complexité et les multiples dimensions de la controverse, les chercheurs devenant ainsi des citoyens comme les autres vis-à-vis des controverses. Cet aspect est important dans le sens où le HCB donne à voir une expertise neutre, et que l'un des critères de scientificité étant indéniablement le collectif, tout particulièrement le contrôle par les pairs, l'idée de l'individualisation du savoir met à mal cette légitimité. Un rapport étant signé par un certain nombre d'experts, on pourrait s'attendre à ce que l'ensemble des "faits" soient actés par les signataires. S'il semble indéniable que la responsabilité sociale est partagée par l'ensemble des auteurs, on apprend que cette responsabilité tient avant tout dans un rapport de confiance subjectif entre ses membres (je reviendrai plus longuement sur le rapport de confiance dans la prochaine partie).

Parmi les expertises collectives, je me suis intéressé à celle publiée par six académies scientifiques : l'Académie d'agriculture de France, l'Académie nationale de médecine, l'Académie nationale de pharmacie, l'Académie des sciences, l'Académie des technologies et l'Académie vétérinaire de France.

Notre approche vise à envisager les processus de discussion comme des opérateurs d'analyse du fonctionnement des sciences en sociétés. Je me permets d'écrire "nous" dans ce paragraphe car cette approche est développée notamment par Grégoire Molinatti, approche que nous avons continué d'investir². Ce n'est plus un regard sur la « science en train de se faire », selon l'expression de Latour³, ou même de "la construction d'expertise en train de se faire", comme aurait pu le formuler Gayon⁴, mais un regard sur la « [discussion] scientifique en train de se faire », comme nous l'envisageons ici à la suite de Jacobi⁵. L'importance accordée au contexte est primordiale dans la compréhension du sens, comme nous venons de le voir. Nous adoptons donc la même posture que Babou et Le Marec qui tentent de comprendre « l'expertise du point de vue des sciences de la communication [discussion dans ce travail], [ce qui] implique ainsi de

1 Lévy-Leblond JM. 2001. *Science, culture et public : faux problèmes et vraies questions*.

2 Molinatti G, Simonneau L et Birgé R. 2015. *Communication de chercheurs et controverse environnementale : quelle place pour les conflits d'intérêts ?*

3 Latour B. 2005 [1987]. *La science en action*. Introduction à la sociologie des sciences.

4 Gayon V. 2009. *Un atelier d'écriture internationale : l'OCDE au travail*. Élément de sociologie de la forme "rapport".

5 Jacobi D. 1986. *Diffusion et vulgarisation : itinéraires du texte scientifique*.

prendre en compte l'hétérogénéité des acteurs en présence dans la production de connaissances, mais aussi de ne pas dissocier ces dernières du contexte où elles sont produites et de ceux qui contribuent à leur élaboration »¹. Nous nous intéressons donc ici aux logiques d'énonciation, à savoir au lien entre *discours* et *contexte d'énonciation*. Ainsi les discours – qu'ils soient publics ou recueillis en entretiens – sont pris dans un réseau de pratiques². Nous nous inscrivons dans une anthropologie de la communication/discussion qui permet la description de la communication devenue discussion comme un processus à la fois sémiotique et social, articulant indissociablement les signes, les objets et les usages (pratiques d'acteurs)³.

Les discours de discussion, quels qu'ils soient, sont compris en termes de stratégies argumentatives⁴.

Le texte discrédite à la fois la publication de Séralini, et disqualifie sa communication publique :

« [...] deux responsabilités apparaissent clairement. D'une part celle de la revue qui, nous l'avons dit, n'aurait jamais dû accepter cet article, ce qui est grave car l'expertise de l'article par les revues tient lieu d'évaluation initiale par les pairs. La seconde responsabilité est celle de G.E. Séralini d'avoir orchestré à l'avance une surmédiation à partir de résultats contestables n'apportant aucun commencement de preuve. »

Le communiqué se poursuit avec des recommandations, des « premières leçons » à tirer pour une éthique de l'encadrement institutionnel de la communication de résultats scientifiques, remplissant ainsi ses objectifs principaux : « L'Académie exerce cinq missions fondamentales : encourager la vie scientifique, promouvoir l'enseignement des sciences, transmettre les connaissances, favoriser les collaborations internationales et assurer un rôle d'expertise et de conseil. »⁵ Les recommandations sont succinctes mais fort prescriptives en ce qui concerne la communication et l'expertise :

-
- 1 Babou I et Le Marec J. 2008. *Les pratiques de communication professionnelle dans les institutions scientifiques. Processus d'autonomisation*.
 - 2 Maingueneau D. 1992. *Le tour ethno-linguistique de l'analyse du discours* ; Jeanneret Y. 2000. *Des médias, des sciences et des textes* ; Winkin Y. 2001. *Anthropologie de la communication. De la théorie au terrain*.
 - 3 Babou I. 2010. *Rationalité & Nature. Une approche communicationnelle*.
 - 4 Chateauraynaud F. 2007. *La contrainte argumentative : Les formes de l'argumentation entre cadres délibératifs et puissances d'expression politiques*.
 - 5 Dans la rubrique *En savoir plus sur l'Académie des sciences* de l'Académie des sciences. 2017.

Tirant les premières leçons de l'émotion suscitée par la publication de G.E. Séralini et de ses collaborateurs, les six Académies :

Ø souhaitent que les universités et les organismes de recherche publics se dotent d'un dispositif de règles éthiques concernant la communication des résultats scientifiques vis-à-vis des journalistes et du public, afin d'éviter que des chercheurs privilégient le débat médiatique qu'ils ont délibérément suscité, à celui qui doit nécessairement le précéder au sein de la communauté scientifique ;

Ø proposent que le Président du Conseil supérieur de l'audiovisuel s'adjoigne un Haut comité de la science et de la technologie chargé de lui faire part, de façon régulière, de la manière dont les questions scientifiques sont traitées par les acteurs de la communication audiovisuelle ;

Ø demandent aux pouvoirs publics et à la représentation nationale de tout mettre en œuvre pour redonner du crédit à l'expertise collective et à la parole de la communauté scientifique qui mérite une confiance qu'on lui refuse trop souvent, alors que chacun s'accorde à affirmer que l'avenir de la France dépend pour partie de la qualité de ses travaux de recherche.

Le ton est donné : les académies estiment que les citoyens manquent de confiance en leurs chercheurs comme vis-à-vis des institutions de recherche alors qu'ils sont pourtant indispensables à un éclairage raisonné concernant les choix politiques futurs. Ce modèle de communication se nomme le *modèle du déficit* (originellement un terme en anglais : *deficit model*). Cette vision de la communication scientifique, et donc du rôle du chercheur et de l'expertise en société, correspond à l'image que m'en ont donnée certains interlocuteurs au cours de mes enquêtes (académiciens¹ ou membres du HCB) comme étant des institutions « positivistes » et « conservatrices ». Je rajouterais également patriarcales : « L'assemblée comptait 28 femmes sur 263 membres début 2015 ». L'un des secrétaires de l'Académie des sciences² nous apprend que l'académie est composée des meilleurs scientifiques, et participe activement aux controverses.

L'étape d'interprétation post-entretien, la « reformulation phénoménologique »³, s'est effectuée en rassemblant à la fois les enregistrements (écoutés plusieurs fois), mes nombreuses notes, et en mobilisant ma mémoire, dans l'optique de comprendre le sens par abstractions successives. Ces étapes ont été effectuées au fur et à

1 Larousserie D et Foucart S. 2015. *L'Académie des sciences, une institution hors du temps*.

2 Valentin M. 2016. *A quoi sert l'Académie des sciences*.

3 Paillé P et Mucchielli A. 2003. Déjà cité. p149.

mesure, espacées dans le temps, dans la mesure du possible entre deux entretiens pour faire évoluer la théorie en fonction des construits.

Il est utile de préciser qu'aucune des étapes prescrites par de nombreux manuels de sociologie n'ont été retenues¹, notamment : la retranscription ; la triangulation ; la constitution de banques d'informations (fichier de données) ; la soumission d'un texte à des acteurs « ayant vécu la situation afin d'y corriger les erreurs, les biais et d'enrichir des aspects qui seraient négligés ».

En effet, de manière très pratique, la technique la plus courante est la retranscription totale des entretiens. Cela permet une mise à distance et un codage systématique. Le problème majeur est l'appauvrissement du contenu au moment de la retranscription. La critique principale faite à l'entretien semi-directif et aux méthodes d'analyses qui en découlent (au-delà de la prétention plus ou moins avouée d'objectivité), c'est bien la perte de complexité avec la réduction d'une situation à un texte encodé. En effet, l'enregistrement est déjà en soit une réduction par rapport à la situation d'entretien. Cependant, écouter un enregistrement, c'est faire jouer une trace d'un événement, et donc son souvenir de la situation. Le codage, normalisé, qui serait interprété seulement dans un deuxième temps (non pas à partir de l'enregistrement et sa mémoire de l'entretien mais à partir d'un texte), fait perdre tout l'intérêt de la richesse de l'entretien. La raison en est qu'un codage a bien souvent prétention de limiter au maximum l'interprétation, de mettre à plat (sur la même table ou dans le même tableau) toutes les "données", et donc de "donner" à voir des éléments de même nature, aisément comparables et commensurables.

Par ailleurs, des retours sont faits régulièrement, et de manière singulière, avec les acteurs rencontrés, non pas pour que l'acteur se reconnaisse nécessairement, mais bien pour poursuivre la discussion.

[L'anthropologue de la connaissance prend place sur scène, et joue lui-même le jeu de l'anthropologie de la communication.]

Les mâles-savants-barbus éclairent notre avenir. Sur mes prises de contact avec des académiciens de l'Académie des sciences (mais également d'autres académies), plusieurs ont annulé nos rencontres suite à des problèmes de santé

1 « Pour s'assurer d'une rédaction qui respecte la réalité telle que vécue par les acteurs, le chercheur rigoureux doit suivre trois règles » Paillé P et Mucchielli A. 2003. Déjà cité. p156.

liés, manifestement, à leur âge, de 70 ans en moyenne¹. Les académiciens sont recrutés par cooptation², et siègent à vie³; la conception de l'excellence scientifique sans limite, incarnée dans l'essence d'une identité personnelle, me semble assez peu pertinente et compatible avec l'idée d'une science en mouvement, (auto-)critique... difficile de ne pas y voir un système méritocratique. Les nouvelles recrues sont accueillies lors de cérémonies sous la Coupole⁴, selon des traditions héritées de plusieurs siècles, que l'Institut de France se réjouit de conserver :

« Quand il fut question, après la Seconde Guerre mondiale, d' "interrompre une tradition vieille d'un siècle et demi, de renoncer aux séances bruissantes sous la Coupole, échanger ce décor unique en son genre et pittoresque dans sa gravité, contre un décor banal, la plupart, sinon la totalité des membres de l'Institut, refusèrent de s'y résigner". La Coupole était devenue une sorte de "Sacré Collège de la raison", consubstantiel à la vie académique. »⁵

L'Institut de France, qui regroupe six académies, s'affiche sans aucune distance critique ou réflexive, ou tout du moins revendique son histoire, et érige son lieu de prestige comme « Sacré Collège de la raison ». On pourrait croire que le Grand Partage entre raison et croyance n'est finalement pas à l'œuvre ici, mais c'est en toute cohérence avec l'image scientifique que nous avons construit dès le début, particulièrement avec celle livrée par Lazarus : la raison, la lumière⁶, sont sacrées. Bien sûr, en parlant de la Coupole comme lieu de cérémonie, l'Institut signifie par là une consécration officielle lors d'une cérémonie, mais elle ne peut être sans savoir que l'origine du mot est liturgique, connotant une dimension sacrée. D'ailleurs, des cérémonies à l'uniforme, la sacralisation du savoir est complète :

« Une fois en possession du vêtement convoité, l'académicien, qui est tenu de le porter en principe pour les séances solennelles, l'arbore avec des sentiments divers, de la gêne de porter l'uniforme pour certains, à la joie et à la fierté pour d'autres d'être parvenus au sommet du *cursus honorum* et

1 Ceci-dit, on peut être malade jeune, et en bonne santé à 70 ans (même si c'est plus rare)

2 Académie des sciences. 2017b. *Statuts et règlement intérieur. Actuels et anciens*.

3 « Tout membre, à compter du jour où son élection a été approuvée par le Président de la République, jouit durant sa vie entière de la totalité des droits que lui confère son élection, sans limitation aucune sauf celle prévue à l'article 25 des présents Statuts. » Académie des sciences. 2017b. Déjà cité. p24.

4 Institut de France. 2017a. *Les Académies*.

5 Institut de France. 2017a. Déjà cité

6 L'arbitrage en matière scientifique et technologique est du ressort du politique, qui doit être en capacité de faire des choix éclairés.

de le signifier vestimentairement, comme Jean Cocteau, après son élection, le confiait à Édouard Bonnefous. »¹.

Le signe distinctif le plus visible et commun à tout membre de l'Institut de France est l'épée et le costume, nommé *habit vert*, en raison de la présence de rameaux d'olivier vert et or². Le sexisme hérité des débuts (je renchéris qu'un sexisme, aussi traditionnel soit-il, reste du sexisme) est toujours bien prégnant, les femmes n'étant pas présentes à l'Institut à l'époque, sont alors aujourd'hui tout simplement libres de s'habiller à leur guise. Après la réception officielle d'un nouvel académicien, une cérémonie est organisée, et ses amis (organisés en « Comité de l'épée ») lui offrent une épée.

[Dans une volonté d'analyse esthétique critique, l'anthropologue s'emporte le temps d'un paragraphe en prenant un ton militant. Les rôles endossés par le chercheur se mélangent... une complexification qui tend à la contradiction – celle-là même dont je vous parlais en introduction.]

Nous sommes en 2017, et nos savants censés éclairer nos choix *démocratiques*, à nous pauvres citoyens, s'échangent des épées (« à l'origine le signe de l'appartenance des académiciens à la Maison du roi ») en or, diamants et émeraudes. Cette digression n'est pas à prendre à la légère, je me la suis permise car elle permet de comprendre "d'où" parlent les académiciens, à savoir d'un lieu de représentation et de pouvoir particulier.

C'est dans un tel contexte que l'expertise qui nous intéresse prône la neutralité comme norme de bonne conduite scientifique, également incarnée dans la forme du communiqué, dans ce choix de ne pas le signer nommément. Sans signature, ils m'a semblé que la responsabilité devait être endossée par l'institution (les académies), j'ai donc contacté des académiciens membres de ces académies sans volonté particulière de démasquer les auteurs anonymes. Certains, dont un rencontré en entretien, m'ont livré des propos semblables à ceux de l'académicien Paul Deheuvels, remettant en cause le fonctionnement démocratique des académies :

« Sans même avoir lu leur déclaration, je me dois d'attirer l'attention du public sur le fait que ledit communiqué ne peut engager l'une ou l'autre de ces académies dans leur ensemble. En effet, un groupe d'experts a été convoqué en urgence, on ne sait par qui, on ne sait comment, dans une absence totale de transparence concernant le choix de ses membres, et sur la base de 2 représentants par académie. Ces personnes ont cru bon de rédiger dans un espace de temps très bref un avis très critique sur cette

1 Institut de France. 2017a. Déjà cité

2 Institut de France. 2017b. *L'habit vert et l'épée*.

étude. Elles ne peuvent prétendre à elles seules incarner l'avis de l'ensemble du monde scientifique français, et ce serait une forfaiture que de le laisser croire. »¹

Manifestement, très peu d'académiciens ont été consultés pour la formulation de cet avis, sans que cela soit forcément illégitime, c'est-à-dire que cela est un mode de fonctionnement courant et institué des académies. Dans le cas de l'avis, il y aurait un ou deux représentants de chaque académie commanditaire qui auraient participé à la rédaction. Mais par l'anonymat, les académies des sciences donnent à voir non seulement une volonté d'absence de jugement moral sur les objets normaux des sciences expérimentales (ici l'écotoxicologie d'un maïs OGM), mais aussi que cette a-moralité s'applique également au sujet de la production de normes éthiques sur la circulation des discours du savoir produit (cette a-moralité est relayée par certains sous la dénomination « jugements cognitifs »). Cette expertise communique ainsi un savoir unique, totalement désincarné de tout sujet, tout en bénéficiant de l'aura qu'apporte la construction collective et l'institution à laquelle elle appartient, les académies. La légitimité du rapport communiqué semble maximale, d'autant plus que le processus de construction, le nom des auteurs, et leur accès semblent verrouillés. En entretien, un académicien me parle « d'opacité ».

Nous retenons de notre enquête avant tout la difficulté de rencontrer des membres des académies. De nombreuses prises de contact sont restées sans suite. D'autres ont refusé de me rencontrer. Lors d'un entretien, il m'a été demandé de ne pas enregistrer à l'aide d'un microphone afin de ne pas laisser de preuves. D'autres m'ont clairement dit que le sujet était « trop brûlant ». Je rappelle pourtant que les académiciens contactés, selon les opportunités qui se sont présentées de prises de contact en prises de contact, ne sont à priori pas ceux qui ont rédigé l'avis, mais l'idée de me livrer un jugement de valeur sur cet avis, même pour une recherche en anthropologie et de manière anonyme, les mettait déjà dans l'embarras.

[Le chercheur analytique monte sur scène.]

Bien entendu, l'explication est certainement multifactorielle, et je dois prendre en compte divers éléments :

- je suis un parfait inconnu pour eux et ils sont académiciens reconnus, ce qui fait que le risque pour eux de s'exposer publiquement est certainement plus important que s'ils n'étaient pas académiciens ;
- peut-être n'avaient-ils pas de temps à perdre avec un étudiant (mais ce n'était pas leur propos au téléphone ou par mails, et je n'ai pas eu de problèmes lors de

1 Deheuvels P. 2012. *L'étude de Séralini sur les OGM, pomme de discorde à l'Académie des sciences.*

mes autres enquêtes) ;

– contrairement à d'autres enquêtes que j'ai pu effectuer, les prises de contact étaient bien souvent indirectes, rajoutant encore de la distance ;

– peut-être que ma prise de contact était trop frontale, trop timide, maladroite, trop insistante ou pas assez, etc.

Cependant, le facteur explicatif me semblant le plus robuste est bien la crainte de s'exposer publiquement dans une controverse aux enjeux idéologiques et économiques énormes, au beau milieu de nombreux conflits d'intérêts. Car si mes interlocuteurs sont bien d'accord sur un point, comme je l'ai d'ailleurs exprimé dans les pages précédentes, c'est la prégnance de conflits d'intérêts, notamment au niveau des "petites" académies comme celle de l'agriculture.

Quoi qu'il en soit, il me semble que cette enquête auprès des académiciens, qui pour une bonne part s'est donc soldée par un échec à rencontrer des chercheurs ayant participé à l'expertise, traduit un déficit de publicité des débats : dans une démocratie qui se veut libre, ouverte et vive, que les membres d'une institution publique, qui représente l'idéal scientifique et le garant de son éthique, n'osent pas s'exprimer au sujet d'un avis de huit pages, cela montre un déficit de liberté pourtant à la base de n'importe quel débat.

L'autoritarisme des académies fonctionne dans l'espace public, mais également en interne. Par ailleurs, un académicien, qui connaissait le nom des signataires, m'a très sympathiquement proposé de me mettre en contact avec eux (je n'avais pourtant rien demandé à ce sujet). Mes relations avec mon interlocuteur se sont un peu dégradées après qu'il ait reçu le retour des signataires qui ne sont pas entrés en contact direct avec moi, mais qui m'ont proposé de répondre à mes questions par écrit. En expliquant que cela n'avait que peu d'intérêt pour moi si je ne pouvais les rencontrer, les relations ont tout bonnement été rompues. L'anonymat dans ces cas-là n'entraîne malheureusement, me semble-t-il, qu'opacité, tabous et suspicions, et cela est bien dommageable alors que l'avis aspire à maximiser la confiance entre citoyens et scientifiques. D'autres expertises institutionnelles verrouillent complètement la communication, comme l'Académie des sciences américaine par exemple¹. Cette déresponsabilisation autoritaire me semble cohérente prise dans une idéologie du Grand Partage, mais autoritaire dans l'édiction de règles universelles, non pas au nom des rédacteurs de l'expertise, ni même au nom des institutions, mais au nom de La Science. Dans la mesure où les conditions de production du discours ne sont pas discutables, il me semble que la portée pour le débat social est faible. Notons que cette expertise a donné lieu à

1 Hilgartner S. 2000. *Science on stage: expert advice as public drama*.

une pétition signée par 140 scientifiques en forme de réponse à l'académie des sciences¹. Les signataires critiquent le processus de communication de l'expertise des académies qui parlent au nom d'une communauté sans pour autant en avoir la légitimité représentative. Les méthodes sont critiquées, mais ce qui semble commun à la majorité des protagonistes -dont ces signataires, les académiciens de l'expertise, le HCB et Séralini lui-même- réside dans l'affirmation d'une science neutre et indépendante. Avec Grégoire Molinatti², nous transformons l'expression « tour d'ivoire » souvent attribuée au scientifique par « tour de neutralité ». La neutralité au sein du monde scientifique, entre pairs, peut fonctionner, même si nous n'adhérons pas à ce postulat. Mais l'expertise une fois publique peut affaiblir cette légitimité basée sur la neutralité : le moment de la construction n'est pas le même que celui de la publicisation, les deux sont découplés : la tour de neutralité trône au-dessus du jugement cognitif, les deux ne faisant pas très bon ménage.

Assumons-le : cette tour fortifiée, dans le prolongement des études de sciences, je la prends d'assaut !

L'invocation explicite ou implicite de la neutralité, convoquée à tour de rôle par les acteurs de la controverse, porte en elle l'autorité critiquée par les études de sciences constructivistes, et place le débat (ou la lutte) sur le plan de la légitimité : qui est le plus neutre de tous ? Nous l'avons dit, toute la controverse porte sur cette querelle de légitimité. Les institutions n'auront de cesse de délégitimer l'étude de Séralini, notamment par son caractère *engagé*. Fait assez rare, l'article sera même *dépublié* en novembre 2013 en prétextant non pas fraude ou erreur, mais que les données de l'étude ne permettaient pas de tirer de telles conclusions, pour finalement être republiée dans le journal *Environmental Sciences Europe*. Les efforts de Séralini et des cosignataires de son étude vont avoir une portée politique certaine puisque des fonds publics seront débloqués pour des recherches écotoxicologiques à long terme. D'ailleurs, les conclusions de l'ANSES, qui a pourtant invalidé la publication, vont dans ce sens :

« Dans ce cadre, sur un plan plus général, l'Anses appelle à la mobilisation de financements publics nationaux ou européens dédiés à la réalisation d'études et de recherches d'envergure visant à consolider les connaissances scientifiques sur des risques sanitaires insuffisamment documentés. »³

1 Huet S. 2012c. *Séralini : 140 scientifiques répliquent à l'Académie*, publiant un texte à l'initiative de Pierre-Henri Gouyon.

2 Birgé R et Molinatti G. 2017. *Expertises collectives de chercheurs et controverses publiques : neutralisation et engagement*.

3 ANSES. 2012. *Avis de l'Agence nationale de sécurité sanitaire de l'alimentation, de l'environnement et du travail relatif à l'analyse de l'étude de Séralini et al. (2012) "Long term toxicity of a ROUNDUP herbicide and a ROUNDUP-tolerant genetically modified*

Il en est de même pour les conclusions de HCB (CESEC), et à l'époque, le ministère en a tiré publiquement les conséquences :

« Le Gouvernement retient la proposition formulée par l'ANSES de renforcer les études sur les effets à long terme de la consommation des OGM et des pesticides, qui doivent intégrer ces thèmes au niveau national et communautaire. Le premier ministre a demandé au ministre de l'agriculture, de l'agroalimentaire et de la forêt, à la ministre de l'écologie, du développement durable et de l'énergie et au ministre délégué chargé de la consommation de porter au niveau européen la demande du Gouvernement d'une remise à plat du dispositif communautaire d'évaluation, d'autorisation et de contrôle des OGM et des pesticides. Dans ce contexte, la détermination du Gouvernement pour maintenir le moratoire en France des OGM autorisés à la culture dans l'Union Européenne est réaffirmée. »¹

3.2. *La neutralisation collective des points de vue individuels*

La seconde enquête concerne une auto-saisie en 2010 des membres de deux laboratoires de géosciences du Sud de la France. Cette enquête a été effectuée par Grégoire Molinatti et Lionel Simmoneau, avant le début de ma thèse. Nous l'avons ensuite revisitée ensemble, notamment pour discuter de la question des conflits d'intérêt². La controverse, au croisement des questions énergétiques et environnementales, était déjà vive courant 2010 outre-Atlantique, notamment au Canada et aux États-Unis. Comme le rappellent Chateauraynaud, Debaz et Cézanne-Bert³, l'un des points de basculement de cette controverse prend racine dans le documentaire *Gasland*⁴ diffusé en 2010, film mettant en scène de manière spectaculaire un citoyen qui, parcourant la Pennsylvanie, enquête sur l'impact environnemental de l'exploitation, par hydrofracturation, du gaz de schiste, et qui :

« atteint un large public en Europe au printemps 2011, et contribue à transformer l'exploitation des gaz de schiste en nouveau front

maize". p27.

- 1 Ministère de l'agriculture, de l'agroalimentaire et de la forêt. 2012. *Maïs OGM NK603 : l'étude publiée en septembre n'est pas de nature à remettre en cause les précédentes évaluations*.
- 2 Molinatti G, Simonneau L et Birgé R. 2015. *Communication de chercheurs et controverse environnementale : quelle place pour les conflits d'intérêts ?*
- 3 Chateauraynaud F, Debaz J et Cézanne-Bert P. 2011. *L'affaire des gaz de schiste. Anatomie d'une mobilisation fulgurante*.
- 4 On se souviendra notamment de cette scène où l'eau sortant du robinet prend littéralement feu. Fox J. 2010. *Gasland*.

environnemental majeur du XXI^{ème} siècle. [...] Du point de vue hexagonal, le dossier des gaz de schiste est devenu en quelques mois un cas de figure emblématique d'une contestation réussie et de la création d'un rapport de forces à partir d'une mobilisation fulgurante. ».

Le gaz de schiste est un type de *gaz naturel*, utilisé comme combustible fossile. Mais à la différence du gaz conventionnel, facilement accessible car enfermé dans une roche réservoir meuble par un "toit" de roches imperméables, le gaz de schiste est difficile à extraire car il est piégé dans les porosités de roches argileuses. La technique d'extraction, objet déclencheur de la controverse, se nomme *hydrofracturation (fracturation hydraulique, ou encore fracking en anglais)*. Le principe est le suivant : on crée un puits d'abord vertical puis horizontal, on injecte un mélange d'eau et d'additifs à très haute pression pour fracturer la roche afin de libérer le gaz qui va pouvoir être récupéré au niveau du puits. Cette exploitation est coûteuse énergétiquement, économiquement et environnementalement, et ce sont bien ces trois risques qui sont sources de controverses : la rentabilité économique, étroitement liée à la rentabilité énergétique, l'évaluation du risque environnemental, et le bilan énergétique étant aux prises avec des enjeux géo-politiques énormes. Dans un marché énergétique sous dépendance des producteurs d'énergies fossiles, l'indépendance qu'offrirait l'exploitation de gaz de schiste pour les pays qui en sont détenteurs est considérable. Concernant l'impact environnemental, les principales critiques portent sur les quantités d'eau et de produits chimiques nécessaires à l'exploitation du gaz, la contamination des nappes phréatiques qui en découle, et les risques sismiques induits :

« Le mouvement de protestation permet de fédérer des causes à la fois délocalisées et relocalisées. Au Québec comme en France, la bataille se joue à la fois dans les localités concernées et sur la scène politique. L'ampleur du mouvement est telle que dès le mois de février, la Ministre de l'Écologie, Nathalie Kosciusko-Morizet, déclare qu'elle n'autoriserait pas une exploitation <à l'américaine>, avec les <paysages ravagés> et <l'eau polluée> par des <produits extrêmement agressifs>. En tout état de cause, la mobilisation a porté et montre que les notions de <veille citoyenne> et de <pouvoir d'empêchement> ont bel et bien des points d'ancrage dans les processus collectifs. Il reste que du point de vue des exploitants réels ou potentiels, comme dans le cas des OGM, la France n'est qu'un terrain de jeu parmi d'autres pour expérimenter des procédés technologiques qui seront vendus/réalisés à grande échelle dans des cadres moins sensibles aux formes d'expression démocratique. »¹

[Le chercheur militant revient sur le devant de la scène.]

1 Chateauraynaud F, Debaz J et Cézanne-Bert P. 2011. Déjà cité

Concernant mon positionnement dans la controverse, la logique est la même que pour la culture des OGM en plein champ : la mobilisation d'experts pour l'évaluation des gaz de schiste étant coûteuse pour tout le monde sans assurance de succès, je préfère défendre un changement complet de politique qui repense le sens de nos actes et consommations, et qui impliquerait plus techniquement la réduction de la consommation à grande échelle, couplée à un fort investissement dans le développement d'énergies renouvelables. Dans le livre au titre malheureux *La Décroissance*, dans lequel l'économiste hétérodoxe roumain Nicholas Georgescu-Roegen applique les principes de la thermodynamique à l'économie, il est écrit ceci :

« Chaque fois que nous produisons une voiture, nous détruisons irrévocablement une quantité de basse entropie qui, autrement pourrait être utilisée pour fabriquer une charrue ou une bêche. Autrement dit, chaque fois que nous produisons une voiture, nous le faisons au prix d'une baisse du nombre de vies humaines à venir. »¹

Je préférerais une formulation à la fois plus actuelle, moins naturalisante, plus heureuse mais plus méchante : un litre de pétrole brûlé à des fins de divertissement (notre société-monde est bien celle du divertissement, où qu'il soit) n'est pas au service d'une belle construction collective, et ne pas le prendre en considération tout en se revendiquant d'une gauche aspirant à un minimum de justice et de progrès social, est le signe d'une mauvaise foi, de lâcheté ou de fainéantise. Ceci-dit, le jour où l'on décidera collectivement de changer de projet collectif, on pourra se poser la question de l'exploitation des gaz de schiste. Vous savez désormais d'où je parle, revenons à notre controverse d'intérêt.

[Le militant se met en retrait, laissant le devant de la scène à l'anthropologue de la connaissance.]

Les chercheurs concernés prennent en charge l'expertise des conséquences de l'exploration/exploitation des gaz de schiste par hydrofracturation, au plus fort de son opposition sociale, notamment dans le Sud de la France. Parmi eux, les chercheurs favorables à cette exploitation, la plupart spécialistes des réserves, dont certains même ont des projets de recherche avec des entreprises d'exploitation des ressources, décident de communiquer face à ce qu'ils

1 Georgescu-Roegen N. 2006. *La Décroissance – Entropie – Ecologie – Economie*.

considèrent être une opposition publique irrationnelle. La motivation de ces chercheurs à communiquer leur expertise relève de ce qui a été qualifié de *deficit model*, au sens où la contestation publique est mise sur le compte d'un déficit de connaissances des citoyens critiques quant aux risques réels d'exploitation de la ressource. Cependant, les chercheurs plus sensibles aux risques environnementaux décident de rentrer dans le processus d'expertise communiquée publiquement : conscients, pour certains d'entre eux, au niveau individuel, de potentiels *conflits d'intérêts* et du mirage de neutralité dans l'expertise d'une controverse environnementale. Ainsi les chercheurs ont collectivement procédé à l'effacement des points de vue individuels. Pour autant, ils n'ont ni discuté collectivement de ce parti pris méthodologique, ni d'ailleurs publicisé ce choix. Nous¹ qualifions ces stratégies individuelles de *neutralisation*. Finalement, aucun acteur de cette enquête n'est neutre, chaque acteur possède un point de vue, un biais, et ce sont ces avis divergents qu'ils vont collectivement neutraliser. Dès lors, il s'agit moins de confronter que de contre-balancer les avis des uns et des autres. Neutraliser, c'est bien selon le dictionnaire tenir quelque chose « en dehors d'un conflit », « s'empêcher réciproquement d'agir ». Les chercheurs se sont donc mis en conflit en interne, pendant la construction de leur expertise collective, afin d'effacer ce conflit dans l'expertise rendue et dans sa communication publique. Ces points de vue divergents, ces *biais*, sont au minimum les suivants :

- les biais liés à la spécialisation du chercheur, à son domaine de recherche (ainsi certains chercheurs avancent que faire le choix de travailler sur le risque environnemental constitue déjà une forme d'engagement politique) ;
- les points de vue sur la controverse (et on retrouve au niveau individuel la posture du désengagement *réaliste*, jusqu'à la figure du militant qui s'assume comme tel) ;
- les biais liés aux potentiels conflits d'intérêts sous-jacents au sein du laboratoire.

Dans les communications publiques de leur expertise, les chercheurs ne rendent pas compte du principe collectif de neutralisation, de sa méthode et son éthique. En effet, les divergences sont évacuées du principal support de communication issu de discussions collectives qui, dans son esthétique, c'est-à-dire le rapport du fond et de la forme, donne à voir une posture de neutralité à l'image de son titre : « "Gaz de schiste" : les questions qui se posent. Contribution au débat sur l'exploration pétrolière dans le Sud de la France ». Il s'agit de mobiliser un imaginaire scientifique : donner des informations, validées et certifiées selon des

1 Cette étude s'inspire d'un article en cours de relecture écrit avec Grégoire Molinatti. Je me permets donc parfois de laisser lisible le "nous". Birgé R et Molinatti G. Soumis. *La Publicisation d'une expertise collective comme engagement politique : exemple du rapport Filiation, Origines, Parentalité (2013)*.

normes scientifiques, validées par les pairs, avec dans les supports de communication des temps de parole équilibrés entre expertise relative à l'extraction de la ressource et expertise relative aux risques environnementaux associés. Concernant la structure argumentative des supports, un double cadre de questionnement, économique et environnemental, est mobilisé, les positions étant symétrisées. Du côté des arguments justifiant une exploration / exploitation du gaz de schiste, on retrouve l'augmentation des demandes énergétiques qui rendent rentables des gisements potentiels jusque-là non exploités ou insuffisamment exploités « pour des raisons de coût de production ». En ce qui concerne les arguments défavorables, il s'agit des « risques environnementaux élevés des ressources anthropiques et des écosystèmes ». Dans une partie intitulée « Qui sommes-nous », la plaquette indique :

« [inscrire] son activité dans les grands programmes de recherche nationaux (ANR, INSU...), européens (PCRD, Marie Curie...) ou internationaux (IODP...). Il développe également des axes de recherche innovants financés sur fond propre ou en collaboration avec des instituts, collectivités ou industries. [...] Le budget du laboratoire montre la répartition des sources de financement ; la majorité des postes ANR, Europe, Privé/Collectivités représentent des salaires de CDD. Les résultats scientifiques sont soumis à évaluation des pairs et publiés dans des revues internationales ».

Aucune entreprise n'est citée (Total, BP, Areva, Veolia...), aucune précision sur leurs domaines d'activités, sur les projets en cours. Lors des entretiens, plusieurs chercheurs déclarent que la question des conflits d'intérêts n'est pas déterminante, comme l'illustre ce verbatim : « Les réactions les plus violentes, ce n'est pas parce qu'on avait des contrats avec des compagnies pétrolières, c'est parce qu'on était fonctionnaires ». Pour d'autres, la question est centrale, comme pour ce chercheur qui évoque des pressions exercées par certains groupes pétroliers sur les chercheurs :

« La Géologie, au bâtiment 22, se positionne sous l'angle de la ressource donc ils ont des thésards qui sont financés par Total, par GDF, voilà, et d'un autre côté sur l'environnement [...] il y avait les pro-GDS [pro- gaz de schiste], ceux qui parlaient en termes d'énergie, derrière il y a les grands groupes il y a l'économie et ceux qui pensaient à l'environnement et qui disaient l'eau, l'environnement ça n'a pas de prix, si on doit faire un choix entre l'énergie et la préservation de l'environnement et de l'eau, on fait notre choix sur l'eau, et ça a créé certaines tensions... »

Pour certains, la situation de conflits d'intérêts est tout simplement intenable et doit à tout prix être évitée, notamment en faisant le choix de répondre à des appels à

projets de recherche publics. D'autres, déclarant leur conflit d'intérêts, soutiennent qu'il est tout simplement impossible de ne pas en avoir à l'université, par exemple au niveau des enjeux des financements des formations de master. La notion de conflit d'intérêts devient moins classique lorsqu'est évoquée l'influence de la sphère publique, lorsque le politique « achète » (selon les termes d'un acteur) l'intégrité d'un chercheur en lui proposant des équipements de recherche. Certains déplorent ainsi d'être pris entre deux feux : le bon fonctionnement du laboratoire, les travaux des étudiants et leur intégrité personnelle, leur responsabilité sociale.

J'ai depuis ma première enquête et jusqu'ici suivi les acteurs dans leur vision du *conflit d'intérêts*. Arrêtons-nous désormais un instant sur cette notion. Afin d'aider les institutions publiques à gérer les conflits d'intérêts, l'OCDE travaille et émet depuis 2003 des « lignes directrices », à savoir des guides de bonnes pratiques de gestion de ces conflits, définis ainsi :

« Un < conflit d'intérêts > implique un conflit entre la mission publique et les intérêts privés d'un agent public, dans lequel l'agent public possède à titre privé des intérêts qui pourraient influencer indûment la façon dont il s'acquitte de ses obligations et de ses responsabilités. »¹

Cette première définition, très vaste, nous dit qu'il y a conflit lorsque des intérêts personnels interfèrent en quelque sorte avec la mission d'intérêt public pour lequel un acteur est missionné. Autrement dit, l'OCDE pose un partage net entre d'un côté la sphère publique, de l'autre la sphère privée, la rencontre de ces sphères pouvant poser un problème de compatibilité. Il faut bien entendre que la mission que s'est donnée l'OCDE n'est pas de consolider ce partage, mais bien de promouvoir la transparence et favoriser les partenariats entre secteur public et secteur privé. La définition se précise ensuite :

« [...] on peut considérer qu'il y a conflit d'intérêts *apparent* lorsque les intérêts privés d'un agent public sont *susceptibles* d'indûment influencer l'exécution de ses obligations, *mais qu'en réalité ce n'est pas le cas*. Il y a conflit *potentiel* lorsqu'un agent public a des intérêts privés d'une nature telle qu'il y aurait conflit d'intérêts si l'agent public devait à l'avenir assumer certaines responsabilités officielles (incompatibles) »

Ce point insiste donc sur la potentialité du conflit d'intérêts, sur le risque et la prévention intrinsèque au conflit d'intérêts, l'idée étant de prévenir de tels conflits qui, devenant effectifs, se transformeraient alors en « abus de fonction » ou en « corruption ». Si mes buts vont à l'encontre d'une mission publique, je suis en

1 OCDE. 2003. *Recommandation du Conseil sur les lignes directrices pour la gestion des conflits d'intérêts dans le service public*. Les recommandations sont reprises dans des rapports ultérieurs, par exemple OCDE. ; OCDE. 2005. *Gérer les conflits d'intérêts dans le service public : lignes directrices de l'OCDE et expériences nationales*.

situation de conflit d'intérêts, même sans être en situation de "missionné". Concernant l'intérêt, on pense très vite à l'argent. Il est en effet aisément concevable (en théorie tout du moins) d'identifier les intérêts financiers privés qui rentreraient en conflit avec un objectif public. Un chercheur financé directement ou indirectement par une firme comme Monsanto est influencé par l'objectif lucratif et idéologique de la firme, et est donc susceptible de produire des connaissances en faveur du développement d'OGM. De même, un chercheur financé par un groupe comme Auchan, qui promeut des produits étiquetés sans OGM, est également en conflit d'intérêts et un chercheur financé par des firmes d'exploration / exploitation des gaz de schiste ou par une ONG est dans une position forte d'influence. On comprend alors pourquoi les organismes de recherche se prémunissent de chartes déontologiques, notamment lorsqu'il s'agit d'expertises où la production de connaissances est destinée à fournir une aide à la décision politique. Cependant, ils ne prennent pas en compte les intérêts publics : certaines institutions publiques peuvent avoir intérêt à favoriser, ou non, telle ou telle production de savoir en fonction des intérêts politiques.

Mais il s'avère que cette préoccupation d'explicitation est récente¹. Penchons-nous sur le cas du CNRS, et de sa charte de 2014 :

« Commanditée par des personnes le plus souvent extérieures à la communauté scientifique (politiques, industriels, associations, etc.), l'expertise a pour objet de < fournir, en réponse à une question posée, une interprétation, un avis ou une recommandation aussi objectivement fondés que possible, élaborés à partir des connaissances disponibles et de démonstrations accompagnées d'un jugement professionnel >. L'expertise doit s'effectuer en accord avec les principes de responsabilité (compétence, objectivité). L'expert doit être particulièrement attentif aux conflits d'intérêts susceptibles d'orienter son jugement. L'expertise est destinée à éclairer le commanditaire mais elle ne doit pas cautionner les décisions qui en résultent, qu'elles soient d'ordre politique ou économique. »²

Appliquée au champ scientifique, notamment à l'expertise, la définition du conflit d'intérêts prend une allure de défense de l'objectivité scientifique. Le rôle de l'expert n'est plus le conseil, mais bien la mise en lumière qui pourrait être traduite dans cet oxymore : "jugement objectif", réanimant (ou vitalisant) le Grand Partage entre "jugement de valeur" et "jugement cognitif". En réalité, le guide du CNRS insiste sur « l'impartialité », « l'objectivité » et « l'indépendance de la recherche »,

1 Comme nous le présentons ici au colloque Science&You, Molinatti G, Simonneau L et Birgé R. 2015. *Communication de chercheurs et controverse environnementale : quelle place pour les conflits d'intérêts ?*

2 CNRS. 2014. *Promouvoir une recherche intègre et responsable*.

en se focalisant sur les intérêts financiers, mais pas que. Et en effet, le dictionnaire définit l'intérêt comme « ce qui importe à quelqu'un », ce qui se traduit dans la charte ainsi, reprenant à peu de chose près les recommandations de l'OCDE mais transposées à l'expertise :

« Situation dans laquelle un agent public a un intérêt personnel de nature à influencer ou paraître influencer sur l'exercice impartial et objectif de ses fonctions officielles. L'intérêt personnel de l'agent public englobe tout avantage pour lui-même ou elle-même ou en faveur de sa famille, de parents, d'amis ou de personnes proches, ou de personnes ou organisations avec lesquelles il ou elle a ou a eu des relations d'affaires ou politiques. Il englobe également toute obligation financière ou civile à laquelle l'agent public est assujéti. Cet intérêt peut être de nature économique, financière, politique, professionnelle, confessionnelle ou sexuelle. Pour les agents publics, un conflit d'intérêts peut conduire au délit de < prise illégale d'intérêt > »

Nous voilà au cœur du problème : le conflit d'intérêts, tel qu'il est défini, engage un débat épistémologique où il est besoin de définir les notions au risque d'être tautologique comme ici où est « objectif » ce qui n'est pas soumis à conflit d'intérêts, et où le conflit d'intérêts corrompt l'objectivité. Dans cette situation, qui peut juger « de l'extérieur » si un autre jugement n'est pas sous influence « de nature économique, financière, politique, professionnelle, confessionnelle ou sexuelle » ? Cela me permet de revenir sur ma première enquête sur les OGM. J'ai en effet longuement insisté sur une caractéristique principale de cette controverse qui est l'importance des conflits de crédibilité de la parole experte (dans le sens large de spécialisée). J'ai alors pris au sérieux le discours des acteurs qui, jetant le discrédit sur la parole adverse, décrédibilise l'adversaire à travers notamment ses financements et ses prises de positions politiques. Ma posture constructiviste m'amène à prendre au pied de la lettre la définition du conflit d'intérêts et à en tirer comme conséquence que chaque être humain est intriqué dans ses intérêts : nous avons tous, moi compris, des intérêts « économiques, financiers, politiques, professionnels, confessionnels et sexuels », qui interviennent dans notre façon d'être et de produire de la connaissance ; je dirais même qui motivent cette connaissance à chaque instant. Si on admet ne pas être en dehors du monde, alors oui, nous sommes *biaisés* comme nous l'avons vu en introduction, et comme nous le verrons dans les deux prochains chapitres. Expliciter ses intérêts, et ceux des autres, c'est faire un effort de contextualisation à propos de son cadre épistémologique, et faire cet effort est manifestement peu à l'ordre du jour. Changer cette vision consisterait, dans le cas des OGM, non pas à attaquer Séralini sur le fait qu'il est militant, ou les membres de l'AFIS sur le fait qu'ils se revendiquent d'une épistémologie objectiviste, mais à juger Séralini sur son type

d'engagement précis, et juger l'AFIS sur les conséquences politiques de leur épistémologie. On re-politiserait ainsi le monde techno-scientifique, les controverses seraient toutes aussi vives, mais le débat en serait *constructiviste*, dépouillé d'une part de leur autorité.

Sans aller jusque-là, on voit bien que la notion de conflit d'intérêts est mobilisée par les acteurs de manières différentes, en tout cas ils prennent en compte différents intérêts en jeu. C'est ainsi que nous préférons le terme de *composition d'intérêts* qui, dans notre cas d'étude, revêt des postures variées : n'ont pas recours aux financements privés (évitement) ; assument plus ou moins leurs financements privés ; s'en inquiètent et composent. Ainsi (ils l'expriment en entretien), certains chercheurs sont tout à fait conscients de la non neutralité, de leur participation au processus d'expertise, et ils s'engagent dans cette volonté collective de crédibilité de l'expertise communiquée au public malgré ces différentes postures.

Des porte-paroles sont désignés pour porter le rapport d'expertise. Le *porte-parole* est à entendre dans le sens *représentation/représentativité* (la représentation symbolique d'une parole dans une autre / et la représentativité au sens statistique, voire de la délégation politique), concept qui, par les chaînes de traduction qu'il suppose d'un acteur à l'autre, véhicule déjà en lui sa limite ou sa critique, à savoir la *trahison* : "traduire, c'est trahir" ! Interrogé à ce sujet, l'un des porte-paroles de l'expertise collective sur l'exploration/exploitation des gaz de schiste par hydrofracturation fait part de son malaise : il a peur de trahir la pensée de ses collègues, notamment en ce qui concerne les discours sur les risques. Plus généralement, les experts sont en grande majorité déçus et désengagés de la construction finale, l'expertise se voulant collectivement « sans point de vue », la neutralisation fait qu'aucun expert ne se retrouve finalement dans l'expertise.

Pour conclure quant aux apports de cette enquête vis-à-vis de la problématique des paradoxes vécus de l'expertise, nous pensons qu'en l'absence de points de vue explicitement présentés comme tels, l'instrumentalisation par le pouvoir politique de l'expertise est dans ce cas potentiellement maximale. Nous pensons également que l'heuristique ouverte par le processus de neutralisation pour le débat public est faible, pour deux raisons : (i) la légitimation de l'expertise par le collectif (ce qui est issu d'une confrontation commune fait toujours plus "scientifique") se dissout dans la neutralisation en effaçant les points de vue singuliers et (ii) nous pensons qu'une controverse est par définition un débat mélangeant des points de vue singuliers autour d'une question, et l'absence de réflexivité communiquée et partagée publiquement ne permet pas l'enrichissement d'une *discussion*, dans la mesure où la discussion publique a besoin de confronter des discours situés, tant individuellement que collectivement. En revanche, pour les chercheurs eux-mêmes cette expérience d'expertise collective constitue à

l'évidence un espace de réflexivité quant au paradoxe de leur statut.

À l'aide de ce récit, j'ai pu construire une image d'un type d'expertise qui dépasse le modèle de la *neutralité*, parfois de manière non-explicitée comme telle par les chercheurs, qui procède par *neutralisation*.

3.3. *Récit d'une expertise engagée sur la filiation*

En janvier 2012, François Hollande, alors candidat aux élections présidentielles, s'engage, s'il est élu, à étendre le mariage et l'adoption aux couples de même sexe. Un mois plus tard, il se prononce également dans la presse en faveur de l'ouverture de la Procréation Médicalement Assistée (PMA) à ces mêmes couples. En ce qui concerne le mariage, dès le début du quinquennat (novembre 2012), la loi dite du Mariage pour tous fait l'objet d'un vif débat social et politique¹ pour être finalement adoptée le 23 avril 2013. C'est dans ce contexte politique tendu qu'en août 2013, la ministre déléguée à la famille, Dominique Bertinotti, commande à une sociologue un rapport d'expertise en vue de l'écriture d'une nouvelle "loi famille"². Il s'agit donc d'une expertise publique dans le sens où elle vise « à fournir au politique des conseils concernant le gouvernement (de telle ou telle population) à des fins non marchandes »³. Afin de caractériser dans un premier temps cette situation d'expertise, précisons qu'elle n'est pas *constituante* d'une institution, mais *mandatée*⁴ car l'expert intervient dans une position d'extériorité par rapport à l'institution-cadre.

Le rapport d'expertise en question, intitulé *Filiation, origines, parentalité. Le droit face aux nouvelles valeurs de responsabilité générationnelle*⁵, porte alors sur les origines et la parentalité, mais comporte également un discours global pour une réforme de la filiation, avec des sujets très controversés comme l'accès aux origines, la place familiale des beaux-parents, et des sujets déjà envisagés dans l'espace social lors des débats sur le mariage pour tous comme l'ouverture de la

1 Cervulle M et Julliard V. 2013. « *Différence des sexes* » et controverses médiatiques : du débat sur la parité au « mariage pour tous » (1998-2013) ; Cervulle M. 2013. *Les controverses autour du « mariage pour tous » dans la presse nationale quotidienne : du différentialisme ethno-sexuel comme registre d'opposition*.

2 Le cahier des charges du groupe de travail sera rendu public le 4 octobre 2013

3 Selon la définition de Garcia S. 2010. *Aux frontières de l'expertise. Dialogues entre savoir et pouvoirs*, chapitre *Savoir se rendre indispensable. La construction rhétorique du besoin d'expertise*.

4 Nous empruntons ce terme à l'esquisse de typologie proposée par Castel R. 1985. *Situations d'expertise et socialisation des savoirs*, chapitre *L'expert mandaté et l'expert instituant*.

5 Théry I et Leroyer AM. 2014. *Filiation, Origines, Parentalité. Le droit face aux nouvelles valeurs de responsabilité générationnelle. Rapport du groupe de travail Filiation, Origines, Parentalité*.

PMA aux couples de même sexe, ou encore la libéralisation de la Gestation Pour Autrui (GPA). C'est ainsi que le rapport débute :

« "Filiation, origines, parentalité" : la dénomination de notre groupe de travail résume la mission qui nous a été confiée. Elle comportait deux volets distincts et liés. Le premier était d'élaborer, dans la perspective d'une prochaine loi sur la famille, des analyses et préconisations sur deux thèmes précis : l'accès aux origines et la place familiale des beaux-parents. Le second était d'aller au-delà, et de proposer au débat public et politique une réflexion prospective sur la filiation en général. » [*Filiation, origines, parentalité* p13]

La sociologue en charge de présider le travail d'un groupe de réflexion interdisciplinaire réunit au total 26 personnes : juristes, sociologues, anthropologues, démographes, psychiatres/psychanalystes, médecins, épidémiologistes, historiens et politologue. Elle met en place une série de séminaires scientifiques thématiques afin de discuter entre les membres du groupe des différents éléments qui devront être communiqués, comme cela est affirmé clairement dans le rapport :

« De façon plus générale, il nous importe tout particulièrement, en tant qu'universitaires, qu'une mission d'expertise ne se limite pas à solliciter des propositions sur tel ou tel sujet particulier mais témoigne aussi de l'ambition de donner un horizon moins morcelé au débat citoyen, en permettant à des spécialistes de confronter au sein d'un groupe de travail, puis de rendre publiques par un rapport, les analyses d'ensemble qu'ils ont forgées au cours du temps. » [*Filiation, origines, parentalité* p13]

Cet extrait me permet de soulever une des particularités de cette enquête qui réside dans l'affirmation par le Président du Groupe (PG) d'une vision engagée de l'expertise, c'est-à-dire que, selon elle, le spécialiste est mandaté non seulement pour proposer une analyse scientifique et établir un diagnostic mais aussi pour s'engager sur des propositions pour l'action. Il est donc question d'argumenter clairement en faveur d'une option possible parmi d'autres. C'est pourquoi ce modèle suppose la pluralité des expertises. Si le modèle de l'expertise en démocratie est la pluralité, il s'agit ici de produire un seul document à plusieurs. Il est assumé dès le départ que le rapport dans sa version finale fera apparaître les points d'accord et de désaccord du groupe, et que la responsabilité des propos sera assumée par le PG et son rapporteur, bien qu'aidés dans la rédaction globalement par un secrétariat scientifique composé de deux chercheurs et par certains membres du groupe concernant des passages précis relevant de leur domaine propre. Il en est de même pour la communication publique du rapport qui

sera quasiment entièrement à la charge du président. Ceci soulève un premier paradoxe apparent que j'interroge : le rapport d'expertise s'appuie sur un travail collectif, mais sa communication est en pratique déléguée à une personne.

Je propose dans un premier temps le récit de la construction/discussion de l'expertise en fonction de l'agenda politique, des mouvements sociaux et des luttes de pouvoir. En effet, à partir de janvier 2013, suite à un changement de perspective politique de la Présidence de la République et du gouvernement, notamment concernant l'ouverture de la PMA aux couples de même sexe, le président du groupe est sollicitée à plusieurs reprises par le gouvernement pour reculer la publication du rapport. Nous verrons comment la crainte d'un remaniement ministériel, avec une potentielle censure par le gouvernement sur la publication du rapport comme Épée de Damoclès, a influencé non seulement les choix stratégiques de communication du groupe – par crainte de voir son travail délégitimé –, mais également le processus de construction de l'expertise, notamment lors de la rédaction du rapport.

L'aspect collectif des représentations, notamment lors de la recherche d'un consensus, engage des conflits de représentations, représentations plus ou moins partagées dans une communauté.

C'est pourquoi nous utilisons le concept de *représentations sociales*¹. D'un point de vue communicationnel, les représentations sociales sont fonctionnelles dans la mesure où elles orientent la conduite des communications. Or, les situations d'entretien sont typiquement des situations de communication sociale, des moments de circulation du savoir. Cette dimension communicationnelle met en évidence le fait que les représentations sociales sont à la charnière du collectif et de l'individuel et qu'elles s'actualisent en situation de communication². Les représentations sociales sont à la fois les processus (ou interactions) et les produits (ou objets) de ce processus ; elles sont à la fois mobilisées, et à la fois produites au cours de ce processus de communication. Cette définition « implique le fait que rien ne peut être saisi en dehors des phénomènes de communication, et que la représentation sociale est sa propre actualisation en contexte. »³.

L'objectif d'atteinte d'un consensus engendre différents types de représentations en conflits. Nous verrons que le groupe a dû s'entendre a minima sur un inter-langage commun pour s'accorder sur la production de ce rapport. Il s'agira donc ici dans une deuxième partie d'essayer de comprendre comment un groupe de 26

1 Sur le concept de représentation sociale, voir Moscovici S. 1961. *La psychanalyse son image et son public* ; Jodelet D. 1989. *Les représentations sociales*.

2 Le Marec J. 2002a. *Ce que le « terrain » fait aux concepts : Vers une théorie des composites*.

3 Le Marec J. 2002a. Déjà cité

chercheurs provenant d'univers culturels distincts se sont mis en accord sur un texte commun. J'interroge ainsi la diversité des représentations épistémiques des acteurs, leurs représentations sur ce que doit être une expertise en démocratie et son public, ainsi que sur les raisons de communiquer, et ce qui fonde pour les acteurs la légitimité de leur travail. Autrement dit, il s'agit de comprendre la façon dont les chercheurs ont vécu ce travail collectif et le sens qu'ils donnent à sa portée politique. Je déplacerai ici la question de la légitimité de l'expertise, que je peux qualifier de légitimité assignée, largement étudiée par les études de sciences et la sociologie de l'expertise¹, vers celle de la légitimité vécue des acteurs. Il s'agit notamment de questionner leur représentation de la responsabilité sociale du chercheur, entendue comme leur conception des liens qu'ils entretiennent avec le reste de la société.

Cette enquête a été identifiée par Grégoire Molinatti, alors en délégation à l'EHESS de Marseille où travaillait le président du groupe. Cette proximité m'a permis d'obtenir la confiance de certains experts, que je remercie, puis d'entrer aisément en contact avec 12 membres du groupe d'expertise rencontrés². L'enquête a débuté en octobre 2013, pour finir en mai 2016, et a donné lieu à une première publication soumise³. Pour construire le récit de l'élaboration de cette expertise dans son contexte social, j'emprunte des éléments saisis en entretiens, recoupés avec le suivi d'échanges de mails au sein du groupe ainsi qu'avec les compte-rendus des réunions internes, les prises de parole des acteurs lors de réunions ou de communications publiques, comme le suivi de la couverture nationale de la presse généraliste. Les pratiques sont saisies via la parole des acteurs en entretien, observées lors de la participation à des réunions publiques, et confrontées aux compte-rendus des réunions internes au groupe ainsi que dans certains échanges de mails.

3.a. *Construction d'une stratégie de communication pour s'imposer dans l'espace public*

L'objet de cette sous-partie est de montrer les stratégies de communication mises en place – légitimant cette expertise singulière qui prône le pluralisme –, stratégies observées dans les discours, les pratiques et les représentations sociales des

-
- 1 Collins HM et Evans R. 2002. *The third wave of science studies : Studies of expertise and experience*. Ou encore la note critique qui présente et discute trois ouvrages qui ont marqué au cours de ces dernières années le débat sur l'expertise : Lima L. 2009. *Les frontières de l'expertise*.
 - 2 Certains ne m'ont pas répondu, d'autres ont refusé, mais je pense cependant avoir suffisamment "saturé" cette enquête.
 - 3 Birgé R et Molinatti G. 2017, en relecture. *La Publicisation d'une expertise collective comme engagement politique : exemple du rapport Filiation, Origines, Parentalité (2013)*.

acteurs. Nous verrons que le processus de construction de connaissances lors de cette expertise est dépendant de l'agenda politique, lui-même en étroite interaction d'une part avec la mobilisation sociale, et d'autre part avec la constitution de cette expertise. En effet, je mettrai en évidence cette circularité en argumentant que (i) l'agenda politique des gouvernements du président Hollande s'ajuste en fonction de la mobilisation sociale au sujet de la loi famille et que (ii) les logiques politiques, qui intègrent le processus de publicisation, agissent directement sur la construction de cette expertise, ce qui oblige le groupe d'expert à ajuster ses stratégies de communication afin de maximiser la légitimité de cette expertise et donc de peser dans les négociations. Les ajustements se traduisent à plusieurs échelles : au sein de l'organisation interne du groupe d'experts, dans la communication avec le politique, et dans la stratégie de publicisation institutionnelle et médiatique du rapport.

Pour comprendre la désignation du président du groupe d'expertise par le gouvernement, et donc la légitimité assignée, il est nécessaire de comprendre la notoriété de la sociologue. En 1998 déjà, Élisabeth Guigou, alors ministre de la justice du gouvernement Jospin, lui avait commandité un rapport préconisant de nombreuses réformes du droit de la famille¹. Par ailleurs, cette sociologue du genre et de la famille est intervenue à de multiples reprises dans la vie scientifique et politique au moment des débats sur le mariage pour tous². C'est ainsi qu'en avril 2013, elle se voit "récompensée" par la légion d'honneur pour la reconnaissance de son engagement dans les débats sur le mariage pour tous. En effet, outre sa réponse aux sollicitations des politiques, cette sociologue participe activement aux débats. Elle coordonne par exemple une réponse à l'expertise de l'Union Nationale des Associations Familiales³ qui s'oppose au projet de la loi sur le mariage pour tous ouvrant l'adoption pour les couples de même sexe. Le 16 janvier 2013, elle organise un colloque à l'EHESS de Paris avec d'autres universitaires afin de défendre le projet de loi, ce qui donnera lieu à la publication d'un ouvrage collectif sur le sujet⁴. C'est dans ce sillage que le cabinet de Dominique Bertinotti, alors ministre de la famille, sollicite pour la première fois la sociologue en août 2013. Après quelques échanges avec les conseillers de la ministre, la future présidente rencontre fin août/début septembre D. Bertinotti pour négocier les conditions de la commande institutionnelle. La sociologue accepte sous certaines conditions : la

1 Théry I. 1998. *Couple, filiation et parenté aujourd'hui : le droit face aux mutations de la famille et de la vie privée*.

2 Directement auprès de la ministre de la justice Christiane Taubira, et publiquement, devant l'Assemblée Nationale et le Sénat.

3 UNAF. 2012. *Les questions du mariage, de la filiation et de l'autorité parentale pour les couples de même sexe*.

4 Théry I. 2013. *Mariage de même sexe et filiation*.

rédaction d'un rapport sur les origines et la parentalité, mais également un discours global sur la filiation¹ ; une liberté d'expression totale sur les propositions ; une liberté dans le choix de la composition du groupe de travail ; et – ce qui nous intéresse particulièrement ici – que le rapport soit rendu public². Cette publication a toujours été au centre des préoccupations des membres du groupe, comme en témoigne le premier compte-rendu interne de réunion du groupe où les interrogations à ce sujet occupent une large place.

Selon le président du groupe, la ministre avait un projet de loi qu'elle voulait valoriser en ayant la caution d'une expertise scientifique, légitimant ainsi ses choix politiques. La sociologue précise :

« Je voulais faire [un rapport collectif conséquent] parce que je savais que la crédibilité du rapport était en rapport avec son sérieux. Ce sont des sujets très passionnels, et si on ne se donnait pas la peine de refaire un historique détaillé, avec des références juridiques détaillées, des propositions, de les expliciter,... le rapport ne serait pas pris au sérieux. C'est la crédibilité de la place des sciences sociales qu'on jouait à travers le type de document qu'on donnait. [...] j'ai eu tout ce que je voulais. Il n'y a pas eu besoin de faire des compromis [...] C'était tendu entre les ministres depuis le début, mais on était à l'écart de ça. Pas de pression politique. Elle a donné la mission, on a travaillé de façon totalement libre. [...] Depuis le début, c'était tendu entre les ministères, mais on était relativement à l'écart de ça. » [le président, entretien]

Dans un premier temps donc, les relations entre le pouvoir et les chercheurs semblent tout à fait sereines. Le président choisit son rapporteur et les membres du groupe de travail. Au final, 26 personnes seront impliquées dans cette expertise³. Le choix de la composition de ce groupe est particulièrement lié au statut engagé de l'expertise. En effet, quand elle souligne « on ne se lance pas dans l'aventure avec n'importe qui », le président dessine un horizon politique et choisit des personnes susceptibles d'être d'accord sur un socle qu'elle juge essentiel, comme l'ouverture de la PMA aux couples de même sexe, ou d'être dans une posture de discussion sur le fait de donner des droits aux enfants nés de GPA à l'étranger. Si tout porte à croire – à commencer par le choix de la part du ministère d'un

-
- 1 Selon le président, il n'y avait pas d'ambiguïté sur le fait que le rapport irait au-delà de la stricte loi famille et qu'il serait une somme de propositions pour la filiation, notamment concernant l'ouverture de la PMA aux couples de même sexe et la potentielle légalisation de la GPA.
 - 2 Concernant les conditions matérielles de travail, aucun participant du groupe n'a été rémunéré, mais le commanditaire a pris en charge quelques frais (de transport par exemple) et mis à disposition des locaux pour les réunions.
 - 3 9 juristes, 3 sociologues, 4 anthropologues, 1 démographe, 2 psychiatres/psychanalystes, 2 médecins (dont un gynécologue praticien), 1 épidémiologiste, 1 historienne et 1 politologue.

gouvernement socialiste en faveur d'une sociologue dite "engagée" – que le groupe est globalement de "gauche" sur l'échiquier politique français, de nombreux membres m'ont confié avoir des doutes sur l'orientation politique d'autres membres. Le positionnement politique ne semble donc pas être un critère pertinent à prendre en compte dans l'étude de cette expertise.

3.b. Le changement d'agenda politique conduit au changement du statut de l'expertise, et ainsi à la mise en place de nouvelles stratégies de communication

Le 4 octobre 2013, le cahier des charges officiel du commanditaire¹ est rédigé suite aux négociations avec le président. Il s'ensuit une conférence de presse présentant les groupes de réflexion constitués dans le cadre de la préparation de la loi famille², dont la discussion à l'Assemblée est prévue pour mars 2014. L'information est relayée dans la plupart des journaux généralistes français³. Par la suite, la ministre D. Bertinotti prévoit une réunion afin de faire un point, et demande au président de rédiger une « note d'étape ». La ministre annonce alors qu'il n'est pas acceptable de parler de l'ouverture de la PMA au vu du contexte social et politique tendu qui a conduit à retirer la PMA du projet de loi famille. Bien qu'il ait été prévu dès le départ que cette question serait abordée et que le point de vue exprimé dans le rapport n'implique que sa présidente et son rapporteur, il semble alors trop délicat pour la ministre d'évoquer des sujets controversés qui risqueraient d'être mal interprétés par l'opinion publique, à savoir interprétés comme la parole de la ministre. Ce point a été, selon le président, pris en compte dans la rédaction du rapport :

« On était conscient de cela. On était prêts (et on l'a fait) à tenir compte de ce risque. On a bien fait le distinguo : pour la filiation d'une part, et pour la loi famille d'autre part. On a clarifié le rapport pour éviter les lectures tendancieuses, sachant qu'on ne peut pas les éviter. ».

Ce que soulignent la réaction du gouvernement et la justification du président, c'est le statut particulier accordé à l'expertise et plus généralement aux discours scientifiques révélant une conception ne remettant pas en question la légitimité de l'expertise scientifique. Dès le départ, l'expertise est considérée par sa présidente comme engagée, comme un point de vue parmi d'autres, et, par le gouvernement, comme une activité de conseil et non de décision, lui donnant dès lors une liberté totale d'expression. Mais finalement, une modification du calendrier politique fait craindre au commanditaire une mésentente au sujet du statut de cette expertise,

1 Disponible dans le rapport final Théry I et Leroyer AM. 2014. *Filiation, Origines, Parentalité. Le droit face aux nouvelles valeurs de responsabilité générationnelle. Rapport du groupe de travail Filiation, Origines, Parentalité.* p7.

2 Il y aura 4 groupes de réflexion au total.

3 Libération en fait sa Une du 28 octobre 2013 : *Un statut unique pourrait vite se révéler un piège.*

spéculant que le “public pense que” la parole de l'expert puisse se confondre avec celle du commanditaire, donc du gouvernement. Cette attitude ne fait que confirmer cette conception habituelle de l'expertise, elle la rend “positive” : les experts ne sont plus des conseillers mais deviennent ceux qui savent, ceux qui doivent être écoutés et dont les recommandations devraient être suivies.

Dès le départ – et cela se confirme dans les entretiens – il est clair que la responsabilité des propos tenus dans le rapport serait imputée uniquement au président et au rapporteur du groupe de travail. La rédaction s'appuie alors sur des discussions collectives avec l'ensemble des membres du groupe de travail lors d'une série de cinq séminaires collectifs ainsi que sur des auditions d'associations. Des passages précis ont été co-écrits avec des membres du groupe.

« Et après, sur chacun des sujets, au moment où il fallait trancher sur des points qui n'avaient pas été entièrement tranchés avant, ou quand il fallait trouver la bonne traduction de ce qui avait été décidé par le groupe (mais avec manque de maturation), on ne s'adressait pas à tout le groupe, mais on s'adressait aux personnes impliquées sur ces sujets-là. ».

Pendant, certains éléments du rapport n'ont jamais été discutés en réunion. Finalement, seule le président et le rapporteur ont pris la responsabilité du document, ce que les membres du groupe de travail m'ont confirmé avoir accepté comme règle explicite. Le président a également pris en charge l'ensemble des négociations avec le pouvoir et la communication publique du rapport. Ce point est également collectivement accepté, mais les membres ont confirmé lors des entretiens que cette règle était implicite. Lors de la réunion avec D. Bertinotti en décembre 2013, il a été convenu que le rapport pourrait être rendu public le 15 janvier 2014 – date qui fut une nouvelle fois reportée au 29 janvier de la même année. Concernant les relations avec le pouvoir, le président a dû prendre certaines décisions seule et en informer le reste du groupe à posteriori, ce qui a conduit à des tensions au sein du groupe.

Début janvier 2014, 40 députés UMP ont déposé une proposition de loi afin d'interdire la PMA aux couples de lesbiennes ; il s'ensuit, à l'annonce par D. Bertinotti le 16 janvier, un report du vote de la loi famille en avril. En réalité, selon le président, tout était bloqué depuis 10 jours par Matignon et l'Élysée qui souhaitaient, pour chacun des sujets, que les commanditaires expriment très clairement leurs propositions au moment où les rapports seraient rendus publics.

Pour résumer, le rapport ne peut pas être rendu public sans que le politique ne sache le contenu de la loi famille. Cet élément confirme le changement de statut accordé à l'expertise par le politique en manœuvrant pour que les plans de communication entre le politique et les experts coïncident. C'est ainsi qu'il est demandé une nouvelle fois au groupe le report de la publication du rapport en

février, alors que tous les moyens logistiques et matériels sont prêts. La manœuvre du président et du rapporteur du groupe est explicite : afin de garantir la publicisation du rapport, le groupe doit être irréprochable sur ses engagements. L'engagement du groupe est de ne pas communiquer d'une manière ou d'une autre les propositions du rapport qui pourraient ne pas correspondre au temps politique. C'est donc afin d'éviter toute « fuite » vers l'extérieur que des parties entières du rapport sont maintenues confidentielles par le président et le rapporteur, les autres membres du groupe ne pouvant dès lors plus le consulter dans son intégralité pour le critiquer. Il s'avère que cela a été source de tension dans le groupe : certains n'ont pas cautionné cette retenue, d'autres ont proposé de publier le rapport malgré les consignes du gouvernement, et d'autres encore ont recommandé de suivre les recommandations du ministère à la lettre. Par ailleurs, il s'avère que la presse a tenté de rentrer en contact avec les membres du groupe afin d'obtenir des informations sur le contenu des propositions avancées dans le rapport. La presse a fait pression, mais les consignes imposées par le président au groupe sont claires : « silence total ». En parallèle, la pression sociale est au plus haut point, en témoigne le « jour de colère » du 26 janvier 2014 à l'encontre du gouvernement¹. D. Bertinotti confirme une nouvelle fois publiquement qu'il ne sera question ni de PMA, ni de GPA, ni même de retranscription des actes de naissance dans l'état civil français d'enfants nés de GPA à l'étranger. Début janvier, deux manifestations sont organisées : à Paris contre le projet de loi anti-IVG prévu en Espagne, et nationalement une « Manif pour tous » qui réunit près de 100 000 personnes contre la loi famille et *l'ABCD de l'égalité*². Le lendemain, le ministre de l'intérieur Manuel Valls annonce que le gouvernement « s'opposerait à des amendements parlementaires » sur la GPA et la PMA lors de l'examen de la loi famille (rappelons que F. Hollande y était pourtant favorable au début de sa mandature). Le gouvernement (et non D. Bertinotti) annonce le report du vote de la loi famille à 2015, ce qui concorde avec le CCNE³ qui décide lui aussi de retarder son avis en

1 On peut lire sur le manifeste du site <http://www.jourdecolere.com/le-manifeste/> : « Nous avons tous au moins une raison d'être en colère contre ce gouvernement qui : n'écoute pas le peuple, matraque les contribuables, affame nos paysans, enterre notre armée, libère les délinquants, déboussole nos enfants, pervertit notre système scolaire, réduit nos libertés, assassine notre identité, détruit nos familles » Jour de colère. 2014. *Le manifeste*.

2 *L'ABCD de l'égalité* est un programme d'enseignement proposé par la ministre des Droits des femmes et dont l'objectif est de lutter contre le sexisme et les stéréotypes de genre. Le rendu public du dispositif a conduit à une controverse sociale, les opposants dénonçant « l'enseignement de la *théorie du genre* ».

3 Comité consultatif national d'éthique (CCNE), consulté par saisie ou auto-saisie, permet de donner des avis sur des problèmes éthiques soulevés par le développement des sciences en biologie, médecine et domaines de la santé. Or le 24 janvier 2013, le CCNE s'auto-saisit de la question de l'ouverture de la PMA aux couples de même sexe. Ce comité va d'ailleurs demander au législateur la tenue d'états généraux de la bioéthique sur ce sujet. Le lendemain, le président Hollande saisira lui-même le CCNE.

2015. Le 9 février, une polémique éclate sur le genre qui est abordé dans des supports conseillés par l'éducation nationale¹. À ce stade, plusieurs polémiques se recoupent dans l'espace public autour du genre, et certains membres du groupe prennent part activement à ces controverses en parallèle de leur travail au sein du groupe d'expertise.

Le 9 février, D. Bertinotti demande en urgence le rapport qui sera rendu dans les 24 heures. La raison, selon le président, est que la ministre avait besoin du rapport parce qu'après la suppression du projet de loi famille, Matignon a décidé de s'en occuper. Mais la ministre ne connaissait que quelques propositions du rapport. Elle assure alors qu'elle donnera l'autorisation de le rendre public courant avril. La stratégie des responsables du groupe reste constante : être le plus fiable possible pour gagner en crédibilité, ne rien avoir à se reprocher, et ainsi exiger du ministère qu'il tienne lui aussi ses engagements concernant la publicisation du rapport. D. Bertinotti promet une nouvelle fois la publication, « Mais peut-on la croire ? Sera-t-elle encore en place ? ». Car en effet, il faut tenir compte d'un élément important dans l'agenda politique : les municipales de mars 2014² qui pourraient engendrer un remaniement ministériel (ce qui sera d'ailleurs confirmé). En effet, Bertinotti annonce qu'il n'y aura pas de publicisation du rapport pour ne pas perturber les stratégies politiques électoralistes des municipales, mais le groupe craint que la ministre sorte du gouvernement suite aux élections et à un remaniement, ce qui conduirait à l'enterrement du rapport alors non remis au ministre. Afin de ne pas se décrédibiliser, l'objectif est toujours le même pour le président et le rapporteur : maintenir le rapport dans un état le plus confidentiel possible, ce qui conduit à la remise du rapport à D. Bertinotti alors même que tous les membres du groupe de travail n'y ont pas eu accès. Il se trouve, selon plusieurs membres rencontrés en entretien, que lors de l'élaboration du projet de loi sur le mariage pour tous, des fuites vers la presse ont eu lieu depuis le ministère de la justice alors que le projet n'était pas abouti.

« Si il y a une fuite de mauvaise intention, on va tout de suite nous accuser. Du coup si ça fuit, il faut qu'on puisse dire à la ministre "c'est pas nous". [...] La presse nous harcèle depuis des semaines ! Du coup, on attend avant de rendre le rapport aux membres du groupe de travail. C'était très difficile à dire, et dans le groupe, certains l'ont très mal pris ! »³

1 Le livre illustré pour enfants intitulé *Tous à poil !* (Franek C et Daniau M. 2011) traitant de la nudité, proposé par l'académie de Grenoble et recommandé par l'*ABCD de l'égalité* à titre de document pédagogique a été fortement critiqué par Jean François Copé.

2 Premier tour le 23 mars, deuxième le 30 mars.

3 Précisons tout de même que les responsables du groupe ont contacté les membres du groupe un par un pour leur donner les dix principales propositions et s'assurer qu'il n'y avait pas de très gros désaccords.

Il est prévu pour le 8 mars que Ludovine de La Rochère, alors présidente de la Manif pour Tous, présente 38 propositions pour la famille suite à l'organisation du *Grenelle pour la Famille*¹ : c'est ainsi que le cabinet du ministre de la famille réagit et demande expressément au groupe d'experts de ne surtout pas rendre public le rapport avant cette date afin d'éviter de raviver la polémique. Cependant, les responsables du groupe décident de programmer un colloque public à l'EHESS de Paris le 9 avril pour la publication du rapport, sans l'aide du ministère². Plus précisément, elle l'impose au ministère, mais respecte la règle de ne pas dévoiler cette date avant le 3 mars. Cela fait réagir certains membres du groupe, soucieux de rester dans la légalité : « Prudence ! Ne sortons pas le rapport tous seuls. ». Des tensions naissent au sein du groupe qui ne vit les négociations avec le pouvoir qu'à travers les retours de mails de ses responsables officiels : le président et le rapporteur.

La stratégie de communication ne s'arrête pas là. En effet, des "rumeurs circulent", et il paraîtrait, pour le président et certains membres du groupe, que des circulaires internes soient envoyées au sein du gouvernement en s'appuyant sur la feuille d'étape remise en décembre à Bertinotti. « Du coup, le rapport est utilisé sans qu'on ne l'ait et qu'on puisse le rendre ! ». En réaction le président souhaite prendre les devants et monter les échelons en contactant directement Matignon (ce qui sera un échec), puis fait jouer ses relations afin d'obtenir un rendez-vous directement avec l'Élysée. Le 21 mars, elle obtient le feu vert de l'Élysée pour l'organisation du colloque du 9 avril à l'EHESS. Deux éléments permettent de comprendre la réaction de Matignon : d'une part, les relations entre le ministère de la famille et de la justice semblent difficiles³, et d'autre part, l'Élysée avait en sa possession le rapport Filiation mais dans une version tronquée (selon le président,

1 Manif pour Tous. 2014. "*Grenelle de la famille*" : la Manif pour Tous avance 38 propositions.

2 Dans un mail interne au groupe, elles annoncent ceci : « nous sommes heureuses de vous informer que nous avons pris la décision d'organiser le 9 AVRIL prochain, de 18h à 21h, le colloque de présentation de notre rapport qui avait été prévu fin janvier, à Paris à l'EHESS et en collaboration avec Paris 1, et que nous avons dû annuler. Notre rapport a vocation, nous a-t-on dit, à être rendu public début avril. Si par aventure ce n'est pas le cas, eh bien, nous prendrons la responsabilité de le rendre public ce jour-là, nous-mêmes. Nous pensons en effet qu'ayant supporté de voir la remise de notre rapport repoussée 4 fois, puis la promesse formelle de sa publicité le jour de la remise foulée aux pieds, qu'ayant montré depuis janvier la plus scrupuleuse loyauté à l'égard de notre commanditaire en gardant un silence absolu face à la presse, mais n'ayant toujours pas pu obtenir à ce jour de date ferme de publication (!!), décider de rendre notre travail public quoi qu'il arrive est maintenant une issue ultime de dignité que chacun pourra très bien comprendre. Nous espérons que nous n'aurons pas à en venir à une telle extrémité »

3 Compétition entre la ministre Taubira, alors garde des sceaux, qui occupe tout l'espace médiatique depuis le mariage pour tous, et Bertinotti issue d'un plus petit ministère et qui cherche une existence politique.

D. Bertinotti ne voulait pas que toutes les propositions circulent). Le président annonce alors à l'Élysée que la ministre ne donne qu'un rapport « censuré », qu'elle fait de la « rétention d'informations », ce qui permet d'obtenir l'accord de la publicisation du rapport. Il est convenu ceci avec l'Élysée : pas de communication avant le second tour des municipales le 30 mars.

3.c. *L'orchestration de la stratégie de publicisation*

Sans l'aide du ministère donc, l'EHESS de Paris (en coopération avec l'Université de Paris I) et le groupe d'experts prennent en charge la médiatisation du rapport lors d'un colloque public. L'autre problème est celui de la pression des mouvements sociaux, notamment de la Manif Pour Tous. La question n'est pas de savoir s'il faut les inviter, mais d'éviter qu'ils ne viennent en masse, les places étant limitées. La stratégie mise en place est de s'inscrire au colloque en ligne, via le site de l'EHESS, mais d'ouvrir les inscriptions par « cercles » et « réseaux » : dans un premier temps, ouvrir les inscriptions aux membres des associations et aux membres de l'EHESS, puis dans un second temps ouvrir les inscriptions au public. Je retiens de cette publicisation – à laquelle j'ai pu assister – qu'une des conséquences de ce « verrouillage » a été l'absence totale de contradicteurs ; certains membres du groupe ont ainsi qualifié en entretien cette réunion publique de « grand messe ».

Par ailleurs, l'EHESS a prévu un service de sécurité à l'entrée du colloque en cas de débordement, ce qui ne s'est pas produit. Ces éléments montrent encore une fois la maîtrise et la professionnalisation de la communication des responsables du groupe.

Courant mars, le président négocie avec une journaliste du quotidien *Le Monde* l'exclusivité. Elle lui fournit donc le rapport pour donner les moyens à la journaliste de rédiger un article de fond. Pour le président, l'idée d'une exclusivité avec un journal est de « faire du fond », et donner en plus le rapport en dernière minute aux autres journaux avec un embargo commun pour orchestrer une sortie médiatique commune. Il se trouve que le président a de très bonnes relations avec les journalistes et maîtrise son réseau dans cette sphère professionnelle, ce qui s'explique aisément par ses expériences antérieures (elle connaît certains journalistes depuis une quinzaine d'années).

Cependant, Rue89 ne respecte manifestement pas l'embargo et publie le rapport avant tout le monde, ce qui s'avère « finalement très bien pour nous. [...] On peut arriver à mettre tout le monde d'accord si on fait attention aux journaux du soir, journaux du matin. J'avais dit *Le Monde* d'abord. Ce qui s'est passé : tout avait été prévu pour le matin (de façon à avoir France Culture). Mais Libé l'a sorti aussi dans la foulée de Rue89. Ça a fait un écho énorme. ». Elle maîtrise ainsi parfaitement la

communication et la temporalité des médias, ce qui traduit une forme de professionnalisation à la communication médiatique, bien qu'elle n'y ait pas été spécifiquement formée.

Alors qu'elle maîtrise parfaitement les relations avec les journalistes depuis longtemps, cela est moins le cas avec les réseaux sociaux tels Facebook. Vers janvier 2013, deux militants associatifs qu'elle ne connaît pas prennent l'initiative de créer une page publique sur la personnalité du président. Elle leur propose de gérer sa page publique en son nom ; à savoir qu'ils ont alors la possibilité technique d'écrire des posts en son nom. C'est ainsi qu'une partie de sa communication publique est déléguée à des militants associatifs¹. En suivant régulièrement l'évolution du compte depuis janvier, il me semble intéressant de voir son "ancien" contenu croître avec le temps ; en effet, avant notre entretien, le président n'était pas conscient de la facilité qu'il y a à créer de l'information anti-datée sur un tel réseau social : il est ainsi aisé de donner (volontairement ou inconsciemment) à voir un site dynamique et enrichi depuis une longue période.

Au sein du groupe d'experts, les relations avec les journalistes sont diverses et variées. Certains chercheurs ne communiquent jamais, d'autres sont très souvent médiatisés. Certains sont très mécontents de leur relation avec les journalistes, d'autres beaucoup moins². Mais tous ceux rencontrés sont assez unanimes sur la bonne qualité de la couverture médiatique de cette expertise ; et ils le sont d'autant plus avec la stratégie de communication publique orchestrée par les responsables du groupe. Le président est globalement satisfaite, même lorsqu'elle intervient dans des journaux à la ligne éditoriale idéologiquement opposée à ses opinions (elle se définit comme de *gauche*).

Mais comment fait-elle pour gérer la communication d'un rapport collectif dont la responsabilité est assumée par seulement deux personnes ? La question se pose notamment dans sa tribune de Libération du 23 juillet 2014 intitulée *GPA : pour un débat argumenté et respectueux des personnes*. Dans le bandeau, la sociologue est présentée à la fois comme directrice d'études à l'EHESS, et comme présidente du groupe de travail. Or, il n'est pas évident d'incarner ces deux postures (professionnelle et porte-parole d'un rapport d'expertise), surtout quand les avis divergent. C'est le cas de la légalisation de la GPA : le rapport ne tranche pas, mais personnellement le président est favorable à une « GPA éthique ». Mais, du point de vue de la communication de l'expertise, la question de la gestion des rapports

1 Au fur et à mesure l'organisation s'est rodée : le président a créé un compte privé où elle a appris à poster des informations ou ses prises de positions, ce qui est une source d'information fiable pour les militants afin d'enrichir le compte public.

2 Idem avec leur opinion sur leur expérience avec les médias (que ce soit au niveau de leur expérience des relations avec les journalistes ou au niveau du jugement rendu sur le travail final des journalistes).

individus/collectif reste ambigu¹.

[Le chercheur militant, un peu fatigué, intervient le temps d'un court aparté.]

Concernant mon point de vue sur la controverse, je me considère comme anti-sexiste, à savoir que je défends l'indifférenciation en droit, que le sexe ou le genre ne soit mentionné dans le droit qu'en dernier recours. Je suis favorable à la légalisation de la PMA pour tous ainsi qu'à la GPA, ma position ayant changé au cours de l'enquête (j'étais au départ farouchement opposé à la GPA). J'y suis tellement favorable aujourd'hui que je me mets à distance d'un certain type d'écologisme naturalisant, ce qui me permet de faire un lien entre ma position sur la controverse OGM et la controverse sur la filiation. « Que ce soit pour les couples homosexuels ou hétérosexuels, que ce soit sur le végétal, l'animal et a fortiori sur l'humain, je suis contre toute manipulation sur le vivant », déclare le député européen d'Europe Ecologie Les-Verts José Bové le 30 avril 2014 dans l'émission radiophonique face aux chrétiens². Le 30 avril 2014 la controverse autour de la PMA bat son plein, et cette phrase vise à rapprocher, voir à confondre, PMA et OGM, sous la bannière négativement connotée de « manipulation du vivant ». La malheureuse confusion, volontaire ou non, est intéressante car elle est double : d'un côté tous les types de PMA sont mis au même niveau (insémination artificielle, fécondation in vitro, GPA, etc.), de l'autre les OGM en laboratoire à des fins de recherches (thérapeutiques par exemple) et les plantes transgéniques destinées à l'alimentation humaine (directement ou indirectement en servant de nourriture au bétail) sont confondues.

Plus généralement pour le président, « la communication fait partie intégrante du travail d'expertise [...] C'est une partie, bien sûr. L'expert n'a pas le pouvoir. Tout ce qu'il a, on lui offre un terrain pour exposer des analyses [...] et des préconisations. Donc tout ce qu'il a intérêt c'est que ce soit le plus public possible ».

Comme l'indique une partie des membres du groupe d'expertise rencontrés, le rapport s'est construit de la même façon que leurs productions scientifiques

-
- 1 « Bien sûr, maintenant, j'ai un double statut. Du fait que j'ai présidé le rapport, ça pèse. Individuellement, je signe les pétitions en tant que sociologue, mais ça pèse du fait que j'ai rédigé un rapport sur le sujet en question. Mais ce n'est pas en tant que présidente que je le fais. »
 - 2 Propos reportés par Dominique Gerbaud dans le journal La Croix en 2014, « José Bové : <Opposé à la PMA> ».

habituelles – fonctionnement que nous sommes tentés de qualifier de *science normale*. La grande différence ici est que le groupe en tire des conclusions politiques et devient force de propositions singulières : c'est ce qu'ils nomment l'*engagement*, mais que je qualifie volontiers de *militantisme* dans la mesure où nous observons plutôt une forme de désengagement dans la communication et dans le statut accordé à l'expertise scientifique. En effet, dans les articles de presse où les membres du groupe se réfèrent au rapport, il est question de la nature de l'expertise comme « un collectif d'experts de très haut niveau », experts qui semblent sélectionnés uniquement sur leurs compétences scientifiques et universitaires et non sur des accointances politiques ou des affinités personnelles. Je retrouve cet aspect dans le rapport : il est surtout mis en avant les titres universitaires, les publications scientifiques, etc., mais l'entente épistémologique ou une réflexion collective sur ce que représente cette expertise ou même, plus généralement, l'expertise dans l'espace public est quasiment absente¹, et ce malgré les prétentions du groupe. Avec l'unique lecture du rapport, il est tout à fait envisageable de comprendre ce travail comme une expertise donnant un point de vue général – celui “des scientifiques” – et non singulier, bien que collectif, – se situant parmi une pluralité d'autres points de vue (et donc d'expertises) possibles.

Par ailleurs, la stratégie argumentative mise en place dans la presse semble s'appuyer sur un besoin d'objectivité :

« Si on veut déminer ce débat, aller vers l'apaisement, il faut non pas se taire mais parler. Parler de la famille, en allant au fond des choses, en expliquant. Pour que les fausses peurs soient dégonflées et que les malentendus soient levés, surtout sur les sujets qui fâchent ».

Cet exemple parmi d'autres sous-entend que les experts sont à même, non pas de délivrer un point de vue singulier, mais d'identifier des paroles « fausses ». Ailleurs, c'est la figure du militant qui est opposée à celui de la recherche scientifique :

« Je veux aussi souligner que notre rapport n'est pas militant. C'est un rapport universitaire, extrêmement fouillé, qui invite à renouer avec un débat posé, sans anathèmes, animé par le respect des personnes, et qui cherche à regarder le présent en le situant toujours dans le temps très long de l'histoire ».

Ainsi, s'il est dit explicitement au cours des entretiens et dans des écrits antérieurs que les propositions politiques synthétisées dans le document d'expertise produit sont une voie possible parmi d'autres devant être confrontée dans l'arène politique à d'autres expertises, ce qui est donné à voir est une figure assez “traditionnelle” de l'expertise. Ainsi, si une réelle réflexivité est mise en jeu par les acteurs de cette

1 Hormis quelques lignes dans l'introduction et une note de bas de page qui précise que des réflexions ont été menées sur ce sujet.

expertise au moment de la construction du rapport, leur regard sur le statut de l'expert en démocratie s'efface en situation de communication. Les acteurs se justifient la plupart du temps par le fait de n'y avoir pas songé (en témoignant en même temps de l'importance de l'aspect communicationnel), mais également par souci d'efficacité de la communication. C'est ainsi qu'entrent en conflit trois temporalités différentes : le temps de la construction du savoir, le temps du politique et le temps de la communication médiatique.

En effet, le processus de construction de connaissances lors de cette expertise est dépendant de l'agenda politique, lui-même en étroite interaction avec, d'une part la mobilisation sociale, et d'autre part la constitution de cette expertise.

[L'analyste décide de prendre la parole, armé de ses listes et de son schéma.]

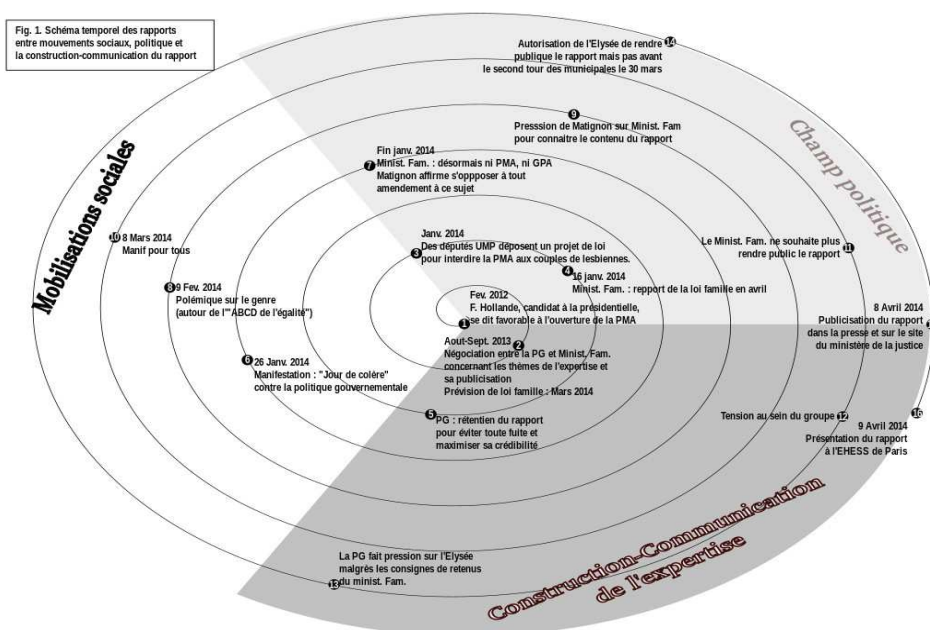


Figure 2. Schéma temporel des rapports entre mouvements sociaux, politique et la construction-communication de l'expertise filiation.

En effet, le schéma de la figure 2 montre (i) que l'agenda politique des gouvernements du président Hollande s'ajuste en fonction de la mobilisation sociale au sujet de la loi famille et (ii) que les logiques politiques, qui intègrent le processus de publicisation, agissent directement sur la construction de cette expertise, ce qui oblige le groupe d'experts à ajuster ses stratégies de communication afin de maximiser la légitimité de cette expertise et de peser dans les négociations. Les ajustements se traduisent à plusieurs échelles : au sein de l'organisation interne du groupe d'experts, dans la communication avec le politique, et dans la stratégie de publicisation institutionnelle et médiatique du rapport.

[L'acteur anthropologue reprend le relais]

3.d. La construction d'un consensus interdisciplinaire : l'entente

Notre définition de l'expertise proposée lors du récit de la première enquête accentue déjà ce que préfigure celle du dictionnaire : l'expertise, notamment parce que le savoir produit ne pré-existe pas, porte en elle un besoin de légitimation. Nous avons déjà montré comment toute la stratégie de communication, quasi-exclusivement entre les mains du président du groupe, est orientée vers un gain de crédit afin de peser dans les négociations avec le pouvoir exécutif. Un autre point que j'ai pu faire ressortir est que le crédit scientifique repose en partie sur l'aspect collectif du travail scientifique. Dans chaque discours médiatique, le président, et plus rarement les autres membres du groupe d'expertise, rappellent que le but du rapport a été de mettre en avant les consensus. Ce rappel est souvent fait très explicitement (« un rapport, c'est un travail collectif dans lequel on cherche le consensus »), mais également de manière implicite par l'usage de la première personne du pluriel (« nous avons donc obtenu... » ; « c'est une mission qui nous a été confiée... »). Il apparaît évident que des consensus ont été atteints lors de la rédaction de ce rapport, notamment celui de faire état des accords et des désaccords au sein du groupe (désaccords notamment au niveau de l'ouverture de la PMA aux femmes seules et à la légalisation d'une GPA éthique). Cependant, nous verrons qu'il y a de fortes disparités de représentations sociales sur plusieurs thématiques. Deux points ressortent des entretiens et de l'étude des comptes-rendus de réunions : (i) les cinq séminaires de travail qui ont jalonné le processus d'expertise ont été vécus comme des séminaires de recherche scientifique, et (ii) des conflits internes au groupe d'expertise (d'ordre "strictement scientifique", axiologique, ou issus de conflits de personnalités) ont ponctué à plusieurs reprises leur travail. La compréhension des entretiens fait ressortir très clairement des conflits disciplinaires, notamment entre certains juristes et les autres membres. Tous estiment que le droit a une place fondamentale dans ce travail car il s'agit de formuler des propositions de réforme du droit de la famille : à ce titre, la cohérence liée aux contraintes propres au droit est très importante. Prenons un exemple que nous simplifierons par souci de clarté : si on accepte une « GPA éthique » – définie entre autres par le fait qu'il n'est pas immoral qu'une femme puisse faire don d'une gestation à condition que les parents sociaux (ceux qui élèveront l'enfant) tissent un lien social avec la femme en question – on sera obligé de revoir la loi sur l'accès aux origines qui interdit le don non-anonyme. Cependant les membres du groupe n'ont pas les mêmes représentations du droit et de la place que doit avoir le droit dans la construction de cette expertise, et ces représentations divergent même d'un juriste à l'autre. Certains, qualifiés par d'autres comme plutôt

« conservateurs », utilisent volontiers la métaphore du « château de cartes » : on touche à un élément de l'ensemble, et toute la construction s'effondre. D'autres, s'estimant volontiers plus « progressistes », considèrent que le droit doit se soumettre à la volonté de ceux qui habitent la cité. D'une manière générale, les non-juristes rencontrés déplorent une forme d'autorité de la part des juristes (ou du droit, selon les représentations des acteurs) dans les discussions. Une posture assez communément partagée, notamment par les sociologues et anthropologues rencontrés, est qu'il faut connaître/comprendre « la réalité sociale » afin que le droit s'y adapte, sans pour autant en ébranler la cohérence. Le processus d'expertise collective a donc mis en tension l'observation de l'évolution des mœurs, le jugement éthique sur ces mœurs et l'encadrement des mœurs par le droit. Ce triptyque a fait l'objet de débats, comme en témoignent les compte-rendus de réunions internes où plusieurs représentations s'affrontent : le droit a une fonction de régulation sociale et donc doit prendre en compte toutes les situations ; le droit ne doit pas aller à l'encontre des pratiques ; tout n'a pas vocation à être institué comme une norme de référence (la société a besoin de zones de non-droit). Pour résumer, il y a donc conflit de représentations épistémologiques et axiologiques sur la place du droit et la place de la « réalité sociale ».

L'objectif d'atteinte d'un consensus engendre différents types de représentations au niveau de l'*entente*, et de l'*accord*¹.

Pour résumer, on peut dire que l'entente est une condition de possibilité de l'accord : c'est un arrière-plan communément partagé qui fait que l'on dispose des mêmes catégories de pensée, des mêmes schémas de perception et d'appréciation au sein d'un univers social. Il faut une entente préalable pour pouvoir discuter et disputer, à commencer par le sens des mots, l'ordre du langage, l'intelligibilité des concepts. Il y a ici l'idée très wittgensteinienne selon laquelle même un désaccord requiert l'à priori d'un espace commun, d'une « forme de vie », d'une entente préalable dans le langage. En situation de controverse, les conflits de représentations sont d'autant plus vifs. Ainsi, nous postulons que le groupe d'expertise auquel nous nous intéressons a dû s'entendre à minima sur un inter-langage pour s'accorder sur la production de ce rapport. Il nous semble alors pertinent, pour comprendre la construction de cette expertise collective qui mobilise des chercheurs de disciplines très différentes, de mobiliser le cadre théorique de la *trading-zone* introduit par Galison², entendu comme des lieux/emplacements dans lesquels des communautés avec de profondes divergences de représentations gèrent leur communication. Le problème de départ est celui de l'incommensurabilité des paradigmes de Kuhn³ : pour Galison, les paradigmes scientifiques ne sont pas si monolithiques, et la métaphore de la *trading-zone* permet d'expliquer comment se gère la

- 1 Selon ma ré-interprétation de la grille de lecture de Corroyer G. 2013. *Dictionnaire critique et interdisciplinaire de la participation*.
- 2 Galison P. 1997. *Image and logic: A material culture of microphysics*.
- 3 Tel qu'exposé par exemple dans *La structure des révolutions scientifiques* en 1983 [1962].

communication quand il y a incommensurabilité.

En fait, deux groupes peuvent s'accorder sur les règles d'échange même si ils attribuent des significations différentes aux objets échangés. Ils peuvent même être en désaccord sur la signification du processus d'échange lui-même. Néanmoins, le *trading-partenaire* peut négocier une coordination *locale*, malgré d'immenses différences globales¹.

Dans un article qui reprend à son compte ce concept², les auteurs construisent un modèle contenant deux dimensions selon lesquelles la *trading-zone* peut varier. L'axe 1 nommé *collaboration-contrainte* correspond au pouvoir mobilisé pour faire appliquer l'échange ; l'axe 2 nommé *homogénéité-hétérogénéité* correspond à ce qui amène de l'homogénéité dans une nouvelle culture.

D'après notre récit, nous pouvons déjà rendre compte d'une dynamique de la construction du consensus :

- (1) Le choix de la composition du groupe a été imposé par une seule personne.
- (2) Des réunions de travail ont été préparées en amont avec un planning de présentations et des échanges de documents de travail (souvent des articles de recherche). Il s'agit à ce moment d'une *expertise contributive*³ où chaque spécialiste apporte ses compétences propres à partir de son propre langage.
- (3) Des moments pendant les réunions entre les responsables du groupe et certains membres (notamment pour la rédaction) où les spécialistes acquièrent « une capacité à parler aisément le langage d'un domaine spécialisé et à hiérarchiser les connaissances disponibles, sans nécessairement avoir une pratique scientifique de ce domaine »⁴. A la lumière des entretiens que nous avons menés, ces moments de collaboration peuvent être qualifiés comme des *expertises interactionnelles* : en effet, toutes les personnes rencontrées estiment avoir changé d'avis sur plusieurs points suite à la confrontation avec des experts d'autres domaines, que ce soit sur des questions d'accès aux origines, d'ouverture de la PMA aux couples de même sexe ou aux femmes seules, ou encore sur la légalisation qui encadre la GPA.
- (4) La rédaction finale du document ainsi que sa communication sont chapeautées par les deux responsables du groupe qui confisquent temporairement par la contrainte (contrainte assumée et légitime d'après eux comme nous l'avons vu) aux autres membres du groupe la possibilité de contribuer à la rédaction ou à la critique du document dans sa totalité.
- (5) Les membres du groupe d'expertise rencontrés étant globalement satisfaits du

1 Traduit de Galison P. 1997. Déjà cité

2 Collins H, Evans R et Gorman M. 2007. *Trading zones and interactional expertise. Case studies of expertise and experience.*

3 Selon le concept de Collins HM et Evans R. 2002. *The third wave of science studies: Studies of expertise and experience.*

4 Calvez M. 2010. *Aux frontières de l'expertise. Dialogues entre savoirs et pouvoirs, Chapitre Expertise interactionnelle, expérience locale et connaissance tacite : Le cas des signalements de clusters de cancers.*

contenu du rapport, nous estimons qu'à partir de cultures très hétérogènes, les difficultés de collaboration ont été surmontées dans la construction d'une culture homogène (traduite dans le rapport) à l'aide d'une entente a posteriori sur un *inter-langage*.

Cette dynamique peut être expliquée tout d'abord par les intentions de départ du président du groupe qui assume une expertise engagée, s'appuyant sur un travail collectif mais dont la responsabilité du texte final lui incombe. Mais, comme nous l'avons abordé, cette dynamique a été rythmée par des facteurs extérieurs (politiques notamment) qui l'ont conduite à faire le choix (que j'imagine non-nécessaire) de l'exclusion de certains pendant la rédaction.

Cette enquête m'interroge également sur les processus de légitimation individuels et inter-individuels de cette expertise engagée qui résident dans l'idée de construction collective d'un propos. En interprétant les représentations sociales sur les volets des postures épistémiques, de la place de l'expertise en démocratie et de son public, ainsi que sur ce que doit être la communication des chercheurs, nous interrogerons l'articulation entre, d'une part, un accord commun autour d'un texte (le rapport d'expertise en question), et d'autre part, la mésentente des auteurs de l'expertise mise en évidence par la diversité des représentations mobilisées en situation d'entretiens individuels.

3.e. *La diversité des représentations sociales met en évidence d'importantes mésententes*

Le président du groupe défend une « expertise engagée », engagée dans le sens où cette dernière produit des analyses qui conduisent à se positionner sur le plan politique. Pour elle, il n'y pas deux mondes distincts : celui de l'objectivité scientifique et celui des systèmes de valeurs qui seraient totalement irrationnels. Cependant, en entretien, elle distingue deux moments. Le premier est celui de la narration par le sociologue d'un récit argumenté et construit « scientifiquement », dans un sens que nous pourrions dire correspondre à l'idéal mertonien, c'est-à-dire qu'il est soumis à la critique des pairs. Cette analyse étant faite, dans les circonstances actuelles, il existe alors un pluralisme de propositions politiques qui sont envisageables. On comprend alors qu'il y a bien *un champ scientifique*, avec des contraintes de rigueur, mais qui n'est pas séparable d'un horizon politique. Cette position peut être mise en lumière par un article du président, publié en 2005, intitulé *Expertises de service, de consensus, d'engagement : essai de typologie de la mission d'expertise en sciences sociales*, où l'auteur définit l'expert comme « une personne mandatée par une institution pour effectuer un diagnostic et rédiger un avis dans un cadre procéduralement défini », dans laquelle nous pouvons

intégrer l'expertise explorée ici, « à la croisée de la connaissance et de l'action ». Comme le titre de l'article l'indique, elle distingue trois types d'expertise : de service, de consensus, et d'engagement. Dans une expertise de service, le décideur commande un diagnostic technique sur « une question de fait » afin de réduire l'incertitude qui pèse sur ces faits. L'expertise est à visée informative, préalable à un processus décisionnel supposant un arbitrage : il s'agit d'une « mission d'éclairage de la décision », dans lequel le cadre idéal est le procès. La sociologue reprend les critiques de la sociologie de l'expertise à cet égard, notamment le caractère idéalisé du savoir technique, objectif face au monde des valeurs. L'expertise de consensus a pour objet de définir des normes, et son cadre idéal est non plus le procès, mais la commission qui fait intervenir d'autres acteurs que les seuls spécialistes. Il s'agit alors d'organiser la confrontation et l'ajustement entre des acteurs aux compétences différentes. La principale critique de l'auteur à son égard est cette prétention que le consensus va pouvoir dépasser le problème de l'intrication faits/valeurs (critique de l'expertise de service) en déléguant cette question à un groupe représentant « la société civile éclairée ». Lors d'une expertise d'engagement, « un spécialiste est mandaté à la fois pour proposer une analyse scientifique, établir un diagnostic et s'engager sur des propositions pour l'action ». Il est donc question « d'argumenter clairement une option possible parmi d'autres. C'est pourquoi ce modèle suppose la pluralité des expertises ».

Cette vision de l'expertise est bien connue des membres du groupe, et une intervention lors d'une réunion interne a eu lieu sur la place de l'expert en démocratie. La version de l'intervention, que nous avons consultée, insiste sur le risque « d'être perçu par le regard public comme une parole qui vient d'en haut », et ainsi de « suggérer la mise en œuvre d'un travail de pédagogie démocratique de la part du gouvernement ».

Cependant, les représentations des contributeurs de cette expertise révèlent que les discussions au sein du groupe se sont surtout concentrées sur les points développés dans le rapport, et que les représentations épistémiques sont très disparates.

Concernant la distinction faits/valeurs, il se trouve que l'unité est moins nuancée. Certains vont affirmer qu'il existe des « faits » ("sociaux" ou "biologiques") en dehors du sujet qui les construit. Plus précisément, nous retrouvons l'idéal-type d'une science positive : autonome (régie par ses propres règles) dont le rôle est de révéler le fonctionnement naturel ou social à l'aide de méthodologies objectives où les valeurs morales n'interviennent pas. On retrouve ainsi la figure du Grand Partage entre d'un côté la croyance, et de l'autre la connaissance. D'autres acteurs, moins nombreux, défendent un point de vue qu'ils qualifient volontiers de « constructiviste » : les faits sont construits par le chercheur, et les valeurs morales

agissent de toutes parts. D'autres encore, et indépendamment de leur discipline de prédilection, considèrent qu'un fait social est différent d'un fait produit par des disciplines des sciences expérimentales comme la physique ou la biologie. Pour la plupart d'ailleurs, la construction d'un fait biologique est beaucoup plus "réaliste" qu'un fait sociologique : une cellule est une cellule, ceci est presque absolu, alors qu'un fait social semble se modifier en fonction de son interprétation en contexte. Bien entendu, j'ai rencontré une variété de positions intermédiaires, mais ce qu'il me paraît important de souligner est que si les discussions du groupe portent sur des "faits", chaque acteur a sa propre conception de ce qu'est un "fait".

Les représentations concernant le statut de l'expert en démocratie sont elles aussi très variées. Le point commun reste le pluralisme : cette expertise est un point de vue qui doit être confronté à d'autres. Mais deux démarches contradictoires semblent coexister. La première, largement minoritaire, est qu'une expertise engagée consiste à partir d'un horizon politique qu'il s'agirait ensuite d'argumenter scientifiquement. À l'inverse, la méthode qui semble majoritairement partagée consiste à partir d'un constat scientifique (considéré comme plus ou moins objectif en fonction des acteurs) afin d'en déduire une possibilité (parmi d'autres) d'action politique. Ce que j'observe dans le cas de cette enquête est l'interaction entre les deux démarches : le choix des membres du groupe a été fait pour faciliter l'émergence d'un consensus sur certaines propositions clés du rapport, mais les compte-rendus de réunions montrent que s'intriquent dans les discussions des éléments d'ordre épistémique et axiologique qu'il est difficile, voire non pertinent, de séparer. Par ailleurs, il est intéressant de constater, chez certaines figures militantes, une stratégie explicite de légitimation de certaines postures épistémiques par crainte de perte de crédit. Plus précisément, des acteurs m'ont fait part d'une entreprise de décrédibilisation de leur travail par leurs collègues ou dans la presse au motif qu'étant des militants (dans la recherche ou dans des associations), leur parole serait sujette à de nombreux biais. Face à cette crainte, ces acteurs ont été, en entretien, les plus fervents défenseurs d'un certain réalisme par rapport aux "données de terrain objectivement récoltées" ; le militantisme se marie ici très bien avec une vision plutôt positiviste de la science.

Les représentations du public de l'expertise et de sa médiatisation sont également diverses. Le public de l'expertise n'est pas forcément le même. Plus précisément, ils hiérarchisent différemment les différents publics en jeu. Émergent ainsi plusieurs publics : les citoyens, les intellectuels (ou une classe sociale cultivée), les universitaires, les professionnels du droit et le pouvoir politique (parfois décomposé en deux sphères distinctes : le ministre de la famille, et le reste de la sphère politique incluant le gouvernement et les députés).

Concernant la cible politique, tous considèrent que c'est une cible incontournable,

car l'expertise doit avant tout être rendue aux commanditaires politiques. Mais tandis que certains affirment que c'est l'unique cible (bien que le rapport ait un impact sur d'autres sphères), d'autres pensent que ce n'est qu'un public prétexte et que le véritable objectif serait tantôt de dynamiser le débat public (au sujet de la controverse sociale), tantôt les intellectuels. Mais une chose reste constante : tous affirment que c'est un travail utile avant tout au long terme. Plus précisément, personne ne se fait d'illusions sur l'utilisation à très court terme du rapport, mais par contre, tous affirment qu'il est utile pour les débats futurs dans le cadre des réformes du droit de la famille. C'est donc un investissement politique à long terme. Par ailleurs, la communication extérieure de leurs travaux scientifiques ou d'une expertise est perçue de manière très disparate en fonction des acteurs. Alors que pour certains la transmission au public des travaux de la recherche fait partie intégrante de l'éthique du chercheur, d'autres estiment qu'au vu de l'investissement en temps nécessaire, de l'incapacité à réaliser cette tâche de façon "professionnelle", ou plus simplement par manque d'intérêt, cet aspect peut être délégué. C'est le cas de ce cas d'étude : la communication de l'expertise est quasiment entièrement déléguée au président du groupe.

3.f. L'heuristique de l'engagement

Dans un article de référence, Collins et Evans¹ s'intéressent justement au « problème de la légitimité et de l'extension » de l'expertise autour des questions socio-scientifiques. Les auteurs conceptualisent trois différentes « vagues des études de sciences² ». La première, des années 1950 et 60, s'attarde à expliquer le succès de la science : l'épistémologie positiviste sous-jacente met en lumière le bien-fondé, et donc la légitimité des experts. La deuxième, qui correspond au « constructivisme social », en s'attachant à montrer les facteurs "extra-scientifiques" qui entrent en jeu dans la construction des savoirs, relativise l'expertise et efface ainsi la frontière entre savant et profane. En remplaçant la première vague, les études de sciences répondent au problème de la légitimité des experts en le remplaçant par le problème de « l'extension » de l'expertise des savants aux profanes. Si le relativisme de la deuxième vague semble toujours nécessaire pour les auteurs, ces derniers produisent une « théorie normative » et défendent le dépassement du relativisme en rétablissant des frontières lors d'une troisième vague : tout le monde ne peut prétendre à être expert, mais certains peuvent revendiquer une contribution au titre d'une « expertise-basée-sur-l'expérience ». Je m'inscris dans cette démarche générale consistant à inscrire les

1 Collins HM et Evans R. 2002. Déjà cité

2 En anglais *Science Studies*.

études de science dans une perspective non seulement compréhensive, mais également prescriptive. Cependant ce modèle, largement débattu dans la littérature anglo-saxonne, soulève des limites, notamment sur la place prépondérante donnée au sociologue de l'expertise qui se donne le rôle de choisir qui peut être en situation de légitimer les experts¹. C'est pourquoi il me semble important de discuter du potentiel de l'*expertise engagée* comme moyen de dépasser le relativisme sans pour autant tomber dans une "régression réaliste" que pourrait suggérer un retour aux frontières et les inconvénients mis en évidence lors de la deuxième vague.

Ce même article² tente de déplacer le dilemme de nos démocraties, comme le résume Bérard³ : plus de pouvoir aux experts, au risque de concentrer le pouvoir politique entre les mains d'experts, ou accroître leur légitimité en faisant participer le public aux expertises en prenant le risque de l'indécision. Outre les reproches émis sur la simplicité du modèle caricaturant les études de sciences en trois vagues distinctes⁴ et que la troisième vague ne serait pas une nouveauté car déjà en marche⁵, je pense que ce modèle a cependant le mérite de mettre au défi les études de sciences de dépasser certaines questions en réactualisant notamment celle de la place de l'expert en démocratie.

Ces questions ne sont pas nouvelles et débordent largement du cadre des études de sciences, en témoignent quelques éléments de contextualisation historique. Les années 1970 voient l'émergence d'une méfiance généralisée envers les sciences. Il s'agit d'une part du mouvement critique de la raison instrumentale (critique de l'usage stratégique de la communication) par l'école de Francfort, et d'autre part du mouvement critique des sciences⁶ et de contestation des choix, des pratiques scientifiques et du progrès technique. Quet⁷ relève cinq questions à l'origine de ce mouvement : l'augmentation de grandes controverses liées aux conséquences du progrès (comme le DTT) ; l'enjeu de la crise énergétique (comme les résistances au nucléaire) ; l'antimilitarisme de cette période de

- 1 Jasanoff S. 1996. *Beyond Epistemology: Relativism and Engagement in the Politics of Science*.
- 2 Collins HM et Evans R. 2002. Déjà cité
- 3 Bérard Y et Crespin R. 2010. *Aux frontières de l'expertise: dialogues entre savoirs et pouvoirs*.
- 4 Jasanoff. 2003. *Breaking the waves in science studies: comment on HM Collins and Robert Evans, The third wave of science studies*.
- 5 Rip A. 2003. *Constructing expertise: in a third wave of science studies ?* ; Barthe Y, Callon M et Lascoumes P. 2001. *Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique*.
- 6 Bonneuil C. 2006. *Introduction. De la République des savants à la démocratie technique : conditions et transformations de l'engagement public des chercheurs* ; Quet M. 2010. *Le savoir de l'expert. L'expertise dans les revues de critique des sciences en France*.
- 7 Quet M. 2010. Déjà cité

décolonisation et de guerre du Vietnam qui dénonce les liens étroits entre la science et le militaire ; la défense de l'environnement face au développement des sociétés industrielles ; la critique de l'aliénation de l'homme par les sciences et les techniques par l'école de Francfort. Le mouvement critique de science s'accompagne d'une critique de l'expertise en tant qu'instrumentalisation politique du discours scientifique par le pouvoir. Les experts faisant partie intégrante des pouvoirs en place, on dénonce une forme d'autoritarisme de l'expertise. Au-delà de la critique idéologique de la science, certains scientifiques s'insurgent contre la spécialisation. Premièrement, cette spécialisation induit une forme d'inégalité politique. En effet, comment peut-on prendre une décision politique sur un savoir qui n'est pas partagé ? Deuxièmement, la spécialisation est critiquée d'un point de vue épistémologique : l'éclatement des connaissances serait nuisible à un savoir global. Finalement, la critique porte sur l'incommunicabilité du savoir. Nous l'avons vu, le processus d'expertise nécessite un acte de communication. Cette nature linguistique de l'expertise pose la question du modèle de communication mobilisé : comment l'expert doit-il procéder pour vulgariser, rendre public, le nouveau savoir qu'il a produit ? Cette critique met en doute l'authenticité de la connaissance qui serait alors travestie, dans la mesure où le discours d'expert serait également porteur d'une fonction stratégique en vue de conserver le pouvoir. Les années 1990 sont aussi marquées par une crise épistémologique, période dite de « Guerre des sciences ».

Nous l'avons vu, je m'inscris en partie dans cette troisième vague, et la figure du président du groupe pourrait également s'y retrouver dans la mesure où sa démarche réflexive l'a amenée à théoriser son concept d'*expertise engagée* qu'elle met en œuvre et donne à voir dans cette expertise (elle est donc prescriptive). Par ailleurs, l'expertise étudiée participe activement au problème de l'*extension* : d'une part, ses responsables affirment le souci constant de rendre public le rapport afin de dynamiser le débat public (souci qui est partagé par les membres du groupe) ; d'autre part, il y est pris en compte la parole d'acteurs non-scientifiques dans le processus de construction du savoir. En effet, en parallèle des réunions internes, le groupe a auditionné des associations et des experts (avocats, notaires et magistrats spécialistes de la famille) ou, s'ils n'ont pas été auditionnés, des textes leur ont été communiqués. Nous retrouvons des traces de ces échanges au sein du rapport qui fait référence à plusieurs reprises à ces auditions : il y a une volonté de valoriser la parole d'autres acteurs, notamment non-universitaires, qui est publicisée en même temps que le rapport, dans une annexe de 194 pages. Ces associations étaient d'ailleurs conviées le jour de la publication en avril 2014, et leurs paroles et leurs critiques ont été sollicitées. Cependant, s'il n'y a pas de doute qu'une interaction entre "chercheurs" et "profanes" a bien été opérée, il ne reste pas moins que cette décision a été soumise à la volonté du groupe : la parole des associations a été entendue et intégrée, mais il ne s'agit pas pour autant ici de co-

construction ou de *forum-hybrides*. En effet, les auteurs de ce concept¹ tentent de faire face au nombre croissant de controverses socio-techniques et aux problèmes qu'elles entraînent notamment au niveau de la crédibilité des procédures du débat. Il s'agit alors de penser des dispositifs qui dépasseraient le Grand Partage entre d'un côté les savants, et de l'autre les profanes. Les *forums-hybrides* sont des lieux ouverts de confrontation entre spécialistes et profanes (dont les porte-paroles, qui tentent de représenter les groupes engagés dans une controverse, sont hétérogènes), et où il est question non pas de réaction mais de « construction » par la discussion sur la réduction de l'incertitude.

Ainsi, nous pouvons avancer que cette expertise sur la filiation répond en partie au problème du relativisme de la deuxième vague des études de science et en partie à celui de l'extension. Nous avons cependant relevé que le relativisme est dépassé par un certain retour à une vision réaliste de la science, notamment dans sa communication, et que l'interaction avec les non-scientifiques auditionnés relève plus d'une enquête de terrain stimulant la réflexivité que d'une co-construction de l'expertise (précisons que le groupe n'avait pas de prétention à la co-construction). Ces aspects nous ont conduit à qualifier l'expertise étudiée de *militante*. Finalement, le président du groupe d'expertise arrive à ses fins : elle optimise sa situation dans un rapport de force, dans un bras de fer avec le gouvernement, et décide de publier le rapport et d'en faire sa promotion. Ainsi, la centralisation de la communication a permis une maximisation de la légitimité de l'expertise dans un but d'efficacité de l'action, dans une optique d'action pratique, dans ce cas le changement de la loi. Mais le corollaire de la maximisation de la légitimité est une dose d'autoritarisme vis-à-vis du collectif (un autoritarisme à relativiser, car la responsabilité du rapport et de son contenu est engagée par le président et son rapporteur).

Ainsi, l'expertise s'est affranchie d'une instrumentalisation politique et, en assumant un point de vue engagé et argumenté, contribue selon nous à enrichir le débat public, au sens où cette expertise, parce qu'elle explicite les valeurs et les faits qu'elle mobilise, voire les relations entre constructions de savoirs et revendications d'opinions, ouvre l'espace de la discussion publique.

Mais nous n'avons pas vraiment répondu à notre problématique. Tout du moins, nous avons pu poser des bases théoriques et soulever certains problèmes. Je pourrais en rester là, sur cette conclusion où l'expertise neutre est toujours en activité (le processus de neutralisation ne semblant convaincant pour personne) et où l'engagement peut certes surpasser le réalisme ou le relativisme, mais au prix

1 Barthe Y, Callon M et Lascoumes P. 2001. Déjà cité

d'un degré d'autoritarisme important. Par ailleurs, vous l'aurez remarqué, on peut finalement retrouver de la neutralité, de la neutralisation et de l'engagement à des lieux, moments et chez des acteurs différents tout au long des trois récits.

4. *Compréhension transversale*

Lors des récits de trois expertises représentées dans la première partie, j'ai pu dessiner les traits de trois images de l'expertise.

La première image est celle de l'expertise traditionnelle, qui se place dans une *tour de neutralité*. Les experts produisent des connaissances objectives, la publicisation¹ est centralisée ce qui permet de maximiser la légitimité de l'expertise. Ses limites sont celles de l'autorité conférée à une science réaliste, ainsi, dès que les savoirs scientifiques circulent dans l'espace social, les débats publics se transforment en des querelles de légitimité : les experts sont-ils les bons ? Sont-ils représentatifs d'une communauté ? Existe-t-il des conflits d'intérêts ? Le processus de construction est-il démocratique ? Cette expertise est une sorte de point de repère pour répondre à notre problématique, elle incarne le spectre du réalisme de l'expertise en démocratie et le déni de démocratie².

J'ai tenté de juger l'heuristique ouverte par l'image d'une expertise procédant par neutralisation des points de vue, où la neutralité est prise en compte et en quelque sorte dépassée en évacuant les points de vue divergents. Le résultat d'une telle forme d'expertise collective semble décevant, dans la mesure où les pistes de réflexions sont lissées par le compromis, certains porte-paroles ne sont pas à l'aise – ils ont peur de trahir la parole de leurs collègues – et la diversité des points de vue non exprimés dans l'expertise mais bien incarnés par les acteurs ébranlent la légitimité de leur travail. Par ailleurs, ne donnant pas à voir le processus de construction, le document final se donne à voir comme une expertise "traditionnelle", et retombe ainsi dans les travers du réalisme.

L'expertise engagée que j'ai étudiée autour du travail sur l'évolution des questions de filiation m'a donné plus d'espoir dans la sortie du réalisme, sans pour autant me convaincre totalement. Mais le prix de l'engagement, que j'ai alors qualifié de *militant* au regard de ses aspirations à l'efficacité pragmatique (notamment en

1 Je ne parlerai dorénavant plus de communication.

2 Habermas J. 1973. *La technique et la science comme « idéologie »*.

changeant la loi), conduit le processus à un double travers : la centralisation de la publicisation avec une certaine forme d'autoritarisme, et une esthétique de la publicisation qui peut parfois relever d'une idéologie réaliste. Quoi qu'il en soit, on en retiendra tout de même une légitimité accrue qui ne se base pas sur des fondements absolus comme la première expertise étudiée, car le statut de l'expertise est bien assumé comme un point de vue parmi d'autres.

Il me semble un peu trop simpliste d'en rester sur ces images : lors de ces enquêtes, il est apparu que des moments de *neutralité*, de *neutralisation*, et d'*engagement* étaient à l'œuvre, et la critique que j'en ai fait doit nécessairement engager une proposition de transformation de ces catégories en d'autres plus adaptées à mon propos. Il s'agira d'*autoritarisme*, de *tolérance et irénisme*, et d'*éristique*. Pour construire un *accord*, il faut une *entente*, et cette nouvelle analyse compréhensive est une autre manière – moins analytique – de réinvestir le modèle du *trading-zone*, et ses axes collaboration-contrainte et homogénéité-hétérogénéité.

4.1. *Construire par autoritarisme*

Je nomme construction par autoritarisme la production d'un accord ou d'une entente issue d'un processus où des contraintes sont imposées de manière autoritaire. Un point de vue est ainsi d'une manière ou d'une autre imposé, et son statut en devient en quelque sorte "universel", quelque soit d'ailleurs le statut épistémique (du réalisme au constructivisme) accordé à la connaissance par les acteurs. Reste alors à préciser l'imposition *de qui* et *par qui*.

Concernant les expertises de l'ANSES ou du HCB, qui sont signées, il s'agit bien d'avis, mais ceux-ci reprennent les codes et normes de scientificité et d'objectivité avec une dose d'autoritarisme intrinsèque à une posture réaliste, je ne reviens pas sur ce point. Le paroxysme réside dans la publicisation de l'avis émis par les six académies qui s'expriment directement au nom de la science de manière anonyme, occultant tout le contexte de production, produisant comme par magie une *boîte noire*. Pour autant, même dans sa tour de neutralité, la question de la sortie de la tour est la plus controversée. Ces trois expertises produisent des analyses de risque, mais la prise de risque sur le choix n'est pas de son ressort (répondre techniquement à une question technique), et l'expertise gaz de schiste n'échappe pas à ce rôle, ni à une publicisation autoritaire. La publicisation du rapport filiation reprend, à la marge, certains traits d'une science réaliste adoptant le modèle de publicisation du déficit de connaissance et donc sa condescendance

intrinsèque.

Le choix des auteurs (anonymes) de l'avis des académies est également autoritaire, en tout cas le processus est remis en cause par certains acteurs qui qualifient publiquement le processus d' « anti-démocratique ». Ce n'est pas le cas sur l'expertise des gaz de schiste, où un laboratoire entier est convié à s'exprimer sur la question. L'autoritarisme n'est pas toujours anti-démocratique : le président du groupe d'expertise filiation choisit selon ses propres critères d'intérêts ses collaborateurs et cela est assumé.

J'affirme¹ que toute expertise assoit sa légitimité au minimum sur sa dimension collective : même un expert seul mobilise des connaissances scientifiques donc construites/confrontées collectivement. Le contrôle de la publicisation est d'ailleurs central dans la capacité à produire une expertise légitime crédible². Pour accroître cette légitimité, les stratégies mises en places sont de présenter les conclusions de manière claire et simple, sans s'encombrer des négociations et discussions complexes qui ont conduit à l'élaboration de l'expertise. Cet aspect – l'effacement des désaccords et mésententes au profit de l'illusion d'une décision consensuelle – est également souligné par exemple par Erhenstein lors de l'analyse de négociations de textes internationaux sur le climat. Cet auteur se réfère également à Annelise Riles qui :

« dans son ethnographie d'une conférence mondiale consacrée au statut des femmes organisée par les Nations Unies, [...] insiste sur la production massive de documents nécessaires à l'organisation des débats en vue de faire advenir un consensus sous la forme d'un texte d'une vingtaine de pages »³.

C'est pour cette raison, par exemple, que certaines institutions, comme l'Académie Nationale des Sciences aux États-Unis, mettent en place des procédures très strictes de contrôle de l'information : accès à tel ou tel matériel pour tel ou tel expert ; centralisation des documents intermédiaires et préliminaires ; désignation de porte-paroles de telle ou telle discussion, dissensus internes, etc⁴. La publicisation de l'expertise peut être déléguée par les chercheurs au politique (commanditaire quand l'expertise est commanditée). Dans ce cas, la légitimité de l'expertise est à priori inébranlée, dans le sens où les médiateurs peuvent asseoir cette légitimité sur un aspect "scientifique" et l'aura d'autorité conférée à cet adjectif

1 Avec Grégoire Molinatti.

2 Hilgartner S. 2000. *Science on stage: expert advice as public drama*.

3 Ehrenstein V. 2014. *Géopolitique du carbone : l'action internationale pour le climat aux prises avec la déforestation tropicale*. p407.

4 Hilgartner S. 2000. Déjà cité

par l'idéologie du Grand Partage, c'est-à-dire au final par sa neutralité supposée. Aucune de nos enquêtes ne correspond à ce cas de figure. Cependant, la publicisation de l'ANSES, du HCB et des académies est professionnalisée, elle est, de façon routinière, prise en charge par ces institutions : le cas de figure est alors très proche. Précisons d'emblée que lors de controverses, notamment celles sur l'affaire Séralini, les expertises institutionnelles – qui ont pourtant cette charge symbolique de la légitimité conférée par le collectif et une posture réaliste – sont bien attaquées par les contradicteurs, et placent le débat sur celui de la légitimité.

Dans le cas de l'expertise filiation, l'autoritarisme ne relève pas de la délégation de la publicisation, cette dernière permettant la co-existence de publicisations individuelles et collectives à divers degrés. Mais l'engagement pragmatique, dans le sens de la recherche d'*efficacité* alors entendue comme "ce qui *doit* produire l'effet attendu", conduit à mettre l'accent sur "l'action pratique". La centralisation et la maîtrise de la stratégie de publicisation mises en place autour de l'expertise Filiation constituent un marqueur de cette forme d'expertise. Une partie de la participation à la rédaction et à la publicisation est confisquée aux membres du groupe de travail, ce qui a conduit à des tensions internes au groupe qui ont pu être surmontées grâce à l'objectif pragmatique partagé de sa portée politique. J'ai nommé cette figure de *militante*¹, « qui combat, qui lutte ». La responsabilité n'est pas qu'individuelle, mais sociale dans le sens où les aspects politiques (intérêts et conséquences) doivent être affirmés. Que la posture épistémique de l'acteur (ici à prendre dans sa dimension idéal-typique²) soit constructiviste ou positiviste, la responsabilité des résultats des recherches se traduit par une publicisation partisane. Dans le but que l'expertise soit créditée (perçue comme légitime), afin d'accroître son impact potentiel, les conséquences autoritaires (assumées ou non) au niveau de la construction collective peuvent être de deux sortes. Premièrement, dans la recherche d'un accord sur un texte, l'accord politique fort conduit à un processus de neutralisation (aussi minime soit-il) au niveau des ententes (représentation de l'expertise, postures épistémiques, etc. qui ne sont pas si débattues que ça en interne). Deuxièmement, le souci d'efficacité, notamment par gain de pouvoir réactif d'ajustement vis-à-vis du temps politique et médiatique, conduit à la centralisation de la responsabilité de l'expertise et de la gestion du travail collectif. Cette course au gain de légitimité est une raison pour laquelle, en situation de publicisation, le rôle de médiateur orienté vers la prise de décision aurait tendance à sur-déterminer les savoirs³ et à se désengager au niveau de la

1 Les enquêtes ne se retrouvent pas nécessairement dans cette qualification.

2 Devant être compris comme un modèle d'un phénomène qui ne s'incarne pas exactement dans les situations réellement observées, bien plus complexes.

3 Roqueplo P. 1997. *Entre savoir et décision, l'expertise scientifique*.

publicisation.

Dans un certain sens, je retrouve dans toutes les enquêtes des moments de réalisme, ou en tout cas de l'autorité conférée par le scientifique.

4.2. *Exclure par la tolérance & construire par irénisme*

La *tolérance* se définit comme le « respect de la liberté d'autrui en matière d'opinions et de croyances ». Le *respect* quant à lui, selon la définition qui m'intéresse, « (avoir de la) considération pour une chose sans y adhérer ou y être associé soi-même », ce qui peut donner par extension « éloigner, tenir à l'écart une chose, une personne, considérée comme un danger, une menace, une chose néfaste ». J'en retiendrai que la tolérance est un éloignement (et non une distanciation), ce qui implique dans notre cas que la tolérance est la mise à l'écart, la non-construction : il s'agit alors de postuler que les multiples points de vue se valent et d'exclure de la construction les divergences. Alors que je viens de critiquer différentes manifestations du réalisme, il s'agit cette fois de déconstruire certaines tendances au relativisme.

Le plus "évident", car je l'ai traité en première partie, est le processus de neutralisation des points de vue lors de l'expertise sur les gaz de schiste : des chercheurs sont entrés dans le processus d'expertise pour contrebalancer (en mettant en avant les risques environnementaux en particulier) les arguments d'autres chercheurs ayant initié le processus et dont ils connaissaient le positionnement favorable à l'exploration de la ressource. Le point de vue est si restreint qu'il en devient affaibli. L'expertise filiation exclut de son rapport – alors qu'elle avait pour prétention de les traiter au départ – les débats concernant la potentielle légalisation de la GPA en France, à la différence près qu'il est explicitement dit que, les avis étant trop divergents par manque d'*entente*, le collectif, ou plus précisément sa présidente, n'est pas en mesure de se prononcer.

L'inattendu (en tout cas pour moi) réside dans le relativisme du fonctionnement du HCB. La rédaction de l'avis est pensée en fonction de sa circulation sociale. Mais après un appel en interne d'experts sur un sujet, un ensemble de spécialistes est choisi afin de composer un panel diversifié. Un expert me rapporte que « dans un champ de compétences donné, globalement, il n'y a pas forcément matière à être critique vis-à-vis d'un rapport d'expert individuel ». Ce point signifie qu'il n'y a pas assez d'experts pour apporter la contradiction sur des champs de compétences précis. D'ailleurs, chaque expert produit un pré-rapport qui, dans les faits, est peu

discuté. Dans une certaine mesure donc, un consensus est trouvé non pas dans un inter-langage, mais parce que l'entente implicite établit de faire confiance aux experts de cultures disciplinaires éloignées. On est dans un cas typique d'expertise contributive où chaque spécialiste apporte ses compétences propres à partir de son propre langage. Ce processus est bien particulier à l'expertise, dont le rôle est d'émettre un avis, contrairement aux publications dites scientifiques qui sont contrôlées par des pairs de compétences préjugées équivalentes, tout du moins commensurables. Cette première étape est déjà une mise à l'écart de la construction. Par ailleurs, les postures idéologiques de chacun ne sont pas explicitées en réunion plénière. Chacun se pense neutre, et en même temps personne n'est dupe : il s'agit alors d'une posture collective de neutralisation des tropismes de chacun que nous avons rencontré dans l'enquête sur l'expertise gaz de schiste. Par ailleurs, alors que je pointais des procédés anti-démocratiques dans la section précédente, je pointe ici les conséquences relativistes d'une forme de démocratie où chaque voix se vaut.

Ce dernier point me permet de passer à l'étape de l'établissement d'un accord. La tolérance étant le respect des points de vue, je nomme *irénisme* la construction collective d'un point de vue dans la tolérance. C'est ce qu'on peut entendre par "consensus consensuel" où l'on va tenter de maximiser l'adhésion à un propos en le nuancant, en le lissant. C'est le cas lors de l'expertise gaz de schiste, mais également lors de l'établissement d'un consensus du HCB¹ où une grande variété de points de vue réduit le débat à une discussion techniciste (de manière assumée), faisant croire ainsi en l'absence de point de vue, mais surtout en affaiblissant ses forces de propositions affirmées. Dans le cas de l'expertise concernant les gaz de schiste, le point de vue est si "relativisé", non dans le sens de situé mais dans celui de "nuancé", que les contributeurs ne s'y retrouvent pas vraiment. La publicisation est exclusivement collective, à savoir qu'elle est à la charge d'un porte-parole qui va donc publiciser au nom de tous, au nom du collectif d'experts. Dans ce cas la légitimité de l'expertise est affectée par le concept même de *porte-parole*, au sens de représentation/représentativité (au sens politique), concept qui véhicule en lui sa limite ou sa critique, à savoir la *trahison*. La problématique, pour le porte-parole, de la trahison du collectif ou du moins du "lieu" d'où il parle (engage-t-il seulement sa propre personne, son organisme de recherche, son institution, une association ?) est alors prégnante.

Il me semble intéressant de souligner que dans une société où le rapport à

1 Je tiens à nuancer toutes mes affirmations péremptoires concernant le HCB ici : je n'ai pas suivi d'expertises entrain de se faire, et mes sources proviennent de trop peu d'entretiens.

l'expertise emprunte de manière dominante au réalisme, le relativisme – la bête noire des postures épistémiques – n'est absolument pas le contraire du réalisme, les deux étant assez compatibles. Quoi qu'il en soit, tolérance et irénisme sont à l'œuvre en des manières et proportions variées lors de mes trois enquêtes.

4.3. *Construction constructiviste par éristique*

J'ai défendu jusque-là les mérites de l'élaboration d'une connaissance basée sur un constructivisme où il s'agit d'admettre la multiplicité des points de vue (donc une posture anti-réaliste), mais dont l'objectif est d'en rendre un plus valable que les autres (donc une posture foncièrement anti-relativiste). Je qualifie cette construction collective d'*éristique*. L'éristique (du grec *eris* « dispute ») désigne l'art de la dispute, du débat. Cette pratique me semble intéressante dans la mesure où elle ne dissocie pas l'argumentation des artifices langagiers qui rendent compréhensibles les arguments. De cette manière, l'éristique suggère que la vérité n'existe pas en dehors du discours et que tout l'enjeu d'une discussion consiste à produire une vérité, c'est-à-dire un point d'accord entre ses différents participants. Puisque la vérité est une production collective, elle nécessite de la contradiction, de l'altération, et donc de la dispute. Bien qu'elle ne soit que très rarement présentée ainsi, je crois que la vérité (notamment scientifique) se construit ainsi, et je vais dès à présent essayer de vous le démontrer.

Commençons non pas par une argumentation, mais par un à priori. Les discussions scientifiques, professionnelles, entre individus chercheurs, celles du quotidien, de la pause café aux séminaires, en passant par les échanges de mails et aux présentations internes aux laboratoires, sont des lieux d'expérimentations de la pensée où se créent des inter-langages, des frictions et des altérations des pensées de chacun. Malgré mon antipathie pour la science majoritaire, je ne peux, à partir de ma petite expérience personnelle, mais également des retours d'entretiens, que voir ceci à l'œuvre : les *discussions* sont courantes. Au-delà de l'image que me renvoie une expertise collective, et au-delà des traces fragmentaires que j'ai de la construction de ces expertises, je fais ce pari que l'éristique est à l'œuvre. Je limite tout de suite mes réjouissances car la structure du champ scientifique, notamment son système très particulier du contrôle par les pairs¹, sclérose la pensée qui, de plus, est privatisée. Pour en revenir aux expertises, je ne doute pas non plus que les discussions internes à l'élaboration d'avis de l'ANSES, du HCB et des académies, soient ponctuées de discussions

1 Ce n'est pas le contrôle par les pairs en soi que je pointe, mais bien le système particulier.

éristiques.

De manière plus tangible, des moments de discussion éristique sont à l'œuvre dans la construction de l'expertise gaz de schiste, ponctués de disputes, nourris au début du processus d'expertise par plus de 350 mails échangés entre les principaux membres de l'expertise (une quinzaine) avant leur séminaire interne exceptionnel en janvier 2011. Concernant le terrain filiation (et cette asymétrie de traitement est liée au temps passé sur ce terrain, bien plus important), les comptes-rendus de réunion, ainsi que tous les retours des acteurs en entretien, indiquent plusieurs moments éristiques pendant la construction du rapport. Si certains acteurs ont pu avoir la sensation que par moment la discussion était sclérosée par l'autoritarisme d'autres, des moments de collaborations dans la friction, que nous avons nommés d'*expertise contributive* en première partie, ont permis la construction d'un inter-langage, et d'une entente nouvelle, débouchant notamment sur les accords représentés dans le rapport d'expertise. Les acteurs ont "simplement", ou plutôt "complexement" changé d'avis.

Concernant la publicisation de l'expertise, elle peut s'opérer collectivement par le biais d'un porte-parole, ou de manière collective, chaque expert pouvant se saisir individuellement de sa publicisation. Cette logique de dispersion peut ébranler la légitimité de l'expertise en donnant à voir (de manière assumée ou non) un savoir non pas unique mais particulier : sa publicisation va nécessairement varier (même à la marge) d'un expert à l'autre. Le modèle de publicisation, articulé à une posture épistémique, varie également d'un acteur à l'autre : qu'il soit de l'ordre de l'émetteur-récepteur, du troisième homme, conçu comme un continuum de socio-diffusion des savoirs particuliers, ou encore comme une co-construction; chacun de ces modèles faisant intervenir un rapport au savoir particulier et une conceptualisation singulière du public. Lorsque l'expertise s'assoit sur des bases épistémiques réalistes, la problématique de la trahison s'opère pour les porte-paroles, telle que discutée avec l'expertise gaz de schiste. Lorsque l'expertise est assujettie à des impératifs d'efficacité, le problème de l'autoritarisme s'opère également tel que discuté avec l'expertise filiation. Un engagement moins pragmatique, qui recherche plus l'*efficacité* politique, entendue comme "la recherche d'un effet", plutôt que l'*efficacités*, s'accommode à priori bien avec une posture épistémique constructiviste qui assume à la fois une forme de relativisme et de responsabilité tant au niveau de la question de recherche que de l'utilisation des résultats, et affirme également l'absence d'une quelconque objectivité dans la construction des connaissances.

5. Conclusion de la partie 1

J'ai jusque-là essayé d'argumenter en quoi une posture de *neutralité* ou de *neutralisation* ne permettait pas d'échapper à une forme d'*autoritarisme*. J'ai été optimiste dans l'expertise engagée, mais en comprenant les expertises autrement, je vois des moments d'*autoritarisme*, de *tolérance* et d'*irénisme* à l'œuvre dans les trois expertises que j'ai étudiées. Éviter les spectres de l'autoritarisme et du *nihilisme* me semble résider dans le choix d'une posture *éristique*.

Je me suis petit à petit détaché de la discipline de l'anthropologie de la connaissance qui m'a conduit à des impasses épistémologiques pour m'inscrire dans une proposition de discipline que je nomme *sociologie dramaturgique*. Les principes de cette nouvelle discipline (que j'exposerai point par point à la fin de la prochaine partie) sont appliqués au fur et à mesure du texte que vous allez lire dans lequel je définis ma posture épistémique – le *constructivisme* – par la remise en question de deux concepts qui me semblent problématiques : le terrain anthropologique et la controverse. Cela me permettra de discuter l'expertise avec de nouveaux instruments théoriques dans la troisième et dernière partie de cette thèse.

Partie 2. Sortir de la tolérance et de l'autorité

1. Le monde est assassiné ! Tient-on une piste ? Enquête sur la guerre des sciences

Au treizième siècle, l'enquête a d'abord le sens général de « recherche pour savoir (quelque chose) » et le terme est employé pour « question ». Il désigne, spécialement en droit, une investigation par ordre de justice, d'où « enquête criminelle » au quatorzième siècle, et plus largement une recherche méthodique qui repose sur des questions¹. Depuis que j'ai entamé mon travail d'enquête sur les experts, autrement dit sur ceux dont on dit qu'ils ont acquis leur savoir et leur habileté grâce à une grande expérience, je m'interroge de plus en plus sur ma propre expérience et j'en viens à me poser cette question un peu étrange : *pourquoi y a-t-il controverse ?* Comment pouvons-nous ne pas être d'accord à propos d'un monde qui nous est pourtant commun, autrement dit dont nous faisons tous l'expérience ? La notion d'expert semble sous-entendre que le savoir s'acquiert par la pratique, et plus encore qu'une pratique longue et assidue permet une maîtrise certaine. Dès lors, comment se fait-il que deux experts, c'est-à-dire deux habiles savants s'étant chacun interrogé sur les mêmes objets, puissent finalement être en désaccord ? Cette question semble d'autant plus étrange que le désaccord est sans doute quelque chose de très habituel, quelque chose dont chacun fait quotidiennement l'expérience. En effet, nous rencontrons sans cesse d'autres personnes qui pensent autrement, et souvent, cela nous pose problème. Nous nous engageons alors dans des

1 Selon ma libre interprétation du dictionnaire historique.

discussions, des débats qui prennent parfois la forme de disputes pour parvenir à un accord, autrement dit à une façon de penser que l'on aura construite ensemble dans la discussion (quand bien même cette construction resterait désespérément discordante). À force d'en faire l'expérience, on ne s'étonne plus de nos désaccords ; on sait qu'ils font partie de l'histoire de toute pensée, de toute construction intellectuelle – y compris de celle collectivement réalisée par les scientifiques –, et même que ces désaccords en constituent chacune des péripéties, chacun des moments importants. Voilà sans doute pourquoi les sociologues des sciences cherchant à comprendre le rôle des acteurs scientifiques dans le développement des connaissances, et plus généralement les conditions sociales de production des savoirs scientifiques, se sont particulièrement intéressés à ces moments conflictuels – moments qu'ils auront choisi de nommer controverses. Pourquoi d'ailleurs les auteurs d'études de sciences se sont-ils accordés sur le choix de ce mot ?

Formé à partir du latin *controversia* « discussion, débat », lui-même formé de *contra* « contre » et *versus* « tourné » – l'agencement des deux signifiant donc « tourné vis-à-vis » –, le terme controverse est l'une des manières de nommer « un échange d'arguments divergents autour d'une question, d'un phénomène ou d'une situation »¹. Il existe pourtant d'autres manières de nommer ce genre d'échanges argumentés. Le *Dictionnaire de la participation* duquel est extraite la définition précédente nous indique d'ailleurs en guise d'introduction que « si le terme peut être employé comme synonyme de dispute, controverse s'entend d'abord dans le sens de discussion argumentée ». Le terme discussion (du latin *discussio* « secousse ») semble en effet approprié puisqu'il désigne lui aussi « un échange d'arguments, de vues contradictoires ». L'étymologie est cependant différente : contrairement à la controverse, elle ne nous indique pas le face-à-face mais plutôt le caractère violemment transformateur de la rencontre. Ainsi, le fait de discuter (du latin *discutere* « faire tomber en secouant, fracasser, détacher ») n'est pas sans conséquences... C'est également ce que suggère le terme de dispute (du latin *disputare* « mettre au net après examen et discussion », la particule *dis-* venant renforcer le sens du verbe *putare* signifiant « nettoyer ») qui désigne une discussion, une lutte d'opinions ou encore un échange plus ou moins vif d'arguments entre des personnes. Après avoir fracassé quelques-unes de nos idées antérieures à la discussion, il faut bien nettoyer un peu... La discussion, la dispute sont des termes nous indiquant l'intensité de l'échange duquel on ne ressort pas indemne, mais aucun ne suggère l'opposition équilibrée de la controverse. Alors que la discussion ou la

1 Debaz J. *Controverse*, dans Casillo I et collaborateurs. 2013. *Dictionnaire critique et interdisciplinaire de la participation*.

dispute peut finalement se conclure par une reconstruction ou un réarrangement collectif, la controverse semble devoir se clore par un renversement : pour dépasser le problème initial, on doit choisir une des deux directions, un des deux versants ou une des deux versions plutôt que l'autre.

Voilà peut-être une piste de réponse à mon étrange question : nous sommes parfois en désaccord parce que nous choisissons d'utiliser des mots différents, ou plutôt de définir différemment ces mots, et que nous ne prenons pas toujours le temps de nous accorder sur chacune de ces définitions, ou de préciser "l'univers" sous-jacent à sa compréhension, ou plutôt la singularité de la définition dans sa propre "cosmologie", à savoir l'ensemble de ce qui existe pour elle, la totalité des êtres qui composent son monde.

Contrairement à certains sociologues, je crois que le terme de controverse ne me convient pas pour qualifier un échange constructif d'arguments – ce que devrait pourtant être l'activité scientifique – et j'aimerais ici mener l'enquête pour en faire la démonstration. En m'intéressant à certains moments de désaccords épistémologiques, c'est-à-dire de désaccords sur la manière dont il convient de fonder nos connaissances, je tenterai de mieux comprendre pourquoi on peut effectivement parler de controverse, mais surtout pourquoi il est important d'en sortir pour enfin faire œuvre de constructivisme. Eh voilà ! Enthousiaste comme je suis, je n'ai pas pu me retenir de vous révéler la fin (le dénouement comme la finalité) de mon enquête épistémologique, à savoir le choix du constructivisme... Mais vous vous en doutiez au su de la partie 1, et le plus important reste à faire car c'est bien sûr dans l'argumentation que tout se joue. J'en profite d'ailleurs pour vous confier que, sous ses airs d'enquête, mon histoire n'est pas une recherche visant à découvrir une vérité ou à élucider une affaire dont je ne serais pas responsable, celle-ci est déjà bien ficelée et c'est bien moi qui tire les ficelles. Chers lecteurs, je plaide coupable. Ce sont mes faits (et les méfaits de mes complices), non ceux des autres traduits ici que vous allez lire puisqu'ici je suis davantage auteur et metteur en scène que simple enquêteur ; mais de cela, nous reparlerons bien assez tôt. Commençons d'abord cette enquête à propos de la plus longue controverse de l'histoire de la pensée.

Commençons notre enquête par des événements récents, ceux dont j'ai eu connaissance directement dans ma boîte aux lettres électronique, des discussions épistémologiques sur le ton de la dispute. C'est un 1^{er} avril 2016 que je crois pêcher un gros poisson, lorsque les philosophes Anouk Barberousse, professeur à l'université Paris Sorbonne, et Philippe Huneman, directeur de recherche au CNRS, tous deux représentants d'une partie de la philosophie

analytique, plus précisément de la philosophie des sciences, dévoilent dans un article du blog Zilsel¹ – un carnet de recherches en ligne en sciences humaines et sociales – être les heureux auteurs d'un canular paru dans la revue anglophone de philosophie *Badiou Studies* (qui s'intéresse à l'interprétation du « philosophe français vivant le plus traduit et le plus commenté au monde »²). Tout commence en automne 2015 lorsque les philosophes répondent à un appel à communication de la revue sur le thème du « féminisme *queer* badiouien », en soumettant un article intitulé (selon leur traduction car bien sûr, le titre était en anglais) *Ontologie, neutralité et aspiration au (non-) être-queer*, article qui sera finalement accepté et publié dans le numéro 4 de la jeune revue sous le pseudonyme de Benedetta Tripodi. Les auteurs nous livrent leur motivation³ :

« La démarche est aujourd'hui classique : écrire un article absurde, puis le faire publier par ceux-là mêmes dont on pointe le manque de rigueur logique ou méthodologique. [...] Nous avons ici ciblé les *Badiou Studies*, une revue assez récente dont l'intitulé dit exactement le programme, et qui s'inscrit dans la mouvance postmoderne à la suite des *Baudrillard Studies* puis de l'*International Journal of Žižek Studies*. L'enjeu est évidemment la place d'Alain Badiou dans la philosophie française, mais aussi de manière générale dans le champ des médias et ce qu'on pourrait appeler la théorie politique. »

Selon la formulation des auteurs, il s'agit plus précisément d'écrire un article « syntaxiquement correct » mais porteur de nombreux « non-sens », le donner à voir comme porteur de sens (« faire miroiter du sens »), comme une pensée recevable en utilisant de « bons marqueurs lexicaux » (juxtaposition de bons « tags » et de bonnes références) pris dans une stratégie argumentative et un style discursif admis dans une communauté représentée et incarnée ici par une revue – *Badiou Studies* – le soumettre, et si l'article franchit l'organe de légitimation scientifique de diffusion du savoir admis, dans ce cas le comité éditorial de la revue, alors ensuite dévoiler le canular et ainsi jeter le discrédit sur une communauté scientifique. Mais que veulent au juste démontrer les auteurs du canular ? Quelle est l'étendue de l'objet visé ? Le comité éditorial des

-
- 1 Barberousse A et Huneman P. 2016b. *Un « philosophe français » Label Rouge. Relecture tripodienne D'Alain Badiou.*
 - 2 Chevassus-Au-Louis N. 2016. *Badiou, Le queer et le féminisme, un canular pris très au sérieux*; Clarini J. 2016. *Alain Badiou et le réveil de la farce.*
 - 3 Motivations qui sont réaffirmées le 13 avril 2016. Barberousse A et Huneman P. 2016a. *L'ontologie badiouienne parodiée par Benedetta Tripodi ou ce qu'il fallait démonter.*

Badiou Studies? Les études sur Badiou ? Badiou lui-même ? La mouvance, rarement bien définie (et même définie tout court) des “postmodernes” ? À ce sujet, les auteurs semblent à première vue assez précautionneux : leur cible est un système de légitimation autour d’une “pensée Badiou” plus que l’auteur lui-même (bien que celui-ci soit membre du comité éditorial de la revue d’exégèse de sa propre œuvre...). Les auteurs se défendent d’extrapolations abusives au sujet des conséquences directes du canular, c’est pourquoi ils s’expliquent plus longuement, afin de déconstruire la « place et son aura intellectuelles » de la « pensée Badiou » dans les champs académique, politique et journalistique : emblème d’une gauche radicale maoïste dans le monde politique, très présente sur la scène médiatique, mais très critiquée et peu reconnue dans le monde académique : « Le pouvoir académique de Badiou est assez tangible et se situe socialement entre le champ universitaire et le champ médiatique », c’est-à-dire non pas dans le noyau dur du milieu académique, mais dans une zone « médiane », périphérique (édition, séminaires, conférences).

Les auteurs du canular reprochent à la métaphysique de Badiou, fondement d’une pensée « esthétique », « politique », etc., d’être absconse. Sa métaphysique construit une ontologie basée sur les mathématiques, et notamment sur la théorie des ensembles. Selon les auteurs, le problème est que ni les philosophes des mathématiques, ni les métaphysiciens académiques ne prennent ses théories au sérieux. De plus, c’est l’argument d’autorité conféré à la complexité du système de pensée de Badiou qui est mis à l’amende ici : en essayant de réconcilier Heidegger et Lacan par la théorie des ensembles, le philosophe ne donne pas aisément les possibilités de la critique étant donné qu’il ne livre pas toutes les démonstrations, et que les spécialistes de l’un des trois protagonistes ne le sont pas des trois, voire ignorent l’existence des autres. Étant donné que les organes de diffusion des théories de Badiou sont avant tout dans un monde extra-académique, il semble difficilement concevable à la majorité des lecteurs de saisir le sens de sa métaphysique. Cette théorie hermétique conduirait donc les admirateurs de Badiou à reprendre ses théories politiques sans en comprendre leurs fondements, et en postulant que sa métaphysique doit être solide au regard d’une part de son apparente complexité, et d’autre part de sa diffusion mondiale (traduction en nombreuses langues et multiplicité des études à son sujet). C’est à ce moment que se dessine l’objet de la cible du canular, le système de légitimation de la “pensée Badiou”, qui est rapproché par les auteurs de la *French Theory*, ces auteurs français comme Deleuze, Lacan, Derrida ou Foucault interprétés par des

traducteurs anglo-saxons¹ : l'aura de Badiou se fonde sur le label "philosophe français", encensé par les traducteurs anglo-saxons qui recréent d'un surplus de légitimité internationale. Mais nous apprenons dans le texte que les motivations sont, finalement, d'ordre éthique. Il s'agit avant tout de critiquer une mauvaise philosophie qui entacherait l'image d'une philosophie plus sérieuse. Il semble également que les auteurs du canular partagent avec les badiouiens une sensibilité à s'insurger contre les discriminations en tout genre (comme la domination masculine ou l'homophobie), mais il me semble que les premiers reprochent indirectement aux seconds de soutenir leur engagement par une mauvaise argumentation où une théorie obscure desservirait ces luttes au lieu de les servir.

Je me demande si cet accord de surface, l'engagement politique "de gauche", en est un, au vu des mésententes profondes sur ce que doit être une bonne argumentation. Mais "au fond", que se joue-t-il "réellement" ici, dans la discussion autour de ce canular² ? Pour être plus juste, je devrais remplacer "au fond" par "ce qui m'importe", le fond d'une chose sous-entend qu'il existe une surface, et plus on s'éloignerait de la surface, de l'apparence, plus on irait au cœur, à l'essence de la chose. Le terme de controverse pourrait à priori être très bien adapté : d'un côté les philosophes analytiques, de l'autre les partisans de Badiou, deux versants pour arriver finalement à un sommet où tous les protagonistes se retrouvent autour d'un accord (la lutte contre les discriminations ? Ou la vérité ?). J'ai jusque-là essayé de comprendre le canular en leurs termes, mais représenter "cette affaire" autrement permet certainement de complexifier notre monde.

Les auteurs du canular sont deux philosophes "analytiques", qui plus est spécialistes de philosophie des sciences, qui donc s'attellent entre autres à l'étude des conditions permettant la rationalité scientifique, ce qui fait connaissance. Par exemple, Anouk Barberousse a co-écrit et dirigé le manuel universitaire intitulé *Précis de philosophie des sciences*, référence francophone

1 Cusset F. 2013. *French Theory: Foucault, Derrida, Deleuze et Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*.

2 L'affaire est relayée en France par quelques journaux généralistes, majoritairement non critiques à l'égard du canular, mais je n'ai aucune prétention d'exhaustivité ici. Par exemple :
 Clarini J. 2016. Déjà cité ; Le 4 avril 2016 sur *le blog du Monde Big Brother* < Réussir > son canular philosophique pour dénoncer les discours < supposément profonds > ; Le 16 avril 2016 dans *Contrepoints*, *Alain Badiou se fait piéger par un canular universitaire !*

en son genre. L'activité scientifique y est présentée sous l'angle de l'établissement de connaissances, c'est-à-dire de "croyances vraies justifiées". Le manuel nous indique « ces cinq thèmes : explication, confirmation, causalité, réalisme scientifique et réduction forment l'ossature classique des questions portant sur les produits de l'activité scientifique, théories et modèles. »¹. Mais on peut légitimement se poser la question de leurs cibles indirectes : la philosophie extra-universitaire, la « French Theory », le « pavillon postmoderne », les « relativistes », les « X Studies », la "philosophie continentale", les "anti-philosophes analytiques" ? Bien que les auteurs se défendent d'une part de confondre ces catégories avec la pensée singulière de Badiou, platonicienne et maoïste², et d'autre part de mobiliser des dichotomies non fonctionnelles (philosophie analytique et continentale, postmodernisme et rationalisme, etc.), il semble bien que c'est une vision du monde et une méthodologie qu'ils défendent face à une autre (ce que je montrerai au cours de l'enquête). Il y aurait donc selon mon interprétation de leur vision que j'exprime ici de manière caricaturale, car ce n'est pas déclaré par les auteurs de cette manière, une bonne philosophie rationnelle, et d'autres, « vide[s] de sens ». Mais quels sont les arguments qui m'amènent à faire ce procès d'intention à ce stade de mon enquête, malgré le fait que les auteurs s'en défendent et qu'en plus, je fais le pari de leur bonne foi, de leur sincérité ? La raison réside dans une tribune parue le 31 mai 2016 dans Libération, intitulée *Canulars académiques, les < maîtres à penser > démasqués*, qui inscrit leur démarche dans une tradition récente de canulars. L'article est co-écrit par les protagonistes de l'affaire des *Badiou Studies* – Philippe Huneman et Anouk Barberousse – ainsi que les sociologues Arnaud Saint-Martin et Manuel Quinon, qui côtoient l'auteur du premier et plus célèbre des canulars du genre épistémologique, le physicien Alan Sokal que nous avons déjà brièvement évoqué en introduction. On découvre alors une attaque de ceux qu'ils appellent ironiquement les « maîtres à penser », ou encore « les grands penseurs » :

« La foutaise est peut-être plus séduisante que les recherches documentées, elle donne l'impression de comprendre tout en offrant un

-
- 1 Barberousse A, Cozic M et Bonnay D. 2011. *Précis de philosophie des sciences*. p7.
 - 2 « Ainsi, si les *thèses* de Badiou sont anti-postmodernes, la pratique discursive de Badiou, sa rhétorique et celle des Badiouiens sont souvent du même ordre que celles de la *theory* postmoderne souvent exprimées dans le cadre des *X-studies*, une rhétorique qui privilégie la suggestivité à la clarté, et qui peut user d'associations libres d'idées pour ses enchaînements discursifs ». Barberousse A et Huneman P. 2016a. Déjà cité

semblant de < profondeur >, mais elle n'a de < pensée > que le nom autoattribué. Non seulement ces baratins pseudo-savants n'éclairent en rien la réalité, mais ils la voilent, alors que face à la complexité et à la rapidité des changements contemporains, nous avons besoin de descriptions et d'analyses aussi crédibles que précises du monde. »

Qui sont ces « maîtres à penser » ? Le philosophe Alain Badiou, le sociologue Michel Maffesoli (et tout leur entourage respectif), et finalement les auteurs « postmodernes » :

« Vecteurs idéologiques et moralisateurs, ces < maîtres > à découper le réel à la serpe en suivant le patron étroit de leurs propres lubies sont les rouages, parmi d'autres, de modes de production intellectuelle qui vont de l'artisanat de la secte philosophique avec sa relation maître disciple, jusqu'à l'industrie culturelle de la pensée postsubversive, version Web 2.0. »

Afin de comprendre un peu plus ce qui se joue ici, sans perdre de vue le sujet de notre enquête (la controverse), nous devons faire un bond temporel de plus d'un an, jusqu'au 7 mars 2015. Alors qu'en 2016, il était question d'épingler la prétendue vacuité d'une philosophie se déclarant anti-postmoderne bien que les auteurs du canular en dénoncent les méthodes postmodernes, en 2015 les sociologues Manuel Quinon et Arnaud Saint-Martin s'attaquent à une « sociologie postmoderne », représentée par Michel Maffesoli.

Le 4 février 2015 est publié un article signé de Jean-Pierre Tremblay intitulé *Automobilités postmodernes : quand l'Autolib' fait sensation à Paris*, dans le numéro 4/2014 de la revue *Sociétés*¹ fondée par Michel Maffesoli. Nous apprenons le 7 mars 2015 sur le site Zilsel² que monsieur Tremblay n'existe pas (ce qui a donné lieu au retrait de la publication une semaine plus tard³, puis aux excuses et à la démission de Maffesoli de la direction de la revue *Sociétés*⁴), qu'il s'agit encore une fois d'un canular mais cette fois rédigé par Manuel Quinon et Arnaud Saint-Martin, anciens élèves de Maffesoli, qui se délectent d'être parvenus à leur fin : « démonter de l'intérieur, en toute connaissance de

-
- 1 Tremblay JP. 2014. *Automobilités postmodernes : quand l'Autolib' fait sensation à Paris*.
 - 2 Quinon M et Saint-Martin A. 2015. *Le Maffesolisme, une « sociologie » en roue libre. Démonstration par l'absurde*.
 - 3 Maffesoli M (2014) s'excusera sur le site internet du Cairn par exemple : <https://www.cairn.info/revue-societes-2014-4-page-115.htm>
 - 4 Maffesoli M. 2015. *L'hystérie collective autour de mon cas témoigne d'un divertissement d'impuissants*.

cause, la fumisterie de ce que nous appellerons le < maffesolisme > – c'est-à-dire, bien au-delà de la seule personnalité de Michel Maffesoli, le fondateur et directeur de la revue *Sociétés*, une certaine < sociologie interprétative/postmoderne > à vocation académique. » Comme dans le canular précédent, c'est une revue qui est visée, et par extension un auteur, son paradigme, et surtout les mécanismes de fonctionnement pervers d'un pan du monde académique et périphérique. Les auteurs du canular Tripodi adoptent donc les mêmes stratégies qu'ici pour l'élaboration du canular Tremblay : en pastichant les articles ayant répondu aux critères de sélection de la revue visée, dans ce dernier cas, la revue *Sociétés* (que les auteurs caractérisent de « paralittérature »).

Ces auteurs ont déjà attaqué par le passé les « irrationalismes postmodernes », par exemple en 2001¹ lorsque dans un article publié par *Esprit Critique*, ils ont attaqué de manière incisive « un courant “sociologique” postmoderne » représenté au sein de la revue *Sociétés* (celle qui acceptera le canular 14 ans plus tard), et en particulier une notion : celle de « technosocialité » discutée par Edgar Morin et Jean Baudrillard. Ce dernier se fait gourmander : « la rhétorique baudrillardienne, allusive et pseudo-théorique, que les métaphores douteuses et les néologismes para-scientifiques surchargent continuellement », « les jeux de langage baudrillardiens, derrière leur apparente consistance sémantique, cachent souvent une vacuité théorique assez désarmante pour le profane ».

Quant aux postmodernistes :

« Englués dans une critique de la modernité dont un auteur comme Habermas a bien montré les apories, fustigeant les valeurs des Lumières qui prétendent soit dit en passant à l'universalité (qu'on se le dise, la vérité et l'objectivité sont transhistoriques et en rien ne sont réductibles à la seule modernité philosophique), ces derniers [les postmodernistes] sont réduits à célébrer doctement une réalité qu'ils imaginent. Et à la manière des prophéties auto-réalisatrices des économistes, cette société virtuelle germe çà et là parce que les acteurs séduits par cette vision métaphysique du monde y adhèrent faute de mieux. Les mondes sociaux qui réalisent quotidiennement cette utopie technologique doivent, afin de se sentir exister en tant que tel, trouver une garantie idéologique, un support cognitif justifiant leur activité concrète. Le postmodernisme sociologique est cet instrument de légitimation culturelle. Pour finir, la technosocialité, c'est une notion molle, le produit frelaté d'une soft ideology conservatrice qui trouve dans les

1 Saint-Martin A. 2001. *Technosocialité et irrationalismes postmodernes : analyse d'une notion molle*.

techniques de l'information un moyen de jargonner, au risque de dire n'importe quoi. »

Le ton de la discussion est donné. À une vision dite « critique et analytique » mettant en cause un « relativisme sceptique », une réponse est apportée dans la revue *Sociétés* par Panagiotis Christias sur le site du CEAQ (Centre d'Études sur l'Actuel et le Quotidien), laboratoire de recherche qui publie *Sociétés* et les *Cahiers de l'Imaginaire*, deux organes de diffusion de la « sociologie maffesolienne »¹:

« < Relativisme > a ici un sens très déterminé : il ne saurait y avoir de système de valeurs absolu, au-delà de tout doute. Les faits sociaux, étant le résultat concret du système de valeurs dominant, sont < relatifs > : ceci signifie que leur interprétation dépend du système de valeurs dominant. Des valeurs comme < vérité > et < objectivité > ne sont point < transhistoriques > mais culturelles, relatives ou, comme le voulait Marx, historiques. Je suis navré que ma nature sceptique ne me permet pas d'accepter le fait qu'il existe une vérité éternelle et que M. Arnaud Saint-Martin, ou qui que ce soit d'autre, en est le porte-parole, ce qui en grec se dit : prophète. »

À travers ces échanges, on voit se dessiner un peu plus finement, non pas les catégories de « critique-analytique » et de « postmoderniste », mais une discussion (sur le ton de la dispute) (dé)-ontologique et épistémologique sur la nature des « faits » et les méthodes à adopter pour les discuter. C'est bien de cela dont il est question dans l'attaque portée par le canular de Tremblay dont le sujet, l'Autolib', est à la fois (d'après les auteurs) « hype » et « parfaitement adapté à la rhétorique néo-tribale du maffesolisme. Il n'était plus qu'à plaquer paresseusement les notions et le verbe sur le peu de données dont nous disposions. L'essentiel, de toute façon, n'était pas d'explorer les objets, mais de les convertir dans un langage de description déjà constitué et autosuffisant. ». Ce que les auteurs du canular critiquent, c'est une méthodologie non rigoureuse, peu empirique, en tout cas qui ne procède pas par la confrontation de la théorie au terrain ; au peu de données générées par la sociologie de Maffesoli, ils les feraient rentrer selon leur bon vouloir dans leur paradigme. C'est une sorte de cercle vicieux qui est attaqué ici, où un cadre théorique tautologique s'accompagne d'une méthodologie qui n'aurait qu'à confirmer nécessairement les thèses de départ. Les auteurs du canular reprennent la critique épistémologique formulée par Denis Colombi dans un article de son blog paru le 9 octobre 2008 intitulé *Le vrai problème de Michel M.*². Maffesoli

1 Christias P. 2001. *Réponse de Panagiotis Christias à Arnaud Saint-Martin*.

2 Colombi D. 2008. *Le vrai problème de Michel M.*

serait épinglé pour « ses prises de positions anti-rationalistes et anti-scientifiques, [qui] suffisent largement à ce qu'on lui interdise l'accès à quelque reconnaissance que ce soit ». L'auteur du billet accuse les travaux de Maffesoli de ne pouvoir répondre aux critères de scientificité de la sociologie : « Qu'est-ce que le travail d'un sociologue ? Le même de tout scientifique : chercher à produire des connaissances répondant à un double critère de solidité empirique et de cohérence argumentative. Sur ces deux points, les écrits de Michel Maffesoli ne méritent nullement les appellations de science ou de sociologie. » Maffesoli est accusé de relativisme au sens où tout discours se vaudrait, la science étant un discours comme un autre, relativisme qui lui permettrait d'échapper à la critique rationnelle. Là où le bât blesse pour Colombi c'est bien l'absence de « terrain » : « Michel Maffesoli ne fait pas d'enquête, ne cherche pas à vérifier de quelque façon que ce soit la pertinence de ses propositions. Que l'on mesure à cette aune sa scientificité, bien qu'il essaye de faire passer les surinterprétations et le refus de l'empirie pour un 'style' sociologique. ». « L'enquête », voilà une notion qui m'intéresse au plus haut point ! Si cette notion est entendue dans sa définition comme une « recherche de savoir », Colombi accuse alors Maffesoli de ne pas produire de savoir, un savoir qui reposerait sur un « terrain ». L'un des objectifs de ma première partie peut se traduire par une transformation du *terrain*, qui évoque un objet concret en dehors de nous, en une *enquête*, qui assume la construction du savoir par agencement d'anecdotes. D'après la définition de l'*empirie*, ce terme fait référence à « l'ensemble des données de l'expérience », je ne peux alors, comme nous le verrons dans notre chapitre sur la *sociologie dramaturgique*, me réapproprier un tel terme, sauf à transformer une “donnée” par un “construit”, ce qui me permet ainsi de concevoir l'expérience comme une confrontation au monde que l'acteur-chercheur construit. Alors que le terrain me fait penser au “concret”, à un sol tangible bien dur et praticable par un scientifique au volant d'un 4 × 4 tout terrain, l'enquête m'inspire des éléments agencés afin de soutenir un plaidoyer, défini comme un « exposé argumenté, convaincu, en faveur d'une personne, d'une idée, d'une institution » (il m'inspire également la recherche de Vérité, la seule, l'unique, et je prends mes distances avec cette image). Je peux faire l'expérience d'une sortie en 4 × 4, d'une Autolib', l'expérience d'un rêve en Autolib', d'un livre, d'un concept, d'une discussion, et dans l'objectif de la construction d'un savoir – dans mon cas d'une *opinion* – ce qu'il en adviendra sera un discours. Je ne nie pas que l'expérience, même la plus intime, puisse être vécue par un acteur, mais elle n'existe à mes yeux qu'à partir du moment où elle se fait discours ; ce qu'il en reste, ce qui m'intéresse à manipuler, sont bien les discours. Ainsi, je ne pense

pas qu'on puisse reprocher à quiconque un manque d'empirie car toute la discussion porte sur la manière de nous représenter le rapport à l'expérience, et en quoi tel ou tel rapport est cohérent ou non, intéressant ou non : voilà l'objet de la discussion qui se joue dans cette affaire.

Le billet de blog se réfère notamment à une discussion qu'il me semble pertinent d'évoquer autour de la compréhension du phénomène des "raves", ou "*free parties*" – ces fêtes illégales où l'on danse jusqu'à la transe sur de la musique électronique (*techno*) sombre et lourde, parfois sous substances illicites, et qui se sont développées d'abord en Grande-Bretagne puis dans les champs et hangars du sol français. Il se trouve que dans les années 1990, Michel Maffesoli a déployé un arsenal conceptuel pour la compréhension de ces phénomènes qu'il aura diffusé dans le champ universitaire, mais également dans la presse généraliste. C'est par exemple le cas de la notion de *tribu*, catégorie idéal-typique définie comme une réunion d'initiés autour d'images qui leur permettent d'éprouver des émotions en commun, par exemple l'imaginaire d'une musique comme la techno'. Cette notion permettrait pour son auteur d'appréhender l'action comme collective, sans postuler une origine individuelle à l'action d'un individu. Alors que « l'individu rationnel et maître de lui est le fondement de toute la culture moderne et de ses diverses théorisations »¹, la postmodernité selon Maffesoli se caractérise notamment par des rassemblements, des communions où l'individualité, avec sa rationalité et son autonomie, tendent à s'effacer. Il semble donc pertinent pour les maffesoliens de s'attarder sur la compréhension des *free parties*, moments caractéristiques d'une époque postmoderne où l'individu tendrait à disparaître à l'aide de drogues et de musique répétitive. C'est cette théorie montée en paires de lunettes "déformantes", utilisée pour observer les *free parties*, que le sociologue Laurent Tessier attaque en 2003 dans son article intitulé *Musiques et fêtes techno : l'exception franco-britannique des free parties*². Tessier cherche « à comprendre les choix et les actions rationnelles qui ont abouti au développement des *free parties*, à partir des données et des contraintes de contextes nationaux particuliers. » Ce paradigme semble bien différent de celui de Maffesoli qui cherche une explication cohérente en interrogeant les actions et croyances des individus à partir de leurs raisons propres (leurs « bonnes raisons ») mobilisées dans un certain contexte. Tessier pense que c'est par une contextualisation historique et une étude de terrain, dite "empirique", en interrogeant les participants et organisateurs des *free parties*, qu'il peut

1 Maffesoli M. 2001b. *Dans l'extase des raves*.

2 Tessier L. 2003. *Musiques et fêtes techno : l'exception franco-britannique des free parties*.

expliquer pourquoi les *free parties* sont apparues en Grande-Bretagne puis en France ; cela lui permet de réfuter l'hypothèse de Maffesoli basée sur l'idée de « fusion de groupe », en montrant la diversité des intentions des acteurs, et surtout l'aspect profondément « solitaire, introspectif par certains aspects, et non de manière unilatérale < communautaire > ou < fusionnel > ».

Le billet de Denis Colombi reproche la même chose à Maffesoli. Il va lui reprocher par exemple une critique de Harry Potter sans références précises, sans entretiens ni questionnaires auprès des lecteurs. J'en comprends que rien n'est scientifique sans références précises, entretiens ou terrains. En s'immergeant un peu dans la discussion, sans vouloir pour autant nier la diversité des représentations des acteurs en jeu, il en ressort qu'il faudrait nécessairement interroger le public pour parler du public d'une œuvre (alors que je peux tout à fait comprendre comment le public est pensé pour un auteur sans interroger ni l'auteur, ni le public, mais juste à travers l'analyse ou la compréhension de l'œuvre – cette étude serait tout à fait recevable à mes yeux), et réduire une interprétation générale à la somme des parties locales de l'objet étudié (alors qu'une interprétation d'un phénomène global peut, me semble-t-il, tout à fait se passer de l'analyse de l'ensemble de ses détails, et bien heureusement, sinon nous serions contraints d'invoquer jusqu'à la physique nucléaire pour parler de n'importe quel phénomène sociologique). Sans compter que de nombreux sociologues, dont personne ne remettrait la légitimité en jeu, ne tablent pas sur des "terrains", comme s'en défend très bien Maffesoli lui-même : « Faut-il appeler cela de la < mauvaise > philosophie ? Alors que nombre des pères fondateurs de la sociologie – Auguste Comte, Marcel Mauss, Max Weber, Georg Simmel... – n'ont jamais fait d'enquête, n'ont jamais fait de questionnaires, mais nous ont transmis une connaissance de la société dans laquelle ils vivaient et des méthodes de compréhension que nous utilisons encore. »

C'est donc de curieux alliés que Quinon et Saint-Martin mobilisent ici, mais cela reste cohérent avec leur démarche puisqu'ils reprochent à la revue *Sociétés* d'avoir publié leur article sans s'assurer qu'il y a bien eu une enquête de terrain :

« Nous avons donc observé cette discipline de fer : aucun terrain, surtout pas de terrain. Quand bien même nos descriptions paraîtraient < réalistes > au commun des sociologues du CEAQ, eh bien, disons-le tout net : non, nous ne sommes jamais montés dans une Autolib', et n'avons jamais < éprouvé > une seule seconde son pilotage. [...] N'ayant jamais eu l'expérience d'une prise en main de l'Autolib' [...], tout ce que nous racontons à propos du transport dans la petite voiture électrique

relève de la seule expérience de pensée, de la pure fabulation. Il aurait été tout simple d'exiger que l'enquête soit précisée dans son déroulement (ce que nous nous gardons bien de faire) : quand l'auteur a-t-il utilisé une Autolib' ?, avec qui ?, quel est l'échantillon de personnes sur lequel il fonde son compte rendu ? Il aurait pu s'agir d'un suivi ethnométhodologique d'usagers, d'une enquête socio-anthropologique menée auprès d'un nombre conséquent de conducteurs afin de comprendre les logiques profondes les motivant pour l'emploi de tels véhicules. »

Mon problème, c'est que le processus de relecture par les pairs, qu'on le critique ou non, se base avant tout sur la confiance. La construction des savoirs, qu'elle soit en sciences dites expérimentales ou dans n'importe quelle discipline des sciences dites humaines, est effectuée par un nombre défini de personnes, et les relecteurs n'ont accès, "en pratique", qu'au protocole, ou à ce que l'on appelle normalement "données brutes" (ce que j'appellerais plus volontiers des "construits") dans le meilleur des cas, mais il est évident que le relecteur table sur le fait que l'expérience relatée a été "vraiment" vécue par le chercheur (peu importe la discipline d'ailleurs, de la physique à la philosophie, cette dernière étant malheureusement de façon normale considérée en-dehors de ces préoccupations), que l'auteur soit honnête, qu'il adhère à ce qu'il dit. La seule manière de le vérifier serait d'être présent au moment même de l'expérience. On se demande bien ce que veulent dire les auteurs du canular contre la revue *Sociétés* : « L'administration de la preuve est ici totalement absente, puisqu'aucun questionnaire n'est mentionné dans notre article, ni aucune réponse de personnes ayant vraiment conduit une Autolib'. » Alors que le protocole ne semble en effet pas clairement exposé, ni référencé précisément, il me semble par contre que leur argumentation est injuste : à la lecture du canular, je comprends très bien, avec peu de doutes, que ce sont les auteurs qui relatent une expérience subjective d'une expérience en Autolib'. Présenter un protocole plus précis n'aurait rien changé à la situation car le protocole aurait été tout aussi faux que l'expérience dans le cas du canular où le principe même repose sur le mensonge. Ce sont donc les auteurs des deux mystifications et leurs défenseurs¹ qui jouent dangereusement en trompant les relecteurs qui leur font à priori confiance. Ceci me semble risqué, car trompant ainsi les relecteurs, ils fragilisent un état d'esprit qui permet aux chercheurs de discuter : la confiance, cette croyance dans le fait que mon interlocuteur n'est

1 Entre autre exemples : Lahire B. 2015. *Comment confondre les imposteurs : les vertus critiques du canular* ; Dubois M. 2015. *Le sociologue, le marteau et la fausse monnaie*.

pas en train de me tromper. Mentir sur son expérience n'incitera pas seulement à plus de vigilance, mais risque d'inciter à rendre encore plus lourd le processus de production de savoir. D'autant plus que des failles connues s'insinuent dans toutes les disciplines, en pharmacologie par exemple où un fameux canular s'attaque en 2013 à toute une série de revues open-source. Ce canular, révélé dans la revue *Science* datant du 4 octobre 2013¹, a été très médiatisé. Le "grand public" peut alors apprendre l'absurdité du fonctionnement académique universitaire par le biais de ce que je vais exposer dans l'aparté suivant, connu des universitaires qui liront peut-être un jour ces pages, et pour les non-universitaires qui ne les liront probablement jamais (mais cela tient surtout à moi de sortir de ce Grand Partage entre champ scientifique et le reste de la société), une histoire ressemblant aux meilleurs romans d'anticipation dystopique.

Au nom d'une norme éthique scientifique – la critique par les pairs – les chercheurs du monde entier prennent en charge eux-mêmes la production de connaissances. Ils sont eux-mêmes les garants de cette norme, et ce à double titre : chaque chercheur peut en théorie librement critiquer les travaux de ses collègues, et chaque publication est soumise à des revues spécialisées tenues également par des pairs. Les revues se chargeront de chercher des relecteurs adéquats, et la publication ne sera possible qu'à la fin d'une discussion entre le comité éditorial de la revue, les relecteurs, et le ou les auteurs du papier. Ce processus étant mondialisé, son nom est anglais : le *peer-reviewing*. Tout est mis en œuvre pour garder l'apparence de l'objectivité² : les reviewers, anonymes, jugent notamment la crédibilité et la qualité des productions scientifiques, et cette qualité est traduite dans des indices bibliométriques à vocation objective, comme l'*Impact Factor* (rapport entre le nombre de fois que les articles des publications de la revue sont cités dans l'ensemble des revues et le nombre de publications de la revue d'accueil des publications) des revues d'accueil des publications et l'indice *h* (un chercheur avec un indice de *h* a publié *h* articles qui ont été cités au moins *h* fois) du chercheur qui quantifie la productivité scientifique. Les revues sont notées, les universités sont classées, et l'évolution de carrière d'un chercheur peut être dépendante de ces indicateurs. Il faut donc publier, d'où l'émergence de l'expression "*publish or perish*". La recherche privée comme publique est donc le produit de nos sociétés néo-libérales, dans un régime de production scientifique régie par des logiques marchandes à court terme³. Ce fonctionnement conduit à façonner ce que le chercheur en sciences de l'information Olivier Ertzscheid appelle « un monde de dingue »⁴. Il se trouve en effet que les gérants majoritaires des revues scientifiques sont des groupes privés

- 1 Bohannon J. 2013. *Who's Afraid of Peer Review?*
- 2 Ségalat L. 2009. *La science à bout de souffle ?*
- 3 Pestre D. 2003. *Science, argent et politique. Un essai d'interprétation.* ; Pestre D. 2013. *À contre-science : politiques et savoirs des sociétés contemporaines.*
- 4 Ertzscheid O. 2016c. *Pourquoi je ne publie(ra) plus (jamais) dans des revues scientifiques*, article publié en version courte (2016b) intitulé *Je ne publierai*

qui ne donnent accès à ses contenus (les productions scientifiques) que contre rétribution. Cette privatisation amène de fait une limitation de la diffusion du savoir et de sa potentielle critique, ce qui m'amène – en cohérence avec les définitions que j'ai données en introduction – à ne pas qualifier ce savoir de *connaissance scientifique*. Ainsi, alors que le domaine public finance des recherches, les chercheurs de ce même domaine doivent parfois payer pour publier leurs propres articles (il n'est pas rare qu'une revue demande plusieurs centaines d'euros pour éditer un article d'une vingtaine de pages), l'argent public finance également les relecteurs (les éditeurs des revues font appel gratuitement aux chercheurs pour la relecture des publications, chercheurs financés par le public...), et les éditeurs privatisent le savoir en le verrouillant d'un copyright ou d'une autre forme de propriété intellectuelle, pour finalement vendre à ces mêmes chercheurs le contenu de leur production. Ce mécanisme est connu de tous et il est par ailleurs très bien étudié¹. Cela finit par donner un système aberrant où un chercheur devrait presque payer pour faire usage de sa propre publication, où certaines bibliothèques universitaires (comme en 2016 l'université de Montréal, selon Ertzscheid) n'ont plus les moyens d'acheter les revues scientifiques tant les prix sont prohibitifs. Le marché est détenu par quelques maisons d'éditions privées² : le néerlandais Elsevier© coté en bourse (en 2010, 2 milliards de chiffre d'affaires pour 7 millions de bénéficiaires, 36% de marge), l'allemand Springer© (900 millions, 300 millions, 34%) l'américain Wiley© (250 millions, 100 millions, 42%), et l'anglais Informa© (145 millions, 47 millions, 32%). Vous aurez compris l'ironie de l'usage des copyrights, terme défini comme le « droit exclusif que se réserve un auteur ou son représentant d'exploiter commercialement pendant un nombre déterminé d'années son œuvre littéraire, artistique ou scientifique », et qui me semble être incompatible avec une recherche scientifique ouverte à la critique et au public. Le coût d'édition ne fait que baisser (avec notamment la dématérialisation des formats) et pourtant l'hégémonie de quelques éditeurs leur permet tout de même d'augmenter le prix des abonnements. Selon Ginsburgh et ses collaborateurs³ (qui analysent ces mécanismes économiques) :

« [...] les chercheurs ont besoin d'accéder à un nombre croissant de revues scientifiques. De plus, le prix des revues croît chaque année depuis des décennies bien plus que l'inflation : entre 1975 et 1995, leur prix a pris entre 200% et 300% de plus que l'inflation ; ces cinq dernières années (2003-7), et ce en fonction du domaine, la croissance des prix s'est établie entre 22% et 57%. Ceci n'a fait que renforcer les débats, mais également les suspicions d'actions anticoncurrentielles coordonnées par les éditeurs commerciaux. »

Selon un autre auteur :

« [Alors que] jusqu'en 1908 les articles scientifiques pouvaient être globalement considérés comme des biens communs [...].

Pendant la période s'étendant de 1908 aux années 1960 et 1970, leur statut légal

plus jamais dans une revue scientifique.

- 1 Par exemple dans *Nature*, Van Noorden. 2013. *Open access: The true cost of science publishing* ; ou Langlais PC. 2014. *Faut-il signer l'accord d'Elsevier ?*.
- 2 Langlais PC. 2014. Déjà cité
- 3 Ginsburgh et collaborateurs. 2008. *Edition scientifique et pouvoir de marché*.

effectif est éminemment composite : il s'agit à la fois d'un bien privé (le droit d'auteur est garanti en théorie), d'un bien commun (le droit de recopie se maintient en pratique) et, surtout, d'un bien public ou étatique (la survie des revues dépend de subventions). [...]

Il y a une nette tendance favorable à une protection juridique explicite vers le tout début des années 1970. [...]

Le début de la décennie 1980 est souvent mentionné, dans le contexte plus général d'une mutation entrepreneuriale des universités ou en liaison avec les politiques néo-libérales de Reagan et Thatcher. »¹.

Revenons-en à un autre de nos canulars en série qui s'attaque cette fois à toute une série de revues open-source et dont la révélation se fera dans la revue (dont la réputation n'est plus à faire) *Science* en 2013. John Bohannon, l'auteur du canular, écrit un faux article sur la découverte d'une molécule anti-cancéreuse qu'il va soumettre à 304 revues sous autant de faux noms et de faux laboratoires. Au bout de 40 jours en moyenne, 157 des 304 revues ont accepté de publier cet article aberrant, où même les légendes étaient contradictoires aux informations données sur les graphiques. Le point commun de toutes ces revues réside dans le fait qu'elles sont en Libre-Accès (Open-access), avec un modèle de fonctionnement auteur-payeur : un auteur paye, et son article est librement disponible dans sa version électronique. Notons que ce système économique n'est pas l'apanage de toutes les revues en open-access, loin de là comme le rappelle l'historien des sciences Jean-Claude Guédon². Je finis ici cette digression sur le fonctionnement normal des publications scientifiques qui avait pour double finalité de comprendre ce système de publication, et de spécifier certains de ses travers discutés lors de précédents canulars.

Une autre attaque tout aussi injuste formulée par les auteurs du canular Tremblay porte sur l'usage d'un jargon constant et répété :

« Le < maffesoli >, c'est un langage répétitif et prévisible, un auto-plagiat permanent. Pour les initiés qui copient/collent, cela suffit sans doute. Le corpus est vite maîtrisé, le vocabulaire et les schèmes interprétatifs sont toujours les mêmes, et tout cela repose sur la croyance que ce dogme, qui est aussi bien rhétorique que cosmologique (vision structurée de l'homme et du monde, impliquant une théorie du bien et du mal) se mérite et se cultive entre gens de qualité (ceux qui ont vraiment compris le monde social dans son essence, son passé et son devenir). »

Qu'on le critique ou non, c'est pourtant de cette manière que se construit toute science "normale". Toute discipline, sous-discipline ou école de pensée a son propre vocabulaire - son propre jargon -, des références spécifiques (ce que

1 Langlais PC. 2015. *Comment les revues scientifiques sont-elles devenues des propriétés intellectuelles ?*

2 Interviewé par Sylvestre Huet (2013) dans le blog de libération. *Open access : du rêve au cauchemar ? L'avis de J-C Guédon.*

Yves Gingras et Marc Bertin, venant en renfort des auteurs du canular à l'aide d'analyses textuelles et bibliométriques (des méthodes quantitatives que je n'apprécie guère, les auteurs auraient pu s'en passer pour leur démonstration), montrent quant à la sphère maffesiolienne¹), ses expériences de pensée propres, un style plus ou moins spécifique que tout étudiant apprend justement à mobiliser². Durant cet apprentissage, on prend l'habitude de mobiliser des faits qu'une communauté de chercheurs ne questionne plus tant que ceux-ci ne posent pas problème. On va même jusqu'à en oublier leur histoire, leur processus de construction, les controverses anciennes qui y sont liées ; c'est ce que Bruno Latour appelle des « boîtes noires »³. Il est indéniable qu'il existe de grandes écoles de pensée ayant produit des machines conceptuelles "tournant" encore à plein régime. Je pense aux adeptes de Pierre Bourdieu (qui empruntent énormément leur jargon à l'économie), à la sociologie pragmatique, aux partisans de l'école de Bruno Latour et leur vocabulaire lié à *la traduction*, à la théorie de *l'acteur-réseau*, etc. Cette critique me semble injuste car elle peut s'appliquer à n'importe quel langage pratiqué par une communauté de chercheurs (quelle que soit la taille de cette communauté).

Je préfère ici apporter une précision : je ne cherche pas à légitimer le fait que les relecteurs de la revue *Sociétés* aient accepté le canular, l'article en question ayant en effet peu d'intérêt à mes yeux (mais là n'est pas la question)⁴.

Dans la suite du billet de Quinon et Saint Martin, on peut lire une critique de la métaphysique et de l'épistémologie de Michel Maffesoli (j'ai beaucoup moins de problème avec leurs critiques que jusqu'ici). En effet, ils attaquent une ontologie de l'homme, une essence de l'homme postmoderne⁵, ainsi qu'une

- 1 Gingras Y et Bertin M. 2015. *La position de la revue Sociétés dans l'espace discursif de la sociologie française*.
- 2 Kuhn T. 1983 [1962]. *La structure des révolutions scientifiques*.
- 3 Latour B. 2005[1987]. *La science en action. Introduction à la sociologie des sciences*.
- 4 Bien qu'il soit assez drôle : « [L'Autolib'] est une automobile ouverte, car elle s'ouvre à l'usage (open innovation), non plus par essence (elle roule à l'électricité, rappelons-le), mais au travers de son devenir dans la conduite – son existence précède les flux de son essence et des extases qu'elle promet à l'abonné-e. »
- 5 « L'anthropologie métaphysique de M. Maffesoli pourrait être résumée ainsi : l'homme, dans son essence, est animé par un < vouloir-vivre irrépessible >, par une < force vitale >, par un désir < d'affoulement > et de fusion avec ses congénères, désir < archétypal > qui tend à se manifester dans toutes ses activités sociales. Et ce < vouloir-vivre festif >, cette < centralité souterraine

épistémologie se référant à Max Weber et la prétention de Maffesoli à la « neutralité axiologique » alors que les écrits de l'auteur sont, d'après eux, résolument politiques et truffés de jugements de valeurs. Et en effet, Maffesoli nous livre une vision du monde postmoderne où l'homme prend enfin en compte son animalité, vit intensément l'instant présent, et Maffesoli fait l'apologie de cette nouvelle réalité décrite. Il me semble que cette vision est assez contradictoire de la part de Maffesoli qui, n'assumant pas le caractère scientifique de ses travaux, défend cette « neutralité axiologique »¹ ! Son ontologie et sa métaphysique sont donc à comprendre dans un projet politique, comme il le (re)présente très bien dans une interview accordée à Agoravox². Contrairement aux alliés des auteurs du canular, il ne me semble pas pertinent de vouloir réfuter le système maffesolien, comme il serait tout aussi peu pertinent de vouloir réfuter le système d'une sociologie « analytique critique ». Il s'agit ici de deux *paradigmes*, deux visions du monde incommensurables, incommensurables non pas dans un sens où on ne pourrait pas les mesurer, mais littéralement qui ne peuvent être comparés avec les mêmes outils de mesure. C'est dans ce sens qu'il me paraît peu pertinent de qualifier les expressions de désaccords publics, les discours, entre Quinon et Saint-Martin d'un côté, et les maffesoliens de l'autre, de *controverse*, mais qu'il faudrait les qualifier de discussion entre des acteurs qui comprennent le monde différemment, qui se représentent le monde différemment. Il est d'ailleurs intéressant, et très curieux, de voir Maffesoli se défendre de faire de la science dans le journal *Le Monde* du 18 mars 2015³ : « En effet, la sociologie

dionysiaque >, cette < nappe phréatique > < orgiaque >, par lesquels l'individu participe d'une < effervescence collective > et < présenthériste >, déconnectée de tout projet téléologique, de toute < morale > < prométhéenne > de transformation de la société, serait, selon M. Maffesoli – on en arrive maintenant à sa métaphysique sociale –, la caractéristique essentielle de notre époque, dite < postmoderne > » Quinon M et Saint-Martin A. 2015. *Le Maffesolisme, une « sociologie » en roue libre. Démonstration par l'absurde.*

- 1 Maffesoli M. 2015. *L'hystérie collective autour de mon cas témoigne d'un divertissement d'impuissants.*
- 2 Maffesoli M. interrogé par Anger de Friberg V. 2015. *La fin de la modernité, ou vivre l'éternité dans l'instant.*
- 3 Dans un entretien avec Michel Maffesoli, Floch B. 2015. *Victime d'un canular, Michel Maffesoli dénonce un « règlement de comptes » entre sociologues.* Pour d'autres réactions de Maffesoli concernant le canular, voir : Fédou G. 2015. Michel Maffesoli « *Les réseaux c'est la vie* » ; Maffesoli M. 2015. Déjà cité ; Bétemps A. 2015. *Michel Maffesoli : « La postmodernité marque la fin de la*

n'est pas une science, mais une < connaissance >. Une connaissance bien sûr rigoureuse, mais dont le paradigme n'est pas la mesure. ». Si la défense du paradigme est légitime, Maffesoli coule ici son propre bateau ; faire bouger les normes universitaires et les paradigmes est un combat légitime, mais le principe même de l'université n'est-il pas la formation et la recherche scientifique ? Il parlait lui-même en 1981 de sociologie comme science¹.

Manifestement Maffesoli tente de comprendre le phénomène des *free parties* comme des phénomènes symboliques d'une société postmoderne², et en un sens en effet son objet d'étude ressemble plus à une illustration de son propos général. Il en est de même avec la vision exprimée dans la publication de Laurent Tessier : il génère bien un modèle qui va façonner son "terrain" en fonction de postulats analytiques. Peut-être que la différence entre les deux réside justement dans le sens à donner au terme de représentation : quand l'un *présente* des données de terrain, l'autre *re-présente* ses construits qu'il assume être non dissociables de son paradigme. Pourtant, Laurent Tessier en mobilisant un modèle où il est intéressant d'interroger les acteurs afin de saisir des systèmes de bonnes raisons, va argumenter et se servir de son "terrain" afin d'illustrer (selon ma formulation) qu'il est pertinent d'utiliser son modèle. La « circularité » dénoncée par les détracteurs de Maffesoli est à l'œuvre dans chaque interprétation du monde. Quinon, l'un des auteurs du canular, ne serait certainement pas d'accord avec ma formulation puisqu'il dénonçait déjà en 2001 dans la revue *Esprit Critique*³:

« il n'y a jamais, dans le discours postmoderne, la moindre indépendance entre ce qui permet d'expliquer et ce qu'il faut expliquer (il s'agit là des hypothèses ad hoc dont parle Popper), puisque l'absence de délimitation sémantique des concepts leur permet de s'intégrer dans tout type d'interprétation. Des notions aussi nébuleuses que celle de 'vitalisme sociétal', de 'monde imaginal', 'd'imaginaire collectif', peuvent être associées sans difficultés à tout type de phénomènes sociaux, dans la mesure où l'on ne sait pas précisément de quoi il est question. Mais

République une et indivisible » ; Diffalah S. 2015. Et *Michel Maffesoli voulut réinventer la sociologie... seul contre tous*. Un point important révélé dans ce dernier article est que le sujet est tellement sensible que certains sociologues s'expriment dans la presse de façon anonyme.

- 1 Maffesoli M. 1981a, b. *Pour Une Sociologie Relativiste*.
- 2 « Encore une fois, je pratique une sociologie compréhensive, qui élucide les processus à l'œuvre dans la société, les valeurs sous-jacentes aux changements sociétaux, l'imaginaire de l'époque » Maffesoli M. 2015. Déjà cité
- 3 Quinon M. 2001. *Les Inquisiteurs et les Hérétiques*.

en raison même de cette nébulosité, le discours postmoderne n'explique rien, il n'éclaire en rien le monde. »

Que l'auteur ne trouve pas les théories maffesoliennes intéressantes ou pertinentes, c'est une chose avec laquelle je pourrais me retrouver. Mais l'accuser avec l'argument qu'un « acte de foi précède la confrontation de la théorie à l'empirie » est une chose risquée, car il devient alors difficile d'y échapper soi-même ; le cadre empirique construit par Quinon demande également un acte de foi, et je dirais même que n'importe quel cadre théorique demande une adhésion, une croyance, c'est en tout cas ce que je retiens de ma lecture d'auteurs comme Thomas Kuhn ou de Paul Feyerabend qui argumentent en faveur de l'impossibilité de ne pas être dans un cadre théorique. Mobiliser l'empirisme de Karl Popper est également discutable, dans la mesure où son cadre d'évolution de la connaissance scientifique par essais et erreurs, progressant ainsi par suites de réfutations expérimentales permettant de préciser nos théories, a été maintes fois mis à mal de manière pertinente. Un des arguments efficaces consiste à se demander : mais que réfute-t-on vraiment ? Un énoncé précis théorique formulé ? Une théorie sous-jacente à un concept mobilisé ? Les instruments de mesure (considérant chaque instrument comme une théorie matérialisée¹) ? Penser qu'un cadre théorique est vraiment confronté à une réalité extérieure indépendante, voilà une conception de la représentation de la théorie au monde que je n'adopte pas. Je m'empresse de préciser que je ne m'intéresse pas ici à la critique portant sur la nébulosité des notions de Maffesoli que je maîtrise mal, car le sens de la critique pourrait tout à fait être bien-fondé, au même titre que leur argumentation critique qui me semble convaincante sur l'organisation économique autour du « maffesolisme » qui produit un discours dont sont friands tant les journaux conservateurs que le « monde de l'entreprise ».

Faudrait-il alors « relativiser » les interprétations du monde au point de les rendre intraduisibles ? Assurément non, sinon il n'y aurait pas de discussion. On pourrait très bien voir à l'aune d'un autre paradigme, suite à des jeux de traductions (et nécessairement de trahisons), les études de Maffesoli et les études de terrains plus analytiques de manière complémentaire (les unes s'intéressent aux symboles, les autres à l'explication analytique de la perception symbolique des acteurs), mais on pourrait également les considérer comme incompatibles. J'affirme « juste » que le relativisme permet de juger des interprétations du monde à l'aune de leurs propres finalités et de leur pertinence idéologique. Et en ce sens, un point de l'argumentaire de Quinon et Saint-Martin est convaincant : l'idéologie maffesolienne se vend bien

1 Bachelard G. 2000 [1938]. *La formation de l'esprit scientifique*.

(intellectuellement et dans la sphère marchande) et « peut alimenter non seulement une activité marketing et publiciste (celle de la société d'études <Eranos>), mais encore, une pratique thérapeutique (ou, encore une fois, prétendue telle) libérale. » Maffesoli l'assume d'ailleurs lui-même dans sa défense : « je rends compte de la société actuelle en disant qu'elle est tribale et nomade. Je ne sais pas pourquoi, je n'ai pas mesuré le nombre de tribus, mais il est sûr que cette notion que j'ai commencé à utiliser en 1988 fonctionne : il suffit de voir à quel point elle a été reprise dans les publicités, les films, les mots que notre société emploie pour le dire. »¹ Je rejoins alors la critique idéologique faite par Quiron et Saint-Martin (quand ils montrent très bien dans un autre billet² l'application des théories de Maffesoli par le management dans les nouvelles pratiques managériales) et leurs alliés (mais souvent dit de manière implicite). Je peux illustrer cette critique avec par exemple *La Villa Kedge Michel Maffesoli*. On apprend sur le site internet de l'école de commerce Kedge ceci :

La Villa Kedge-Maffesoli a pour objet de donner les moyens à l'écosystème de Kedge BS (étudiants, enseignants, partenaires, ONG...) et ainsi jouer le rôle non pas unilatéral, mais multilatéral de liaison organique entre l'économie, l'entreprise, la transmission et les entreprises futurs employeurs, les jeunes et les enseignants qui participent à cette socialisation en mettant en lumière l'écosystème de la postmodernité. Kedge Business School est profondément reconnaissante à Michel Maffesoli, penseur par excellence de la postmodernité en France et dans le monde. En donnant son nom à cette Villa, il apporte sa caution intellectuelle ainsi que l'apport de son réseau international de centres de recherche avec lesquels il collabore (Porto Alegre, Sao Paulo, Bogota, Mexico, Puebla, Corée du Sud, Canada...) et de l'équipe de chercheurs et professeurs français (Paris, Montpellier...). Kedge BS s'honore de porter cette pensée postmoderne.³

Pour la neutralité axiologique, s'abstenir de prendre parti quant aux valeurs, il faudra repasser. Mais je souligne ici que je n'adhère pas plus aux prétentions réalistes, non moins politiques, des autres, qui ont tendance à oublier comment la blouse blanche a été et est toujours un outil autoritaire comme je

-
- 1 Dans un entretien avec Michel Maffesoli, Floch B. 2015. *Victime d'un canular, Michel Maffesoli dénonce un « règlement de comptes » entre sociologues.*
 - 2 Quiron M et Saint-Martin A. 2016. *Du comique de répétition : un nouveau canular, tué dans l'œuf in extremis.*
 - 3 Site internet de l'école de commerce Kedge. 2015. Kedge Business School inaugure la villa Kedge – Maffesoli.

l'ai illustré dans mes analyses esthétiques de mon enquête sur les OGM en première partie.

Je vais m'intéresser un peu plus au paradigme de Maffesoli. Sa sociologie compréhensive, telle qu'exprimée dans son livre intitulé *La connaissance ordinaire, précis de sociologie compréhensive*¹, qui s'oppose à une sociologie positiviste qui pense les choses dans leur relation à d'autres choses, s'intéresse au vécu, à ses multiples dimensions, et à sa dimension non-logique. Maffesoli s'intéresse alors aux représentations des acteurs, à leurs imaginaires. Dit autrement, la société « raconte des histoires, des mythes », et le discours à propos de cette société fait également partie intégrante de cette même société. C'est entre autres depuis ce point de départ que Maffesoli incite le sociologue à « additionner les rhétoriques et les effets de logique » en travaillant un style d'écriture singulier. J'en comprends, ou j'en retiens, certainement en déformant par effet de traduction dans mon vocabulaire, que la vie raconte des histoires, et que raconter consiste à la mise en récit d'éléments plus ou moins fictifs dans une forme particulière. Cette relation du fond et de la forme, à savoir l'*esthétique*, est en quelque sorte le matériel du sociologue compréhensif. Le sociologue n'échappant pas à la création de récit, il doit apporter un soin à l'esthétique de ses propres récits à propos du monde. À l'opposé d'une « écriture universelle », Maffesoli propose « un projet plus intuitif, attentif à la finitude et à la recherche stylistique dans son expression ». Il y a donc autant d'esthétiques que de sociologies singulières :

« Savoir intégrer le flou, le déséquilibre, le désordre, c'est peut-être le gage d'une recherche prospective. Cela prédispose également à considérer que notre discipline est plurielle, qu'il y a < des sociologies > qui se relativisent et se complètent mutuellement. Ainsi, à l'image du donné social labile, fuyant et conflictuel, nos sociologies, *en s'affrontant*, seront amenées à la fois à préciser leurs démarches, à se fonder en raison sans pour autant épuiser les objets qu'elles appréhendent. »²

Ce relativisme nous incite à sortir d'une « vision totalisante », abandonner la « Vérité »³ avec un grand V pour dialoguer dans un respect mutuel. Il s'oppose ainsi à, me semble-t-il, deux choses : le positivisme, et la critique, les deux étant gage d'autorité.

1 Maffesoli M. 1985. *La connaissance ordinaire. Précis de sociologie compréhensive*.

2 Maffesoli M. 1981a. *Pour Une Sociologie Relativiste I*.

3 Maffesoli M. 1981a. Déjà cité

« Dès lors notre travail serait de participer et uniquement de participer, à notre manière, à *l'auto-affirmation de l'existence sociale*. Par là également le relativisme de la pensée rejoint ce scepticisme populaire qui permet la résistance à l'imposition des divers pouvoirs. ». « Peut-être faut-il revendiquer cette appellation de sociologie < romantique >, mais en lui donnant son sens le plus large, une attitude qui pense en terme de globalité, qui refuse la discrimination, l'évaluation de ce qui serait important, signifiant, et de ce qui ne le serait pas ; refuser la < séparation > qui constitue le substrat de la critique depuis le XVIIIe siècle. Dès lors le penseur, celui < qui dit le monde >, n'a pas à s'abstraire, il fait partie de cela même qu'il décrit, il est à l'intérieur, il peut donc avoir une vision du dedans, une < in-tuition >. »¹

Maffesoli défend ainsi une sociologie du point de vue, que je dirais située, qui ne parle pas de nulle part, qui est immergée dans la société, et sur ce point je m'accorde avec lui : « [La sociologie relativiste] sait que la vérité est toujours momentanée, factuelle. » Là où je suis en désaccord, comme je l'ai déjà exprimé auparavant, c'est qu'il s'agit d'une volonté qui me semble limitée à l'interprétation, la description (il parle de « donné » par exemple), la volonté de tolérance (et de respect de paradigmes qui se « complètent »), de conservation du monde : sans volonté de transformation ou de construction, mon intérêt pour ce paradigme s'évanouit. La sociologie compréhensive de Maffesoli, telle que je la caricature, pourrait se réapproprier cette entrée du dictionnaire à *comprendre*, « se saisir intuitivement l'un l'autre jusqu'au fin fond de l'être, s'approuver mutuellement avec une indulgente sympathie », qui serait cohérente avec son but, « se contentant de discerner ainsi les visées des différents acteurs concernés »². Cet irénisme me semble par ailleurs ne pas échapper à la critique de "l'auto-réfutation" (que je nommerais plus volontiers d'auto-contradiction, la réfutation étant trop connotée à l'élimination d'une théorie par la mise à l'épreuve d'un fait extérieur), car si la réalité est relativisée, la sienne – qui s'oppose au positivisme – peut difficilement ne pas admettre une valeur égale à la sociologie critique et la sociologie compréhensive : pourtant ces paradigmes ne sont pas compatibles. Pour éviter les arguments d'autorité, il faut s'entendre ensemble sur ce qu'est un argument d'autorité, et juger négativement les paradigmes autoritaires, ne pas les tolérer. C'est pour cette raison que le relativisme, pour ne pas sombrer dans l'impossibilité du jugement de valeur, le *nihilisme*, doit certes assumer la construction de "*connaissances situées*" (ce qui est tautologique dans mon vocabulaire où la

1 Maffesoli M. 1981b. *Pour Une Sociologie Relativiste II*.

2 Maffesoli M. 1985. Déjà cité. p18.

connaissance est une *opinion scientifique*, donc située), et en même temps affirmer un engagement, à savoir que son point de vue est provisoirement absolu, meilleur que les autres, jusqu'à son altération par d'autres points de vue. C'est à ce titre que j'argumentais en introduction l'*hyperthèse*, et que dorénavant je défendrai moins la *réfutation* que l'*altération* des hyperthèses. Cette discussion entre d'un côté une sociologie critique, que je qualifie d'*explicative*, et de l'autre la sociologie compréhensive de Maffesoli, que je qualifierais d'*opinion scientifique*, amène peu d'espoir d'entente si l'on considère cette discussion comme une controverse à clôturer : elle ne le peut pas, car il s'agit de mondes incommensurables avec, d'un côté, la critique par des faits objectifs, et de l'autre un conservatisme irénique. Mon positionnement dans cette discussion est d'affirmer un constructivisme qui, comme défini en introduction, permet une critique qui déconstruit, dont l'intérêt réside dans une construction par transformation.

Comme le souligne le sociologue Bernard Lahire, dans un billet du blog Zilsel¹ à la suite du billet révélant le canular, le lien entre l'affaire Tremblay et l'affaire Teissier, ayant eu lieu de 2001 à 2002, est difficilement contestable. Après avoir été mannequin, actrice, et astrologue professionnelle (notamment chroniqueuse dans des rubriques astrologiques de presse écrite et télévisuelle), Élisabeth Teissier soutient en avril 2001² une thèse sur l'épistémologie de l'astrologie à Paris 5 intitulée *Situation épistémologique de l'astrologie à travers l'ambivalence fascination-rejet dans les sociétés postmodernes*. La thèse est dirigée par Michel Maffesoli puis soutenue devant un jury composé des sociologues Gilbert Durand, Serge Moscovici et Patrick Tacussel, ainsi que de la philosophe Françoise Bonardel. Il s'engage alors une controverse d'une part sur la validité épistémologique et sociologique de cette thèse, et donc sa légitimité, ainsi que sur les fondements et les règles méthodologiques et éthiques qui devraient s'appliquer à la discipline de la sociologie. La controverse déborde largement le champ universitaire pour se retrouver dans la presse généraliste française (Libération, Le Monde, Le Figaro, etc.). Un comité de relecture multidisciplinaire de la thèse est formé par des représentants du "rationalisme français" que sont Jean-Paul Krivine, rédacteur en chef de la

1 Lahire B. 2015. *Comment confondre les imposteurs : les vertus critiques du canular*.

2 Un compte rendu du point de vue de Jean-Paul Krivine (2009) est disponible sur le site de la revue Science&Pseudosciences, une revue de l'AFIS : *Soutenance de la thèse d'Elizabeth Teissier* <http://www.pseudo-sciences.org/spip.php?article386>

revue *Science et pseudo-sciences*, Jean-Claude Pecker, astrophysicien, membre de l'AFIS, et l'astrophysicien Jean Audouze (astrophysicien, directeur du Palais de la découverte). On y trouve par exemple un rapport de Bernard Lahire, Philippe Cibois et Dominique Desjeux¹, intitulé *La non thèse de sociologie d'Élizabeth Teissier*, qui accuse en effet Teissier de ne pas faire de sociologie. Ils argumentent ainsi :

E. Teissier est d'ailleurs très claire quant à la primauté de l'explication astrologique sur tout autre point de vue (dont le point de vue sociologique qu'elle est censée mettre en œuvre dans le cadre d'une thèse de sociologie) pour comprendre les faits sociaux. Critiquant une citation de Serge Moscovici qui évoque les causes sociales des crises, elle écrit : "il nous semble qu'il occulte en l'occurrence la dimension cosmique desdits phénomènes ; une dimension qui, selon le paradigme astrologique – et notre conviction – vient coiffer le social. En effet, le social est loin d'expliquer toutes les 'crises... qui se produisent dans la société'. À preuve les actions totalement illogiques, non linéaires, non-logiques et inexplicables autrement que par le paramètre astral qui joue alors le rôle de paramètre éclairant et englobant coiffant le non-logique apparent." (p. 525). C'est l'astrologie qui explique les faits psychologiques, sociaux et historiques.

"Au-delà" (y a-t-il un au-delà, c'est justement la question ! Concernant la connaissance scientifique, en effet, je pense qu'il n'y a rien au-delà des mots) de cette critique² (que je partage dans une certaine mesure), les auteurs critiquent le point de vue « normatif » de la thèse. Par normatif, il faut entendre, j'imagine, "prescriptif" : « Le sociologue n'a pas, dans son étude des faits sociaux, à dire le bien et le mal, à prendre parti ou à rejeter, à aimer ou à ne pas aimer, à faire l'éloge ou à condamner. En l'occurrence, une sociologie de tel ou tel aspect du 'fait astrologique' ne doit en aucun cas se prononcer en faveur ou en défaveur de l'astrologie, dire si c'est une bonne ou une mauvaise chose » (je suis en désaccord avec cela comme nous le verrons). On trouve une vision similaire de la sociologie ici³ :

« Depuis plus de cent ans, en France et à l'étranger, des esprits rigoureux s'efforcent de montrer qu'une analyse objective des faits sociaux est possible. Grâce à la diversité de leurs orientations et des moyens mis en

1 Lahire B, Cibois P et Desjeux D. 2011. *La non thèse de sociologie d'Élizabeth Teissier*.

2 reprise ailleurs, par exemple ici : Lahire B. 2002. *Comment devenir docteur en sociologie sans posséder le métier de sociologue ?*

3 Baudelot C et Establet R. 2011. *La sociologie sous une mauvaise étoile*.

œuvre, grâce surtout à leur invention créatrice, ils ont progressivement réussi à donner ses lettres de noblesse à la sociologie, en constituant un corps de savoir sur le monde social qui soit objectif et dans l'ensemble cumulatif. ».

Dans un article convaincant, Cibois¹ argumente comment l'analyse sociologique s'attelant à dépeindre le rejet de l'astrologie dans les médias s'apparente à une critique de ce rejet sous couvert de rationalité qui rejette tout ce qui va à son encontre, rejet expliqué avant tout car l'astrologie n'est pas enseignée, et donc incomprise : « Le but du travail d'E. Teissier est clair et sa finalité est précise : il s'agit, à travers cette thèse de revenir à l'université pour y avoir le droit d'enseigner. ». Dans le rapport intitulé *Une non-thèse qui cache bien mal une vraie thèse : un plaidoyer pro-astrologique*², Jean Audouze, Henri Broch, Jean-Paul Krivine, Jean-Claude Pecker, et Denis Savoie continuent la critique en argumentant le caractère astrologique et non sociologique de la thèse, et épingle l'auteur quant à l'usage des statistiques, expériences et références (des mathématiques à la psychologie) alors érigées en arguments d'autorité. Le rapport entier finit par des *Remarques conclusives*³ émises par le philosophe d'obédience analytique Jacques Bouveresse, qui attaque entre autres les faiblesses épistémologiques de la thèse. En invoquant Karl Popper (encore une fois, décidément) il rappelle que l'astrologie ne peut prétendre à la scientificité dans la mesure où, intrinsèquement, il n'est pas possible de réfuter la théorie globale qui ne peut être que confirmée. En effet, il est aisé de trouver une multitude de cas isolés venant conforter la théorie, mais il est plus difficile, voire impossible, d'imaginer une expérience qui pourrait potentiellement générer des résultats venant contredire la théorie astrologique. Il soulève qu'une thèse en épistémologie aurait dû intégrer la remarque poppérienne et prendre en compte « toutes les faiblesses bien connues de la position confirmationniste naïve ». Bouveresse articule ensuite l'argument réfutationniste à une critique d'un relativisme réapproprié par l'astrologue, plus précisément il critique une incohérence entre d'une part l'effacement de la démarcation science/non-science opérée par un relativisme, et d'autre part le fait de coupler cette posture au désir de vouloir faire science de l'astrologie. Pour Bouveresse, si l'astrologie devient science alors les démarcations seraient dévaluées, et en ce sens il n'y aurait plus d'intérêt à souhaiter bénéficier de l'aura de la science ainsi dévaluée. Cette interprétation, ou plutôt mon

1 Cibois P. 2001. *La thèse d'Élisabeth Teissier : lecture d'un sociologue*.

2 Audouze et collaborateurs. 2001. *Une non-thèse qui cache bien mal une vraie thèse : un plaidoyer pro-astrologique*.

3 Bouveresse J. 2011. *Remarques philosophiques conclusives*.

interprétation de la critique de Bouveresse, si elle était convaincante, pourrait également s'appliquer à ma thèse, car après tout, je critique le Grand Partage, je propose une manière de faire différente que j'expose, et j'aspire à ce qu'elle soit considérée comme scientifique. Je ne sais pas dans quelle mesure Teissier fait siennes des thèses réfutationnistes, mais ce n'est pas mon cas comme je l'ai sous-entendu plus haut. Pour le faire, je devrais défendre le Grand Partage entre croyance et connaissance (alors que je pense que toute connaissance nécessite une croyance), adhérer à un critère de démarcation (la réfutation, alors que je défends l'altération) qui conçoit des faits extérieurs (où je ne vois que des *construits*). Si les prétentions de Teissier sont de produire des théories réfutables, elle aurait alors peut-être dû (mais je ne crois pas en l'unicité d'une méthode) mobiliser les limites de son modèle. Ce qui m'intéresse ici réside dans la fin de l'argumentation sur le désir de faire science tout en effaçant les critères de démarcations. Quand Teissier souhaite qualifier son travail de scientifique, on peut critiquer le statut d'autorité qu'elle voudrait se voir conférer (je suis incapable d'en juger n'ayant pas lu toute sa thèse et ses intentions), mais on peut également la prendre au sérieux dans la proposition de son nouveau partage entre science et non-science. Faire intervenir des causes transcendantes dans la compréhension d'un phénomène me semble peu intéressant, en premier lieu parce qu'un élément transcendant est peu critiquable (altérable), et devient un argument d'autorité au même titre qu'un réalisme. Vous l'aurez compris, il ne s'agit pas ici de prendre la défense de cette thèse (et encore moins de l'astrologie). Je souhaite juste souligner que derrière des critiques contre des affronts anti-rationalistes, la frontière avec le positivisme est mince. À entendre les critiques, et dans un esprit de synthèse, il semble par exemple évident que la sociologie doit être cumulative. Ce point est pour le moins très discuté, et c'est notamment un point de discorde entre les deux épistémologues peut-être les plus lus au monde que sont Thomas Kuhn et Karl Popper. Il en va de même concernant l'aspect non-normatif (j'entends "prescriptif") de la sociologie. Afin de contredire ce point, je pense aux sociologies qui, bien que très différentes les unes des autres, se qualifient ou sont qualifiées de *critiques*; je ne pense pas à la *critique* des Lumières, celles des préjugés par la raison, mais aux sociologies critiques : les programmes marxistes, l'école de Francfort, Pierre Bourdieu et la sociologie critique, etc., chacune a, à sa manière, articulé une compréhension du monde, un ensemble de représentations, à la volonté explicite de changer le monde, et donc il s'agit quelque part d'un projet prescriptif. Concernant la démarcation science/non-science, si Bouveresse reproche à Teissier de ne pas faire sien le principe du réfutationnisme, on peut aussi reprocher à Bouveresse de ne pas s'inquiéter

des critiques au sujet de Karl Popper déjà évoquées (je ne lui reproche pas "vraiment", j'illustre juste par l'absurde l'infinie discussion engagée si elle se base sur le nombre de références que tel acteur n'a pas mobilisées, lues ou citées). D'autres commentateurs de la thèse de Teissier, comme Christian De Montlibert¹, expriment même très clairement leur posture épistémique qu'ils auto-érigent en norme de la bonne conduite scientifique ; il s'agit de « réalité », de « monde objectif », de « connaissance rationnelle », « d'objectivité dans la connaissance », et de « lois de la sociologie ». Ici, la possibilité d'accès à une entité indépendante de l'esprit est assumée (je qualifie leur posture de réaliste), mais le positivisme est présent par la multiplication d'articles qui accusent l'astrologie en général et la thèse de Teissier d'être de la pseudo-science en se passant d'argumentaires², ce qui a pour double effet de

1 « La soutenance de thèse d'E. Tessier sur l'astrologie n'est que la manifestation la plus visible d'un phénomène plus large et plus profond. La cumulativité de la sociologie est niée, ou pire, transformée en répétition stérile. La possibilité d'une objectivité dans la connaissance du monde social est d'autant plus rejetée qu'est affirmé, dans une posture toute 'post-moderne', le primat de la conscience du sujet, quand ce n'est de sa subjectivité. Quant aux lois de la sociologie, comment pourraient-elles exister ou avoir une quelconque valeur puisqu'elles ne sont, aux dires des relativistes que la projection d'une volonté de puissance de leur auteur. Il suffit pour clore définitivement cette lapidation des sciences sociales de conclure qu'il ne s'agit que 'd'empirisme plat' incapable de rendre compte de la complexité des idées.

Ce refrain contre les sciences sociales est l'expression la plus achevée d'un anti-rationalisme dont les effets sont loin d'être tous connus. Il implique 'un retour du sujet' qui accompagne l'apologie de l'individualisme cher aux néo-libéraux. Il permet une diversification des subjectivités qui n'est pas pour déplaire aux propagandistes de la suprématie des marchés. En quelques mots, il permet de nier toutes déterminations sociales. Si la compréhension du monde social est avant tout subjective, on comprend que les contempteurs de la scientificité de la sociologie ne se privent pas de tourner en dérision ses méthodes et ses résultats (toujours 'trop plats' ou 'trop lourds'). Mais ce point de vue repose lui-même sur le refus de la réalité ou de l'objectivité du monde et sur la négation de la possibilité d'une connaissance rationnelle. En effet, l'importance accordée au sujet n'est plausible que si le monde social n'a d'autre réalité que d'être une production de l'imaginaire » Montlibert C. 2001. *Astrosociologie ? Contribution à l'ASES*.

2 Je pense notamment à Bourdin A. 2001. *En donnant le titre de docteur à une astrologue médiatique, le monde universitaire se ridiculise et laisse la porte ouverte aux pseudo-sciences* ; Baudelot C et Establet R. 2001. Déjà cité

naturaliser le propos (comme c'est habituel d'entendre dire que l'astrologie n'est pas scientifique, il est tout naturel qu'une astrologue n'a pas sa place à l'université), et d'user par ces auteurs de l'argument d'autorité de son statut de savant discutant dans l'espace public alors que c'est justement l'une des critiques les plus fortes à l'encontre de la thèse de Teissier (à savoir le fait que de "grands noms universitaires" ont pu légitimer une pseudo-thèse).

Du côté de la défense, Maffessoli, directeur de la thèse en question, se défend¹ avant tout en précisant la nécessité d'étudier tout type de représentation, toute croyance sociale, si peu "rationnelle" soit elle, l'astrologie en étant une parmi d'autres, l'ensemble constituant la réalité sociale ; Patric Tackussel, sociologue de l'imaginaire et membre du jury, dénonce à juste titre² les attaques à priori contre une thèse au sujet de l'astrologie, en brandissant des intrusions spiritualistes en sociologie sans pour autant avoir lu le contenu de la thèse³. Alain Touraine, quant à lui⁴, défend Teissier de défendre que l'astrologie soit « scientifique », dans le sens des « sciences de la nature », car celle-ci affirme que ce sont des « sciences humaines », renforçant ainsi la conception malheureuse que ces dernières seraient des « non-sciences de la nature ».

Le 12 mai 2001, l'Association des Sociologues Enseignants du Supérieur (ASES), à l'origine d'une pétition demandant au Président de Paris V de surseoir à l'attribution du grade de docteur en sociologie dans l'attente d'une expertise indépendante, organise une réunion publique ayant pour thème « la thèse de sociologie, questions épistémologiques et usages après l'affaire Teissier ». Selon le journaliste Hervé Morin, « le texte a reçu la signature de quelque 370 sociologues, soit environ un tiers des représentants de cette discipline »⁵. J'insiste ici sur le fait que je suis convaincu que la thèse de Teissier défend la légitimité de l'astrologie comme connaissance valable, mais il me semble également important de souligner ce qui me semble relever d'un rationalisme conservateur de la part des sociologues qui se sont exprimés ici, entre autre parce que la pétition a été envoyée le 30 avril 2001 avec une liste de 300 sociologues signataires, soit seulement 25 jours après la soutenance, et de nombreux indices me font penser que, dans la grande majorité, ils n'ont pas pris le temps de lire près de 900 pages de thèse. Cela me paraît incohérent

1 Maffessoli M. 2001. *Éloge de la connaissance ordinaire*.

2 Tackussel P. 2001. *Teissier, authentique théosophe*.

3 C'est également une partie des défenses de Copans J. 2001. *La sociologie, astrologie des sciences sociales*, et de Lazar J. 2001. *Faut-il brûler la thèse de l'astrologue Elizabeth Teissier ? Retour sur une chasse aux sorcières*.

4 Touraine A. 2001. *De quoi Elizabeth Teissier est-elle coupable ?*

5 Morin H. 2001. *La sociologie au miroir de la thèse d'Elizabeth Teissier*.

quand l'un des signataires, sociologue, affirme ceci : « peut-être qu'une démarche plus scrupuleuse aurait nécessité d'avoir en main la thèse en question, mais je suis dans l'impossibilité de passer du temps à chercher à me procurer cette thèse, donc je me fie à ce qui nous a été transmis. »¹ Une méthode surprenante de la part d'une sociologue qui semble attachée à « un certain nombre de principes méthodologiques fondateurs, rappelés par C. Baudelot dans son article du Monde, que nous essayons tant bien que mal de mettre en œuvre » qui appelle à : « [se mobiliser] donc contre la réhabilitation de l'astrologie à l'université. Il y va de la lutte contre l'obscurantisme ». On se demande alors bien sur quoi se basent ces signataires pour s'insurger contre des intrusions spiritualistes, car si celles-ci peuvent s'avérer exister, il semble bien difficile de le préjuger uniquement à partir du titre et du résumé². Revenons sur le titre : « Situation épistémologique de l'astrologie à travers l'ambivalence fascination/rejet dans les sociétés postmodernes. » Partons du principe que nos sociétés (« postmodernes ») à la fois acceptent l'astrologie, que ses membres la pratiquent en masse, et la rejettent en la considérant comme une pseudo-science (« ambivalence fascination/rejet »). Il me semble potentiellement intéressant de comprendre ce paradoxe en étudiant les fondements de la connaissance astrologique (la « situation épistémologique ») et pourquoi pas en adoptant une démarche anthropologique. Le résumé développe cette idée, avec la particularité de mettre en avant le vécu de la thésarde, son expérience en astrologie, ce qui ne me semble pas constituer un problème : l'astrologie peut être pratiquée et défendue par la thésarde sans que cette pratique ou la défense de son paradigme soit l'objet de la thèse. Le fait que Teissier soit une astrologue reconnue n'est à priori pas gage de qualité (ni bonne, ni mauvaise), en témoignent les nombreux débats sociologiques relatifs à l'implication du chercheur dans son objet de recherche, débats anthropologiques autour des recherches participatives, de la sociologie compréhensive, de l'empathie entre acteurs et sociologues, etc. ; et questionner l'épistémologie d'une discipline qui n'a pas de reconnaissance par les institutions scientifiques n'est à priori pas un problème non plus pour un chercheur non-dogmatique donc prêt à mettre à l'épreuve ses convictions épistémiques, ce qui, semblerait-il, a été possible lors de la réunion publique à la Sorbonne. Cette réunion s'est conclue par cette déclaration de Cibois, secrétaire général de l'ASES : « ce qu'on attend de nous c'est de définir des normes objectives de ce qu'est un travail sociologique. Mais ce travail reste à

1 Garcia S. 2001. *Contribution à l'ASES*.

2 Disponible par exemple ici :

<http://www.astralementvotre.net/these/dox/4ecouv.pdf>

faire. » En l'absence de « normes objectives » pré-existantes (puisque ce « travail reste à faire »), il me semble déplacé d'attaquer à priori cette thèse, notamment par l'usage d'une pétition qui, me semble-t-il, n'invite pas spécialement au dialogue, à l'instar des canulars en chaîne.

Mon enquête sur l'affaire Teissier m'amène à la lecture d'un article de Jean Bricmont¹ qui critique la thèse, et fait un lien entre une affaire dont il est partie prenante et qui m'intéresse depuis l'introduction : l'Affaire Sokal, un épisode de la Guerre des Sciences² que j'ai tenté de contextualiser dans l'encadré suivant. Cet encadré participe de mon argumentation dans la mesure où il permet de se représenter l'intrication entre discussion épistémologique et volonté de produire un savoir qui enrichit les discussions modales.

À la fin du 19e siècle émerge en Angleterre la problématique Culture & Société, critique avant-gardiste de la société moderne et des conséquences culturelles des avancées industrielles et techniques. Malgré les divergences politiques des intellectuels, le fond est très contestataire, notamment avec l'engagement à gauche de William Morris qui fonde le parti politique *Socialist League* avec le soutien de Friedrich Engels. En 1936, Frank Raymond Leavis fonde la revue *Scrutiny*, croisade morale et culturelle contre la société technique, l'abrutissement pratiqué par les médias, la publicité et l'environnement industriel de la culture. Il défend et propose la fiction anglaise comme pouvoir libérateur, ce qui le conduit à introduire des études de littérature anglaise dans les cursus universitaires britanniques. Le rejet total de la société moderne conduit cet acteur à défendre une idéologie nostalgique d'une « société organique », celle de l'ère préindustrielle. C'est dans le contexte politique turbulent des années 1950, marqué par la désillusion majeure de ce modèle et la relance d'une mobilisation anti-impérialiste, que le projet des études culturelles se cristallise en 1964 autour de la création du Centre of Contemporary Cultural Studies (CCCS) à Birmingham. Il est fondé par Richard Hoggart³, son premier directeur, Raymond Williams et Edward P. Thompson, tous deux étant proches du mouvement d'extrême gauche *New Left*. Lors de la conférence inaugurale du CCCS, Hoggart présente les fondements de l'institution : « mobiliser les outils techniques de la critique littéraire [...] pour les déplacer vers des objets jusque-là tenus pour illégitimes par le monde universitaire : univers des cultures et pratiques populaires par opposition aux cultures lettrées, prise en compte de la diversité des biens culturels qui va englober les produits de la culture des médias, bientôt les styles de vie et plus seulement les œuvres littéraires ». Il s'agit de déconstruire la distinction qu'ils perçoivent comme artificielle entre « haute

- 1 Bricmont J. 2001. *La thèse d'Elizabeth Teissier : une nouvelle affaire Sokal*.
- 2 Ce que John Snow (1968) appelait déjà « le schisme des cultures » dans son livre *Les deux cultures*.
- 3 Richard Hoggart publie en 1957 l'ouvrage *The Uses of Literacy : Aspects of Working-Class Life with Special References to Publications and Entertainments* reconnu comme fondateur des études culturelles

culture” et “culture populaire”, signe d’une domination de classe qu’il s’agit de dépasser.

Le CCCS prend ainsi ses distances avec le monde universitaire qu’il considère comme trop “fermé”, défiance s’exprimant tant vis-à-vis des sociologues que des spécialistes littéraires jugés trop élitistes, pour se rapprocher de la culture des classes populaires dont ils sont issus. Cette origine populaire ou immigrée des chercheurs ayant institutionnalisé les études culturelles donne lieu à une attention marquée pour les différences culturelles et un rassemblement autour des valeurs de la gauche, ce qui conduit notamment à la création de la *New Left Review* par Thompson. Le Centre est une véritable plaque tournante d’importation, de traduction et d’adaptation de théories d’origines multiples (les théories marxistes, la sémiologie, le structuralisme, l’école de Francfort, l’école de Chicago, etc.) ce qui confère un caractère très hétérogène aux travaux et démarches employées par les chercheurs. Les premiers travaux sont caractérisés par une certaine méfiance par rapport à la sociologie dite “fonctionnaliste”. Malgré la pauvreté de leur bagage sociologique, ils prennent le parti de l’ethnographie, l’observation participante, d’une « sociologisation [...] d’une démarche de critique littéraire par le truchement du marxisme »¹. Le Centre oriente tout d’abord ses recherches autour des cultures populaires, des médias, des questions liées aux identités sexuelles et ethniques. Des travaux sont entamés sur l’analyse de la fragmentation des styles de vie et des sous-cultures au sein du monde ouvrier², puis dans les années 1970, des études sur les significations du conflit générationnel, sur les sociabilités familiales et sur la question de la déviance se développent. Cette période est marquée par l’influence considérable d’un corpus de théories philosophiques, littéraires et sociales appelées la *French Theory*, mouvement intellectuel américain³ inspiré de nombreux auteurs français⁴.

Ainsi se développe au sein du champ des études culturelles une interrogation sur « les rapports de pouvoir, les mécanismes de résistance, la capacité à produire d’autres représentations de l’ordre social légitime »⁵ en appliquant une dialectique résistance-domination. La fonction politique des cultures est problématisée à travers la notion d’*idéologie* : saisir une idéologie revient à

- 1 Mattelart A et Neveu E. 1996. *Cultural studies’ stories. La domestication d’une pensée sauvage.*
- 2 Skins, mods, rockers, bikers, teds, rastas, hippies
- 3 Du côté américain, la *French Theory* est incarnée notamment par Judith Butler, Gayatri Spivak, Stanley Fish, Edward Said, Richard Rorty, Fredric Jameson et Avital Ronell
- 4 La *French Theory* se base sur un corpus d’auteurs tels que Michel Foucault, Jacques Derrida, Gilles Deleuze, Jean Baudrillard, Jacques Lacan, Félix Guattari, Jean-François Lyotard, Louis Althusser, Julia Kristeva, Hélène Cixous, Claude Lévi-Strauss, Simone de Beauvoir, Luce Irigaray, Monique Wittig ou Jacques Rancière. Cusset F. 2013. *French Theory: Foucault, Derrida, Deleuze et Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis.*
- 5 Mattelart A et Neveu E. 1996. Déjà cité

comprendre les processus de résistance ou d'acceptation du monde social. Puis le champ d'étude s'élargit en mettant le sujet au centre du débat, avec des notions comme la "subjectivité" ou l'"intersubjectivité". Ces interrogations se mêlent dans les années 1970 avec des études féministes qui imprègnent les recherches, où les questions du "genre" et de l'identité deviennent centrales. Du genre, on passe aux problématiques autour des notions de "race" et d'"ethnicité", étudiées par le prisme idéologique, et plus particulièrement par un engagement contre un ordre social injuste à changer.

Les années 1980 sont caractérisées par un rapprochement avec d'autres domaines de recherche. C'est le cas d'une partie de la sociologie, et notamment par l'intégration d'une grande part des études de sciences (*Science Studies*). Mattelart & Neveu (1996) observent une évolution des problématiques et des protocoles d'enquêtes passant d'études inspirées de modèles sémiologiques à des modèles d'ethnographies plus "empiriques".

Les années 1990 sont caractérisées par un développement planétaire des institutions et des revues d'études culturelles. Dès lors ce champ de recherche ne se cantonne plus au CCCS, mais s'exporte vers les États-Unis, l'Amérique latine et l'Australie. La conséquence directe de cet éclatement géographique est double : l'incorporation de nouveaux auteurs-objets-questions entraînant l'érosion d'une base commune pourtant déjà mal délimitée. Ainsi, se mêlent à la tradition des études culturelles des auteurs comme Bourdieu et Foucault, les "postmodernes" de Sokal et Brimont. À ce moment, il devient difficile de définir un "noyau dur" commun aux études culturelles, bien que Mattelart & Neveu (1996) parviennent à en dégager trois grands axes. Le premier concerne un recentrage sur la sociologie des médias. Le deuxième, porté par David Chaney et Hall, interroge l'épuisement des études culturelles, avec pour hypothèse le changement du statut culturel dans le capitalisme contemporain, où la culture est incorporée « dans toute la texture du social et des marchandises à travers la publicité, le marketing, la sollicitation des styles de vie ». Le troisième axe tente de produire une « méta-théorie culturelle » en sollicitant de grands modèles théoriques issus de la sociologie et de la philosophie.

Mais qu'est-ce que le *postmodernisme* ? Il semble difficile de trouver un concept cohérent qui puisse réunir tous les auteurs se qualifiant de *postmoderne*, se revendiquant de la *postmodernité* et du *postmodernisme*¹. Le seul point commun relevé par Yves Jeanneret, réside dans le fait qu'ils partagent un constat historique selon lequel notre société capitaliste serait d'une nature différente de celle du 19^e siècle. « Certains [y] voient un nouveau stade du capitalisme, tandis que d'autres identifient un monde d'une nature radicalement nouvelle ». Dans une moindre mesure, les auteurs postmodernes partagent également une critique de la rationalité scientifique qui considérerait comme acquis le fait que la conquête de la nature engendre systématiquement un progrès social. Au-delà de cette ressemblance, tant les analyses postmodernes (notamment sur la nature de la modernité et de la postmodernité) que les références utilisées (intellectuelles, historiques, artistiques) divergent d'un auteur à l'autre, ce que montre une étude

1 D'après plusieurs auteurs (dans Jeanneret Y. 1999. *L'affaire Sokal ou la querelle des impostures*), la première occurrence du terme se retrouve chez Rudolf Pannwitz en 1917, et chez Arnold Toynbee en 1939.

comparative de cinq synthèses universitaires sur le postmodernisme. Ce travail réalisé par Jeanneret¹ révèle une extrême diversité dans les références utilisées : sur 100 auteurs qualifiés de postmodernes, un seul fait l'unanimité en se retrouvant dans les cinq synthèses (Jean-François Lyotard, 1979), quatre sont présents dans trois synthèses (Frederic Jameson, Zigmud Baumann, Michel Foucault et Jean Baudrillard) et dix-neuf seulement sont cités par plus d'une des synthèses. Finalement, « 80 % des références caractérisent des historiographies concurrentes du postmodernisme ».

Aux États-Unis, nombreux sont ceux qui dénoncent l'impasse du postmodernisme, comme Barbara Epstein, Michael Albert, Ehrenreich Barbara et Koertge Noretta. L'année 1994 marque le premier épisode de ce qu'on appelle la *Guerre de la Science* (traduit de l'anglais *Science War*). Cette expression fait référence à une série d'échanges entre ce que j'appellerais assez caricaturalement des “scientifiques aux penchants réalistes” et des “défenseurs du postmodernisme”, portant sur la nature des théories scientifiques. Gross Paul R.² et Levitt Norman³ publient en 1994 l'ouvrage *Higher Superstition : the Academic Left and its Quarrels with Science* qui attaque la « gauche universitaire » issue du programme fort des *Science Studies* (dont ils remettent en cause la qualité des productions), les critiques littéraires postmodernes, les féministes et les documentalistes radicaux qui remettent en cause l'objectivité scientifique capable de produire des vérités sur le monde. *Higher Superstition* souligne notamment les abus d'auteurs postmodernes qui utilisent des termes scientifiques qu'ils ne maîtrisent pas afin de crédibiliser leurs travaux. Cet ouvrage sera par la suite le déclic pour Sokal, la référence qui le poussera à l'action.

En réponse à *Higher Superstition*, Ross A. publie en 1995 son article *Science Backlash on Technosceptics*, dans lequel il invente l'expression *Science War*, reprise comme intitulé du numéro spécial de la revue *Social Text* qui publiera le canular de Sokal. Cette expression est elle-même tirée d'une analogie avec les *Culture Wars*⁴, épisode d'affrontement outre-Atlantique entre les tenants de la “haute culture” et leurs opposants qui leur reprochent de contribuer à opprimer les minorités ethniques, les femmes et les homosexuels. Plus tard, en 1996, l'affaire Sokal marque une nouvelle étape de la Guerre de la Science.

Le contexte intellectuel aux États-Unis et en France n'est pas identique. Aux États-Unis, ainsi que le souligne le physicien et historien des sciences Patrick Petit-Jean⁵, la gauche se focalise sur un adversaire bien défini : une droite conservatrice et religieuse. Dans un tel contexte, les partisans de la rationalité scientifique et ceux des études culturelles s'opposent avec force au créationnisme. Cependant, *Impostures Intellectuelles* a d'abord été publié en France où aucun “courant politique obscurantiste” d'envergure n'est fortement représenté. « Sokal est bien dans la tradition d'une certaine gauche, notamment

- 1 Jeanneret Y. 1999. Déjà cité
- 2 Professeur de biologie et directeur du Center for Advanced Studies à l'Université de Virginie.
- 3 Professeur de mathématiques à l'Université de Rutgers dans le New Jersey.
- 4 Roux S. 2007. *Retours sur l'Affaire Sokal*.
- 5 Petit-Jean P. 1998. *La critique des sciences en France*.

française, mais aussi anglaise, pour laquelle, depuis les années trente, le socialisme est basé sur la science et toute analyse critique de la science est rejetée comme potentiellement obscurantiste et pré-fasciste. » Dans le cadre politique des années 30 (sortie de guerre, crise économique, montée du fascisme, etc.), on assiste à une émergence d'un néopositivisme communiste, le fascisme étant associé à l'obscurantisme. La science occidentale est ainsi considérée comme un outil libérateur, point d'appui contre le racisme, le nationalisme et le capitalisme. Elle a donc pour vocation son application universelle, et paradoxalement en vient à justifier le colonialisme. Mais droite et gauche se retrouvent au moment de la lutte contre le nazisme durant la seconde guerre : le consensus s'installe. À ce moment, le capitalisme n'est plus un problème pour la science, et il en sera même le moteur après-guerre (du moins les sciences s'inscrivent largement et contribuent à une logique productiviste) : le progrès scientifique mène au développement économique et au bien-être pour tous. « Cette fonction de la science est considérée comme incontestable par nature, et est donc évacuée de l'espace du débat public. ».

En Europe, comme aux États-Unis, les critiques du statut social de la science se font entendre dans les années 60 et 70 suite à la Guerre du Vietnam et la Grande Révolution Culturelle Prolétarienne en Chine. Ces critiques du consensus républicain autour de la science viennent principalement de l'extrême gauche et des écologistes. Elles s'incarnent dans différents mouvements, des critiques du noyau dur de la science à la contre-expertise sur l'énergie nucléaire, l'amiante, la manipulation génétique. Mais faute d'un mouvement coordonné, le débat sur le statut et la fonction de la science quitte l'espace public.

La réponse des mouvements écologistes s'installe dans les années 80, appuyée par l'arrivée de la gauche au pouvoir et la lutte contre l'irrationalisme du gouvernement. La crise économique amène le gouvernement, avec Jean-Pierre Chevènement alors ministre de la recherche, à se méfier des courants « anti-science » alors associés à la montée du fascisme des années 30. La crise économique, à l'instar de la sortie de la guerre, permet la résurgence du consensus entre la droite et la gauche. Les critiques les plus radicales de la science disparaissent au profit d'analyses plus nuancées sur la mauvaise utilisation militaire ou éthique de celle-ci, qui sous-tendent un modèle de science neutre.

Sur fond de crise écologique, de développement de l'industrie nucléaire et de la perspective d'applications des travaux de biologie moléculaire et cellulaire (organismes génétiquement modifiés, clonage, etc.), le débat public reprend de plus belle, notamment lors de la conférence de Rio en 1992. Mais l'attaque ne vient que suite à la critique, elle est préventive, ce qui n'est pas sans rappeler l'affaire Sokal : ce sont bien les scientifiques (et les industriels) qui prennent les devants en affirmant que le progrès scientifique amène celui de l'humanité entière.

Ce contexte particulier peut expliquer la virulence du débat en France, les attaques de Sokal et Bricmont étant parfois perçues comme sans fondement. Le créationnisme aux États-Unis joue pour beaucoup sur l'existence de positions défensives. En France, je comprends beaucoup moins bien les positions du mouvement des Brights, de l'Union Rationaliste ou de l'Association Française pour l'Information Scientifique (présidée par Jean Bricmont de 2001 à 2006) qui

affichent, sous-couvert d'un "esprit critique", des propos qui frisent le scientisme.

Il me semble que la discussion qui ébranle les milieux universitaires à chaque canular depuis l'affaire Sokal est une discussion portant sur les critères de pertinence d'une bonne *représentation*, où l'action de représenter est à entendre comme le fait de « rendre effectivement présent à la vue, à l'esprit de quelqu'un ». Pour caricaturer la situation, pour certains la représentation est construite et relative, pour d'autres elle est universelle et correspond à un réel pré-existant.

Tout au long de l'affaire Sokal, différentes formes de relativisme sont en présence, et mon enquête va permettre de préciser le mien. Par exemple, Robbins et Ross¹ expriment un relativisme avec l'équivalence généralisée des formes de savoir par rapport au réel : « Au sein d'une masse de réalités conflictuelles, nous refusons de dire que seule l'une est réelle et que les autres ne le sont pas. Le problème est un trop grand respect pour la réalité [...]. » Stanley Fish (1996), directeur de la Duke University Press qui édite *Social Text*, prône un relativisme méthodologique où un "constructivisme" (les guillemets sont importants) n'engendre pas de négation du réel :

« Ce que les sociologues des sciences disent c'est que bien sûr le monde est réel et indépendant de nos observations mais que les comptes-rendus du monde sont produits par des observateurs et sont par conséquent relatifs à leur rôle, leur éducation, leur entraînement, etc. Ce n'est ni le monde ni ses propriétés mais le vocabulaire à travers lequel nous le connaissons qui est socialement construit – façonné par des êtres humains –, c'est pourquoi notre compréhension de ces propriétés change sans cesse. » Traduit de Fish (1996)

Cette citation me semble intéressante pour préciser ce que j'entends par *constructivisme*, et pour ne pas l'amalgamer avec un "constructivisme réaliste" que j'appellerais "constructionnisme". Ce dernier admet que le savoir est une construction relative, mais une construction relative à propos d'un réel indépendant de nos observations. En quelque sorte, le langage est une médiation entre la conscience et le monde, alors que mon constructivisme implique que le langage *est* le monde. Finalement c'est peut-être ce que souhaite dire Fish, pour qui quelque chose peut être à la fois socialement construit et à la fois réel. Affirmer que les atomes sont socialement construits est compatible avec le fait de dire qu'ils sont réels. C'est ainsi qu'il opère une analogie avec le base-ball. Le lancement des balles et les coups sont à la fois

1 Robbins B et Ross A. 1996. *An Editorial Answer to Alan Sokal's Claim in Lingua Franca*.

une construction sociale et à la fois réels. Il n'y aurait pas de coups sans l'institution du base-ball, sans les règles et les pratiques des acteurs, et c'est également le cas des quarks ou des électrons. Il précise également que la construction sociale du base-ball assume sa dépendance à des faits scientifiques : « La science et le base-ball sont un mélange d'esprits audacieux et confiant en des normes établies et des mécanismes de validation, et les faits produits par les deux sont à la fois construits et réels. » Comme le souligne Hacking¹, cette démonstration ne répond pas tellement à Sokal qui distingue l'ontologie et l'épistémologie. L'analogie fonctionne entre le base-ball et la représentation des quarks, mais cela ne répond pas forcément à la question de l'ontologie des quarks. C'est pour cette raison que je préfère distinguer la *réalité* (une représentation du monde construite, dé-ontologique) que je me réapproprie, du *réel* (ontologique) afin de ne pas laisser planer cette ambiguïté : ainsi le quark est bien une construction, et cette construction, cette représentation, fait exister le quark dans une réalité partagée. Dé-ontologiser le réel pour ne nommer que la réalité n'est pas synonyme de fusion de l'ontologie et de l'épistémologie, comme chez Holquist et Schulman² pour qui « la science est la nature, et pour cette raison le contraire absolu de la culture. » Mon constructivisme nie l'ontologie, ne la fait pas exister, ne conçoit que des représentations et nous y re-viendrons.

De l'autre côté, Sokal a un allié médiatique de poids³, le prix Nobel de physique de 1979 Steven Weinberg. Dans son premier article à propos de l'affaire Sokal, Weinberg⁴ défend une vision pour laquelle la question de recherche et la méthode dépendent d'influences extra-scientifiques⁵, mais que la réponse apportée est correcte pour la raison que le monde est ainsi fait. Il justifie son réalisme ainsi :

1 Hacking I. 2008 [1999]. *Entre science et réalité. La construction sociale de quoi.*

2 Holquist M et Shulman R. 1996. *Sokal's Hoax : An Exchange.*

3 D'autres grands noms des sciences viendront défendre Sokal. C'est le cas par exemple de l'évolutionniste Richard Dawkins (1998. *Postmodernism disrobed*) qui fera un compte-rendu détaillé et élogieux d'*Impostures Intellectuelles.*

4 Weinberg S. 1996. *Sokal's Hoax.*

5 Ce qui s'apparente, me semble-t-il, au *contexte de découverte*. Une distinction est effectuée par le cercle de Vienne, puis par des critiques du Cercle comme Popper par exemple, entre le *contexte de découverte* – qui rend compte de la naissance des idées, où « tout est permis » (Carnap et collaborateurs. 2010 [1985]) –, qui confère peut-être un intérêt historique, et un *contexte de justification* (« justification rationnelle après coup »), seul doté d'une importance philosophique.

« Ce que je veux dire lorsque je dis que les lois de la physique sont réelles, c'est qu'elles sont réelles à peu près dans le même sens (quel qu'il soit) que les rochers dans les champs, et non dans le même sens (comme le suggère Fish) que les règles du base-ball. Nous ne créons pas les lois de la physique ou les rochers dans les prés [...] mais les langages avec lesquels nous décrivons les rochers et formulons les lois de la physique sont véritablement créés socialement. »¹

L'intérêt de différencier *réel* et *réalité* se situe à ce niveau, car le propos de Fish et celui de Weinberg se ressemblent, à ceci près que le premier parle de *réalité*, alors que le second parle de *réel*. Weinberg affirme par la suite que bien qu'aucune des lois de la physique connues aujourd'hui n'est universellement valide, beaucoup d'entre elles se sont stabilisées dans une forme finale valide selon certaines circonstances connues : les équations (comme celles de l'électricité et du magnétisme) sont stables et on devrait s'attendre à ce qu'elles survivent indéfiniment. Le doute est levé sur le réalisme de Weinberg : le langage n'est pas une simple médiation, il peut permettre de décrire le réel, le vrai, l'universel, ce qui sous-entend un lien de correspondance fort entre les mots et les choses en soi. Quelque part, il n'est même pas *constructionniste* étant donné (malheureusement "étant donné", et non "étant fait" !) qu'il défend que des expressions puissent non pas "juste" représenter le réel, mais qu'elles le *présentent* (sans le re-) : les lois ne sont pas des images de quelque chose (des images d'autres représentations par exemple), mais sont *présentées*, « rendre (effectivement ou mentalement) présent » (ou, selon une autre définition, « mettre quelque chose de façon autoritaire ou menaçante devant quelqu'un ») la chose en soi. Weinberg a reçu le soutien d'autres physiciens universalistes comme Byers et Pelligrini (1996) pour qui « les lois de la nature que nous étudions sont appréhendées (testées et validées par des expériences indépendantes) de la même manière par les femmes et les hommes, et par des personnes de toute culture ». Des réponses intéressantes sont formulées renvoyant cette croyance réaliste à de la foi : à la suite de Levine (1996a,b) (contributeur de *Social Text*), Wise (1996) rétorque ainsi à Weinberg que les équations viennent également « du travail de ceux parmi les plus profondément religieux », en prenant de nombreux exemples comme Oersted (auteur de *l'Âme dans la nature*), Faraday (membre de la secte Sandeman), etc. Weinberg (1996) réplique que le contexte de découverte importe peu puisque les influences culturelles sont éliminées par la suite, « comme des scories à partir du minerai. » Il ajoute que les équations de Maxwell relatives à l'électromagnétisme doivent être déductibles de n'importe quelle physique.

1 Traduit de Weinberg S. 1996. Déjà cité

Ceci fait écho à son premier article (Weinberg 1996a) où il développe cette anecdote : si un jour nous rencontrons des créatures intelligentes extra-terrestres et que nous traduisons leurs travaux scientifiques, nous découvrirons certainement que nous partageons les mêmes lois, c'est-à-dire celles de la physique fondamentale. Je n'en suis pas convaincu. Comment savoir que la langue extra-terrestre est une langue ? Il faudrait ensuite la traduire, mais pour cela il nous faudrait partager tout un ensemble de croyance. Finalement, on ne pourra traduire cette langue qu'après avoir compris leur physique : l'argument de Weinberg peut-être vu comme une tautologie¹ qui ne s'assume pas comme telle. Mon intention n'est pas de décrédibiliser le réalisme par son aspect tautologique, mais bien parce que cette posture épistémique ne se pense pas comme un paradigme auto-référencé, mais comme la seule manière d'expliquer le réel, comme un point de vue hors-paradigme.

Dit autrement, je pense que le jour où l'on rencontrera ces extra-terrestres, je défendrai l'idée de les nommer "êtres humains".

Le philosophe Paul Boghossian² poursuit le travail de Sokal en s'attaquant au « relativisme cognitif » qui nie, d'après lui, la vérité objective (qu'il distingue bien de l'historicisme qui ne la nie pas). Il conçoit que personne ne croit jamais uniquement parce que cela est vrai, par "évidence", mais cela ne revient pas à affirmer que rien n'est objectivement vrai. Par ailleurs, il établit une sorte de gradient où un chercheur peut être plus ou moins impartial entendu comme libre de préjugés. « Admettre que la vérité n'est jamais le seul objectif visé ne revient pas à refuser d'admettre que certaines personnes ou méthodes sont meilleures que d'autres pour rester sur la bonne voie. » Il affirme l'auto-réfutation d'une posture relativiste qui ne peut accepter la vérité de la posture réaliste (et qui donc, se pense être le seul point de vue valable)³, critique qu'il

1 Ce que suggère Hacking I. 2008. Déjà cité

2 Boghossian P. 1996. *What the Sokal Hoax Ought to Teach Us. The pernicious consequences and internal contradictions of "postmodernist" relativism* ; Boghossian P. 1997. *Les leçons à tirer de la mystification de Sokal*.

3 « Si une affirmation et son contraire peuvent être également vraies à condition qu'il y ait une perspective en vertu de laquelle chacune est vraie, puisqu'il y a une perspective, le réalisme, en fonction de laquelle il est vrai qu'une affirmation et son contraire ne peuvent pas être tous deux vraies, le postmodernisme devrait admettre qu'il est lui-même aussi vrai que son contraire, le réalisme. Mais le postmodernisme ne peut se permettre d'admettre cela, car il est vraisemblable que son point de vue repose entièrement sur la notion que le réalisme est erroné. » Boghossian P. 1997. Déjà cité

reprend dans son ouvrage *La peur du savoir*¹. Il s'engage ensuite dans une critique du constructivisme, mais pour ce faire il utilise un vocabulaire et un mode d'argumentation analytique de son paradigme. En souhaitant montrer l'auto-réfutation, il "teste" non pas les limites du constructivisme ou ses incohérences, mais il juge la pertinence d'un paradigme à travers le sien. Jouer son jeu n'est pas possible car je ne respecte pas ses règles de logique logicienne, à savoir une logique qui réduit la pensée à un agencement d'inférences simples issues (ou qui ressemblent à) de la logique formelle (si A, alors B, etc.). J'argumenterais pour la défense du constructivisme justement parce qu'il permet la *discussion*.

En France, la revue *Les Cahiers Rationalistes* est le lieu de rassemblement des défenseurs des positions épistémologiques réalistes de Sokal. Il s'y mène une véritable croisade de lucidité face à l'obscurantisme. Pour Schatzman² et Gardner³, la théorie vise à nous donner une représentation du réel en termes de correspondance. Le succès d'explication, de prédiction et les succès techniques apportés par la science sont autant de preuves que celle-ci « se rapproche inexorablement de la découverte de vérités objectives »⁴. Ils considèrent ainsi que les conséquences pratiques, l'action efficace, concrète des *explications* sur le monde est un argument permettant de justifier l'épistémologie réaliste, ce que je retrouve chez Pecker⁵, pour qui la science et sa méthode rationnelle sont les seuls moyens de connaître le monde réel pour le maîtriser. Pecker rejette toute idée de « révolution scientifique » : il n'y a qu'un « progrès, lent ou rapide, mais, sans aucun doute, continu »⁶. Selon lui, considérer toute vérité comme provisoire revient à légitimer « toute nouvelle idée farfelue, qu'il s'agisse d'une théorie cosmologique non relativiste, ou de la visite des extraterrestres parmi nous. Au mieux, ces problèmes relèvent de la psychologie ou de la sociologie, pas des sciences de la nature. » Cette idée que le relativisme entraîne une absence de jugement – ce que je nomme depuis l'introduction *nihilisme* – est un argument assez central qui irrigue les discussions engendrées par chaque

1 Boghossian P. 2009 [2006]. *La peur du savoir. Sur le relativisme et le constructivisme de la connaissance*.

2 Schatzman E. 1998. *L'affaire Sokal... et après*.

3 Gardner M. 1997. *Un canular désopilant du physicien Alan Sokal*.

4 Gardner M. 1997. Déjà cité

5 Pecker JC. 1998. *Convergences contre la science*.

6 Cette allusion à Kuhn est explicite chez Karhausen (1999. *A propos du relativisme cognitif*) qui défend que Duhem, Quine, Kuhn et Feyerabend ne sont pas relativistes.

canular, avec l'astrologie par exemple¹. On retrouve ce genre d'argument chez Treiner et Galifret² pour qui le relativisme peut amener au créationnisme. Sokal évoque explicitement les chambres à gaz et le nazisme³, Revel le « racisme et le totalitaire »⁴, Salomon le fascisme en allant jusqu'à citer Mussolini « en qui nos postmodernistes devraient craindre de reconnaître leurs pairs »⁵. Ce faisant, ces auteurs opèrent une logique comptable, une sorte d'analyse coûts-bénéfices des conséquences pratiques des paradigmes sur le monde préexistant, mais encore une fois, je ne pense pas qu'un constructivisme doive jouer ce jeu-là au risque de se déconstruire lui-même. C'est d'ailleurs peut-être ce rôle que j'ai pu jouer en partie 1, rôle qualifié de *militant*, qui pense le monde comme un objet concret sur lequel il faut agir efficacement, sur lequel l'engagement de l'auteur par ses mots doit avoir pour conséquence une action tangible sur le monde. Ce rôle devrait alors peser le pour et le contre, les avantages et les bénéfices de paradigmes en concurrence, et ainsi mesurables : les atrocités commises au nom de la science explicative (esclavage + impact écologique + industrie militaire, par exemple) pondérées par ses bienfaits (dialogue rationnel + augmentation de la durée de vie, par exemple), sont-ils plus ou moins souhaitables que les atrocités permises par le constructivisme (discours autoritaires + créationnisme + sectes, par exemple) pondérées par ses bienfaits (discours libéralisants par exemple) ? Ne pas jouer ce jeu d'équations à plusieurs inconnues (le jeu de l'expert !) permet de transformer *l'efficacité* en *efficience*, d'ouvrir la discussion sur des enjeux différents : en quoi tel ou tel paradigme, tel ou tel discours permet un monde nouveau dans lequel certains voudront vivre (ou non), dont les catégories qui m'intéressent sont celles de

-
- 1 L'affaire Teissier précède le canular qui vise la revue *Société*, mais ces deux affaires ne sont pas sans liens explicites.
 - 2 Treiner J et Galifret Y. 1998. *Radio : L'affaire Sokal... et après*.
 - 3 « Un tel agnosticisme épistémologique ne peut suffire, tout du moins pour ceux qui aspirent au changement social. Refusez que des affirmations non-dépendantes d'un contexte peuvent être vraies, et vous ne jetez pas seulement la mécanique quantique et la biologie moléculaire : vous jetez également les chambres à gaz nazies, l'esclavage des africains par les américains, et le fait qu'aujourd'hui il pleut à New-York. » Traduit de Sokal AD. 1996b. *Transgressing the boundaries : An afterword*.
 - 4 « S'il n'y a aucune différence entre le vrai et le faux, le bien et le mal, le juste et l'injuste, toutes les idées, tous les comportements deviennent légitimes, y compris le racisme et le totalitarisme. L'enracinement dans son identité définit la seule vérité et la morale ? C'est retomber dans les conceptions nazies » Revel JF. 1997. *Les faux prophètes*.
 - 5 Salomon JJ. 1997. *L'éclat de rire de Sokal*.

l'*autoritarisme*, la *tolérance* et l'*irénisme*? J'estime que l'appel au réel est autoritaire, alors que le constructivisme permet un débat sur ce qui *doit* être par l'altération des pensées de chacun. Regardons de plus près le réalisme de Sokal et Bricmont, dans *Impostures Intellectuelles* au chapitre 3 intitulé *Intermezzo: le relativisme cognitif en philosophie des sciences*. Pour leur démonstration, ils invoquent d'éminentes références épistémologiques¹ dont ils exposent deux lectures différentes : une première lecture relativiste mais considérée comme fautive, et une seconde lecture plus modérée mais « banale » (en tout cas bien insuffisante selon eux pour disqualifier le réalisme). Le choix de la lecture se résout généralement par un « pari », « l'hypothèse la plus raisonnable ». Ainsi Sokal et Bricmont, défenseurs de la preuve et de la raison, n'apportent aucune preuve à quoi que ce soit, et tentent simplement de tourner en ridicule une lecture relativiste, sans démontrer en quoi le relativisme est une « erreur ». À la fin du chapitre, on comprend pourquoi l'option la plus raisonnable doit consister à adopter leur vision réaliste (le monde existe indépendamment de la connaissance que nous en avons), critique (cette connaissance doit être mise à l'épreuve des faits) et prudente (nous sommes faillibles). Par exemple, accepter l'existence ontologique des faits permettrait de répondre à la question du choix de la médecine occidentale dans les pays du tiers monde. Cela permettrait également le développement chez les étudiants de « l'esprit critique » : garder à l'esprit que l'on peut se tromper et que nos croyances doivent être mises à l'épreuve des faits. Au contraire, refuser les faits permettrait, selon les auteurs, de ne jamais avoir tort. De nombreuses réponses leur ont été adressées, mais celles que je n'ai pas croisées dans mon enquête², c'est que eux non plus n'ont jamais tort, et que leur raisonnement paraît tout à fait irréfutable : rien ne peut permettre de prouver le réalisme, tout comme le constructivisme³ ne peut être prouvé. Je rejoins ainsi Juliette Simont (1998) qui interprète la fameuse formule de Paul Feyerabend, « tout est bon », en refusant un « tout se vaut » :

-
- 1 comme Hume (pour le scepticisme), Popper (pour le falsificationnisme), Duhem et Quine (pour la sous-détermination des théories par les faits), Khun (pour l'incommensurabilité des paradigmes), Feyerabend (pour l'anarchisme épistémologique), puis s'attaquent au programme fort de la sociologie des sciences et aux règles de méthode de Bruno Latour.
 - 2 Je suis peut-être passé à côté, mais cela n'a finalement que peu d'importance.
 - 3 Pour Isabelle Stengers (1997. *Inventer une écologie des pratiques*), le problème consiste à présenter des faits (des « êtres ») fabriqués au laboratoire et ensuite à les accepter comme existants depuis la nuit des temps.

« [...] mais qui implique que nous *sommes* l'entreprise de valorisation par laquelle *ceci* s'avère bon, selon tel ou tel critère que nous nous sommes donné. C'est aussi là, fondamentalement, la pensée nietzschéenne des valeurs et de l'évaluation qui leur donne naissance ; évaluation qui ne s'effectue pas suivant une norme préétablie, mais n'est *en elle-même* rien d'autre que différenciation des manières d'évaluer, décision en faveur de l'une d'entre elles, et donc établissement d'une hiérarchie immanente : bonnes ou mauvaises valeurs, engendrées par une bonne ou mauvaise évaluation. » Simont (1998)

Si on ne peut juger de la véracité d'un paradigme, où si cette visée n'a que peu de sens, peut-être devrions-nous nous poser la question du choix du mode de représentation à travers cette question : "dans quel monde voulons-nous vivre ? Celui des faits-en-soi, ou celui des faits-de-la-fiction ?" On pourrait me rétorquer que la méthode des canulars permet aux réalistes d'user de fiction. Une définition de la fiction que je me réapproprie, « création imaginaire, souvent anecdotique, dans une œuvre artistique, littéraire ou cinématographique le plus souvent, constituant un code de lecture entre le créateur et son public », me semble indiquer que la fiction nécessite le partage d'une entente entre l'auteur et le lecteur, là où le canular use du mensonge dans l'intention de tromper en faisant croire à une entente partagée là où il n'y a que méésentente.

Afin d'illustrer cette distinction entre mensonge et fiction, j'aimerais faire intervenir dans mon enquête un dernier canular. C'est en février 1948 que paraît un article d'un doctorant de biochimie intitulé *Les propriétés endochroniques de la Thiotimoline resublimée*.

« Lorsque les caractéristiques physiques de deux composées donnés – particulièrement le degré de subdivision de la matière – sont les mêmes, le temps de solution, exprimé en secondes par gramme de matière par millilitre de solvant, décroît avec le nombre de radicaux hydrophiles présents. [...] Feinschreiber et Hravlek, dans l'étude qu'ils ont faite de ce problème, ont soutenu qu'au fur et à mesure que l'hydrophile augmente, le temps de solution approche de zéro. Cette analyse a été en partie infirmée lorsqu'on a découvert que le composé thiotimoline se dissolvait dans l'eau au rythme de 1 g/ml en *moins* 1,12 seconde. En d'autres termes, il se dissout *avant* d'entrer en contact avec l'eau. ». Plus loin, « Comme on pouvait s'y attendre, les expériences ont montré qu'une augmentation du volume du solvant permettait à la

thiotimoline de se dissoudre plus rapidement, autrement dit avec un temps de solution de plus en plus négatif. D'après la figure 1, [...]. »

On apprend rapidement la difficulté méthodologique qu'a eu l'auteur en raison de la valeur négative du temps de solution,

« le produit ayant pour caractéristique de se dissoudre avant d'entrer en contact avec l'eau, la tentation était forte, naturellement, de retirer l'eau après la solution et avant l'addition. Heureusement pour la loi de conservation de l'énergie, ces tentatives se révélèrent toujours infructueuses, car la solution ne se faisait que si l'eau était effectivement ajoutée par la suite ».

L'auteur se réfère ensuite à d'autres travaux publiés par lui-même (ou son équipe) par le passé sur les problèmes psychologiques et philosophiques soulevés par la question « de savoir si la thiotimoline peut < savoir > à l'avance si l'eau sera, en fin de compte, ajoutée ou non. »

L'auteur de l'article n'est autre qu'Isaac Asimov l'ayant soumis dans la revue *Astounding Science-Fiction*, ce qui est un bon indice du degré de lecture à avoir pour appréhender ce texte : il s'agit de science-fiction, donc en quelque sorte d'un canular qui n'en est pas un, un anti-canular. L'auteur, avant d'être reconnu comme écrivain de science-fiction et de vulgarisation scientifique, a commencé sa carrière comme biochimiste. Il délivrera par la suite à travers la romance de science imaginaire une épistémologie et une idéologie singulières¹. À l'époque où Asimov soumet ce canular, il sait qu'il soutiendra sa thèse quelques mois après la publication. Afin de ne pas semer d'embarras auprès de son jury, ou peut-être pour "faire sérieux", Asimov demande à l'éditeur du journal de signer l'article sous un pseudonyme... demande complètement oubliée par l'éditeur, si bien qu'une question sur son article a été posée sur le ton de l'humour lors de sa soutenance qui provoquera des éclats de rires. Malheureusement, à en croire l'histoire de l'auteur du canular, rien de signifiant n'a été discuté au-delà de la blague. Il paraîtrait pourtant que le canular ait pu être pris au premier degré :

« De plus, bien que *Thiotimoline* fût essentiellement un canular, la forme adoptée, elle, n'avait rien de fictif. De ce point de vue, *Thiotimoline* fut le premier ouvrage théorique que je publiai en tant qu'écrivain – le premier d'une longue série à suivre. Mais ce qui m'amusa le plus, ce fut qu'un grand nombre de lecteurs prirent l'article pour argent comptant. Je me suis laissé dire que pendant les semaines qui suivirent sa publication, les bibliothécaires de la bibliothèque

1 Reproduit dans sa version française en 1975 sous le titre *Les propriétés endochroniques de la Thiotimoline resublimée* dans le recueil *La Mère des Mondes*.

municipale de New York furent pratiquement rendus fous par des hordes de jeunes gens passionnés qui demandaient à consulter des exemplaires des publications-bidons que j'avais citées comme références ». Asimov, Empl. 1240¹

Le canular fonctionne avant tout parce qu'il *fait* science. Les normes, implicites ou explicites, caricaturales de l'écriture dite scientifique – que l'auteur connaissait bien, étant lui-même biochimiste – sont abondamment appliquées dans le texte : effacement du sujet (avec l'usage de la troisième personne du singulier qui nous amène à faire parler les faits expérimentaux d'eux-mêmes en évacuant toute la subjectivité de l'auteur), l'usage de tableaux et de schémas, les figures précisément numérotées ; un champ lexical jargonneux du biochimiste, l'usage du latin (« l'écorce du *Rosacea Karlsbadensis Rufo* ») ; de nombreuses abréviations parsèment le texte, ainsi que de nombreux chiffres précis ; l'article est structuré en parties (il débute par une introduction qui introduit les connaissances les plus récentes du domaine, se poursuit par de la méthodologie, des résultats discutés, et finit par une conclusion) les paragraphes sont titrés et courts, les phrases sont courtes, simples et logiquement bien articulées, la bibliographie, conséquente, est appelée de manière précise dans le texte, l'usage de multiples précautions donne l'impression d'un regard réflexif, auto-critique propre à une science prudente et sceptique, et l'évocation de matériel expérimental nous donne à comprendre que l'affaire est sérieuse. Cela donne à voir au premier coup d'œil une science neutre car Asimov adopte une esthétique particulière qui utilise les codes d'une image du scientifique aisément identifiable. Comme le dit Hugues Chabot plus généralement sur les œuvres de science-fiction d'Isaac Asimov, « au-delà d'une mimétique de la science au moyen d'une terminologie respectant la structure et la sonorité du vocabulaire scientifique, c'est, là encore, la progression même des récits qui simule la logique exploratoire et créatrice de la raison scientifique. »².

Que je rassure mes lecteurs, et je suis bien obligé de vous faire confiance sur votre croyance en ma “bonne foi”, ou plutôt sur l'adhésion totale que je porte aux opinions que je vous expose, la thèse que vous lisez en ce moment même est bien une “vraie thèse” à soutenir. Je ne dis pas cela uniquement au nom de l'humour – pourtant un bon outil de distanciation – mais bien parce que le fondement d'une éthique de la discussion scientifique réside en la croyance de la sincérité de l'auteur.

1 Asimov I. 1975. *La mère des mondes*.

2 Chabot H. 2014. *Le roman de la science Raison et idéologie chez Isaac Asimov*.

C'est ainsi qu'on imagine aisément des personnes se faire leurrer au premier abord à la lecture du faux-canular d'Asimov, surtout si la publication est prise hors de son contexte d'une revue de science-fiction. Ce faux-canular est une blague¹, où le faux "fonctionne" car pris dans un discours séduisant et vraisemblable qui fait illusion mais auquel Asimov n'adhère pas : c'est donc un leurre. Si le canular fonctionne, et que certains mêmes sont réellement bernés au premier degré, c'est que ce discours séduisant et vraisemblable obéit aux règles du pastiche en imitant et exhibant un style propre au domaine en question, ici la science explicative. Mais contrairement aux trois autres canulars, celui d'Asimov ne semble pas de l'ordre de la mystification, car pour cela il faudrait une intention de tromper le lecteur (c'est un article de science-fiction assumé et affiché comme tel), ni même un simulacre qui viserait à présenter une thèse indéfendable d'une position combattue afin de faire endosser la responsabilité de la caricature à ses adversaires. Les canulars en séries fonctionnent ainsi sur le mensonge dans le but de tromper, voire d'humilier, pour que soit révélé au grand jour les ennemis visés. Ce n'est pas la discussion que les pratiquants du canular épistémologique visent, mais la *controverse*, c'est-à-dire un dialogue adressé non aux opposants mais à un autre public, renvoyant ainsi dos-à-dos les deux camps. La construction collective est évitée, chacun reste campé sur ses positions, confortablement installé sur son versant. La discussion peut advenir, me semble-t-il, par transformation de l'idée de révélation des faits, par l'échange d'arguments fictionnels.

2. Désaccord sur la représentation

- Très bien, on va faire l'appel.
- [voix off : *Nous sommes à l'âge de pierre*]
- Pierre ?
- Présent.
- Pierre ?
- Présent.

1 Les catégories qui suivent proviennent de ma libre interprétation du dictionnaire et de Jeanneret Y. 1999. *L'affaire Sokal ou la querelle des impostures*.

- Pierre ?
- Présente.
- Pierre ?
- Présente.
- Ah, Pierre ?
- Présent.
- Pierre ? Pierre... ? Évidemment, encore absent celui-là. J'imagine que Pierre n'est pas là non plus ! Comme par hasard, toujours ensemble ces deux-là.

Il y a 35 000 ans, à l'âge de Pierre, le film *RRRrrrr !!!*¹, sorti en 2004, raconte la première enquête policière de l'Histoire qui se déroule dans la tribu des Cheveux propres. Manifestement, le réalisateur Alain Chabat souhaite montrer une communauté d'êtres humains assez arriérés, voire idiots, c'est-à-dire dont les facultés intellectuelles sont très diminuées. D'ailleurs le dictionnaire m'apprend qu'en médecine, idiot signifie « (Personne) dont l'âge mental ne dépasse pas deux ans, le quotient intellectuel 20, et qui est incapable de parler. » L'intelligence serait donc indissociablement liée au langage comme l'illustre très bien cet extrait où des protagonistes différents ont un seul et unique nom, ou encore cette autre scène où deux des "Pierre" sont séduits par un poème formé de deux syllabes :

- Je vais te réciter un court poème : "Le ciel."
- Oh, c'est beau.
- Ouais mais je suis pas trop sûr du début.
- Si, "le" c'est bien.

Le langage, cette faculté d'exprimer une pensée pour la rendre intelligible à d'autres, nécessite un système de signes conventionnels. Au cœur de ce système résident des relations de *représentation* entre – pour reprendre avec d'autres termes la théorie du sens de Peirce² – un *signifié* (la représentation) et son *signifiant* (l'objet désigné de la représentation) et ce grâce à un *interprétant* (ce qui donne le sens de la représentation entre le signifié et le signifiant).

Quelques semaines avant de commencer ce texte, je rencontre un ami qui me questionne sur l'avancée de ma rédaction. Je lui soumetts à l'oral mon plan et ma volonté d'exposer mon paradigme à travers une définition du concept de *représentation*. En effet, il me semble que certains des malentendus concernant des dialogues autour d'auteurs en sciences humaines et sociales tirent leurs origines dans la confusion ou le manque de définition (ou de compréhension dans le dialogue) de l'emploi du terme *représentation*, et quel

1 Chabat A. 2004. *RRRrrrr!!!*.

2 Peirce SC. 1978. *Écrits sur le signe*.

type de relation de représentation à mobiliser pour comprendre tel ou tel propos. Afin d'illustrer mon projet, je lui expose un quiproquo assez récent à l'origine de ma motivation que je rapporte ici. Avant de soumettre un article dans une revue de sociologie française, j'ai dû produire à la demande des éditeurs un document de quatre pages présentant les motifs et le propos de mon projet d'article. Je développais alors sommairement mon (ancien) cadre théorique en insistant sur le concept de *représentation sociale* – que je définis ici comme ce “que pense un acteur d'une thématique donnée” – et sur mon intérêt pour les représentations des chercheurs à propos de leur propre objet d'étude, cela me permettant d'introduire ma posture épistémique, notamment le fait que tout n'est que représentation. En m'intéressant aux représentations des acteurs, je pouvais alors dessiner en partie leur cosmologie, cosmologie que je mettais en lien avec le concept de *forme de vie* du second Wittgenstein. Certes, ce rapprochement rapide était sans doute critiquable, et il m'a d'ailleurs été reproché par un relecteur¹ du fait de « l'anti-représentationnalisme » bien connu de Wittgenstein. Je m'étais sans doute mal fait comprendre pour que le relecteur confonde ainsi deux définitions si différentes du terme *représentation*. Wittgenstein est *anti-représentationnaliste* au sens où il rejette une épistémologie où les énoncés auraient un lien de correspondance avec des entités extérieures, mais il me semble indéniable que son travail concerne des formes de *représentations* du monde. Ainsi, s'intéresser à un ensemble de représentations sociales formées par des acteurs permet d'appréhender une partie de leur vision du monde, idée qui ne me paraît pas éloignée de celle de *forme de vie* développée par Wittgenstein.

Par ailleurs, j'expose toujours à cet ami au cours de notre échange, une deuxième expérience d'incompréhension. Il m'est arrivé en marge de certains séminaires d'aborder certains aspects des théories de Bruno Latour. Manifestement, les discussions entre “latouriens” et des sociologues d'autres sensibilités étaient vouées à l'échec car ceux-ci ne s'accordaient pas sur les mêmes définitions. La notion (ambiguë) de chercheurs *porte-paroles* de la nature est certainement à comprendre au sens de représentation. Cependant cette représentation ne désigne pas simplement l'image de quelque chose fourni à la raison, mais plus spécifiquement le représentant qui agit, en droit, à la place de quelqu'un ou quelque chose ; il s'agit donc en quelque sorte de

1 Je précise que la proposition de contribution n'a pas été acceptée pour de multiples raisons.

représentativité politique¹. Pour complexifier la chose, Bruno Latour parle également de *représentations scientifiques*.

Pour mon plus grand réconfort, mon ami semble comprendre ce problème de confusion et fait spontanément un lien avec ses lectures du moment. En effet, suite au visionnage du film ayant reçu le Grand Prix du Festival de Cannes 2015, *Le Fils de Saul*, il s'est intéressé à la controverse alors inconnue pour moi concernant l'éthique de la représentation de la Shoah (peut-on et doit-on la représenter?). Je découvre donc avec surprise que certains réalisateurs de cinéma défendraient une éthique de la non-représentation de la Shoah à l'écran. Mais comment parler de la Shoah (au cinéma comme ailleurs) sans la représenter? Plus généralement mais tout aussi absurdement se posait la question du "comment représenter l'irreprésentable"? Mon premier préjugé consiste à penser que toute création humaine est de l'ordre de la représentation. Partir du principe qu'une chose ne serait pas représentable – telle l'horreur de la solution finale – reviendrait donc à nier notre capacité à la mettre en mots ou en images, à nier la possibilité de la penser et donc à nier l'existence même de cette chose. Ne pouvant l'admettre, je me renseigne sur cette controverse qui, semble-t-il, remonte à un article de Jacques Rivette publié en 1961 et intitulé *De l'abjection*². L'article critique violemment le film italien sorti en salle la même année, *Kapò*, de Gillo Pontecorvo, qui met en scène une adolescente juive déportée avec ses parents. L'auteur de la critique s'attaque alors à l'idée même d'une mise en scène fictionnelle, à la mise en spectacle de l'horreur de la Shoah qui aurait, selon lui, pour conséquence de faire accepter au spectateur « l'intolérable » et de ce fait de le banaliser. L'esthétique du film est comparée au documentaire *Nuit et Brouillard* d'Alain Resnais, sur la déportation et les camps d'extermination, sorti en 1956 qui, toujours selon Rivette, tient sa force « moins des documents que du montage, de la science avec laquelle les faits bruts, réels, hélas !, étaient offerts au regard, dans un mouvement qui est justement celui de la conscience lucide et quasi impersonnelle, qui ne peut accepter de comprendre et d'admettre le phénomène ». Dit autrement, c'est donc contre un "réalisme hollywoodien" (dont les procédés nous donnent l'illusion du vrai) que s'insurge Rivette, au profit d'un "réalisme objectif" qui dévoilerait vraiment les faits historiques.

Ce point de départ suscita une controverse conséquente dans la presse, ravivée (entre autres exemples) en 1993 avec la sortie du film *La Liste de Schindler* de Steven Spielberg (controverse contextualisée et retracée dans une publication

1 Je reprécise une nouvelle fois que politicien n'a pas de sens péjoratif, mais renvoie à l'organisation politique.

2 Rivette, 1961 repris dans De Baecque A. 2001. *De l'abjection*.

de Jacques Walter¹) qui narre l'histoire d'un industriel allemand ayant sauvé environ 1100 juifs de la déportation. Claude Lanzmann, l'auteur du documentaire intitulé *Shoah*, critique violemment le film² pour plusieurs raisons : on ne peut raconter une histoire singulière sur la Shoah sans raconter l'histoire de la Shoah prise comme totalité dans un destin collectif ; et le fait qu'il est immoral de représenter fictionnellement la Shoah. On retrouve donc en creux ici les arguments de Rivette, mais Lanzmann le formule autrement : « [...] la fiction est une transgression, je pense profondément qu'il y a un interdit de la représentation. ». Lanzmann prend son propre film à titre comparatif dans lequel il met en scène des témoignages (ou y trouvera également des images d'archives, mais dans une moindre mesure). Il défend l'idée que son film *Shoah* documente des récits fournis par des témoins, et que *La liste de Schindler* fictionnaliserait les archives. En effet pour Lanzmann il n'existe pas d'archives de la Shoah (sous-entendu, il n'existe pas d'archives objectives, car forcément fragmentaires), et il n'est pas moral de les reconstruire dans une fiction. Son documentaire ne présenterait donc que des témoignages directs, des « porte-paroles » de morts, seules paroles légitimes. Pour lui, les archives sont limitées et toujours manipulées, alors que les témoignages énoncent la Vérité.

Curieuse distinction de nature entre une archive et un témoignage. Si le film *Nuit et brouillard* est effectivement basé sur des images d'archives, celles-ci sont mises en scène, manipulées en fonction des choix éthiques du réalisateur, et cela vaut également pour le film *Shoah*. Comme le défend Mesnard³, c'est tout un dispositif de mise en scène fictionnelle qui est mis en place : les témoins ont répété leur scène, certains jouent leur propre rôle et ce jeu d'acteur permettrait au réalisateur de faire resurgir un autre discours. Je rajouterais que, tout comme un anthropologue rapportant la parole d'un acteur en entretien, ce n'est pas la parole de témoin ou même de témoin en tant que porte-parole, qui est entendue (représentée) à l'écran, mais la parole du réalisateur (ou de l'anthropologue) mettant en scène des témoins porte-paroles (ou des acteurs) ; dans le film *Shoah*, je considère que c'est bien son réalisateur Lanzmann qui parle.

La polémique est relancée à la sortie du film *Le Fils de Saul* de László Nemes. Il s'agit d'une fiction où l'on suit pendant deux jours un prisonnier juif hongrois

1 Walter J. 1998. *La liste de Schindler au miroir de la presse*.

2 Lanzmann C. 1994. *A propos de "la Liste de Schindler", dernier film de Steven Spielberg Holocauste, la représentation impossible*.

3 Mesnard P. 2010. *Fiction, dispositif fictionnel et fictivité à l'épreuve des Sonderkommandos*

nommé Saul à Auschwitz, membre d'un Sonderkommando, l'unité spéciale composée de prisonniers forcés à participer à la crémation des déportés. Tout au long du film, le premier plan, correspondant au champ de vision de Saul, est net (et la caméra ne quitte pas le protagoniste), le reste du champ étant plus ou moins flou. L'horreur de la Shoah est présente mais floutée dans une volonté de ne pas la montrer, mais tout se passe hors-champ dans une bande sonore très réaliste. Nous voilà en immersion dans le processus de la solution finale. Malgré le processus fictionnel, Lanzmann salue le film dans un entretien à L'Express¹ : « László Nemes a inventé quelque chose. Et a été assez habile pour ne pas essayer de représenter l'holocauste. Il savait qu'il ne le pouvait ni ne le devait. » Il précise : « ce que j'ai toujours voulu dire quand j'ai dit qu'il n'y avait pas de représentation possible de la Shoah, c'est qu'il n'est pas concevable de représenter la mort dans les chambres à gaz. Ici, ce n'est pas le cas. » Ce n'est donc pas la Shoah qui n'est pas représentable, mais ce qui est considéré comme l'apothéose de l'horreur qui ne serait pas représentable. Ce qui est confirmé par la scénariste du film *Le Fils de Saul* dans un entretien à Télérama² : « Nous nous sommes interdit certaines choses. Le sensationnalisme, le pathétique facile... Pas question, par exemple, de filmer les déportés en train de mourir dans les chambres à gaz. C'est une impossible reconstitution. » Dans une discussion avec une historienne³, le réalisateur affirme que « le spectateur d'aujourd'hui a été tellement nourri d'images univoques qu'il a un rapport intellectuel, mais pas viscéral à la Shoah. *Le Fils de Saul* propose une immersion totale. » En effet, le film prend aux tripes par son réalisme. N'oublions pas que ce qui gêne les "anti-représentationnalistes", c'est le sentimentalisme hollywoodien, et *Le Fils de Saul* tombe pourtant dans ces travers malgré les intentions inverses du réalisateur. C'est un film à suspense (Saul croit voir le cadavre de son fils à la sortie des chambres à gaz et souhaite l'enterrer... va-t-il y arriver ?), et l'immersion conférée par la caméra subjective et son réalisme me paraissent bien ancrés dans l'air du temps, et de très bonnes techniques marketings (le film a d'ailleurs son petit succès commercial⁴). Le dispositif d'immersion fonctionne parfaitement, certes sans montrer

-
- 1 Blottière M et Lanzmann C. 2015. *Claude Lanzmann : "Le Fils de Saul" est l'anti-'Liste de Schindler'*.
 - 2 Blottière M et Nemes L. 2015. *"Le Fils de Saul" : "on a voulu aller contre la mythification de la Shoah"*.
 - 3 Baurez T, Wieviorka A et Nemes L. 2015. *Le Fils de Saul : "Surtout, ne pas esthétiser la souffrance"*.
 - 4 Pour autant je ne m'aventure pas à défendre un lien nécessaire entre "succès commercial" et "qualité du film".

visuellement le lieu, mais en “le donnant à voir par le son”. Pour les anti-représentationnalistes, le son ne serait-il pas de l'ordre de la représentation ? La représentation visuelle serait-elle plus sujette à la déformation que la parole ou le son ? Le son serait donc moins “symbolique” que l'image ?

Mon intention ici n'est pas de rentrer de manière analytique dans la controverse sur la représentation de la Shoah. Il s'agit “uniquement” d'illustrer une ambiguïté récurrente à propos de la représentation. Dans ce cas, j'ai l'impression qu'il y a confusion entre au moins deux termes : *esthétique* et *représentation*. Rivette, comme Lanzmann, si je m'essaie à la synthèse, critiquent une certaine représentation filmique de la Shoah par l'esthétisation pathétique et spectaculaire de l'horreur au service d'une efficacité de la narration hollywoodienne. On retient de leur position (parce que les acteurs en parlent en ces termes) un “refus de toute représentation et esthétisation de l'horreur”, mais ce raccourci ne fait aucun sens dans la mesure où une *représentation* est par définition une image de quelque chose (et bien entendu les anti-représentationnalistes n'étant pas négationnistes, ils ne nient pas la chose et le fait d'en parler), et l'*esthétisation* concerne le développement d'un jugement esthétique dans une certaine éthique du rapport du fond et de la forme. Ce qui donne une confusion de deux questions : peut-on représenter et comment doit-on représenter la Shoah ? Les deux questions nous intéressent indirectement ici. La première est le support d'une réflexion qui va guider les lignes qui suivent, dont le but est une précision de la notion de représentation, définition effectuée dans le but de comprendre ma posture épistémique. La seconde est pré-texte à rebondir sur la notion de la mise en scène qui sera développée dans le chapitre suivant, la *sociologie dramaturgique*. Car en effet, ce qui sous-tend cette controverse est un débat épistémologique sur ce qu'est un fait historique, et sur l'usage de la fiction comme lecture d'une réalité.

2.1. La présentation

[à lire d'un ton analytique]

— La présentation, c'est l'action de *présenter* quelqu'un ou quelque chose à quelqu'un.

— Selon le *Dictionnaire historique de la langue française*, l'usage moderne du terme présentation désigne le fait d'amener quelqu'un dans un lieu de culte pour marquer son entrée dans la communauté des fidèles.

— En combinant ces deux usages, l'on pourrait dire que la présentation scientifique est l'action de rendre présente une chose par l'expression écrite ou orale devant une communauté de fidèles, c'est-à-dire ceux qui ont foi en la correspondance de cette expression avec quelque chose d'extérieur, quelque chose de réel parce que valable au-delà de son expression.

— Je nomme cette croyance en la présentation comme correspondance avec un monde réel extérieur à nos représentations le *réelisme*. Ce réalisme est la croyance en l'accès à un *réel* pré-existant aux présentations que l'on peut en faire. Cette définition est proche de celle que Richard Rorty dénonce (en le nommant – plus normalement mais peut-être également plus confusément – réalisme) :

« Je dirai que tout argument transcendantal dont la visée consiste à garantir la correspondance du monde avec la logique, le langage, ou la pratique de la recherche rationnelle, est un argument < réaliste >. »¹

— Dans un livre intitulé *L'Homme spéculaire*², Rorty exprime le problème que pose la présentation par le biais d'une métaphore qu'il nomme « l'Homme Miroir de la Nature », à savoir la vérité comme correspondance au réel tel le reflet d'un miroir :

« L'image qui hante la philosophie traditionnelle est celle qui assimile l'esprit à un grand miroir, contenant diverses représentations, les unes adéquates, les autres non – miroir qu'il serait possible d'étudier à l'aide de métaphores pures, non empiriques. »³

— Le *réelisme* prend plusieurs formes, comme l'idéalisme et le matérialisme. Introduisons cette dualité par une citation de Karl Marx issue du chapitre « Feuerbach conception matérialiste contre conception idéaliste » de l'ouvrage *L'idéologie allemande* :

« Ce n'est pas la conscience qui détermine la vie, c'est la vie qui détermine la conscience. Dans la première conception [idéaliste], on part de la conscience comme individu vivant ; dans la seconde, qui correspond à la vie réelle, on part des individus eux-mêmes, réels et

1 Rorty R. 1984. *Arguments transcendants, autoréférence et pragmatisme*.

2 Rorty R. 1990a. *L'Homme spéculaire*.

3 Rorty R. 1990a. Déjà cité. p22.

vivants, et l'on considère la conscience uniquement comme leur conscience. »¹

*Le dictionnaire d'histoire et de philosophie des sciences*² définit l'idéalisme épistémologique comme une « orientation de la pensée vers la vérité, qui s'enracine dans un primat (logique, causal et temporel) de la pensée sur la matière ». Le terme aurait été introduit par Leibniz au 18^e siècle dans la langue allemande, « il s'est d'emblée imposé pour désigner essentiellement la manière platonicienne de poser le problème de la connaissance, laquelle prétend montrer comment le connaître atteint l'Idée (*eîdos*), la Forme en soi, qui est l'être même de la chose. »³ L'idéalisme s'oppose donc au matérialisme, « terme utilisé cette fois à l'égard d'Epicure et qui, de son côté, désigne une interprétation de la connaissance attribuant à celle-ci la capacité d'abstraire la vérité d'une réalité matérielle ». Ce couple de concepts est en parfaite opposition, articulant les rapports qu'entretiennent la "réalité matérielle" et la "conscience" ; la question de savoir à qui des deux appartient le primat de la connaissance traverse la philosophie depuis (au moins ?) Platon. Caricaturalement, l'idéalisme accentue le rôle primordial de la pensée dans une démarche de connaissance vraie du réel – la nature ultime du réel est une représentation mentale de l'esprit – et le matérialisme accorde le primat à la matière – la nature ultime du réel est la matière. On pourrait penser de prime abord que tout les sépare, mais la question de la primauté, quelle que soit la réponse, maintient qu'il est important de rechercher une connaissance vraie sur le monde, ce qui postule donc une dualité entre d'un côté un sujet pensant, et de l'autre un monde en dehors de nous à connaître. En fonction des épistémologies, toutes les nuances peuvent être trouvées dans la littérature sur les limites de l'entendement humain à notre connaissance, de la possibilité de connaître les "choses-en-soi" (synonyme de "l'essence des choses") ; ou de son impossibilité et donc la seule possibilité de connaître les choses telles qu'elles nous apparaissent, à savoir les phénomènes ; du degré de force ou d'intensité qu'exerce en réaction la pensée, ou la matière, sur l'autre des termes et la constitution d'une connaissance sur la nature ultime du réel en question. Ces définitions de l'idéalisme et du matérialisme ont donc en commun un intérêt accru pour "le monde ultime tel qu'il est", et plus particulièrement la conception d'un savoir vrai sur ce monde. Or, cette vérité est subordonnée dans

-
- 1 Marx K. 2003 [1932]. *Feuerbach, conception matérialisme contre conception idéaliste*, dans *L'idéologie allemande*.
 - 2 Ruby C. 2006. *Idéalisme*, dans *Dictionnaire d'histoire et philosophique des sciences*.
 - 3 Rey et collaborateurs. 2011 [1993]. Déjà cité

ces deux cas à des catégories élevées au rang d'entités ultimes, essentielles : l'*entité mentale*, ou la *matière*. C'est pour cette raison que ces deux -ismes sont qualifiés de *réaliste*. En effet, quand il s'agit de trouver une vérité sur le monde, il faut des repères et un argumentaire théorique sur le lien entre cette vérité et le monde, monde extérieur au sujet. Ces conceptions acceptent presque toujours la transcendance d'un monde extérieur (l'idée ou la réalité, qualifié ici de *réel*) sur le sujet pensant.

— La présentation n'est pas un mode de (re-)présentation. Si elle est conciliable avec une *recherche explicative*, elle ne l'est pas avec une *recherche compréhensive*.

2.2. *La représentation de la nature*

[À lire sur un ton journalistique, du journaliste relatant des propos.]

Penser autrement que par présentation suppose de penser la re-présentation. J'identifie au moins deux représentations : celles qui re-présentent un référent, et celles entendues dans le sens politicien de porte-parole, de représentants qui re-présentent des représentés. Michel Callon et Bruno Latour¹ reconfigurent ces deux types de représentation, dont le premier est traditionnellement réservé au registre de la science et le second, celui de la consultation, au registre de la politique. Ils évoquent notamment un « malaise de la représentation », celui de la fidélité entre les intérêts des représentés et ceux défendus par leur représentant, ce dernier trahissant nécessairement les premiers dans la mesure où c'est toujours de façon singulière (et différente des autres) que ces représentants s'expriment. Les auteurs proposent de voir les choses autrement, notamment en considérant que dans la vie collective, on a affaire à des collectifs, des associations et des dissociations entre des porte-paroles qui traduisent dans leur propre langage ce que d'autres disent et veulent ; ils parlent donc au nom des autres, ces derniers pouvant être des humains et des non-humains.

Dans leur reconfiguration, les auteurs distinguent deux types de construction de représentations. La première, la *représentation-référence*, n'est autre que de longues chaînes de représentations par lesquelles sont enrôlés des humains et des non-humains. La seconde, la *représentation-consultation*, est « un processus qui aboutit à ce que le porte-parole s'exprime au nom de ce qu'il

1 Callon M et Latour B. 1996. *Quel genre de confiance faut-il accorder à nos représentants ?*

représente : un individu, un groupe, la France, la couche d'ozone », où les représentés s'identifient au porte-parole. D'ailleurs, l'expert « est ce quelqu'un qui croise la référence et la consultation, sans courir les risques ni de l'une, ni de l'autre ». Ils préconisent plutôt un « administrateur de cette double expérience, l'administrateur de l'apprentissage collectif, qui n'est pas du tout un expert, puisqu'il ignore deux fois, et du côté de la référence, et du côté de la consultation. »

Ce qui m'intéresse ici, c'est que Callon et Latour généralisent le principe de symétrie aux humains et aux non-humains. Il n'est plus question d'une Nature à découvrir ou d'une nature à expliquer par le Social, car leur interprétation du monde est pragmatique : tout ce qui a une action sur le monde, tout ce qui franchit des épreuves a le droit à l'existence. C'est l'une des raisons pour lesquelles Bruno Latour, par exemple dans *Politiques de la nature*, importe le vocabulaire de la sémiotique, l'*actant* étant celui qui agit sur d'autres actants. Un microbe qui se développe dans une boîte de pétri et devient visible existe car il agit et devient un protagoniste potentiellement légitime, dont l'une des actions est de rassembler des êtres humains autour de lui qui discutent à son propos. Le problème des microbes étant leur mutisme, ce sont des humains qui font parler les microbes, qui deviennent leurs porte-paroles par un biais d'interprétation, de traduction et de trahison, remis en question soit par d'autres humains qui interrogent la légitimité du porte-parole, soit parce que le représenté, le microbe par exemple, peut soudainement se conduire autrement.

Ce qui me séduit dans cette manière de voir réside dans la (re-)politisation du monde. Parler en terme de porte-parole, c'est mettre la science en discussion en diminuant l'autorité liée à la représentation, en exposant à la critique "qui parle au nom de qui et avec quelle légitimité".

On pourrait cependant s'insurger contre le titre (provocant) de cette sous-partie, « représentation de la nature », alors que les théories latouriennes souhaitent justement en finir avec les concepts de Nature et de Société qui n'expliquent rien. Le concept de non-humain me semble tout à fait obscur : quelle est cette catégorie bien étrange ? Bruno Latour parle volontiers de *proposition*¹, « une association d'humains et de non-humains avant qu'elle ne devienne un membre à part entière du collectif, une essence instituée. Au lieu

1 Latour B. 2004 [1999]. *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*.

d'être vraie ou fausse, elle est bien ou mal articulée. » Encore une fois, je pourrais être séduit par ce vocabulaire qui déplace la notion de véridiction à celle de valeur d'intérêt, discutable moralement. Mais le partage entre humains, entités capables d'intentionnalité, et non-humains, dénués de toute intention, me fait penser que finalement, ce qui compte, ce ne sont pas les entités qui ne peuvent parler, mais bien celles qui parlent. Ce qui m'intéresse, c'est la construction collective, et ce collectif n'est composé que d'humains, les seuls avec qui je peux construire par le langage. Faire intervenir les non-humains dans le débat peut devenir un argument d'autorité. A titre d'exemple, voici une citation de Michel Callon : « Un politique qui n'a qu'à gérer des affaires courantes est peu intéressant, alors que celui qui gère la couche d'ozone, qui a dans ses mandants, ses électeurs, la couche d'ozone, alors celui-là a déjà une dignité plus grande. »¹ C'est là que toute l'ambiguïté du porte-parole me semble problématique et potentiellement un fardeau, celui de l'autorité de la référence pourtant dénoncée par Callon et Latour, et celui d'un surplus de responsabilisation : nous (tous ensemble) avons déjà beaucoup de problèmes et de travail en prenant en compte nos propres responsabilités.

La *recherche compréhensive* ne produit que des *opinions* qui n'engagent que le chercheur qui parle en son nom.

2.3. *La représentation sociale*

Le concept de *représentation sociale*, forgé par Serge Moscovici², permet de s'affranchir d'abstractions comme la *représentation individuelle*, propre aux individus et portée par la conscience de chacun, et la *représentation collective*, portée par la collectivité dans son ensemble. La représentation sociale est à la fois collective car partagée et portée singulièrement par des individus uniques. Ce qui m'a séduit, c'est son caractère foncièrement anti-essentialiste :

« Un objet n'existe pas en lui-même, il existe pour un individu ou un groupe et par-rapport à eux. C'est donc la relation sujet-objet qui détermine l'objet lui-même. »³

« Une représentation est toujours représentation de quelque chose (l'objet) et de quelqu'un (le sujet). [...] La représentation sociale est avec son objet dans un rapport de symbolisation, elle en tient lieu, et

1 Callon M et Latour B. 1996. Déjà cité

2 Moscovici S. 1961. *La psychanalyse son image et son public*

3 Abric 1994 dans Mannoni S. 2010 [1998]. *Les représentations sociales. Entre préjugés et stéréotypes.*

d'interprétation, elle lui confère des significations. Ces significations résultent d'une activité qui fait de la représentation une construction et une expression du sujet. »¹

« Il faut dès lors se résoudre à rejeter le principe d'une proportion entre une subjectivité non influencée par les savoirs socialement partagés et un objet vu comme définitif, extérieur, rationnellement perçu et indépendant de l'appropriation que s'en font les groupes sociaux, les individus, les médias, les institutions. »²

La lecture qui m'a intéressé est une lecture constructiviste, la représentation étant située (Joëlle Le Marec parlerait certainement de "représentations qui s'actualisent en situation de communication"), construite au moment de son exposition. Les représentations sociales, comme un ensemble de pièces d'une pensée collective partagée, interviennent comme une interprétation du monde, permettant de guider des actes et des conduites, l'interprétation de la situation dans un sens pré-établi, grâce à un système de remodelage et de catégorisation cohérente et stable de la réalité. S'intéresser aux représentations sociales des chercheurs sur leur objet d'étude est déjà un aveu constructiviste fort, à savoir qu'il y a potentiellement une déclinaison de l'objet fonction du nombre de chercheurs, et non un objet unique étudié qui pourrait être présenté.

Cependant, il n'est pas rare que ce modèle soit considéré de manière mécaniste. Ainsi les représentations sociales sont souvent décomposées en un noyau central autour duquel gravite des schèmes périphériques. Le noyau déterminerait à la fois la signification et l'organisation de la représentation, et serait composé d'éléments à forte valeur pour la personne. Les éléments moins importants des schèmes périphériques servent d'interface entre le cœur de la représentation et la réalité quotidienne en décryptant une situation spécifique. Il aurait pour fonction l'adaptation à la réalité vécue, la diversification du contenu d'une représentation et la protection du noyau central. C'est ainsi que les représentations assimileraient les informations qu'elles reçoivent et les hiérarchiseraient, les organiseraient dans un cadre pré-pensé en lui donnant ainsi toute sa signification. Cette vision mécaniste, analytique, a conduit à l'émergence d'énormément d'analyses quantitatives de ces représentations. Par ailleurs, alors que mon intérêt pour ce concept résidait justement dans l'idée qu'il n'y a rien au-delà des représentations, et ainsi permettait de déconstruire le Grand Partage entre croyance et connaissance, certains auteurs

1 Jodelet D. 1989. *Les représentations sociales*.

2 Séca JM. 2001. *Les représentations sociales*.

n'hésitent pas à dissocier les expressions scientifiques des représentations. Par exemple pour Jodelet¹, les représentations sociales sont également désignées comme le « sens commun », « savoir naïf », « savoir naturel », distinguable de la « connaissance scientifique »². Mannoni³, auteur d'un *Que sais-je ?* sur les représentations sociales, n'hésite pas à faire intervenir de l'irrationnel là où mon intérêt résidait justement à comprendre les raisons, les rationalités que les acteurs mobilisent singulièrement :

« L'esprit humain est ainsi fait qu'il recourt souvent à un système de confinement psychologique basé sur le mode intuitif-empirique, pour constituer ce qu'on appelle la connaissance vulgaire. On ne retrouve évidemment pas dans ce type d'économie mentale les mêmes exigences de rationalité que dans les théories philosophiques et scientifiques. Une des propriétés des représentations sociales serait de privilégier la congruence psychologique par rapport à la cohérence logique et de faire passer l'efficacité affectivo-cognitive avant l'efficacité théorico-scientifique. Car, en effet, les représentations sociales ne répugnent pas à emprunter à l'irrationnel. »⁴

Je n'adhère pas à une mobilisation du concept de représentation sociale qui laisserait la possibilité à l'existence de présentations, et qui permettrait d'argumenter que les non-scientifiques auraient des présentations biaisées d'un objet. D'une manière générale, la représentation sociale me semble être un concept bien trop analytique à mon goût.

2.4. *La représentation symbolique*

Je défends l'idée qu'une re-présentation, dont toutes celles évoquées avant, est une image d'une référence liée par une relation symbolique. La relation est *symbolique* dans l'idée où le sens du lien est fourni par convention et par une intentionnalité ; c'est dans ce sens que réside mon constructivisme. Cette conception inclut donc ici la négation de l'existence même de la prétention à toute simple *présentation* qui serait pensée sans relation symbolique. Toute représentation est donc symbolique. Mais si le réalisme est rejeté et que dans un même temps toute représentation est représentation de quelque chose d'autre, à quoi la représentation peut-elle se référer ? Prise dans une historicité, elle est représentation d'une réalité (construite, car non réelle) antérieure, qui

1 Jodelet D. 1989. Déjà cité

2 Jodelet D. 1989. Déjà cité. p36.

3 Mannoni S. 2010. Déjà cité

4 Mannoni S. 2010. Déjà cité. p6.

est elle-même une représentation, comme le langage, et qui n'existe de manière rétrospective, qu'au moment de l'expression de la représentation. C'est ainsi que je me réapproprie l'affirmation de Nelson Goodman : nous fabriquons d'autres mondes à partir d'autres mondes déjà eux-mêmes fabriqués¹. Je rejoins également la position du pragmatiste Richard Rorty qui nous encourage à abandonner une certaine notion de la vérité conçue comme une correspondance avec le réel ou comme une construction logiquement cohérente. Ainsi, « la recherche ne vous paraîtra plus avoir pour objet l'ajustement des contours de votre esprit à ceux du monde, mais le développement d'un système de croyances et de désirs adaptés à vos besoins »². Pour Rorty, il n'y a pas présentation, correspondance avec le monde, mais accord inter-subjectif dans le langage (pré-existant), dont l'intérêt de la connaissance est évaluée selon le rôle qu'elle tient au sein de nos représentations.

« Considérer quels sont les effets pratiques que nous pensons pouvoir être produits par l'objet de notre conception. La conception de tous ces effets est la conception complète de l'objet. » ; « Le 'vrai' consiste simplement dans ce qui est avantageux pour notre pensée, de même que "le juste" consiste simplement dans ce qui est avantageux pour notre conduite »³.

3. La sociologie dramaturgique

Les recherches explicatives produisent des *objets*. Que l'objet soit considéré comme *présenté* (image-reflet de la chose réelle) ou *représenté* (construit), l'objectivation est le processus de mise à distance pour que l'objet soit potentiellement réappropriable par d'autres. Cette mise à distance procède cependant par effacement des procédures d'objectivation, celles-ci se dissolvant dans la pratique habituelle, normale. Cette naturalisation de l'objet par l'effacement des traces de sa construction met surtout à distance par l'*idéalisation*, l'éloignement, rendant ainsi *étranger* l'objet idéalisé, étranger

1 Nelson Goodman, en 2007, dans son livre *Manières de faire des mondes*.

2 Rorty R. 1990b. *Science et solidarité : la vérité sans pouvoir*.

3 Respectivement Peirce et James dans Cometti JP. 2010. *Qu'est-ce que le pragmatisme ?*

selon la définition d'« en ignorer les coutumes, les événements, être tenu à l'écart de ce qui s'y passe ». Cette mise à distance de l'objet a pour effet paradoxal de nous *présenter* l'objet, c'est-à-dire d'identifier l'objet à la chose qu'il représente, sans médiation, sans justement nous donner à comprendre cette re-présentation.

Administrativement, ou pour des raisons d'identification, il est demandé au chercheur ou à l'apprenti chercheur de rattacher son travail à une catégorie pré-définie. Pour des raisons déjà évoquées, je peux argumenter de différentes manières une affiliation disciplinaire à l'anthropologie de la connaissance ou de la communication, ou encore aux études de sciences. Pour être cohérent avec mes intérêts, je considère qu'il est plus juste de se qualifier selon la justesse des termes que l'on choisit d'utiliser plutôt que par rapport à une filiation historique ou de pratiques qui, je pense, me classerait davantage dans la case "épistémologie de l'anthropologie de la connaissance" (une case qui n'existe pas, ce qui n'arrange pas lorsque je dois en remplir... en effet, mon travail ne répond pas aux critères de l'anthropologie, ni à ceux de l'épistémologie). Je préfère ainsi délaissier le terme d'*anthropologie* au profit de celui de *sociologie* (j'insiste peut-être lourdement ici, car on me reproche souvent le choix du terme, sur le fait que je m'intéresse peu aux débats sur ce qu'est la communauté d'anthropologues aujourd'hui, ou la communauté de sociologues, et à leurs épistémologies et méthodologies respectives), car je n'aspire pas à étudier l'homme en tant qu'être, mais bien à la façon dont celui-ci s'organise en sociétés, et c'est pour cette raison que je m'intéresse à l'expert en démocratie. Le terme de sociologie me semble trop imprécis pour qualifier mes recherches, j'ai donc besoin de sous-catégories : quand la sociologie normale procède par objectivation, la *sociologie dramaturgique* procède par *distanciation*. L'objectif n'est plus l'éloignement par la distance, mais la *rupture*, le décalage du regard sur le familier et l'habitude. Il n'est plus *étranger*, mais produit un *effet d'étrangeté*, dans son sens d'inhabituel, de bizarre, d'étonnant. L'objet est créé par séries de transformations, de représentations en représentations, qui donnent à voir, qui explicitent les procédures de création. L'objectif étant moins l'explication du fonctionnement de ces objets, que la compréhension, le questionnement et la mise à distance critique de ceux-ci par le spectateur qui n'est alors non plus passif mais en action ; le chercheur dramaturge politise les consciences. Il ne s'agit plus pour le chercheur de faire parler la nature ou la société car le but n'est plus l'imitation et l'identification, mais bien la création d'une fiction, une fiction qui a la particularité de ne pas tomber dans le mensonge (car elle s'assume comme telle). Si la norme

aujourd'hui est à l'effacement du sujet (neutralisation du langage, anonymat lors du processus de relecture, etc.) et de ses procédures de production d'objets (langage normalisé, usage de nombreuses références dispensant l'auteur de la recherche d'avoir à reformuler une idée), la distanciation prend le contre-pied. En explicitant ses intentions, ses intérêts, l'auteur livre les clés de la compréhension des objets, situés, ouvrant ainsi son argumentation à la critique, et renforçant ainsi considérablement sa scientificité.

Le dramaturge est un terme provenant du milieu théâtral, et ce n'est pas anodin. Je pourrais opposer à la *sociologie dramaturgique* une *sociologie cinématographique*, avec pour chercheur explicatif un réalisateur, littéralement « qui rend réel ». Il est certain que les œuvres cinématographiques sont façonnées par une multitude de procédés de mise en scène, c'est pourquoi je précise qu'il ne s'agit pas ici d'analyser le cinéma, mais bien d'utiliser une certaine image du cinéma, celle de l'immersion totale dans un monde qui paraît réel. Au théâtre, ou encore une fois selon une certaine image du théâtre, le mensonge au sujet de la représentation est plus délicat. Il s'agit plus particulièrement de représentation de représentation, où le dramaturge met en scène des acteurs jouant des représentations de leur personnage – la métaphore pour la sociologie pragmaticiste devenue ici dramaturgique fonctionne bien –, parfois dans une tradition de critique sociale (Brecht, Camus, Sartre). C'est justement à la théorisation du dramaturge et théoricien Bertold Brecht que j'emprunte le principe de *distanciation*. Dans le *Petit Organon pour le théâtre*¹, Brecht expose un point de vue critique sur les rapports entre les sciences et la société. Il dénonce le lien entre l'exploitation scientifique de la nature et l'organisation rationnelle de la société qui, tout en augmentant les capacités productives, augmentent les inégalités de richesse et la pression sur la nature. On a peut-être ici à faire à l'un des précurseurs de critique de sciences (sur le mode de l'engagement) : « ce qui pourrait être le progrès de tous tourne à l'avantage d'un petit nombre, et une part croissante de la production est employée à fabriquer des moyens de destructions pour des guerres formidables »². En effet, Brecht pense adapter le théâtre aux « enfants d'une ère scientifique », en adoptant une « attitude critique », en produisant des représentations aux hommes « afin que nous livrions le monde à leurs cerveaux et à leurs cœurs pour qu'ils le transforment à leur guise », car il déplore que « le théâtre, tel que nous le trouvons, ne montre pas la structure de la société (reproduite sur scène) comme influençable par la société (dans la salle) ». Le théâtre ne doit donc pas être le lieu de divertissement du public face à ses

1 Brecht B. 1978. *Petit Organon pour le théâtre*.

2 Brecht B. 1978. Déjà cité. p29.

problèmes, mais bien au contraire, « le théâtre doit s'engager dans la réalité s'il veut avoir les moyens et le droit de fabriquer des reproductions efficaces de la réalité ». Alors qu'un théâtre naturalisant cherche à soulager les passions du spectateur, ou simplement à le divertir par le plaisir, Brecht s'insurge contre le divertissement (selon mes mots), au sens étymologique de « l'action de se détourner de », ce théâtre qui rend le spectateur inerte, inactif, qui voit mais ne regarde pas, entend mais n'écoute pas ; le théâtre qui séduit, qui le réduit en « transe », envoûte les foules et aide le spectateur à « [rendre] plus léger le mode de vie qui lui était assigné »¹.

3.1. *L'épistémologie constructiviste de la sociologie dramaturgique invite le chercheur à se considérer comme un auteur qui assume son statut d'interprète, qui traduit singulièrement, et qui met en scène sa recherche. Le sociologue est alors un auteur, interprète, metteur en scène : autrement dit un *dramaturge*...*

On a normalement tendance à considérer que les “faits” doivent être produits de façon non-singulière, alors qu'au théâtre (comme en musique et dans d'autres domaines dits artistiques), on reconnaît que le metteur en scène et les acteurs ont une interprétation toujours singulière du texte, c'est-à-dire du discours d'autres auteurs. Et d'ailleurs, le metteur en scène n'est pas qu'un interprète au sens où il ne ferait que rejouer ce qui existe déjà : par son interprétation, il devient lui-même l'auteur. Ce faisant, le *metteur en scène* devient *dramaturge*. Il devient dramaturge car il traduit, et qui dit traduction dit trahison.

Le holisme de confirmation argumente la sous-détermination de la théorie par l'expérience. Pierre Duhem décrit le passage de l'expérience à la théorie et celui de la théorie à l'expérience en termes de traduction². Nous avons indétermination de la traduction de l'expérience en théorie où les faits

1 Brecht B. 1978. Déjà cité. p45.

2 « Le développement mathématique d'une théorie physique ne peut se souder aux faits observables que par une traduction. [...] Mais qui traduit, trahit ; *traduttore, traditore* ; il n'y a jamais adéquation complète entre les deux textes qu'une version fait correspondre à l'autre. Entre les faits concrets, tels que le physicien les observe, et les symboles numériques par lesquels ces faits sont représentés dans les calculs du théoricien, la différence est extrême. » Duhem P. 2004 [1906]. *La théorie physique : son objet, sa structure*.

d'expérience sont déjà traduits dans le cadre d'une théorie. Prenons comme Pierre Duhem l'exemple du passage des lois de Kepler à la loi universelle de la gravitation de Newton : Newton n'a alors pas généralisé les lois de Kepler, mais les a traduites dans son cadre conceptuel. Cette manière de voir engage de fortes conséquences sur le monde lui-même : le passage d'une théorie à l'autre est un changement de monde où les faits sont différents. Quine reformulera la thèse de la sous-détermination de la théorie par l'expérience, c'est-à-dire qu'à un fait donné correspondent plusieurs théories. Ceci se traduit lorsque plusieurs théories divergentes sont vérifiées et/ou falsifiées par un même lot d'expériences, sans qu'il soit alors possible de trancher pour une théorie. On peut voir cette thèse comme l'extension du principe sceptique humien qui met à mal l'idée de connaissance vraie et absolue. Mais Quine¹ va plus loin avec sa thèse de l'indétermination de la traduction qu'il met en image par l'expérience de pensée suivante : un linguiste doit interpréter une langue inconnue d'un peuple indigène qu'il rencontre, et doit en produire un manuel de traduction. Face à un indigène montrant un lapin en prononçant le mot « gavagai », il pourrait effectuer la traduction « voici un lapin ». Cependant, d'autres traductions sont envisageables, comme « partie non détachée d'un lapin », ou « phase temporelle de lapin », etc. Finalement l'interprète pourrait écrire deux voire trois (et même une infinité de) manuels de traduction, chacun en cohérence totale aux données empiriques issues de l'expérience (phrase, mot et gestualité des indigènes), tout en étant différent des autres.

Dans ses traductions, le dramaturge fait attention au choix des mots, et je vais prendre l'exemple ici de règles d'écriture, ce qui me permet également de discuter d'une certaine éthique de l'écriture que j'ai tenté d'appliquer ici. Dans la langue française, la primauté du masculin sur le féminin dans la désignation du sujet d'une phrase et dans l'accord des adjectifs fait office de règle. L'indifférenciation ne se matérialisant pas dans notre langue, le masculin devient ce genre indifférencié. Il est indéniable que la langue française – sa pratique et ses règles – façonne notre monde, “notre société” qui distingue fortement les sexes, qui est donc sexiste, et que je qualifierais même volontiers et plus précisément d'hétéro-patriarcale. Certains militants “progressistes” souhaitent une réforme de la langue française car changer le rapport de domination des “genres” dans la langue serait un pas vers un changement de représentation des sexes et en particulier de la domination du masculin sur le féminin. Les réformistes proposent par exemple une règle plus égalitaire, celle de la proximité : « lorsque les noms sont de genres différents, l'adjectif

1 Quine dans Laugier S. 2002. *Quine, la science et la nature*.

s'accorderait avec le mot le plus proche »¹. Cette règle paraît logique et cohérente, certainement moins “agaçante” à la lecture que le non-choix du é-e-s – technique qui, alors que l'intention de départ était l'indifférenciation des sexes (en droit), nous rappelle pourtant, en le rendant visible, apparent, qu'il existe des sexes différents... Cependant, je me permets de douter du caractère progressiste de cette proposition de réforme, notamment sur les intentions que nous pouvons extrapoler à partir d'un extrait de phrases prononcées par Henriette Zoughebi, vice-présidente au Parti Communiste Français chargée des lycées au conseil régional d'Île-de-France et rapportées dans le journal *Le Monde* : « c'est la langue qui permet de dire le réel, c'est elle qui transforme, ou non, les choses. Si l'on veut donner de la visibilité aux femmes dans l'espace social, il faut adopter la règle de proximité, qui est à la fois simple et souple : elle redonne de la liberté et du jeu à la langue. »² L'affirmation nominaliste qu'engage ce propos est séduisante, tout comme une certaine indignation à la domination genrée-sexuelle, mais je regrette de ne pas pousser la radicalité assez loin dans les outils théoriques à notre disposition, notamment celui du *genre* qui nous aide à ne pas confondre le *sexe* (biologiquement construit) et le *genre* (en tant que construit social choisi). Le problème avec la pratique de la langue est sa polysémie, source de nuances, mais qui, lorsqu'elle n'est pas maîtrisée, peut être source de confusions. Avec l'usage actuel du genre dans la langue, il n'est pas évident de saisir la signification qu'il engage : cela peut être une distinction de sexe (si j'évoque “cette femme” avec ses propriétés de “femme biologique”), une neutralité conventionnelle (si j'évoque un groupe “d'hommes”, entendu comme un groupe d'êtres humains sans faire référence à leur sexe), ou encore un usage symbolique (si je confère une propriété masculine ou féminine à une personne, un objet, une action, peu importe le sexe de la chose en question). Je prends dans ce manuscrit le parti pris qui me semble le plus pertinent dans sa complexité, c'est-à-dire celui qui choisit un genre en fonction du propos, de ce qui est dit, et qui ne peut être compris qu'à partir du contexte. Par exemple, s'il m'est utile de faire référence directement au sexe, ne serait-ce que pour dénoncer le sexisme ambiant, la distinction genrée en lien direct avec le sexe m'est grandement utile (“les femmes gagnent en moyenne moins que les hommes à poste égal” ; “ce matin une femme m'a reproché mon manque de galanterie en ne lui ayant pas retenu la porte d'entrée du laboratoire”). À l'inverse, dans les cas où la référence au sexe ne me semble pas intéressante, pertinente ou significative, j'applique la règle générale de la “primauté du masculin”, ou pour être plus juste, “primauté de l'*ancien*

1 Chemin A. 2012. *Genre, le désaccord*.

2 Chemin A. 2012. Déjà cité

masculin” (“un chercheur interrogé” peut faire référence à *un* chercheur ou *une* chercheuse) sans avoir à rougir, car j'affirme ici un rapport de genre (certes construit historiquement) décorrélé du sexe. Il serait d'ailleurs judicieux d'abandonner les termes de *neutre* (trop dés-affirmé à mon goût), *masculin* et *féminin* (pour la connotation au sexe), mais en l'absence d'alternative convaincante, j'en resterai à une affirmation de principe que je ne m'intéresse qu'à des catégories malléables sans références au sexe, sauf précisions de ma part. Cette déconnexion permet d'ouvrir un champ des possibles symboliques très fort, tel que le permet une des interprétations des métaphores nietzschéennes que j'illustre par cet extrait : « Ce que la femme entend par amour est assez clair : complet don (plus qu'abandon) de corps et d'âme sans réserve ni restriction. [...] L'homme, lorsqu'il aime une femme, *exige* d'elle cet amour-là, il est donc, quant à lui-même, tout ce qu'il y a de plus éloigné des hypothèses de l'amour féminin ; à supposer qu'il y ait aussi des hommes auxquels le besoin d'un abandon complet ne serait pas étranger, eh bien, ces hommes ne seraient pas – des hommes. »¹ Je propose comme interprétation de cette citation le fait qu'un homme (au sens biologique) qui adopterait des comportements dits féminins (au sens généré du terme) ne serait pas un homme mais une femme, et que réciproquement, une femme (au sens biologique) adoptant des comportements dits masculins serait alors un homme : le genre féminin peut avoir ses caractéristiques propres, comme celui de dominée ou tout autre attribut, qui peuvent être invoquées pour caractériser une chose, sans pour autant essentialiser ces propriétés. Il serait cependant trop facile et erroné d'un point de vue éthique d'effacer les raisons, souvent historiques, qui ont conduit à forger un concept abstrait à partir de représentations communes ; ce n'est pas par hasard si la représentation de la posture de l'amour comme don se symbolise dans le féminin : c'est par transformation d'une représentation commune, naturelle (au double sens de l'*habitude* et de l'*essentialité*) de la femme (ou plutôt de l'être humain de sexe biologique féminin) comme *soumise*, à une représentation construite du genre féminin (je dois rajouter que, conformément à ma posture épistémique, le sexe biologique ne sera pas ici considéré comme plus essentiel que le genre car il est tout autant construit). Je fais donc le pari que cette transformation symbolique, si elle est accompagnée de déclarations d'intentions comme je m'exerce à le faire ici, est une façon de combattre le système hétéro-patriarcal de façon plus pensée et efficace que le fait de panser une grammaire sans en changer radicalement la charge symbolique.

1 Nietzsche F. 2007 [1982]. *Le Gai Savoir*. p390.

Le dramaturge traduit. D'ailleurs, plusieurs controverses prennent racine dans des conflits concernant l'éthique de la lecture d'un texte. Je pense notamment à l'affaire Sokal. Certains défenseurs de Sokal défendent une éthique qu'ils érigent en norme universitaire : l'énoncé doit être exprimé le plus simplement, le plus clairement possible de façon à ce que la signification soit facilement compréhensible. C'est ainsi que, dans leur livre « *Impostures intellectuelles* »¹, Sokal et Bricmont extraient des citations dans lesquelles sont utilisés des concepts issus de sciences physiques ou mathématiques dans certains ouvrages ("postmodernes" d'après eux), en font l'interprétation à travers leurs lunettes de physiciens, et jugent de leur sens ou de leur non-sens. La méthode me semble tout à fait acceptable, à condition d'avoir à l'esprit les limites d'un tel procédé. En effet, les énoncés qu'ils traitent sont décontextualisés pour être reconsidérés dans leur usage originel ou habituel – et donc correct – d'après le point de vue des deux physiciens. Ce ne sont donc pas les propos des auteurs incriminés que le lecteur du livre « *Impostures intellectuelles* » peut essayer de comprendre, mais uniquement la critique qu'en ont fait Sokal et Bricmont – contrairement à leurs prétentions. Cela est d'autant plus problématique dans certains cas où ils affirment très explicitement qu'ils n'ont pas lu ou compris le reste de l'ouvrage ou de l'œuvre dont sont extraites les citations critiquées. La critique d'extraits a d'autant plus de sens (et est d'autant plus convaincante) lorsqu'elle considère une pensée dans son ensemble, c'est-à-dire lorsqu'elle juge autant sa cohérence que ses choix idéologiques. Ainsi, le dramaturge essaie d'être aussi précis que possible lorsqu'il utilise des citations qui peuvent, selon les cas, soit servir à synthétiser la pensée ou l'idée d'un auteur, soit servir à illustrer ou exemplifier l'idée qui est en train d'être démontrée. Ainsi, dans le point précédent, j'ai cité le *Gai Savoir* de Nietzsche. Le choix de cet auteur n'est pas hasardeux puisque j'ai voulu utiliser l'anti-essentialisme que celui-ci m'évoque. Connaissant cependant les controverses portant sur l'interprétation de cet auteur, je me suis limité à deux phrases illustrant d'après moi la symbolique associée au genre (et contredisant éventuellement le sexe biologique). Tout le problème de l'usage des citations est de parvenir à faire comprendre à son lecteur que la citation n'est jamais qu'au service du texte dans lequel elle est placée. Pour ce faire, considérons ma citation non comme une simple présentation de la pensée de Nietzsche, mais comme ma lecture singulière d'un morceau que j'emprunte à l'auteur : c'est moi qui parle ou plutôt qui fait parler Nietzsche. J'espère ainsi prévenir une mauvaise interprétation de cette citation de la part de ceux qui se targueraient de connaître l'œuvre totale du philosophe, et pourraient ainsi utiliser les quelques lignes suivantes pour

1 Sokal AD et Bricmont J. 1999 [1997]. *Impostures Intellectuelles*.

déconstruire mon argumentation sur le genre (que j'aimerais distinguer totalement du sexe biologique) : « La femme se donne, l'homme prend – je pense qu'aucun contrat social ne permettra de passer par-dessus cette différence de nature [...]. » En effet, l'anti-essentialisme de Nietzsche est à la fois discutable (et discuté) tout comme son sexisme, et cela est certainement très intéressant, mais ce n'était pas mon propos dans le cadre de cette thèse. J'essaierai ainsi de faire d'une pierre deux coups : donner à comprendre mes intentions dans la citation, et ne pas user d'autres auteurs comme argument d'autorité. Il ne s'agit pour autant pas ici de minimiser l'importance de la citation mais de comprendre son statut ; elle me semble utile dans la mesure où elle permet de représenter un dialogue entre mon interprétation de la pensée émise par d'autres, et ma réponse à cette interprétation.

Les jeux de langage du dramaturge scientifique sont ainsi finalisés, celui-ci travaille à mettre en scène (et donc en action) des discours afin de construire une interprétation singulière et transformatrice du monde.

3.2. ...La mise en scène du dramaturge a pour finalité une distanciation avec la réalité habituelle (et non le réel) pour la problématiser, l'interroger et potentiellement la transformer. Cette mise en scène critique donne à voir les us et coutumes habituels comme autant d'habits de représentation, de *costumes*, desquels on peut toujours changer...

Le costume, c'est bien sûr la manière de s'habiller. Mais c'est aussi l'« ensemble des caractéristiques d'une époque, d'un groupe social, d'un genre, le plus souvent immédiatement perceptibles ou relatives à l'aspect ». La distanciation brechtienne consiste, en quelque sorte, à représenter des costumes-coutumes : « une reproduction qui distancie est une reproduction qui, certes, fait reconnaître l'objet, mais qui le fait en même temps paraître étranger. »¹ Cette représentation distanciée crée une rupture avec l'habitude qui n'est « habituellement » pas questionnée et qui nous paraît donc comme « naturelle » :

« Les anciens effets de distanciation soustraient entièrement ce qui est reproduit à l'intervention du spectateur, en font quelque chose d'immuable [...]. Les nouvelles distanciations devraient seulement ôter

1 Brecht B. 1978. *Petit Organon pour le théâtre*. p58.

aux processus socialement influençables le sceau du familier qui aujourd'hui les protège de cette intervention. »

Cette coupure a des airs de rupture épistémologique de Gaston Bachelard¹. Si pour Bachelard cette rupture est de l'ordre du Grand Partage, du passage de la croyance à l'explication du réel, j'en retiendrai pour la *sociologie dramaturgique* une rupture avec les préjugés et le sens commun.

3.3. ...Ces us et coutumes sont la “matière narrative” du dramaturge. Cette “matière narrative” n’est pas donnée mais construite, les construits étant ainsi agencés afin de former une narration fictionnelle, un *schéma actanciel*. La démarche n’est ni explicative (la réponse au “comment ?” réaliste dans un style analytique), ni descriptive (la réponse au “comment ?” constructiviste se donnant à voir comme explicative), mais compréhensive. La création de sens est permise par une interprétation finalisée assumée qui se conçoit dans la confrontation, l’altération d’autres acteurs porteurs d’autres finalités...

Cette distanciation, qui déconstruit le naturel, est permise par la contextualisation, autrement dit par la mise en relation d’avec un point de vue historiquement construit :

« Il faut que ce champ puisse être caractérisé sans sa relativité historique. Cela signifie la rupture avec l’habitude que nous avons de dépouiller de leurs différences les différentes structures sociales d’ères révolues, si bien que celles-ci ressemblent toutes plus ou moins à la nôtre, laquelle, du fait de cette opération, prend l’air d’avoir toujours existé, d’être donc tout simplement éternelle. »²

Les sociologies explicatives au pire “font parler des faits”, au mieux “parlent des faits”, dans les deux cas elles traitent de *données*. Elles gèrent, elles traitent, elles administrent, et c’est pour cette raison que je voudrais refuser la racine grecque *pragma* « activité, affaire » et le qualificatif qui en dérive, pour lui préférer le *drama* « action (souvent chargée de conséquences) » et la dramatique qui permet de raconter le monde plutôt que de simplement le décrire (au sens où cette description serait plus proche de ce qui est

1 Bachelard G. 2000 [1938]. *La formation de l’esprit scientifique*.

2 Brecht B. 1978. Déjà cité. p50.

réellement). Le drame, c'est un enchaînement de péripéties qui, ensemble, tissent une intrigue, depuis sa mise en place jusqu'à sa fin. Cette construction (ou même reconstruction) fictionnelle permet d'exposer sa recherche de façon à lui donner un sens (une fin au double sens du terme) singulièrement fabriqué. Une recherche dramaturgique n'est pas une description fidèle du monde mais une histoire, un regard singulier et finalisé porté sur le monde, et c'est ainsi qu'elle se donne à voir. Dit autrement, les faits ne sont jamais donnés, ils sont construits.

Dans le vocabulaire des manuels d'anthropologie que j'ai lu pour me former, par exemple celui intitulé *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales* de Paillé et Mucchielli¹, « la donnée » est le plus souvent considérée comme issue d'un « recueil », comme si (même s'ils s'en défendent) le chercheur pouvait comprendre « le social » comme le ferait un botaniste en allant cueillir une fleur pour la disséquer. Malgré leurs intentions constructivistes (que je qualifierais plus de *constructionnistes*), le style analytique et le vocabulaire technique donnent l'impression d'une imitation des sciences qui croit en une découverte du réel, par exemple les termes de « recueil de données », « collecte d'informations », « maximum de validité », « traitement de données », « faire parler les données ». Je ne fais aucune différence de nature entre ce que l'on nomme données qualitatives, données quantitatives, analyse qualitative de données, ou encore analyse de données qualitatives. C'est pourtant une partie de ce vocabulaire que j'ai pratiqué pendant plus de trois ans (de manière sincère mais avec une volonté de transformation) dont une partie du résultat est la construction de la première partie de ce manuscrit et que j'estimais à l'opposé du positivisme² : j'ai identifié des « terrains », des acteurs, j'ai recueilli des témoignages jusqu'à « saturation » à l'aide d'un enregistreur, j'ai écouté minutieusement mes entretiens à plusieurs

1 Paillé P et Mucchielli A. 2003. *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*.

2 Je m'inspirais alors de méthodologies d'analyse qualitative de données, les analyses de théorisation ancrée (et les critiques des prétentions objectivistes de celles-ci, car il faut coder, nommer, conceptualiser à partir d'un groupe de noms, trouver des relations entre les concepts pour arriver à une théorie. Cela passe par un codage soi-disant « pur » s'interdisant des présuppositions théoriques pour faire émerger la théorie du matériau par étapes d'abstractions successives.) et l'ethnométhodologie. Paillé P. 1994. *L'analyse par théorisation ancrée* ; Garfinkel H. 2001. *Le programme de l'ethnométhodologie*, dans *L'ethnométhodologie*. p31-59.

reprises tout en considérant que ce travail de terrain était totalement construit¹. Les techniques utilisées par la *sociologie dramaturgique* varient en fonction des finalités de la recherche, la subjectivité est assumée à toutes les étapes de la recherche² et elle produit des *construits* qui ne sont autres que des discours. Le “premier Wittgenstein” cherchait un langage descriptif neutre, universel dans une langue phénoménologique qui permettrait la description, mais “le second” nous dit que la tâche est impossible : il y a une infinité de manières de décrire ce que l'on voit, avec toutes les ambiguïtés du langage non-formel. On pourrait synthétiser ma posture par cette citation de Brecht : « Sans conceptions ni intentions, on ne peut faire aucune reproduction. Qui ne sait rien ne peut rien montrer ; comment saurait-il ce qui vaut la peine d'être su ? »³.

Paillé et Mucchielli, dans leur manuel universitaire de méthodologie qualitative en sciences sociales, ne parlent pas de problèmes intellectuels, mais utilisent le langage des mathématiques, l'image d'une équation à « équilibrer [de manière] juste », de « l'équation intellectuelle du chercheur »⁴ pour parler de la tension

-
- 1 « Ce que l'on recueille peut être considéré non pas comme des représentations, de préférence contextualisées avec précision, mais comme des communications qui font advenir des « faits » dans la mesure où rien, absolument rien de ce qui est construit dans l'enquête, n'échappe au fait que cela n'existe que dans des situations de communications qui constituent la matière et la forme même de toute réalité sociale observable. » Le Marec J. 2002b. *Situations de communication dans la pratique de recherche : du terrain aux composites*.
 - 2 De Sardan O. 2000. *Le “je” méthodologique: Implication et explicitation dans l'enquête de terrain*. p425.
 - 3 Brecht B. 1978. Déjà cité. p72, qui fait écho à la vision de De Sardan qui se réapproprie le langage de l'explication : « Bien évidemment, les données, au sens où nous l'entendons ici, ne sont pas des < morceaux de réel > cueillis et conservés tels quels par le chercheur (illusion positiviste), pas plus qu'elles ne sont de pures constructions de son esprit ou de sa sensibilité (illusion subjectiviste). Les données sont la transformation en *traces* objectivées de < morceaux de réel >, de fragments du réel de référence tels qu'ils ont été sollicités, sélectionnés et perçus par le chercheur. Leur intelligibilité suppose un langage conceptuel de description < déjà-là >. C'est ce que souligne Jean-Claude Passeron, qui rappelle Gaston Bachelard : le < vecteur épistémologique > va du rationnel au réel, et non l'inverse. Sans questions préalables, sans curiosité intellectuellement programmée, sans problématique initiale, le chercheur ne peut produire de données significatives. » De Sardan O. 2008. *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*. p50.
 - 4 Paillé P et Mucchielli A. 2003. Déjà cité. p24-25.

entre l'empirie et la théorie : d'une part la volonté de ne pas imposer ses propres interprétations "au terrain" (ce que Dumez nomme « le risque de circularité »¹ et que nous avons discuté au début de cette partie), et d'autre part le recours au théorique pour comprendre les phénomènes. La *sociologie dramaturgique* ne pratique pas des *terrains*, mais réalise des *enquêtes*.

Sous l'influence de la modernité et du positivisme se développe la notion de *cadre théorique*, « porte-étendard quant à la primauté et la préséance du théorique sur l'empirique en sciences humaines et sociales »², et c'est aux États-Unis que l'on retrouverait la plus forte rigidité méthodologique, celle d'une recherche quantitative s'appuyant sur un modèle hypothético-déductif ; « il faut rajouter à ce tableau la place de plus en plus importante prise par les neurosciences et par l'effet d'attraction et leurs méthodologies de type expérimental »³. Cette notion de *cadre théorique* est critiquée par les auteurs qui y voient un problème important : le sociologue ou l'anthropologue va plaquer un cadre rigide sur ses expériences particulières. C'est donc une pensée trop « mécaniste », une conception « réductrice » et une « praxis linéaire » que Paillé et Mucchielli veulent dénoncer. Pour parler des préconceptions théoriques (et non plus de cadre théorique), les auteurs utilisent l'expression d'*univers interprétatif* du chercheur, une expression empruntée à Gadamer et définie comme « une condition qui nous permet d'avoir des expériences et grâce à laquelle ce que nous rencontrons nous dit quelque chose ». L'*univers interprétatif* recoupe ainsi de nombreuses expressions que Paillé et Mucchielli ont recensées dans un ensemble d'articles : « perspective sociologique générale », « adhésions interprétatives et théoriques », « influences théoriques », « réseaux conceptuels », « orientation générale conséquente », « paradigme de lecture », « a priori théoriques strictement instrumentaux », « schèmes d'intelligibilités », « imagination éduquée », « structure conceptuelle de départ ». La *sociologie dramaturgique* ne peut se réapproprier le terme d'*univers interprétatif* qui me fait penser au monde (sous entendu bien réel) peuplé de galaxies, d'étoiles, d'atomes, et à leur agencement en fonction des conceptions cosmogoniques et des progrès de l'astronomie, et préfère ainsi la notion de *compréhension singulière du monde du chercheur*, dans une certaine acception le monde étant presque synonyme de « personne », tout en connotant une dimension collective (puisque construit par un ensemble d'individus). Le chercheur produit des opinions non pas à mettre à l'épreuve

1 Dumez H. 2016. *Méthodologie de la recherche qualitative – Les questions clés de la démarche compréhensive*, p17-20.

2 Paillé P et Mucchielli A. 2003. Déjà cité. p125.

3 Paillé P et Mucchielli A. 2003. Déjà cité. p125-p126.

par l'expérience, issues de la « rencontre » avec le monde, mais des opinions qui s'altèrent dans la discussion avec d'autres opinions dans l'objectif de construire un monde commun. Tout est à la fois *pratique* et *théorique* (la distinction est fictive, simplement créée par une démarche analytique), dit autrement, le pur théorique n'existe pas, tout comme le pur pratique, ou encore, ce qui est de l'ordre du pratique sans théorique ou du théorique sans pratique ne peut être étudié et nous échappe ; on s'intéresse uniquement à ce qui a une incidence sur le monde, à la pensée *dramaturgique*.

L'intérêt de la *sociologie dramaturgique* c'est la mise en scénario, la (re-)construction d'un point de vue particulier :

« Les *conditions historiques* ne doivent assurément pas être conçues (ni ne seront construites) comme des puissances obscures (le dessous des cartes), elles sont au contraire créées et maintenues par les hommes (et seront changées par eux) : c'est tout ce qui est mis alors en action qui les constitue »¹

Et c'est plus généralement l'intérêt de la démarche compréhensive. Cette activité, cette expérience du monde productrice de sens, est définie ainsi par Paillé et Mucchielli² :

« les faits humains ou sociaux étant des faits porteurs de significations véhiculées par des acteurs (hommes, groupes, institutions, etc.), parties prenantes d'une situation interhumaine. L'approche compréhensive postule également la possibilité qu'à tout homme de pénétrer le vécu et le ressenti d'un autre homme (principe de l'intercompréhension humaine). L'approche compréhensive comporte toujours un ou plusieurs moments de saisie intuitive, à partir d'un effort d'empathie, des significations dont tous les faits humains et sociaux étudiés sont porteurs. Cet effort conduit, par synthèses progressives, à formuler une synthèse finale, plausible socialement, qui donne une interprétation < en compréhension > de l'ensemble étudié (c'est-à-dire qui met en interrelation systémique l'ensemble des significations du niveau phénoménal). »³

Selon les auteurs, ce serait l'historien Johann Gustav Droysen qui aurait parlé en premier, en 1850, de la méthode compréhensive, méthode qui aurait été développée par la suite notamment par Dilthey, Simmel, Weber et Schultz. Wilhelm Dilthey, philosophe de la fin du 19e siècle, conçoit pour toute science une dimension explicative qui étudie les phénomènes en les exprimant par des

1 Brecht B. 1978. Déjà cité

2 Paillé P et Mucchielli A. 2003. Déjà cité

3 Paillé P et Mucchielli A. 2003. Déjà cité. p42.

lois. Il s'agit d'un cadre réductionniste, c'est-à-dire tentant d'expliquer des phénomènes en les réduisant à des entités fondamentales liées de manière causale, voire déterminée ; dit autrement, le tout est strictement la somme de ses parties. Il considère cependant que ce qu'il appelle les sciences humaines ne doivent pas (contrairement aux sciences dites naturelles) oublier leur dimension *compréhensive* ou *interprétative* qui s'intéresse au sens vécu. Cet impératif, qui découle de la capacité de l'être humain à formuler des intentions, oblige les chercheurs à étudier la signification que les humains attribuent eux-mêmes aux phénomènes. L'être humain agit en fonction de finalités alors que les atomes et les amibes subsistent (dans le sens où ces derniers n'ont pas d'intentions – traduisibles/compréhensibles depuis un point de vue humain tout du moins). Ainsi, « comprendre ne signifie plus coïncider avec les mobiles, conscients ou non, des acteurs, mais consiste, comme l'on 'comprend' la cohésion interne d'une pièce de musique, à replacer chacun des phénomènes considérés dans des ensembles plus vastes où ils font <sens> : comprendre l'<esprit> d'une réforme juridique, ce sera ainsi construire l'<ensemble> (*Zusammenhang*) historique, social, culturel auquel elle appartient et à l'intérieur duquel seulement elle devient intelligible. »¹ Il s'agit de comprendre le sens dans son contexte.

Weber prône la « neutralité axiologique », sorte de posture compréhensive. L'expression est malheureuse, car ambiguë. En première lecture, ce principe semble nous inviter à ne pas prendre parti, à mettre de côté nos valeurs lors de l'étude scientifique. Mais nous pouvons l'interpréter autrement en seconde lecture, où il ne s'agit pas de mettre ses valeurs de côté, mais au contraire de les exprimer. En effet, dans l'enquête compréhensive, l'un des objectifs est de comprendre l'autre, et cela passe par l'idée de comprendre ses intentions, ses raisons. Il faut donc que le chercheur, bien qu'à partir de son monde, complexifie son cheminement de pensée afin de saisir le monde de l'acteur pour le reconstruire, en l'articulant aux pratiques, aux usages. Il me semble frustrant de s'arrêter là, et c'est pourtant mon impression par rapport à cette recherche compréhensive qui construit des représentations (celles de chercheurs) au sujet de représentations d'autres acteurs (dans toute leur complexité, leur rationalité, leur cohérence, mêlées dans un réseau de pratiques) afin de comprendre le monde social : « Le héros, en anthropologie comme en sociologie ou en histoire, c'est celui dont on parle, non celui qui parle. Celui qui parle ne nous intéresse, d'un point de vue épistémologique, que dans la mesure où ce qu'il peut nous dire de sa posture personnelle est

1 Mesure S. 2013. *Dilthey Wilhelm – (1833-1911)*.

nécessaire à la compréhension de ce qu'il nous dit des autres. »¹ C'est avec la volonté de considérer les acteurs étudiés comme des individus doués de critique sur le monde que les sociologues pragmatiques vont s'attacher dans leurs enquêtes à « prendre au sérieux » les justifications et les critiques émises par les acteurs, à « suivre les acteurs jusqu'au bout », et en particulier au moment où ils s'autorisent, eux, à produire des jugements de valeur et à hiérarchiser les conduites. Cela les conduit à adopter des méthodes – qu'ils nomment principe de symétrie ou neutralité axiologique – destinées à « rendre justice à la réflexivité des acteurs »². Ces méthodes rendent justice aux acteurs en s'attachant à leurs *pourquoi*³, mais la finalité de la *sociologie dramaturgique* inverse la hiérarchie en assumant le désir du chercheur de finaliser son propre *pourquoi* en rentrant en discussion avec les autres et leurs raisons, leurs *pourquoi*. C'est la raison pour laquelle ma problématique initiale, “la compréhension de l'expertise vécue des chercheurs” (que je juge rétrospectivement comme n'en étant pas une) s'est transformée en un “*pourquoi* l'expertise”. Ces distinctions d'ordre éthique m'amènent ainsi à construire une catégorisation différente des manières de faire de la recherche fonction de ses finalités que j'expose depuis l'introduction en termes de *recherche explicative* et *recherche compréhensive*. J'ai évoqué deux lectures de la neutralité axiologique, mais j'en vois une troisième, en mobilisant cette citation de Max Weber : « une science empirique ne saurait enseigner à qui que ce soit ce qu'il doit faire, mais seulement ce qu'il peut et – le cas échéant – ce qu'il veut faire »⁴. Je ne pourrais pas me réapproprier la notion de *neutralité axiologique* qui me semble être en totale contradiction avec la *sociologie dramaturgique* puisqu'elle signifie littéralement “absence de parti pris quant aux valeurs” (et c'est dans ce sens qu'il est compris⁵), mais une *recherche compréhensive* telle que je la conçois procède par l'altération d'opinions

1 De Sardan O. 2008. Déjà cité. p21.

2 Barthe et collaborateurs. 2013. *Sociologie pragmatique : mode d'emploi*.

3 Tout en ayant bien conscience du point de vue privilégié du chercheur, exprimé ainsi chez Joëlle Le Marec : « L'interprétation [du chercheur] lui permet de reconstruire un texte cohérent, un point de vue – parfois une multiplicité de points de vue, toujours eux-mêmes reconstitués d'un point de vue privilégié » Le Marec J. 2002a. *Ce que le « terrain » fait aux concepts : Vers une théorie des composites*.

4 Max Weber, dans Pinto L. 2011. « *Neutralité axiologique* », *science et engagement. Une lettre de Pierre Bourdieu*.

5 Par exemple par la sociologue pragmatique Nathalie, la neutralité axiologique étant d'après elle une « forme de distanciation méthodique à l'égard des valeurs des acteurs » Heinich N. 2002. *Pour une neutralité engagée*.

singulières, des représentations qui expriment chacune leurs volontés propres, dans l'objectif *constructiviste* de faire exister un monde commun. La *recherche explicative* répond à la question du *comment* dans un style analytique afin de *présenter* le monde réel tel qu'il est. La *recherche descriptive* représente des réalités, des versions de mondes¹, la complexité des phénomènes et des acteurs sociaux à partir d'autres représentations d'acteurs (à comprendre) et la reconstruction d'inscriptions, de traces, mais ce faisant elle se donne à voir comme une recherche explicative.

**3.4. ... Ces acteurs sont mis en action
(dramatiquement), en contexte, dans un *décor*. Ce
contexte permet de comprendre les différents mondes des
acteurs qui ne sont pas en communication, mais en
discussion, qui n'échangent pas un message, mais des
discours porteurs d'anecdotes hétérogènes...**

Le décor matérialise le lieu de l'action, ce qui l'entoure, son environnement, ou dit autrement, son contexte. Il n'est pas envisageable de comprendre le discours d'un acteur sans le situer. La notion de *texte* par exemple, est issue du latin *textus* signifiant « tissu, trame », « enchaînement d'un récit ». Mon travail – nous l'avons vu au moment du schéma actanciel – consiste à tisser des liens entre des récits, des textes et leur contexte, c'est-à-dire ce qui entoure le texte et permet de le comprendre. Pris dans un double mouvement, le texte me permet de comprendre le contexte, et réciproquement, le contexte de comprendre le texte. Ainsi, je ne crois pas en la possibilité de comprendre une “communication” qui véhiculerait un “message” en dehors d'un contexte particulier.

Le terme *communiquer*, s'il a d'abord voulu signifier l'idée de partage², a perdu ce sens pour prendre celui de « transmettre » une chose, comme une maladie qui se « propagerait » d'individu à individu, ou par infection héréditaire. Cette image de la maladie considère qu'un vecteur en dehors de l'esprit des individus transmet de manière mécanique une unité autonome. D'ailleurs le terme *communiquer* reçoit une spécialisation technique en physique, le complément désignant la chaleur, le mouvement. Par l'influence de l'anglais, la *communication* est d'ailleurs un terme massivement utilisé dans le domaine de

1 Pour reprendre un terme de Nelson Goodman, 2007, dans son livre *Manières de faire des mondes*.

2 Rey et collaborateurs. 2011 [1993]. Déjà cité

la publicité et des médias, des techniques de communication, de la “com’”, et est utilisée en entreprise pour signifier la transmission d’informations. L’analyse des représentations sociales, quand elle n’est justement pas une *compréhension*, peut sous-entendre une approche linguistique qui ne sort pas du modèle de communication, à savoir celui de l’émetteur qui transmet une unité autonome, un message encodé, à un récepteur qui va le décoder. En réduisant les échanges entre individus à de l’*in*-formation, ce modèle nous donne à voir des contenus sans forme que l’on pourrait analyser pour en extraire du sens. Cette mécanique réductrice peut être adaptée à une optique de marketing afin de cibler un public objectivé, en extraire des caractéristiques, conceptualiser une information adaptée transmise en retour au public en espérant le faire changer de comportement, etc. mais elle est à l’opposé des intentions de la *sociologie dramaturgique* qui met en place des *discussions* et qui, à ce titre, prend ses distances avec la discipline des “SIC”, autrement dit des Sciences de l’Information et de la Communication. Je choisis d’ailleurs d’accepter l’invitation de Véron, dans son article *Pour en finir avec la communication*¹, qui souhaite abandonner la notion de « communication » pour la remplacer par celle de *discussion* définie comme un acte de « production de sens », et abandonner également la notion de « message » pour lui préférer celle de *discours* qui engage des manières hétérogènes signifiantes autres que juste une unité de langage écrite ou verbale.

C’est d’ailleurs bien l’une des discussions de l’affaire Sokal : l’épistémologie de la lecture/compréhension (en l’occurrence d’un texte écrit). Khalfa met en cause² la lecture de Sokal et Bricmont : « Leur lecture est si littérale qu’ils semblent parfois incapables de voir la motivation ou le sens général de ce qu’ils lisent. » Pour Baudoin Jurdant, que je réinterprète ici, un texte doit être jugé à l’aune des perspectives de l’auteur³, ainsi on ne lit pas les auteurs incriminés par *Impostures intellectuelles* comme un texte de physique ou de mathématiques, car les métaphores ou les imports de ses disciplines dans ces textes ne sont pas (ou ne sont plus) des explications sur le réel physique ou mathématiques, mais ils nous disent autre chose, ils deviennent des anecdotes⁴ prises dans un récit avec une tout autre signification, compréhensible à partir de la perspective du “nouveau” texte. Revenons sur la méthode de Sokal et Bricmont dans leur ouvrage. Elle consiste à extraire un passage de l’œuvre d’un auteur et exposer à tous son hermétisme, puis de remettre cet extrait détaché

1 Véron E. 1991. *Pour en finir avec la “communication”*.

2 Khalfa J. 1998. *Mathémagie : Sokal, Bricmont et les doctrines informes*.

3 Jurdant B. 1998. *Introduction*.

4 Ce sont toujours mes termes, non ceux de l’auteur.

de son contexte intentionnel (c'est-à-dire celui choisi par son auteur) pour le replacer dans son contexte soi-disant originel et auquel il serait censé se référer, par exemple les mathématiques ou la physique. Par ce procédé, ils souhaitent rendre caduques les démonstrations des auteurs qu'ils qualifient de "postmodernes" en montrant que leurs énoncés n'auraient pas (ou plus) de sens. Pour Salanskis, en opérant ainsi, « toute lecture effective est esquivée »¹, et en effet, Sokal et Bricmont ne cherchent pas à construire un sens au texte, mais rappellent le sens des expressions qu'ils connaissent depuis la perspective des disciplines "d'origine", pour invoquer alors un « non-sens » (concept de la philosophie analytique), une incompréhension des termes scientifiques ainsi mal mobilisés dans les textes des auteurs incriminés et dans le canular².

Le chercheur dramaturgique mène des enquêtes dans un monde symbolique. Il ne s'agit pas d'être à « l'écoute du monde »³, c'est-à-dire d'en rendre compte, mais de le construire. Le dramaturge se fait alors scénographe : il produit une *scénographie*, une « représentation en perspective » qui donne du sens aux construits d'un monde symbolique, dont les relations symboliques sont construites par le chercheur.

3.5. ...Les discours ne sont pas incarnés par des agents (déterminés), mais par des *acteurs* libres dotés de leurs propres raisons, du pouvoir d'expression des raisons de l'action. Cette éthique ne doit pour autant pas nous faire oublier que malgré la pluralité des mondes des acteurs, le dramaturge ne peut parler qu'à partir de son propre monde : il a le pouvoir, seul et tout entier, de faire parler les acteurs à leur place selon sa propre perspective jugeant la pluralité des mondes qu'il interprète...

Le terme d'*acteur* me semble ambigu. La mobilisation récente du terme (ou la remobilisation à partir des années 1980⁴) s'inscrit dans différents enjeux

1 Salanskis JM. 1998. *Pour une épistémologie de la lecture*.

2 Lynch M. 1998. *Variations vocales et modulations morales d'un scandale littéraire*.

3 Selon les termes de Paillé P et Mucchielli A. 2003. *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. p145.

4 Passeron JC. 2001. *Acteur, agent, actant : personnages en quête d'un scénario introuvable*.

habituellement traités comme celui de l'objectivation de ce qui est observé (savoir si l'observateur est aussi un acteur) et l'enjeu de l'articulation entre l'individuel et le collectif (savoir comment l'acteur se situe entre autonomie et contraintes sociales). La métaphore théâtrale au sujet de l'acteur peut renvoyer à plusieurs conceptions : elle peut donner à comprendre le travail du chercheur mettant en scène des acteurs, ou donner à voir le fonctionnement du social où, "dans la vraie vie", les acteurs peuplent le monde en jouant leur(s) propre(s) rôle(s). Par exemple, l'acteur peut représenter un sujet d'étude jouant son propre rôle, « < l'acteur > jouant un rôle sur une < scène sociale > »¹. Il peut également se référer à un pion d'une pièce jouée à l'avance, et dans ce cas l'acteur n'aurait aucune, ou peu de marge de manœuvre. Pour la *sociologie dramaturgique*, le terme d'*acteur* permet deux choses : donner à voir un monde peuplé de personnes douées de leurs propres raisons, et en même temps insister sur la re-construction de ces rôles caricaturés et mis en scène par un unique dramaturge, le chercheur qui raconte selon sa propre perspective l'histoire de ses personnages.

Alors que j'étais encore en première année de doctorat et que je participais à mon premier colloque de sociologie des sciences², j'ai essayé de manière balbutiante d'exprimer ma méthodologie, en axant ma présentation sur le principe de symétrie tout en ne sachant pas encore exactement comment interpréter les différentes formulations de ce principe³. À ma grande surprise, voici la première question qui me fut posée : « Êtes-vous plutôt *bourdieusien* ou *boudonien* ? » Je n'avais pourtant pas évoqué ces auteurs que je n'avais de toute façon pas étudiés, et je ne comprends toujours pas à ce jour la question relativement au contexte. Par contre, cela est peut-être le témoin de la force de ces auteurs et de leur courant de recherche évoqués même lorsqu'il n'en est pas question. Il me semble que le lien entre mon exposé et la question de mon interlocuteur réside dans le rapport entre le *chercheur-observateur* et ses *sujets-d'observation*, et en particulier à la place que le chercheur confère à ses sujets.

Le terme d'*agent* a été très utilisé jusque dans les années 1980, notamment par Pierre Bourdieu et ceux qui se réclament de son paradigme. Parler d'*agent*

1 Passeron JC. 2001. Déjà cité

2 Colloque *Science, innovation, technique et société* co-organisé par le CR 29 de l'ISL et du RT 29 de l'AFS, en juillet 2014 à Bordeaux.

3 Je pense notamment aux premières formulations du programme fort de la sociologie des sciences par David Bloor, puis la généralisation de ce principe par Bruno Latour.

insiste sur le rôle de la structure dans l'explication des choix de l'agent, alors que parler d'acteur accentue davantage sur le rôle effectif de l'acteur et sur les raisons que celui-ci exprime pour donner à comprendre ses choix. La notion d'agent puise ses sources dans une sociologie *cinématographique*, issue notamment de la pensée de Pierre Bourdieu, qui s'intéresse aux agents en tant que vecteurs (plus ou moins passifs) des structures collectives. On retrouve par exemple chez Pierre Bourdieu les notions d'*habitus*, d'*incorporation*, qui donnent une relative autonomie à l'agent tout en lui conférant le statut de véhicule de structures. Dans son article *Espace social et pouvoir symbolique*¹, Pierre Bourdieu identifie un moment objectiviste de sa sociologie, dont l'objectif réside en la construction de structures objectives sans se soucier des représentations qu'en ont les agents. Les structures n'en sont pas moins déconnectées, elles sont mêmes premières en étant au fondement des représentations. C'est dans la mesure où le sociologue souhaite s'intéresser aux « luttes quotidiennes, individuelles ou collectives, qui visent à transformer ou à conserver ces structures » qu'on s'intéresse aux représentations des individus, représentations à rapporter « aux positions dans la structure » correspondante. Ainsi, « l'apport majeur de ce qu'il faut bien appeler la révolution structuraliste a consisté à appliquer au monde social un mode de pensée relationnel, qui est celui de la mathématique et de la physique modernes et qui identifie le réel non à des substances mais à des relations. La "réalité sociale" dont parlait Durkheim est un ensemble de relations invisibles, celles-là mêmes qui constituent un espace de positions extérieures les unes aux autres, définies les unes par rapport aux autres, par la proximité, le voisinage, ou par la distance, et aussi par la position relative, au-dessus ou au-dessous, ou encore, entre, au milieu. » Il peut ainsi « comparer l'espace social à un espace géographique à l'intérieur duquel on découpe des régions » : plus les agents sont proches, plus ils ont de propriétés en commun. L'épistémologie de Bourdieu postule ainsi la possibilité aux individus de construire le monde, mais « cette construction est opérée sous contraintes structurales ». La métaphore empruntée à la physique, l'insistance sur les causes explicatives qui sous-tendent une action, le désir de dévoiler le réel pré-existant, m'amène à me méfier de ce réductionnisme sociologique. Ces distances sont par exemple prises par la sociologie pragmatique² dont la perspective n'est plus le dévoilement mais une forte prise en compte de la propre capacité critique des acteurs, en s'intéressant aux raisons invoquées par les acteurs pour justifier leur action, et comment ils les rendent concevables.

1 Bourdieu P. 1987. *Espace social et pouvoir symbolique*.

2 Barthe et collaborateurs. 2013. *Sociologie pragmatique : mode d'emploi*.

Par ailleurs, la notion d'*agent* évoque la sphère économique, et s'il est très efficace d'employer les métaphores économiques pour décrire le monde qui nous entoure – la sociologie bourdieusienne en est un exemple –, la limite réside dans le fait d'utiliser le langage économique (dominant donc efficace, au sens de facile à comprendre) qui tend à "économiser" nos comportements humains – de la même façon que l'usage de termes spécifiques à la biologie peut "biologiser" les comportements¹.

Une autre manière de ne pas réduire l'acteur à une somme de variables est la référence à la règle, piste investie par Hunyadi² afin de préciser sa dé-ontologie des individus dans le monde social.

« La seule capacité présupposée est celle de pouvoir gouverner son action par des règles, ce qui est la définition même de l'action ; la définition ontologique de l'individu comme être de liberté est remplacée par sa définition pragmatique comme usager de règles. Il n'y a plus d'opposition systématique entre une aire de liberté et des contraintes sociales, mais une gamme d'usages possibles des règles qui structurent le monde qui nous entoure. »

C'est ainsi que l'auteur s'intéresse au rapport à la *règle*, et non à la liberté. Il prend l'exemple de Wittgenstein, notamment lorsqu'il se pose la question de la différence entre la règle définissant un jeu d'échec, et la règle du mouvement des astres : la règle qui guide le mouvement des astres est hypothétique, conjecturale, tirée de l'observation d'événements, alors que la règle du jeu d'échec n'est en rien hypothétique, elle résulte d'une convention instituée, et à ce titre elle est prescriptive. Ce qui nous intéresse ici – mais que je mettrai à distance dans quelques lignes – réside dans le fait que l'observation d'un comportement ne nous apprend rien sur la règle que les acteurs suivent³. C'est à partir de cette théorie que Hunyadi propose comme définition de l'acteur

-
- 1 J'identifie cette biologisation par exemple dans l'article de Volken publié en 2001 intitulé *Une fourmi sur la plage. Remarques sur les concepts d'agent et de comportement* dans lequel l'auteur pense les termes de *sujet*, d'*agent*, d'*acteur*, en termes d'*individus* (la métaphore éthologique illustre parfaitement ce cadre réducteur).
 - 2 Hunyadi M. 2001. *Acteur ou agent : les usages de la règle*.
 - 3 « La règle comme hypothèse à satisfaire est établie du point de vue de la troisième personne, alors que la règle qui est celle que les joueurs suivent ne peut être connue que dans la perspective performative de la première personne, qui seule peut éprouver, sous forme de sentiment d'obligation, sa force prescriptive. » Hunyadi M. 2001. Déjà cité

« celui pour qui la règle est une raison d'agir », et de l'agent « celui pour qui la règle agit comme cause de son agir ». Cette définition de l'acteur, je la reprends à mon compte, à ceci près que j'assumerais plus volontiers qu'elle contient en elle-même une (dé-)ontologie de l'homme¹ : s'intéresser à l'*action*, c'est postuler la liberté d'expression des raisons de son action. Cela rejoint d'ailleurs ce que l'auteur affirme plus loin au sujet du conflit qui « révèle les individus concernés dans leur capacité *d'acteur*, c'est-à-dire dans leur *pouvoir d'action* sur les règles qu'ils utilisent : ils ne veulent plus être les *agents* d'une règle qu'ils n'approuvent pas. » Que les acteurs aient un pouvoir d'action est à la base du constructivisme de la *sociologie dramaturgique* qui pense la discussion, mais le postuler ne signifie pas qu'il doit tout accepter des raisons qu'il rencontre : je le rappelle, les acteurs sont mis en scène par le dramaturge qui pense un monde peuplé d'acteurs libres, mais il ne doit pas faire croire que ce sont les personnes qui s'expriment dans ces récits. Une autre manière de l'exprimer est de prendre le contre-pied du principe de symétrie. Les discussions autour de ce principe de symétrie, qui ont d'ailleurs été abondantes dans le monde anglo-saxon durant l'affaire Sokal – Sokal et Bricmont attaquant le, et même les principes de symétrie dans leur livre – sont à propos des raisons ou des causes explicatives d'un fait scientifique, ou de la “clôture d'une controverse”. Tel qu'exprimé par David Bloor, dans le livre *Knowledge & social imagery*², l'objectif est issu d'une critique d'une épistémologie et d'une sociologie qui se refuseraient à expliquer les causes d'une expression “vraie”, la démonstration du scientifique étant suffisante pour expliquer en quoi l'expression rend compte de la nature des choses ; en quelque sorte, les propositions vraies n'auraient pas de causes. Pour Bloor, le même type de causes (le social) doit expliquer le savoir, que celui-ci soit considéré comme vrai ou faux – ce qui d'ailleurs ne doit pas spécialement intéresser le sociologue dont la tâche n'est pas de juger la véracité d'un énoncé, mais de re-construire symétriquement la construction de l'asymétrie. On pourrait penser qu'en conceptualisant le savoir en termes de conventions et de croyances Bloor serait constructiviste comme je l'entends, mais il défend explicitement une démarche naturaliste³ de la sociologie de la connaissance, devant être à la recherche de

1 L'auteur semble à la fois refuser le débat « ontologique de l'homme » entre liberté et contrainte, là où je vois qu'il y apporte un point de vue.

2 Bloor D. 1976. *Knowledge & social imagery*, ou dans sa traduction française *Socio/logie de la logique ou les limites de l'épistémologie* (Bloor, 1983)

3 Bloor défend également que « le matérialisme et la fiabilité du témoignage des sens sont deux postulats de la sociologie. [...] Je prétends que le fait de prendre en considération les réactions du monde matériel n'interfère ni avec la

lois ou de théories, procédant avec les mêmes étapes méthodologiques que les sciences de la nature à savoir : la recherche empirique qui localise des événements typiques et répétitifs, l'explication de la régularité empirique par l'invention d'une théorie, la généralisation ou recours à un modèle pour rendre compte des faits, des conditions dont dépend la régularité et les causes de variations, puis le rejet, la modification ou le perfectionnement de la théorie antérieure. Selon mes définitions construites depuis l'introduction, sa posture épistémique est probablement *constructionniste*, sa recherche est *descriptive*, et selon les lectures, l'interprétation du principe de symétrie peut se concevoir soit comme une attaque puissante du réalisme et de la neutralité scientifique, soit comme une méthodologie neutre capable de rendre compte objectivement de la science vraiment (ou "réellement") en train de se faire. Mais les formulations sont ambiguës sur le rapport de la croyance au réel – entre les termes de "nature" et de "représentation de la nature" notamment – et parfois malheureuses lorsqu'elles sous-entendent à la fois un réalisme et un relativisme méthodologique¹. Ce relativisme méthodologique est interprété par la sociologie pragmatique dans l'expression "suivre les acteurs au sérieux", dans leur jugement et échelle de valeurs, afin de comprendre leur monde. Donner la parole aux acteurs pour que tous puissent avoir voix au chapitre dans nos démocraties afin de construire un monde commun est louable, mais c'est une chose d'ouvrir un espace de discussion, c'en est une autre de construire une connaissance à propos d'un monde qui n'est pas celui du chercheur. La singularité d'une connaissance suggère un jugement à chaque étape de la recherche, et l'assumer conduit alors à ne pas tolérer un interlocuteur dans une discussion, ne pas tolérer le monde d'acteurs qui n'est pas le sien, ne pas faire semblant de s'accorder là où il n'y a pas accord, ne pas être empathique quand il y a antipathie : discuter afin de comprendre un autre monde, juger la cohérence et les raisons d'un acteur ne doit pas conduire à vouloir être "gentil", c'est-à-dire rendre sympathique une thèse à laquelle on n'adhère pas, au risque d'être condescendant avec ces acteurs. On ne peut pas former des jugements,

symétrie, ni avec le caractère causal des explications sociologiques » Bloor D. 1983. Déjà cité. p40.

Bloor envisage même la possibilité d'être positiviste et relativiste (dans Briatte F. 2007. *Entretien avec David Bloor.*), ce qui peut-être résumé par le fait d'être agnostique au niveau ontologique, et relativiste au niveau méthodologique (Pestre D. 2006. *Introduction aux science studies.*).

1 comme l'argumente Gingras Y. 2000. *Pourquoi le « programme fort » est-il incompris ?*

et en même temps “rendre justice” à un monde qui n’est pas le sien¹. Le sociologue dramaturge assume son intolérance dans le but de rendre constructive la discussion. Je retiens cette définition de la tolérance, comme le « fait de tolérer quelque chose, d’admettre avec une certaine passivité, avec condescendance parfois, ce que l’on aurait le pouvoir d’interdire, le droit d’empêcher. » C’est ainsi que le chercheur tolérant écoute les acteurs : il les écoute, n’adhère pas à ce qui est dit mais ne se permet pas d’intervenir, autrement dit il les tolère non sans une forme de condescendance, sachant qu’il a la raison de son côté. Mais en redéfinissant les connaissances comme des croyances (certes particulières mais des croyances tout de même), en reconsidérant le statut du chercheur et surtout celui des acteurs (qui ne sont pas moins rationnels ou raisonnables), on transforme leurs interactions. Ainsi, dans une discussion, par exemple en entretien, on admet que ce sont deux mondes de croyances qui se rencontrent, et que c’est dans une confrontation non tolérante entre des systèmes de valeurs parfois incompatibles qu’émerge la compréhension. Alors qu’au moment de l’entretien, les interlocuteurs (chercheur et acteur) sont tous deux responsables de la discussion et de ce qui s’y joue, la production scientifique qui en résultera sera mise en scène par le seul chercheur-dramaturge qui endossera seul la responsabilité de sa connaissance. Celui-ci a, qu’on le veuille ou non, le dernier mot, et il serait illusoire voire dangereux de masquer ou de maquiller cette dissymétrie², ce pouvoir.

C’est ainsi que le sociologue se faisant dramaturge choisit de mettre en scène (et en action) des acteurs dans la perspective de prendre ses distances avec le *déterminisme*, qu’il soit sociologisant ou biologisant. L’*acteur*, dans sa définition est « celui qui agit » ; et en même temps c’est « l’interprète d’un personnage ». C’est donc bien le dramaturge qui représente une personne qui a des capacités d’action et qui participe à la construction du monde.

« une telle distanciation d’une personne en tant que ‘précisément cette personne’ et ‘précisément cette personne précisément en cet instant’,

1 C’est en quelque sorte la logique d’Isabelle Stengers à propos de la tolérance des modernes. Son problème est « celui de la définition de la science là où elle risque de <rabaïsser> ce qu’elle prend pour objet – quitte à proclamer ensuite la nécessité de le respecter malgré tout. » Stengers I. 2003 [1997]. *Pour en finir avec la tolérance*, dans *Cosmopolitiques II*.

2 Cette dissymétrie est très bien décrite par Bobbé S. 2014. *L’« autre » de l’ethnologue*.

n'est possible que si l'on ne crée pas ces illusions : que le comédien serait le personnage, et que la représentation serait l'événement »¹

Quand le dramaturge évoque une personne, quand par exemple j'évoque la sociologue Irène Théry, cela reste de la mise en scène, dans le sens où c'est bien le dramaturge (l'auteur de la recherche) qui met en scène un acteur jouant un personnage caricatural. Les acteurs mis en scène dans la recherche font référence non pas à des personnes, mais à un ou à quelques-uns des aspects de ces personnes que le dramaturge voudra mettre en valeur : l'acteur n'est donc plus vraiment une *personne* mais un *personnage*, autrement dit une représentation.

3.6. ...La manière dont le dramaturge construit ses personnages, son histoire, ses décors et ses costumes doit être donnée à comprendre dans la recherche, avant tout parce que cela sert son propos. Il n'y a cependant pas de recherche sans confiance aux chercheurs, notamment sur leur intelligence et sur cette idée que le chercheur, ici le dramaturge, croit en ce qu'il fait et ce qu'il écrit au sujet des *coulisses*. Cependant, tout n'est pas à exposer au public. Le dramaturge laisse ainsi dans les coulisses ce qui ne participe pas à la compréhension de son drame (mais cela ne remet pas en question la confiance que l'on peut lui accorder)...

Le sociologue dramaturgique ne confond pas exigence de scientificité (par l'explicitation de ses intérêts, de sa posture épistémique et de sa méthode) et ce que l'on pourrait appeler les coulisses de la recherche. Il ne s'agit pas là de basses manipulations, non : au théâtre, personne n'est dupe sur l'existence de coulisses cachées du public. Des fois, les coulisses sont ouvertes, et des fois quelques curieux (tels des anthropologues) viennent voir ce qu'il s'y passe (étudier de plus près la "science en train de se faire"...). Mais d'une manière générale : cela-ne-vous-regarde-pas. Pourquoi ? Eh bien d'abord parce que la science est une entreprise de confiance. Si dans ma recherche, je vous expose mes travaux à travers une expérience, qu'elle soit vécue ou de pensée, jugez de

1 Brecht B. 1978. *Petit Organon pour le théâtre*. p68.

la pertinence de mon argumentation, mais pas de ma bonne foi. Cela rejoint un peu la notion de « pacte ethnographique »¹ proposée par De Sardan : « Dans leurs textes, les anthropologues utilisent tous et sans cesse, pour légitimer leur discours, un < effet de réalité > qui est au principe même de toute entreprise ethnographique : les autres existent, je les ai rencontrés, et je vous demande de croire à ce que j'en dis. *Being there*. » Il est courant en sociologie ou en anthropologie de livrer en annexe ce qu'on nomme des *verbatim*. Il est intéressant de noter la double définition du mot : quand il est utilisé comme un nom, il s'agit d'une « transcription fidèle d'une déclaration orale », et quand il est utilisé comme adverbe, il signifie « fidèlement à ce qui a été dit ». J'ai certes en ma possession des enregistrements et des notes (probablement incompréhensibles pour quelqu'un d'autre que moi) mais je ne crois pas que ces retranscriptions présentent beaucoup d'intérêt, ce qui m'amène à les garder pour moi. Je préfère éviter ce genre de documents qui pourraient passer pour des « preuves » de ce que j'avance comme s'il s'agissait de véritables « données ». Cela est contradictoire avec mon épistémologie anti-réaliste : les faits exposés ici sont des constructions – mes constructions – et vous livrer mes *verbatim* ne serait pas une garantie de la véracité de ce que j'avance, notamment parce qu'ils sont déjà des interprétations.

3.7. ...La compréhension de ce drame passe avant tout dans la mise en scène de *dialogues* afin d'amorcer une discussion constructiviste, l'auteur espérant l'altération de son discours avec son public...

Au théâtre, les jeux de *dialogues* sont, pour ainsi dire, au cœur de l'action. Dans une recherche de sociologie dramaturgique aussi. Il s'agit de considérer que toute vérité se construit dans le dialogue, autrement dit dans la confrontation des discours.

J'ai essayé de représenter en première partie ma schizophrénie issue de mes désirs contradictoires de faire de l'anthropologie de la connaissance (plus précisément de la communication), tout en aspirant à une cohérence constructiviste. J'ai ainsi été séduit par exemple par les thèses d'Igor Babou qui défend une rationalité singulière qui ne conceptualiserait pas la rationalité en termes de « fonction véridictionnelle », « procédurale » ou de « médiations discursives » entre l'homme et la nature qui légitimerait « le développement

1 De Sardan O. 2008. *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*. p28-30.

économique des sociétés dans le cadre de la <modernité> et du dogme du <progrès> »¹. Igor Babou propose une rationalité, qu'il définit comme un « ensemble de champs de pratiques et de dispositifs [...] instituant un réglage de la distance entre l'homme et la nature », qu'il considère comme située « à l'intersection du symbolique, du social, et du matériel ». Si d'habitude la nature est projetée en toile de fond neutre et inerte sur laquelle viennent se greffer les représentations (ou dans le cas de l'acteur-réseau un simple « réservoir de signes »), Igor Babou va considérer cette toile de fond comme ayant sa propre dynamique souvent indéterminable et sa propre résistance : la nature étant indéterminable, la rationalité ne « peut prendre appui sur la nature, dans la logique de l'empirisme, pour s'élaborer en tant que logique dégagée de l'empirie ». La description de la réalité est contingente, son analyse doit avoir une « forte composante empirique » qui relève d'une analyse symbolique, organisationnelle et matérielle, mais également une description des facteurs naturels. Igor Babou prend le soin de préciser que la matérialité ne peut être appréhendée sans le symbolique, que la nature ne doit pas être l'origine de l'histoire humaine, et que l'ancrage de la rationalité dans la matérialité est située, « la nature et la matérialité sont à saisir au moment où elles rencontrent les pratiques, et dans les lieux où elles les rencontrent et les mettent en jeu ». Son épistémologie ainsi définie lui permet de refuser toute transcendance d'une raison unique et autoritaire sur les êtres humains (ce qui impliquerait un rapport de domination de l'homme sur la nature), et de refuser une lecture trop relativiste du social des travaux de Callon et Latour qui réduirait le métier de chercheur à suivre les acteurs dans leur activité de recrutement de non-humains et d'humains, « dont l'évacuation du registre des normes, des institutions et des rapports de domination correspond assez bien aux conceptions politiques du libéralisme économique ». Je sens dans la prose d'Igor Babou une volonté d'engagement sur le monde, de construire son interprétation du monde, de lutter contre les rapports de domination, ce qui le conduit à vouloir sauvegarder, tout en les transformants, des catégories que je qualifierais de *concrètes*, comme celle de nature, tout en la de-essentialisant. Mon problème avec cette conception n'est pas de faire intervenir des éléments matériels, comme il le fait par exemple avec « la dynamique de la nature » lors d'une « enquête ethnographique sur les relations entre l'homme et la nature en Argentine », où il prend en compte le déplacement de baleines qui vont avoir un effet sur la construction d'un territoire social, ne serait-ce que par l'impact que ce déplacement peut avoir sur le tourisme, où la compréhension du contexte écologique permet de comprendre l'organisation sociale, quand un type de

1 Babou I. 2010. *Rationalité & Nature. Une approche communicationnelle*. p15.

pollution va entraîner le déplacement d'espèces biologiques redéfinissant ainsi des reconfigurations sociales¹. Cette description est alors articulée aux représentations des acteurs, celles-ci sont comprises en contexte, et l'auteur n'hésite pas à se mettre à leur place, notamment à travers leurs impressions et leurs émotions, à comprendre leurs représentations en reconstruisant un « contexte pratique ». Babou refuse ainsi de réduire l'ontologie de rapport homme-animal à « une catégorie mentale : elle est construite par l'ensemble des configurations sociales, communicationnelles et matérielles propres à la situation étudiée ».

Je pourrais dire que je fais la même chose, et en même temps que je le fais de manière tout à fait opposée, ce qui m'amène aujourd'hui à prendre mes distances. Tout d'abord, le paysage matériel et symbolique qu'il dépeint se fonde en partie sur la représentation que se font les acteurs (dans des discours hétérogènes, d'ordre scientifique ou non), avec ses propres interprétations du paysage qu'il observe sur place ; voilà la signification de mon *tout est représentation symbolique*, tout est discours pris dans un dialogue, et il ne reste du travail de recherche qu'un discours. Par ailleurs, je prends mes distances avec son projet qu'il synthétise ainsi :

« ce qui compte c'est d'observer et d'analyser *comment* les hommes disposent de la nature dans le cadre de ces [...] domaines en articulant au sein de chacun d'eux des pratiques, des discours et des modes de légitimation spécifiques : loin des définitions et des gloses philosophiques, peut-être aura-t-on ainsi la possibilité de repenser et d'intervenir sur ce qui, aujourd'hui, conforme notre rapport à la nature. »

Ce qui m'intéresse n'est pas le *comment* qui permettrait « une découpe particulière [qui] ne vaut que par la lisibilité qu'elle donne à la complexité du réel », ni un *comment* au service d'une reformulation d'un *pourquoi*, mais c'est le *pourquoi*. La volonté de faire « preuve », l'exigence d'être sur le « terrain » concret qui ferait « émerger » des théories (sa manière d'aborder sa rationalité par exemple), « dans la vraie vie ». Pourtant les philosophes dans leur « monde d'idées » ne sont pas moins dans la « vraie vie » que l'anthropologue, et c'est bien ce partage des tâches, des imaginaires, ce découpage disciplinaire qui m'embête et m'a conduit à forger avec Sarah Calba un nouveau nom pour une discipline singulière, la « sociologie dramaturgique ». La pratique de terrain, la

1 Modèle que l'on retrouve déjà chez Callon (puis Latour), dans un article fondateur de la sociologie de la traduction de 1986 intitulé *Éléments pour une sociologie de la traduction : La domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc*.

confrontation aux objets en dehors des discours me semble être un leurre. Cela ne veut pas dire qu'il ne faut pas aller se confronter à ces pratiques et ces objets, non, mais que ces pratiques et ces objets ne sont pas moins des représentations, ce sont nos propres catégories, celles que l'on choisit de mobiliser parce qu'elles font sens pour nous. La recherche ainsi produite n'en est pas moins en dehors de la réalité, non, mais elle est moins autoritaire : son statut de construction singulière, d'opinion la rend ouverte à la discussion. Si les baleines sont importantes à mobiliser pour le propos, faisons intervenir les baleines en tant que représentation particulière. Un texte, un discours est aussi concret qu'une baleine ; il n'y a pas de baleines en soi, mais seulement des représentations de baleines forgées à partir d'autres représentations. C'est de cette manière que j'ai été attiré par le concept de *représentations sociales* à la fois individuelles (celles d'un acteur) et collectives (celles partagées), qui m'a permis – en étudiant celles des chercheurs à propos de leur objet de recherches – de supprimer le référent externe autoritaire, naturel, d'une représentation, le référent n'étant pas autre chose qu'une autre représentation. C'est pour cette raison que je préfère le terme d'enquête à celui de terrain, ma thèse étant pour cette raison présentée comme une grande enquête sur l'expertise, incluant d'autres petites enquêtes (concernant les OGM, les gaz de schiste, la loi famille, l'épistémologie et la méthodologie de recherche). J'ai le même rapport empirique avec un acteur que je rencontre lors d'un entretien et une publication scientifique (ou quoi que ce soit d'autre...). Tout comme Babou ne veut pas laisser le pouvoir à une rationalité moderne, je ne veux pas le remplacer par le terrain. C'est pourquoi je suis volontiers Igor Babou et Joëlle Le Marec dans leurs démonstrations de l'intérêt de composer avec des objets hétérogènes et situés, mais je voudrais ajouter à cette conception un principe de *distançiation*, une mise à distance critique de nos habitudes (et pas simplement celle définissant le rapport entre l'homme et la nature). Mais tout cela découle certainement d'un engagement différent, que je m'aventure à qualifier de *militant* selon la catégorie que j'ai proposée en fin de première partie, car son moteur semble bien l'action efficace sur le monde face à « l'urgence », quand il y a « crise de la démocratie, crise environnementale et crise du savoir »¹. Si je partage ce désir de transformation, je ne le partage tout simplement pas (ou plus) quand je crois décerner un désir d'efficacité qui distingue le concret et l'abstrait et donne une primauté au matériel, mais je vous fais encore patienter le temps de la lecture de la troisième partie pour vous proposer une alternative.

1 Babou I. 2010. Déjà cité

L'objectif de la sociologie dramaturgique est bien de construire un dialogue avec d'autres. Tout comme Babou, Jasanoff se pose des questions éthiques liées à ses recherches. Jasanoff¹ argumente que les recherches appliquant le principe de symétrie, en donnant une cohérence et une crédibilité aux raisons de tous les acteurs, outillent intellectuellement les acteurs de la controverse. En ce sens, je la rejoins quand elle considère que de telles recherches sont politiques, impliquées dans le monde. En effet, si j'exprime publiquement que les créationnistes ont leur propre rationalité et de bonnes raisons de croire ce qu'ils croient, et qu'en même temps je critique le repli positiviste dans les réponses des chercheurs face à ce qu'ils considèrent être une menace, même avec toutes les précautions du monde sur mon extrême antipathie envers le créationnisme, il est possible que ceux-ci évoquent mes propos pour la défense de leur paroisse. Je n'ai aucun problème avec ce genre de ré-interprétation dans la mesure où les auteurs ont toujours un droit de réponse – au contraire, si la discussion est établie, c'est tant mieux ! J'ai pris connaissance lors d'un colloque² des déboires qu'a connus Marie-Eve Maillé alors qu'elle étudiait dans son travail de doctorat les discussions et les disputes concernant un projet de parc éolien au Québec qui finit par se réaliser en 2012. Un recours en justice contre l'entreprise d'exploitation du parc éolien fut entrepris par des acteurs dénonçant l'impact des éoliennes sur leur environnement. Les acteurs ont alors fait appel à Marie-Eve Maillé dans le but de la faire témoigner, étant devenue expert de cette discussion avant la réalisation du projet. Afin de préparer leur défense, les avocats de l'entreprise en cause demandèrent auprès d'un juge l'obtention des « données brutes », enregistrements, noms des individus, détails pratiques sur les itinéraires de la chercheuse, etc. Il y aurait nombre de choses à discuter concernant le rapport de la justice à « la preuve », aux « données », les conflits entre les normes scientifiques et les normes de la justice (en tant qu'institutions), mais ce qui m'intéresse ici est que le savoir produit fit intégralement partie des discussions, il fut mobilisé par les acteurs eux-mêmes. Babou préconise l'engagement du chercheur auprès des acteurs, « il s'agit d'être sur le fil du rasoir entre les exigences de connaissance et le respect des acteurs, position qui ne peut être ressentie et cadrée par une réflexivité qu'au prix de l'engagement qui fait ressentir au chercheur le sens des situations de

1 Jasanoff S. 1996. *Beyond Epistemology: Relativism and Engagement in the Politics of Science*.

2 Maillé ME. 2017. *Une scientifique dans le monde de la justice ou la difficulté de témoigner des sciences sociales*. ; LeDevoir. 2016. *L'affaire Maillé, ou l'avenir de la confidentialité dans la recherche scientifique*. ; Kondro W. 2016. *Canadian researcher in legal battle to keep her interviews confidential*.

terrain comme un sens partagé avec les acteurs ». Nathalie Heinich défend une posture (qu'elle dit engagée) consistant pour le chercheur à tenir compte de la manière dont les acteurs se saisissent de ses travaux. La sociologie dramaturgique met en scène des dialogues, afin d'amorcer une discussion. Le dramaturge prend ses responsabilités, et se réjouit qu'à la fin de sa représentation, des acteurs lui répondent, venant altérer leurs représentations à la sienne.

3.8. ...Si le travail du dramaturge demande un engagement du public (en particulier la mise en question de son confort habituel), ce dernier ne doit pas se laisser prendre à l'authenticité des représentations : il ne doit pas s'identifier à celles-ci. C'est pourquoi le dramaturge joue sur les *mises en lumières* et l'artificialité que celles-ci peuvent procurer, sans jamais donner l'impression d'un réel sorti de l'obscurité par l'éclairage explicatif du sociologue...

Les procédés rhétoriques et fictionnels peuvent toujours être au service d'une impression de réalité, c'est-à-dire que la fiction peut avoir pour but de provoquer un sentiment de réalité¹. C'est ce que j'appelle, avec Brecht, l'identification :

« Les personnages centraux doivent nécessairement être tenus dans le général afin que le spectateur puisse plus facilement s'identifier à eux, et, en tout cas, tous leurs traits doivent provenir de cette sphère limitée à l'intérieur de laquelle chacun peut immédiatement dire : oui, c'est bien cela. »² p41

Certaines pièces prennent le parti de ne pas jouer avec la lumière : les spots sont à fond, éclairent les scènes successives de manière uniforme, nous donnant l'impression que le dramaturge nous livre un spectacle brut, sans artifice. Parfois, les jeux de lumières nous permettent une immersion dans la pièce, donnant un effet de réalité accentuée. Dans ces deux cas, les lumières sont mises au service d'un réel. Commençons de suite par réaffirmer l'artificialité de la *sociologie dramaturgique* ; nous laissons ainsi la métaphore de la mise en lumière du réel, qui rappelle celle du dévoilement de la nature,

1 Adam et collaborateurs. 1995 [1990]. *Le discours anthropologique*. p7.

2 Brecht B. 1978. *Petit Organon pour le théâtre*.

aux réalistes. Par contre, nous affirmons la nécessité de jouer, au sein de cette fiction, des lumières, en apportant des points de vue, des éclairages particuliers à des moments particuliers, tout en suivant les préconisations de Brecht sur la nécessité d'éviter l'identification :

« Il est de l'intérêt de notre génération de prêter l'oreille à la mise en garde, si apodictique qu'elle soit, d'éviter, lors de la représentation, de s'identifier avec le personnage de la pièce. Quelque résolution qu'elle mît à suivre entièrement, et l'on arrive ainsi au plus vite à ces contradictions réellement déchirantes entre vivre et représenter, s'identifier et montrer, justifier et critiquer, que l'on exige. Et par là à la maîtrise de la critique. », p105

3.9. ...Le sociologue dramaturge donne à voir, propose, une fiction à ses *spectateurs* et prend toute la responsabilité de son engagement envers eux. Non seulement le sociologue propose une compréhension du spectateur (les règles du jeu), et en même temps il rentre en dialogue avec lui (il joue)...

Le public occupe dans cette thèse une place toute particulière. Bien sûr, tout auteur pense au public que constituent ses lecteurs, c'est-à-dire ceux à qui il s'adresse – un chercheur qui publie ses travaux n'y échappe pas : il a une conception de son public. Mais dans ma recherche prenant comme objet d'étude l'expertise scientifique, je considère à la fois mon public (mes lecteurs et futurs interlocuteurs) et en même temps le public à travers les yeux des experts et des autres chercheurs ayant étudié ces experts. Je m'intéresse donc tout autant à mon public, qu'au public pensé par l'expertise.

Le chercheur dramaturge, en exposant sa recherche comme une fiction (et non comme une transcription du réel) doit donner à comprendre que les habitudes qu'il met en scène peuvent être transformées. La *sociologie dramaturgique* doit amener son lecteur à l'étonnement à des fins de distanciation du familier. Brecht¹ propose la métaphore du fleuve, et nous conseille de ne surtout pas inviter le public à s'y jeter pour se laisser porter indifféremment ; pour cela, les événements ne doivent pas se « suivre imperceptiblement, il faut au contraire que l'on puisse interposer son jugement ».

Dans l'étude des processus collectifs, la sociologie n'a pas affaire à "un public" mais à une "pluralité de publics". Il y aurait donc autant de problèmes et de

1 Brecht B. 1978. Déjà cité. p89.

débats que de publics¹. D'après le philosophe pragmatiste John Dewey – l'une des références de la sociologie pragmatique – pour comprendre le public, il faut considérer les activités d'une action et leurs conséquences. Quand une activité et ses conséquences n'engagent que les personnes à l'origine de cette activité, nous serions dans un cadre privé, et quand cette activité agit sur des personnes étrangères, un public, alors elle devient publique : le public est ici défini comme un résultat et non comme une condition préalable. Cette vision du public est mobilisée dans les études de controverses : chaque controverse, en fonction de ses spécificités, engendrant une pluralité de publics en fonction des enjeux qui y sont associés et de la manière d'en concevoir certains aspects. Cette vision est à articuler avec la vision d'une démocratie participative (j'y reviendrai dans la partie suivante), où le public est l'ensemble des personnes qui ont plein accès aux données concernant les affaires qui les concernent, et forment des jugements communs quant à la conduite à tenir sur la base de ces données et qui ont la possibilité de manifester ouvertement ses jugements. Mais plus avant, j'ai délaissé la notion de *controverse* pour préférer celle de *discussion*. Identifier le public d'une controverse à des fins analytiques, reviendrait en fait à mobiliser les groupes sociaux, ou les individus, qui se sentent concernés et participent de la controverse. Dans le cas de la controverse OGM traitée en première partie, j'ai pu identifier par exemple l'industrie agroalimentaire, qui s'associe avec des chercheurs, qui peuvent eux-mêmes s'allier avec d'autres chercheurs (prenant par ailleurs leurs distances avec cette industrie), ou des associations militantes, des chercheurs indépendants, des associations de consommateurs, des chercheurs qui tentent d'éclairer le débat, d'autres qui veulent le dynamiser, etc. Mais le problème qui m'apparaît lors de la définition du *public* au cours de la recherche sociologique tient avant tout dans le partage qu'il engendre, entre sphère publique et sphère privée, entre concernés et non-concernés. Construire le monde par le langage, n'est-ce pas une affaire qui concerne tout le monde ? Pour faire science, la *sociologie dramaturgique* s'expose à la critique du public, c'est même l'un de ses objectifs. Bien sûr, en fonction des lieux et des moments et les personnes à qui une recherche s'adresse, le discours prendra une esthétique particulière, mais finalement, tout discours (incluant un système de valeur) exposé publiquement est voué à être critiqué par potentiellement tout un chacun qui voudra s'atteler à discuter pour construire un monde commun ; c'est peut-être le sens à donner à l'engagement du chercheur. J'aimerais ici reprendre une analyse interprétative (et surtout critique) de la posture dite de « neutralité engagée » défendue par Nathalie

1 Dewey J. 2008b [1927]. *Le public et ses problèmes*; Zask J. 2008. *Le public chez Dewey : une union sociale plurielle*.

Heinich – une sociologue (pragmatique) spécialiste de l'art contemporain – que j'ai réalisée avec la complicité de Sarah Calba dans un article intitulé « Langagement ou la déconstruction de la neutralité scientifique mise en scène par la sociologie dramaturgique ». Commençons ici la reprise de cette critique, par une citation de Nathalie Heinich présentant sa posture :

« Mais en quoi cette neutralité est-elle “engagée” ? Ma réponse tient à une phase de la recherche à laquelle, me semble-t-il, les chercheurs ne sont pas assez attentifs : celle qui suit la fin du travail. Celui-ci en effet ne devrait pas s'arrêter à la remise d'un rapport d'enquête, à la publication d'un article ou d'un livre : il devrait inclure l'effet de cette recherche sur les acteurs concernés. »¹

Elle nous incite à tenir compte de ce qu'elle appelle « l'épreuve de pertinence » qui correspond au moment où les acteurs s'emparent et se servent du discours d'un chercheur, ce qui n'arrive pas toujours. Dans ce dernier cas, il s'agit d'un échec : « dans le pire des cas, les effets du travail sont nuls, et cette étape-là de la recherche est non advenue »², et cela n'est (d'après elle) pas forcément dû à un manque de pertinence... du coup, il aurait peut-être fallu choisir un autre nom pour cette épreuve. Contrairement à son impératif de neutralité, l'engagement proposé par Nathalie Heinich me surprend un peu. En effet, à partir du moment où un chercheur rend publique sa recherche (par la publication écrite justement ou par l'exposition orale), il lui est difficile de ne pas être engagé. Ainsi, que le chercheur le veuille ou non, son travail subit toujours une épreuve de pertinence : il sera peut-être cité par d'autres, ou peut-être pas. Bien sûr, la publication scientifique est plus souvent destinée aux autres spécialistes scientifiques qu'aux acteurs dont il est parfois question. On pourrait donc interpréter l'engagement défini par Nathalie Heinich (en étant très compréhensifs car ce n'est pas ce qu'elle écrit dans son article) comme le travail visant à soumettre les résultats de sa recherche à un public plus large. Mais ce travail de mise à disposition du public directement visé par l'étude ne va pas plus loin : il n'y a pas de discussion (au sens de débat argumenté) avec les acteurs, tout au mieux une observation. Nathalie Heinich nous confirme cela en prenant l'exemple de ses études de controverses au sujet de l'art contemporain :

« Dans mon cas, j'ai eu la surprise de voir revenir quatre interprétations de mon travail : certains partisans de l'art contemporain l'ont interprété comme une façon de l'attaquer en faisant de la publicité aux rejets, d'autres comme une façon de le défendre en montrant l'imbécillité de

1 Heinich N. 2002. *Pour une neutralité engagée*. p124.

2 Heinich N. 2002. Déjà cité. p125.

ces rejets ; et des opposants à l'art contemporain ont interprété ce même travail comme une façon d'en montrer l'inanité, tandis que d'autres y voyaient une défense déguisée de l'art contemporain... Dans cette pluralité d'interprétations, j'ai vu, moi, le signe que j'avais respecté ma règle de neutralité, permettant toutes sortes de projections normatives. Mais j'ai surtout été frappée par l'incrédulité, voire l'indignation de mes interlocuteurs lorsque j'affirmais cette règle de neutralité... »¹

Ce que nous raconte Nathalie Heinich est très intéressant et ce pour au moins deux raisons : d'abord parce que son travail a été interprété à peu près de toutes les façons mais surtout parce qu'il a été compris n'importe comment.

Pourquoi n'importe comment ? Parce qu'alors que Nathalie Heinich s'astreint à la neutralité axiologique, donc à ne pas déclarer ses valeurs ou ses jugements au sujet de ce qu'elle étudie, tout le monde semble y avoir vu un plaidoyer, autrement dit un parti pris dans l'affaire. C'est un peu comme si elle avait raté son épreuve de pertinence méthodologique. Comment se fait-il que cela ne lui pose pas problème, que cela ne remette pas en cause sa façon de faire ? Si Nathalie Heinich est si convaincue par la meilleure capacité de compréhension qu'offre une posture neutre, pourquoi n'essaye-t-elle pas d'en faire la démonstration aux acteurs à qui elle s'adresse (c'est le sens de son engagement) en se souciant davantage de la réussite de cette démonstration ? Peut-être parce que, finalement, Nathalie Heinich ne veut pas discuter avec une partie du public, avec les acteurs ; parce que – selon un partage très habituel – elle veut considérer que ceux-ci font partie d'un autre monde, qu'ils jouent à un autre jeu apparemment bien moins sérieux que le sien, à savoir la production du savoir. Elle déclare ainsi à propos du personnage de sociologue : « son rôle est avant tout, à mes yeux, de produire du savoir, et c'est essentiellement pour cela que la neutralité est indispensable, car on ne peut à la fois défendre une position avec les acteurs et comprendre le principe des positions qui les divisent – autrement dit être en même temps dans le jeu et hors du jeu. »² Et pourtant, quand bien même cela viendrait défier les règles de la logique normale, je pense qu'on peut essayer d'être en même temps dans le jeu et hors du jeu. Tout dépend du jeu, mais surtout du joueur... On peut par exemple jouer à un jeu qui nécessite une répartition des rôles et donc de jouer un jeu particulier à l'intérieur du jeu plus général. On peut aussi tout à fait vouloir comprendre les règles d'un jeu et avoir envie d'y jouer ; d'ailleurs nombreux sont ceux qui apprennent (ou comprennent mieux) les règles en jouant. On

1 Heinich N. 2002. Déjà cité. p125.

2 Heinich N. 2002. Déjà cité. p156

peut même avoir envie de changer les règles ou d'inventer un nouveau jeu, mais cela est encore une autre histoire... Tout cela pour dire qu'avec un peu de volonté et d'imagination, toutes les tentatives intellectuelles deviennent possibles. Ce n'est pas un problème de logique, mais un jeu d'interprétation.

3.10. ...Jouer au jeu des acteurs implique une sortie du Grand Partage, de représenter à la première personne le *je(u)*...

La *sociologie dramaturgique* assume la subjectivité de ses propos, surtout dans une *thèse* qui, étymologiquement, est une « opinion ». J'aimerais ici revenir sur une anecdote que je vous racontais en introduction à propos de mon expérience d'une soutenance de thèse (en tant que spectateur) où la norme invoquée pour la rédaction d'une thèse d'arts plastiques (sachant que l'auteur de cette invocation était sociologue) était l'usage de la troisième personne du singulier (dans le meilleur des cas – le pire que j'ai pu entendre étant la défense de la première personne du pluriel même lorsqu'un document est écrit par un seul auteur... bizarrerie qui m'évoque plus une motivation mégalomane qu'une motivation de construction collective). Cette norme universitaire relève selon moi d'un triple fantasme : celle d'une science neutre, d'un chercheur porte-parole d'une nature (physique, biologique, sociale, etc.) et d'une universalité de cette norme (car dans certains champs disciplinaires la règle implicite semble être la première personne – et des fois il n'y en a pas). Ce manuscrit est donc écrit à la première personne (même si ce style peut paraître “agaçant” ou “prétentieux” pour certains), du singulier quand je parle seul, au pluriel quand parfois j'engage une autre personne avec qui le texte a été écrit, ou quand j'engage directement le lecteur (par exemple dans l'expression “notre enquête”, j'invite le lecteur à suivre mon enquête) car en cohérence avec le cadre épistémique que je défends ici. Je confère ainsi à chaque ligne écrite, chaque idée affirmée, un statut d'*opinion* sans prétendre à un statut d'autorité, et je défendrai ce statut comme norme de scientificité, car en m'exposant ainsi, chaque mot de ce manuscrit est soumis à la critique. Il semblerait qu'avec les années 2000 cette pratique prenne de l'ampleur :

« Le < positivisme > plus ou moins durkheimien est aujourd'hui bien loin. En sciences sociales, la progression exponentielle des textes écrits à la première personne témoigne de ce que la subjectivité de l'auteur

n'est plus honteuse, et qu'il apparaît désormais de bon goût d'en faire un discret – et parfois moins discret – étalage. »¹

Je n'ai ni l'impression que le positivisme a disparu, ni que l'usage du *je* soit la norme actuellement. A titre d'exemple, le manuel de Dumez (que j'ai cité précédemment), *Méthodologie de la recherche compréhensive*², est intégralement écrit à la forme impersonnelle (à l'exception des remerciements), à l'instar d'une publication de Nathalie Heinich intitulée « La sociologie à l'épreuve des valeurs »³. Nous sommes (le nous ici engage par exemple mes lecteurs) en septembre 2017, et je feuillette avec intérêt le dernier numéro de la *Revue d'Anthropologie des Connaissances, Les studies à l'étude*, en m'intéressant particulièrement aux articles signés d'un unique auteur. Parmi des articles effectivement écrit à la première personne, celui de Sarah Meunier⁴ est écrit exclusivement à la première personne, l'article de Maxime Boidy⁵ utilise la forme impersonnelle comme celui de Claire Ducournau⁶, etc. Cette anecdote illustre “juste” que l'usage de la première personne est toujours d'actualité.

En anthropologie, on peut dire qu'il y a une longue tradition de prise en compte de la subjectivité du chercheur qui est assumée, car il se base pour son enquête, sur une expérience vécue qu'il va ensuite représenter. Mais ce n'est pas la règle de toutes les disciplines académiques : en sciences dites expérimentales (d'où j'ai été formé, en biologie-écologie), la première personne est presque partout bannie des travaux ; en épistémologie, la tendance est fortement à la neutralisation du propos ; en sociologie, la 3^e personne est souvent de mise. Mais ce dont se méfie surtout De Sardan, c'est l'excès de réflexivité incarnée dans l'usage du je :

« Ne risque-t-on pas en fait de crouler sous tant de < nouveautés > autoproclamées, et ne sommes-nous pas plutôt menacés aujourd'hui par l'excès que par le défaut de réflexivité ? Prenons cette recommandation : < Toute sociologie se devrait de commencer par

1 De Sardan O. 2000. *Le “je” méthodologique: Implication et explicitation dans l'enquête de terrain.*

2 Dumez H. 2016. *Méthodologie de la recherche qualitative – Les questions clés de la démarche compréhensive.*

3 Heinich N. 2006. *La sociologie à l'épreuve des valeurs.*

4 Meunier S. 2017. *Les recherches sur le jeu vidéo en France. Émergence et enjeux.*

5 Boidy M. 2017. « *I Hate Visual Culture* » : *L'essor polémique des Visual Studies et les politiques disciplinaires du visible.*

6 Ducournau C. 2017. *Les deux (ou trois) carrières de Richard Hoggart : De la fondation des cultural studies aux appropriations de la sociologie française.*

s'analyser elle-même en train de se faire. >. Est-ce là un sage conseil méthodologique, ou bien un appel inquiétant à une nouvelle déferlante d'introspections sociologiques ? »¹

L'auteur cible surtout la réflexivité concernant l'usage du "je" dans les travaux de sciences humaines et sociales. J'ai esquissé précédemment les contours d'une épistémologie anti-réeliste, je dois donc travailler un style non-réeliste (que de Sardan nomme « style anti-réaliste »²) qui mobilise des manières de faire littéraires et rhétoriques spécifiques. C'est pour cette raison que je ne peux pas rejoindre l'auteur qui prétend ce qui suit :

« les choix stylistiques sont en fait largement < neutres > du point de vue de la qualité scientifique : c'est une des grandes différences entre l'œuvre littéraire, où contenu et forme sont indissociables, et le texte sociologique, qui admet un tel découplage. Une option narrative donnée peut être mise au service du meilleur comme du pire. Ni l'usage d'un jargon indigeste ni inversement le caractère élaboré d'une écriture ne peuvent disqualifier ou qualifier a priori l'ethnographie ou la sociographie qui s'y expriment. De même, tels ou tels parti pris stylistiques (utiliser un peu ou beaucoup le < je >, le dissoudre derrière un < nous > de politesse, gommer toute présence du narrateur) ne sont corrélés par nature ni avec une plus ou moins grande intelligibilité procurée sur le monde, ni avec une plus ou moins grande capacité à le décrire... On prendra un seul exemple. L'ouvrage de Descola, *Les lances du crépuscule* (1994), écrit de part en part à la première personne, propose une narration de type < témoignage > et < expérience personnelle > qui correspond aux canons de la collection < Terre humaine >. Il n'est pour autant ni exhibitionniste ni < subjectiviste >, évite les pièges de la dramatisation, de l'« héroïsation » ou de l'exotisme (bien qu'il s'agisse d'un séjour parmi les Indiens Jivaros...) et, surtout, trouve la < juste distance > : c'est le narrateur qui met en valeur les personnages Jivaros et, derrière eux, leur culture, et non l'inverse. Aux antipodes d'une autobiographie prétentieuse, on a là un livre d'ethnographie écrit avec simplicité à la première personne. Par ailleurs, l'auteur ne se réclame pas d'une quelconque épistémologie alternative, il ne donne aucune leçon de morale, et se rattache manifestement à une anthropologie de facture particulièrement classique. Son choix est un choix narratif, ni plus, ni moins », p421

1 De Sardan O. 2000. Déjà cité. p419.

2 Van Maanen J. 1988 *dans* De Sardan O. 2000. Déjà cité

L'auteur sous-entend ici – ou, s'il ne le sous-entend pas, il est ambigu sur ce point – que la simplicité est quelque chose de positif, que ce n'est pas forcément une bonne chose de travailler une épistémologie alternative (pourquoi pas, en effet, tout dépend de l'épistémologie alternative, mais ce n'est pas un mal non plus de travailler les épistémologies alternatives), et que c'est particulièrement sage de ne pas donner de leçon de morale. Si l'auteur sous-entend vraiment ce dernier point, ne se contredit-il pas en nous donnant lui-même une leçon de morale sur le fait de ne pas donner de leçon de morale ? Bien entendu, dès que l'on s'implique dans quelque chose, on pense qu'elle est la meilleure, la plus juste, et il s'agit donc bien d'une question de morale. Dès qu'on argumente son choix, on s'engage, et on va construire une généralité qui va s'étendre à tous car on pense que c'est la meilleure : oui nous sommes dans le champ des valeurs, on veut convaincre par l'argument ; affubler un engagement (une posture stylistique et sa justification) de « leçon de morale » est une disqualification un peu rapide.

De Sardan finit par dissocier le fond et la forme, la connaissance (ce qui importe le plus) et la façon dont elle s'exprime. Si l'exemple que prend De Sardan – l'ouvrage de Descola – ne relève pas d'une épistémologie alternative, n'est-ce pas une cohérence esthétique (une adéquation entre le fond et la forme) que l'on peut comprendre dans une écriture que De Sardan qualifie de « simple » ? Cela me fait penser au moment où j'ai dû me plier à l'exercice de la “session poster”. Dans le cadre des journées des doctorants 2015 de mon laboratoire en géosciences, la consigne était de préparer une présentation orale, et un poster, avec désignation d'un prix à la clé. Un *poster* est un anglicisme signifiant « affiche », l'affiche étant une technique de « communication de masse ». Ces journées des doctorants (comme bien d'autres d'ailleurs, j'ai produit des posters pour une journée d'épistémologie, et pour une journée des doctorants dans mon laboratoire de didactiques des sciences) où s'exposent des savoirs explicatifs, l'échange et la confrontation des travaux, en fonction d'un modèle de “communication”. Afin de comprendre les codes de cette communication, j'ai envoyé comme requête dans le moteur de recherche Google « consignes pour un poster scientifique », et je suis “tombé” sur une dizaine de sites de chercheurs et de directives émises à l'occasion de sessions posters. J'ai donc respecté à la lettre la consigne suivante qui me semble être représentative de la norme en matière de communication : « les personnes présentant un poster doivent donc perdre le moins de temps possible en explications. Par conséquent, le poster doit contenir toutes les informations principales et être compris sans explication. Le poster doit être linéaire, structuré et simple. » C'est donc sous l'égide de l'efficacité de la communication d'informations (et non de

l'argumentation), qu'en un minimum de temps l'on doit se faire comprendre, ce qui engage une simplification à l'extrême. Ce parti pris de la normalisation de la communication n'est pas sans conséquences, il n'est pas neutre mais engage certaines valeurs qui méritent d'être questionnées. Pourquoi ne pas favoriser la singularisation et la complexité (sans complication) dans l'expression d'un propos qui lui est singulier et complexe ?

Quelle corrélation entre le statut accordé à... la manière de communiquer ?

...la connaissance & la manière de communiquer ?

RÉEL
EXPÉRIMENTATION
TRAITEMENT DES DONNÉES

ÉMETTEUR
MESSAGE
RÉCEPTEUR

Après de longues recherches l'auteur du poster, parvenu à la fin, écrivait près d'un autre poster, ou déposait un café ou buvait bien de son journal et repartait et de retourner, on y avait une photo. On y avait vu la représentation, le titre en scène d'un document ou travail (répondant à un questionnaire) mais de son rôle de publication : son orientation, une méthode de Minsky (comparant dans le propos de l'anthropologie : un concepteur) et une référence intellectuelle.

*Le poster veut à l'ordre de un format (maxim) de 90 par 90 cm, des couleurs très "sérieuses", et est basé d'un cadre bleu foncé du côté couleur normal :
 - Jaune (passer ?) pour les doctorants de 1^{er} année.
 - Bleu (comme un questionnaire ?) pour les doctorants de 2^e année.
 - Vert (les mots pour la connaissance... ou toujours un marque de maîtrise ?) pour les doctorants de 3^e année.*

À l'aide du moteur de recherche Google, on trouve les mots clés « congrès pour un poster scientifique » : il y a une tonde sur des dizaines de sites de chercheurs et de directions (même à l'occasion de sessions postées). Il est donc respecté à la lettre le congrès scientifique que ne semble être représentative de la norme en matière de communication : « Les personnes présentant un poster doivent donc garder le moins de temps possible en explication. Par conséquent le poster doit contenir toutes les informations possibles et être compris sans explication. Par conséquent le poster DOIT être LINEAIRE, STRUCTURE et SIMPLE ». C'est donc une façon de simplifier. La simplification engage une complexité et l'absence. Ce parti pris de la normalisation de la communication n'est pas sans conséquences, il n'est pas neutre mais engage certaines valeurs qui méritent d'être questionnées. Pourquoi ne pas favoriser la singularisation et la complexité (sans complication) dans l'expression d'un propos qui devrait pourtant être simplifié et complexe ?

Ne pas oublier les logos ! Le logo ou logos, est une représentation typographique servant à identifier visuellement, presque immédiatement une institution, une entreprise, un produit dans le but de se faire connaître et reconnaître des publics et marchés auxquels il s'adresse. Pour se vendre, une image vaut mieux qu'un long discours (le logo remplace le logo ?)

un peu trop très gros

Flèches - cadres - images - mots simples agrémentés d'images pour une visualisation réduite à l'essentiel

On se compte pas plus de 33 mots sur un poster... 33 comme le nombre "normal" de versets dans une œuvre véritable. Remarque : 33 comme le caractère en caractère de format standard... de C'est cela qui est complexe, à ne pas confondre avec de l'absence (A) : ce n'est pas la lecture d'innovation médicale...

Figure 3. Détournement d'un "poster scientifique".

Je m'accorde avec De Sardan sur le point que le *je* n'implique pas nécessairement une bonne recherche, mais je prétends juste que le *je* permet potentiellement des choses qui, associées à une justification, font sens, et cette association, cette esthétique donc, est aussi une éthique, un choix singulier de valeurs, le *je* étant particulièrement adapté à l'expression et l'exposition d'*opinions scientifiques*. En sciences, ce qui est produit, la chose finie que l'on

expose est bien souvent un texte, la production scientifique est donc aussi une production littéraire qu'il est pertinent de comprendre comme un fond mis en forme (le fond et la forme étant indissociable)¹.

De Sardan s'intéresse aux raisons des auteurs qui incitent à discuter, à mettre en avant leur expérience personnelle² puis à celles de ceux qui, au contraire, prônent le retrait³. Il dégage finalement trois postures (qui peuvent être appliquées dans une même enquête à des moments différents) et leurs limites que je vais tenter de résumer. D'abord, la posture *objectiviste* promeut la mise en lumière de la subjectivité dans les écrits afin de l'exploiter et de maximiser l'objectivité, il s'agit alors de livrer toute sa subjectivité pour que le travail d'objectivation soit le plus transparent possible : à la suite de la première partie, je nomme ce procédé de *neutralisation*. La limite soulevée par l'auteur est qu'on ne peut jamais identifier ce qui est de l'ordre de la subjectivité, et ce qui n'en est pas. Ensuite, la posture *dominocentrique* – dont les principaux représentants sont les “bourdieusiens” – met en scène, dévoile les rapports de domination entre l'enquêteur et l'enquêté afin de les neutraliser. La limite résiderait dans l'impossibilité de mesurer le poids des facteurs sur les comportements, et je rajouterai que voir le monde en termes de stratégies conscientes et inconscientes d'acteurs, de manipulations et de dominations ne suscite pas mon adhésion éthique : discuter suppose la primauté du libre arbitre, non celle de forces invisibles qui motiveraient l'action d'agents. Enfin, la posture *hyper-interactionniste* qui conçoit la situation d'enquête comme une « coproduction de savoir entre le chercheur et ses informateurs » que le chercheur doit décrire en contextualisant la rencontre, la situation d'enquête. La limite que l'auteur soulève à propos de cette posture réside dans le problème de l'auto-référencement, qui focaliserait la recherche sur la (co-)production de la réalité, au lieu de son véritable objet que devrait être « les réalités sociales ». Cette peur de la « dissolution du référent externe » que soulève l'auteur me paraît assez partagée en anthropologie (en tout cas par

-
- 1 Pour une argumentation de ce parti pris, je me réfère au chapitre 2 de la partie 1, « le partage fonctionnel : fond vs forme » de la thèse de Vivien Philizot.
 - 2 « l'expérience ethnographique, en tant que pratique personnelle, doit apparaître comme partie intégrante de l'analyse, et l'anthropologue doit la textualiser en tant que telle » Kilani 1994 dans De Sardan O. 2000. *Le “je” méthodologique: Implication et explicitation dans l'enquête de terrain*.
 - 3 « Du côté de l'éloge de la pudeur, c'est G. Calame Griaule qui légitime l'ascétisme intellectuel > de son père (Griaule) par sa < volonté de s'effacer derrière les gens qu'il observait >. » (cité dans Laplantine 1996 dans De Sardan O. 2000. Déjà cité

ceux que j'ai rencontré en anthropologie de la connaissance durant mon doctorat) et elle a pour conséquence d'insister sur les vertus du « terrain ». Afin d'éviter une posture équilibrante d'une recherche descriptive de réalités tout en précisant que celle-ci est bien "construite", la *sociologie dramaturgique* abandonne toute idée de terrain et de descriptions, qui s'incarne ainsi dans un *je* dont la responsabilité n'est endossée que par le dramaturge.

3.11. ...Écrire "je", tout comme discuter de la signification de l'usage des guillemets (les premières lignes de l'introduction de ce manuscrit par exemple), est *accessoire*. C'est en effet par l'agencement d'anecdotes, de ces détails qui paraissent sans importance que le dramaturge argumente sa thèse...

Un *accessoire*... voilà un mot polysémique et paradoxal. De la même façon que l'illuminé peut désigner tout à la fois un fou et un sage, l'accessoire peut être soit très important – comme au théâtre où il s'agit d'un objet nécessaire à la représentation dans une scène – soit un synonyme de secondaire, voire insignifiant. La *sociologie dramaturgique* joue d'accessoires, de détails qui peuvent paraître secondaires, autrement dit, elle se sert bien souvent d'anecdotes. L'anecdote possède d'ailleurs la même caractéristique paradoxale que l'accessoire : d'un côté, c'est « le détail ou l'aspect secondaire, sans généralisation et sans portée » et de l'autre, c'est « le petit fait curieux dont le récit peut éclairer le dessous des choses ». Issu du grec *anékdotos* signifiant « chose inédite » ou, à la lettre, « chose non-publiée », voilà ce qui nous intéresse de mettre en intelligence, en lien. L'anthropologie s'est toujours intéressée aux détails¹ anecdotiques, c'est en tout cas ma lecture, mais étant peut-être trop attachée à l'explication ou la description, à l'effet d'immersion dans ses récits attachés à l'identification, pour nommer ses objets hétérogènes d' "anecdotes fictives". La *sociologie dramaturgique* affirme l'intérêt du point de vue artificiellement mis en scène, de la construction fictionnelle, de la manipulation intentionnelle, de l'interprétation singulière et de l'exposition magistrale. Afin d'être cohérent avec une épistémologie constructiviste, et de ne surtout pas se donner à comprendre comme de l'explication ou de la description, elle affirme dans un style dramaturgique que ses anecdotes sont

1 C'est presque une défense de la discipline de l'anthropologie de la communication de Winkin Y. 2001. *Anthropologie de la communication. De la théorie au terrain*.

fictionnelles, sélectionnées et racontées de façon à construire et faire comprendre la signification de ce discours, autrement dit à argumenter la morale de l'histoire.

3.12. ...Finalement, il ne suffit pas d'identifier des activités qui ressemblent à de la science pour la qualifier de science, tout comme pour la sociologie dramaturgique ou *le théâtre*. Pour qu'une sociologie dramaturgique soit identifiée comme telle, il faut que l'auteur exprime son intention, sa volonté de faire de la sociologie dramaturgique.

Le théâtre, avant d'être un bâtiment, un édifice physique, est une institution. Si tout est représentation – et même représentation de représentation –, tout n'est pas pour autant représentation dramaturgique. Cela signifie qu'il n'y a pas de théâtre partout, tout le temps ; il faut donc s'entendre sur le fait qu'une activité particulière, et plus précisément qu'un certain type de travail "fait" théâtre, de la même façon que certains travaux dans des lieux et des moments particuliers (des dispositions donc) "font" science. La science, tout comme une certaine conception du théâtre, n'est pas la vie, et « si l'art reflète la vie, il le fait avec des miroirs spéciaux »¹, la science ne reflète pas non plus la vie². La métaphore du théâtre doit être précisée à partir de cette expression de Brecht : « le théâtre consiste à fabriquer des reproductions vivantes d'événements, rapportés ou inventés, qui opposent des hommes, et cela aux fins de divertissement. C'est en tout cas ce que nous entendons dans ce qui suit quand nous parlons de théâtre, de l'ancien ou du nouveau. »³

L'ambiguïté de ce vocabulaire réside dans les termes de *reproduction* et de *divertissement*, termes qui me paraissent sous-entendre une autre finalité que celle de la *sociologie dramaturgique*. La reproduction évoque la copie, une réplique, une retranscription, terme que je laisse volontiers à la recherche explicative, pour préférer le terme de représentation. Le divertissement quant à lui se définit⁴ par l'action de se divertir, l'objet divertissant étant distrayant, il

1 Brecht B. 1978. *Petit Organon pour le théâtre*.

2 C'est ainsi que Richard Rorty critique ce que je nomme le présentationalisme, à savoir le fait de considérer les expressions scientifiques comme le « miroir de la nature ». Rorty R. 1990a. *L'Homme spéculaire*.

3 Brecht B. 1978. Déjà cité. p11

4 D'après moi, et non selon Brecht.

occupe le temps par des moments agréables permettant de se détourner des choses sérieuses. Si le théâtre peut être pratiqué de cette manière, comme une échappatoire aux choses qui nous préoccupent, qui nous permet de décompresser, comme un loisir à la fin d'une journée de travail, ce n'est pas cette pratique qui doit être la référence de ma métaphore théâtrale. Agencé à l'idée que le théâtre n'est pas la vie, je vais justement au théâtre parce qu'un dramaturge transforme la vie, crée une rupture non-divertissante mais qui la met à distance. Je l'ai déjà abordé plus haut, la *sociologie dramaturgique* pense le monde en termes d'acteurs qui, dans la vie, peuvent jouer des rôles, et c'est ainsi que la *sociologie dramaturgique* travaille à la mettre en scène, mais je suis bien conscient que dans la vie tout le monde ne se considère pas comme un acteur libre de ses choix et de ses représentations. La science est un moment de construction résultant d'un travail collectif d'altération de pensées singulières, dans des lieux et des moments particuliers, la *sociologie dramaturgique* nécessite donc des dramaturges qui s'affirment dramaturges. Cette précision m'intéresse pour lever des ambiguïtés inhérentes aux études de sciences. J'ai commencé ma formation dans cette discipline par la lecture de deux auteurs, que sont Thomas Khun et Bruno Latour, qui étaient pour moi subversifs chacun à leur façon. J'avais compris des travaux du premier que les chercheurs vivaient dans des *paradigmes*, des visions du monde qui conditionnent ce que le chercheur pouvait voir, ce qui était pour moi une affirmation anti-réaliste. Concernant le second, ma lecture était radicale, puisqu'en considérant l'activité scientifique comme une activité discursive, les chercheurs au laboratoire sont engagés dans une entreprise de persuasion s'effectuant à travers un trafic d'inscriptions et un jeu de traductions et de discussions¹. Mais l'ambiguïté tient dans les formules, comme le titre de son livre « nous n'avons jamais été modernes »², qui signifie finalement que malgré les discours du Grand Partage, les objets étant des objets hybrides, le projet moderne n'a jamais été "vraiment" appliqué. Dit autrement, Bruno Latour a une vision constructiviste (selon mes termes, car son rapport à cette notion est particulièrement mouvante en fonction de ses discours) du monde. Cette rhétorique me paraît jouer sur la double casquette du subversif et du conservatisme. Elle est subversive car elle permet à partir d'un langage singulier, celui de l'acteur-réseau, autre que le langage explicatif des acteurs, de donner à voir un autre monde que celui que des discours des acteurs à propos de leur activité. Cette

1 N'ayant pas accès au réel mais qu'à des textes, Yves Citton défend même une didactique et une interprétation littéraire des discussions scientifiques. Citton Y. 2013. *Pour une interprétation littéraire des controverses scientifiques*.

2 Latour B. 2013. *Nous n'avons jamais été modernes*.

subversion constructiviste ne peut en être une que si elle s'affirme comme telle, ce qui n'est pas le cas de Bruno Latour concernant l'activité explicative des chercheurs qu'il étudie : comme il l'exprime lui-même, les scientifiques sont ses amis et il veut les prendre au sérieux. Cette tolérance, voire cet irénisme, invite ses lecteurs explicatifs à conserver leurs bonnes habitudes, comme un lecteur de Kuhn qui lirait avant tout une défense de la science normale, celle qui produit des connaissances fiables par accumulation. La *sociologie dramaturgique* affirme bien une vision prescriptive du monde, le dramaturge ne vivant pas dans le même monde que les acteurs qu'il rencontre.

Dans ce sens, la *sociologie dramaturgique* défend la singularité de chaque recherche et le travail du style. Je rejoins ainsi le sociologue Maffesoli (que j'ai pourtant critiqué pour d'autres raisons) quand il défend l'importance du style, et s'insurge contre une recherche explicative qui estime faire plus scientifique avec la pratique d'une écriture analytique, normalisée, souvent quantitative. Perrot et Soudière¹ soutiennent que, finalement, la stratégie visant à penser la connaissance sans l'esthétique, et l'analyse sans la rhétorique, joue le jeu du Grand Partage. C'est ainsi que le fond et la forme ne peuvent être dissociés dans la compréhension, à l'instar de ce qu'écrit Berteaux² dans *Écrire la sociologie* :

« Nous le savons maintenant, que le contenu d'un discours ne réside pas seulement dans sa substance sémantique, mais aussi dans la forme qu'il se donne. Nous qui nous disons sociologues, sommes fiers de n'être pas dupes de la dichotomie forme/contenu, et ravis de pouvoir démontrer que bien des discours (bien des discours politiques par exemple) n'ont d'autre contenu que leur forme. »

Je rejoins la première phrase de cet extrait que je me réapproprie ici. L'auteur s'insurge contre un style de discours qui "fait scientifique" et du fait que l'acquisition de ce statut conduit ce style à être compréhensible par une poignée de spécialistes seulement. Cette forteresse scientifique, défendue par un style analytique, technique, « contribue à perpétuer une imposture » (p12), celle que l'auteur considère comme légitime à une époque donnée, celle du combat contre l'obscurantisme, l'ignorantisme et les idéologies religieuses et idéalistes, et qui puise sa légitimité sur la rationalité des sciences expérimentales. L'auteur s'attaque par exemple aux excès de formalisme, comme dans ce passage :

« le surdéveloppement de la 'méthodologie quantitative' dans la sociologie des années 60, qui n'a rien amené d'heuristiquement fécond ; le surdéveloppement des modèles économétriques qui, c'est le moins

1 Perrot M et La Soudière M. 1994. *L'écriture des sciences de l'homme : enjeux*.

2 Berteaux D. 1979. *Ecrire la sociologie*.

qu'on puisse dire, n'ont guère permis de prévoir l'évolution ultérieure des processus dits 'économiques' (et qui ne sont pas seulement cela).

D'autres exemples tirés de la psychologie expérimentale ou de la linguistique quantitative auraient pu être évoqués. »

Le formalisme est donc à comprendre comme un style, une esthétique qui dit quelque chose du fond, ce dernier ne pouvant se comprendre qu'avec sa forme. Si je viens de reprendre à mon compte la première phrase de l'auteur, je préciserai la seconde : je ne comprends pas bien ce que serait un discours politique sans autre contenu que sa forme.

De Sardan¹ affirme que si l'anthropologie a bien affaire avec la morale, c'est moins dans la posture de l'écriture que dans la déontologie du "terrain" : « C'est le comportement du chercheur qui compte, non ce qu'il en dit, et la déontologie professionnelle est au-delà des partis pris stylistique ou des déclarations épistémologiques »². Cette tournure, « la déontologie [...] est au-delà des partis pris [...] », est curieuse pour un constructiviste affirmé comme De Sardan, posture rappelée dans son article, et c'est ici que le compromis, la pirouette intellectuelle qui consiste à ne pas trancher mais à se mettre quelque part entre deux paradigmes incommensurables, le positivisme (selon ses termes) et le constructivisme, montre ses faiblesses. Si je peux comprendre les critiques à l'encontre du constructivisme radical (défendu dans cette thèse sous le terme de "constructivisme"), il est difficile de tenir l'idée que finalement tout est croyance, tout est moral, et d'à la fois annoncer que la morale est *au-delà*. Premièrement, et encore une fois, il ne reste du "terrain", ou de toute expérience, que du texte, des *discours*, et il ne sera jugé que le discours et ses arguments. Le *discours* n'est pas que le *signe*, il n'est pas que le *texte*, il est à comprendre dans la complexité du contexte. Il paraît alors bien difficile de déconnecter le "discours à propos du terrain", le "terrain" se retrouvant finalement dans ce discours. Deuxièmement, si les faits et les valeurs sont enchevêtrés, le fait étant à la fois une forme et un fond, le fond est tout autant moral que la forme. Renier cet apport du constructivisme revient à renier le constructivisme tout court, et on ne comprend pas bien l'alternative proposée par l'auteur.

Je voudrais clore temporairement ce passage de méthodologie, très chargée d'épistémologie, qui est alors une défense d'une *sociologie dramaturgique* qui a son style propre. Tout comme je n'ai pas la foi dans des critères absolus du

1 De Sardan O. 2000. *Le "je" méthodologique: Implication et explicitation dans l'enquête de terrain*.

2 De Sardan O. 2000. Déjà cité. p424-425.

beau, du bon, du juste, du vrai, je n'ai également pas cette foi en des critères absolus d'un travail de recherche *bien écrit*. Est-ce à penser que rien ne peut être jugé? C'est la critique faite à l'encontre du constructivisme, souvent qualifié de relativiste, à comprendre comme *nihilisme*. Mais penser le rapport du *fond* et de la *forme*, les deux termes tenus ensembles formant l'*esthétique*, donne à penser cette esthétique comme morale, jugeable au même titre que le beau, le bien, le vrai, mais dénuée de critères absolus et à priori. Tentons l'expérience.

Partie 3. La tragédie des experts

1. Acte 1. Une épistémologie constructiviste

Parquet noir. Rideaux noirs. La scène est vide, mise à part une petite table ronde, également noire. L'acteur, seul en scène, est vêtu d'un jeans bleu et d'un t-shirt noir. Il entre d'un pas énergique, déterminé, et traverse le plateau de part en part.

Tout le monde ! Tout le monde ! Faites du bruiiiiit ! [*Applaudissements*]
Hé, vous êtes là ! Je suis content content ! Hé, entre nous, franchement, j'ai bien bossé l'entrée. Ben oui, je 'pouvais pas arriver comme ça, les mains dans les poches. En plus, avec les dernières controverses épistémologiques qui ont secoué les sciences sociales dernièrement, ça m'a pris d'un stress... au début je voulais rentrer dans la controverse, l'analyser analytiquement tout ça... puis je 'l'ai pas fait. Mais là j'arrive, j'ai bien cogité, et je donne tout ! Bon, on a déconstruit le grand partage épistémique avec la thèse de Sarah¹ pour se retrouver à arpenter, départager et cultiver notre jardin, on a pété le partage du fond et de la forme avec celles d'Olivier² et de Vivien³ en repensant les politiques culturelles et le design graphique (bon, Vivien a un penchant pour la

- 1 Calba S. 2014. *Pourquoi sauver Willy ? Épistémologie synthétique de la prédiction en écologie des communautés.*
- 2 Crocitti O. 2016. *Feux d'artifices de bons sentiments : transformer l'incoercible confrontation entre démocratisation de la culture et démocratie culturelle afin de définir des complexes artistiques : mais... qu'est-ce que l'art ?*
- 3 Philizot V. 2016. *La construction du champ visuel par le design graphique : une épistémologie du regard.*

sociologie photographique, mais c'est en fait un iconologue dramaturgique qui ne le sait pas encore), et là on reconstruit doucement des trucs avec le laboratoire d'Hyperthèses¹, on essaie de voir comment sortir définitivement des relations sexuées avec la Cyborgologie d'Eleonore². Aaahh oui vous m'avez manqué ! Je vous ai manqué ? Vous vous souvenez quand avec Sarah on s'est pointés en blouse blanche pour notre comm' lors des journées d'étude « La recherche impliquée ou pour quoi construire une science universitaire ? »³ ? Ouais, on s'est bien marrés en déconstruisant l'autoritarisme réeliste exacerbé d'études de biologie évolutive humaine. C'était certainement un peu simpliste, et on a bien changé, mais on a réitéré les expériences de distanciation durant une série d'interventions à l'OSU-Oreme et au Lirdef sous le regard bienveillant, prudent, critique et encourageant de mes directeurs. Bon ben voilà, on y est. Formé à l'anthropologie de la connaissance⁴, j'ai pris mon envol pour la sociologie dramaturgique, et nous y voilà. [...]. Attendez, excusez-moi, je bois juste un verre d'eau. Je suis un peu en nage là, je n'ai p'u' l'habitude, ces projecteurs sur moi, directement dans la mouille, à gesticuler de manière excessive. Vous 'savez pas ce que c'est vous, là, bien assis dans votre fauteuil ! Un one-man-show, c'est sportif ! Il faut se permettre des pauses et bien s'hydrater. Raconter des anecdotes, ça évite de s'endormir, mine de rien, en fourbe, on enrichit la discussion, on épaissit le propos, ça permet de prendre des détours réflexifs avant de revenir sur le propos de départ. Vous savez d'ailleurs que l'eau tiède hydrate mieux que l'eau chaude ou que l'eau trop froide ? Nan mais sans déconner, j'ai lu ça dans une publication scientifique. Les experts sont formels ! Nan mais je ne vous parle pas du canard du coin hein, mais bien dans une vraie revue scientifique ! C'est écrit tout petit, 'y'a des chiffres, des colonnes, des lignes droites partout, 'y'a pas plus austère et les types 'écrivent même pas en leur nom... non, c'est du béton ! Je suis même tombé sur un article où les chercheurs tentaient d'expliquer la latéralité du flamant rose. Vous savez, ces oiseaux qui mangent des crevettes et qui se tiennent sur une patte : ont-ils une préférence pour la pa-patte gauche, ou la

1 Site internet du laboratoire Hyperthèses : <http://www.hypertheses.org>

2 Crunchant E. Thèse en cours de préparation.

3 Birgé R et Calba S. 2011. Comment nos représentations, notre propre conception du monde influencent les productions de connaissances scientifiques ? Intervention lors des journées d'étude intitulées : *La recherche impliquée ou pour quoi construire une science universitaire ? Analyse engagée des méthodologies multidisciplinaires scientifiques.*

4 Qui s'incarne dans deux publications co-signées avec Grégoire Molinatti et qui sont actuellement en cours de relecture.

pa-patte droite ? Ouais. Par contre, ça 'sert à rien. Ils nous diront certainement que la science n'a pas à se poser ce genre de questions : eux, ils *UIT-LEG-EN* (EXPLI-QUENT en flamand) ! Oulà, pourquoi je crie moi. Désolé, je me suis un peu enflammé (en flamand aussi, d'ailleurs)... C'est certainement plus compliqué que ça, il doit y avoir une bonne raison. Certainement que d'expliquer la latéralité du *Phoenicopterus roseus* permet de remplir une case, un trou de connaissance dans le paysage scientifique pour comprendre un mécanisme évolutif ou que sais-je – et je n'en doute pas. Je ne doute pas non plus que ces chercheurs travaillent avec les meilleures intentions du monde, et j'imagine qu'en participant à la production de connaissances générales du monde, ils espèrent élever les consciences, et donc agir sur ce monde en le transformant positivement. C'est bien le problème que j'ai avec ce positivisme.

Bon toutes mes excuses, je deviens peut-être ennuyant. C'est pas le tout, mais si je commence par divaguer comme ça et répertorier toutes les choses que je trouve dans les publications scientifiques, dans une éternité, on y est encore, et moi je n'aurais pas commencé mon spectacle ! Ah ben tiens, c'est peut-être ça leur problème, viser la connaissance éternelle, non sans foi (réelle) ni lois (naturelles) mais bien plutôt sans fin. Bref. Allez, maintenant je vais vous faire un petit tour de magie. Vous voyez ce verre, que j'ai entre mes mains depuis tout à l'heure ? Si je le lâche il se passe quoi à votre avis ? [*Il lâche le verre, il tombe et se brise sur le sol.*] Maintenant, imaginez que le verre, c'est moi. Je suis au trois cent deuxième étage d'un building en feu, je prends de l'élan, je me défenestre, fais une chute monstrueuse, et je me retrouve projeté à une vitesse phénoménale sur des grosses piques de fer (oui, de grosses piques de fer aiguisées). Eh bien dans un monde constructiviste, si je décide de survivre, je survis ! Magie ! C'est pas génial ça ? [...] Mmmmh. Nan mais je déconnais là ! Vous voyez bien que personne ne dit ça. Il faut vraiment être de mauvaise foi pour imaginer deux secondes que quelqu'un puisse penser une chose pareille. Je vous ai eu hein ? Oui, oui, madame là-bas tout au fond, j'ai bien vu votre regard désabusé ! Ma blague était aussi drôle que les canulars de Sokal ! Mais je l'avoue, je vous ai berné, vous pensiez que le tour de magie était dans l'idée que ma chute n'allait pas provoquer ma mort, mais la magie résidait dans la tête de ceux qui ont imaginé que quelqu'un puisse imaginer une chose pareille. J'ai même pu lire que les personnes qui imaginaient un tel cas de figure... vous êtes perdus là ? Oui ben 'faut suivre messieurs dames ! Si j'affirme que cette scène de défenestration est une construction, cela n'implique pas que nous avons le choix sur les conséquences pour la personne, sa mort ou sa survie. Par contre, cela implique que pour s'accorder sur la conséquence de la défenestration (la mort), il faut s'entendre sur les prémisses, à savoir au minimum s'entendre sur

tous les termes de la description. Si nous nous accordons sur toute une série de construction (la fenêtre, la personne, les éléments de la scène, etc.), et seulement après cet effort, alors en effet ces constructions nous contraignent à imaginer une mort inéluctable. Nous ne faisons pas l'effort de penser tous les termes de cette scène par habitude, mais l'absence de cette activité ne devrait pas être un argument anti-constructiviste. Pour aller plus loin, j'ai pu lire de la main de ces magiciens rapportant les propos des relativistes – dans le même sac : Bruno Latour, Gilles Deleuze, Jacques Derrida, Jacques Lacan, Richard Rorty, David Bloor, et j'en passe – que leur vision du monde impliquerait l'impossibilité de juger les nazis. Oui, les nazis. Ces épistémologues ont une fâcheuse tendance à mettre des nazis partout, quand il ne s'agit pas d'extraterrestres, de moutons, de poulpes... ils sont très friands des expériences de pensée décontextualisées¹. "Genre", il y a des expériences qui ne sont pas des expériences de pensée... Pardon, je m'éloigne encore ! Donc, si le monde est tel que nous le voulons, chacun ayant ses aspirations particulières, pourquoi le nazi n'aurait-il pas lui aussi droit à sa (seconde) chance ? Penser ça, c'est peut-être ne pas vouloir comprendre Richard Rorty. Je vous lis un passage de Rorty ? Oui ? Voici :

« Si la tâche m'était assignée, non pas de réfuter ou de répondre à un nazi, mais de le convertir (un nazi légèrement plus sain que Hitler ne le fut), je pourrais lui montrer combien les choses peuvent être agréables dans une société libre, combien elles sont horribles dans les camps nazis, comment son führer peut être redécrit comme un ignorant paranoïaque, plus que comme un prophète inspiré [...]. Il se peut que cette tactique marche ou ne marche pas, mais en tout cas elle ne s'apparente pas à un exercice intellectuel comme la *Letztbegründung* dont parle Apel [...]. La tentative de montrer au nazi philosophiquement captieux qu'il se prend au piège de ses propres contradictions logiques ou pragmatiques ne peut que le pousser à reconstruire les présuppositions de l'accusation de contradiction (le genre de redescriptions que Heidegger a mis à la disposition des nazis). »²

Bon alors il est certain qu'on ne comprend pas tout, je vous lis ça comme ça, alors que je ne vous ai ni parlé d'Apel, ni de Heidegger. Mais ne vous en faites pas ! Attendez. Vais-je oser le dire ? Oui, je vais vous le dire ! Enfin attendez, je vais me mettre plus loin sur la scène pour le dire quand même. Oui, j'ose le

-
- 1 Par exemple dans Engel P et Dutant J. 2005. *Philosophie de la connaissance : Croyance, connaissance, justification*.
 - 2 Rorty dans Cometti JP. 1998. *Le philosophe et la Poule de Kircher*, p130-135.

dire : je ne les ai pas lus non plus ! Cela ne va tout de même pas m'empêcher d'avoir un point de vue argumenté sur cette citation décontextualisée. Je n'ai pas lu toute la sociologie de l'expertise, tous les épistémologues, toutes les publications en anthropologie de la communication, je n'ai pas connaissance de toutes les expertises qui existent, et encore moins écouté tous les disques de Céline Dion. Vous l'avez compris, je l'ai déjà écrit, ma méthode n'est pas l'exhaustivité, mais bien l'agencement d'anecdotes d'intérêts. Revenons à notre citation. Il y a bien au moins deux manières de comprendre ce passage décontextualisé. La première manière est de comprendre que si la raison ne peut répondre aux nazis, c'est inévitablement cautionner d'une certaine manière le nazisme... ou les disques de Céline Dion. Une autre manière de l'envisager est d'imaginer que les valeurs sont multiples, qu'aucune n'est universellement plus vraie que d'autres, mais que le paysage des valeurs n'est appréhendé qu'à l'aune de ses propres valeurs. Il y a donc à toute valeur, un attachement, un acte de *croyance* en ses valeurs immanentes, ce qui suppose que ces valeurs ne soient pas universelles (valables absolument pour tous), mais absolues de manière située, et donc révisables. Revenons à notre verre. Ah ben je l'ai déjà cassé... Imaginons ce verre, il n'en sera pas moins réel, croyez-moi ! Si je lâche ce verre, ou si je me défenestre, je crois absolument que l'issue sera fatale pour ce verre ou pour moi-même. La magie réside dans la croyance – qui se veut universelle, transcendante, anhistorique, et ne se considère pas comme une croyance – au fait que ce verre, moi, l'immeuble, les flammes, les piques, la situation, n'est pas une construction. Mais personnellement, je crois en l'issue fatale de ma défenestration, car j'ai de bonnes raisons de l'envisager, et ce modèle contraignant me permet néanmoins de construire des choses (des immeubles par exemple). Bruno Latour dirait autrement que « les faits ne naissent pas dans les choux ! »¹. Dans l'histoire, il aurait remplacé l'immeuble par une tour et l'origine du feu serait un dragon, mais cette blague n'est pas

1 Cette malheureuse expression est trop ambiguë pour ne pas mériter une note de bas de page interprétative. Elle peut signifier, et c'est dans ce sens que je me la réapproprie, que les faits ne naissent pas de nulle part, ils ne sont pas pré-existants à leur formulation par un être humain. Je ne souhaite certainement pas me réapproprier la dimension réaliste que Bruno Latour exprime dans l'article paru lors de l'Affaire Sokal et d'où je tire l'expression : « Soyons sérieux. Les sciences sont trop fragiles pour qu'on ne se prive pas des rares alliés qu'elles se sont trouvées dans les milieux des humanités et des sciences sociales. Tous, chercheurs en sciences exactes et souples, politiciens et usagers, nous avons intérêt à posséder la vision la plus réaliste possible de ce que les sciences peuvent faire ou ne pas faire. ». Latour B. 1997. *Ya-t-il une science après la guerre froide ?*

drôle. [rîres] C'est nul c'est nul, ne m'encouragez pas, parce que... de toute façon, les bonnes vanes je les ai piquées à Florence Foresti, Patrick Timsit, Pierre Desproges, Professeur Rollin et Alexandre Astier¹. Oui car sans tomber dans un anti-intellectualisme malheureusement trop à la mode, je refuse le grand partage du *sérieux* et du *jeu*, où pour faire sérieux, il faut se prendre au sérieux et surtout ne pas plaisanter.

Je suis bien conscient qu'il y a un air de déjà vu. J'ai déjà (re)présenté ma posture épistémique plusieurs fois, mais c'était sans compter la prise en compte cette fois de mes corrections dramaturgiques qui ont ponctué le manuscrit. Mais alors, je suis sur scène ou dans le manuscrit de thèse ? Je vais vous soulager un moment : mégalo comme je suis, je me mets en scène dans mon manuscrit, seul, au beau milieu d'un one-man-show (je déplore cette expression anglaise² totalement sexuée, sexiste – si c'est une femme, on appelle ça un *one-woman-show*... quelle tristesse), dont l'intérêt est la mise en scène, l'agencement d'anecdotes et l'intégration dans le spectacle d'une distanciation réflexive : l'acteur fait souvent référence à sa situation de one-man-show. Je vous avais prévenu et vous vous y attendiez : la sociologie dramaturgique produit de la Science-Fiction !

2. Acte 2. L'entente et l'accord dans une démocratie discursive

Ceci étant dit, vous-ai je déjà raconté l'histoire de ma dernière soirée ? Un samedi soir, Strasbourg, Faubourg National. Soirée de clôture post-colloque. Ben ouais, c'est du boulot. D'une discussion à l'autre, ça parlait psychanalyse,

1 Astier A. 1999. *Kaamelott* ; Ribes JM et Fechner C. 1988. *Palace* ; Foresti F. 2015. *Madame Foresti* ; Timsit P et Duschene P. 2008. *The One Man Stand-Up Show* ; Desproge P et Fournier JL. 2010. *Tout seul en scène*.

2 Pour être tout à fait honnête, j'ai appris lors de la rédaction de ces lignes l'existence d'un équivalent français : un *seul en scène*. Le wiktionnaire précise même une note au sujet du genre : « La désambiguïsation sexuelle que l'on retrouve dans one-man-show, one-woman-show, bien que muette à l'oral semble fréquente à l'écrit : <Je me suis ensuite décidée à écrire un seule en scène. La voici, lâchée seule sur scène pour un seule-en-scène totalement dingue> ».

canular, épistémologie¹. J'étais bien occupé à débattre du drame de l'expert dans un coin du balcon quand d'un coup, la musique se coupe... [...] puis se remet à fond, puis se coupe, puis se remet à fond... [...] Puis se coupe, puis se remet à fond, puis se coupe, puis se remet à fond... Bon, on en conviendra tous : à force, ça saoule... Alors, je tente de rentrer à l'intérieur, et là, je tombe au beau milieu d'une dispute ! Ah ça gueulait ! Quatre de mes meilleurs copains étaient à deux doigts d'en venir aux mains autour de l'amplificateur. [*Silence*] Copains... devrais-je vraiment parler de "copains" ? L'auteur du dictionnaire historique me souffle à l'oreillette que *co-pain* vient de "partager le pain", mais là dans le contexte, je ne partage pas le pain... Je 'vais pas les appeler "vieilles branches" tout de même, je suis dans une thèse où j'essaie de choisir mes mots. Certes, c'est un faux seul en scène et je dois le donner à voir comme tel mais tout de même, cela en ferait une histoire bien trop taxonomique pour ce "feu de joie", cette réjouissance publique constructiviste... Ce sont des collègues ! [*petite pause réflexive*] Mais je ne partage aucun legs avec eux, et je préfère laisser ce terme aux personnes qui se font de bonnes vanes lors de la *team building* du week-end organisé par le *staff* de leur entreprise. Je ne partage aucun legs avec eux non plus. Ce sont des camarades ! [*petite pause réflexive*] Sauf qu'en partie 1 j'ai insisté sur les problèmes du militantisme tel que je l'ai défini, et la camaraderie... Complice peut-être ? Qui partage le même « pli », la même « complexité ». « Emprunté au bas latin *complex*, *-icis* < uni, associé >, substantivé chez les auteurs chrétiens à propos de celui qui s'associe à quelqu'un pour commettre un méfait ». C'est séduisant, mais à part avec quelques personnes avec qui je travaille, les membres d'Hyperthèses entre autres exemples, je ne suis pas complice avec les membres de la fête. Je resterais sur acolyte ! Entre nous, j'aurais préféré alcool-yte pour prendre un peu de distance humoristique avec la liturgie catholique, dans la mesure où l'acolyte désigne le « cleric promu à l'acolytat chargé notamment de servir à l'autel un membre de la hiérarchie placé au-dessus de lui (sous-diacre, diacre, prêtre, etc.) », et par souci esthétique de coller à mon histoire éthylique, mais je ne le ferai pas. Donc, reprenons le bon pli de mon histoire : je trouve un acolyte qui me raconte l'histoire de la friction. Il était en fait vingt-deux heures et la dispute concernait le volume sonore. Trois d'entre eux défendaient qu'on devait drastiquement (« qui a un effet très énergique », certainement à cause des boissons énergisantes, mais *drastique* est surtout un emprunt du grec *dran*, le même ayant donné le *drama* du *drame*, « faire », « agir ») baisser le volume sonore, un autre répondait corps et âme qu'il fallait laisser un volume

1 Quinon M. 2015. *D'une polémique à l'autre... en passant par la compréhension. Petite note bio-méthodologique.*

important pour une soirée réussie. Je reprends un verre de tonic/que, cette histoire m'ennuyant profondément... et aussi pour me permettre de *délirer* un peu, pas dans le sens de perdre la raison, mais dans celui de « sortir du sillon », de me permettre un discours complexifié, alambiqué [*rires*], et le schéma narratif du seul en scène s'y prête plutôt bien. Mais bon, il 'me lâchait 'p'u la jambe le gars ! Mais j'ai bien fait de l'écouter, ce petit gars au débit rapide, tout excité à l'idée de me faire part d'une lecture de Grégory Corroyer¹. Bon, il est certain que je vous le refais à ma sauce, je n'avais pas les idées très claires après une dure journée de colloque, mais surtout là comme ça, dans mon show, il fallait bien que je l'interprète en fonction de mes intérêts ! Ce ne sont peut-être pas les vôtres, mais ma foi, vous n'avez qu'à le faire, votre spectacle pour me répondre, là, aujourd'hui, c'est moi le dramaturge. Je disais donc – enfin il me disait – qu'on ne pouvait comprendre la dispute, qui se trouvait être une discussion enflammée, sans comprendre les motivations de chacun. Il se trouve que ceux qui semblent au premier abord proches ne sont pas ceux qui s'aiment le plus, et inversement. Par exemple, deux de ceux qui souhaitent baisser le son n'invoquent pas du tout le même domaine argumentatif : le premier pense avant tout aux voisins, en se disant que potentiellement des enfants devraient se coucher pour aller à l'école, ou qu'une personne ne supportant pas le bruit pourrait vraiment très mal le vivre, ou encore que toutes ces personnes n'oseraient pas débarquer au milieu d'une soirée alcoolisée au risque d'ennuyer ses participants. Quant au second, il veut baisser le volume pour une raison toute simple : la loi étant la loi – c'était son côté strasbourgeois, le pauvre²... -, il fallait par principe la respecter, peu importe les conséquences de l'augmentation du volume sonore sur l'environnement. Dit autrement, ces deux personnes qui avaient pourtant acté un *accord* se prenaient le bec, là, au beau milieu de mon salon, sur les considérations idéologiques qui sous-entendraient leur accord ! Ils s'affublaient de noms d'oiseaux tels des “bar-bar”, se rendant étrangers l'un l'autre, en signifiant, peut-être, que mêmes s'ils parlaient la même *langue* (en l'occurrence, le français), ils ne partageaient pas le même *langage*. Mon acolyte nomme ce langage l'*entente*, il est très attaché à ce mot et me dit d'un ton enjoué :

— [*L'acteur prend un ton... ben très enjoué. Oui, les didascalies aussi ont le droit de se prendre moins au “sérieux”, ce terme étant lors de*

1 Corroyer G. 2013. *Consensus/Dissensus*.

2 Je me permets de rajouter une distance supplémentaire à mon propos, en déplorant le réalisme d'un individu se définissant comme “étant” de telle ou telle ville (ou n'importe quel territoire géographique), malheureusement souvent agencé à des principes conservateurs de revendication identitaire.

ses premiers usages opposé au “jeu”, ce qui implique que les choses importantes, d'intérêts, ne devraient pas s'exprimer sur le mode de la plaisanterie ou du rire. Bien entendu, la sociologie dramaturgique ne fait pas sienne ce partage, et utilise le jeu et la plaisanterie à des fins de distanciation.] Entente, dans le sens de « Complicité. Compréhension réciproque entre des êtres ». Si je me souviens bien, d'après le dictionnaire historique d'Alain Rey, entente a d'abord eu les sens de « préoccupation, attention » et « projet, intention », pour signifier ensuite « intelligence, compréhension », et par extension « interprétation, sens ». Alors que dans l'accord réside une dimension pratique, c'est « décider quelque chose », « concéder », « reconnaître pour vrai ». Par ailleurs, s'accorder est employé à propos de choses compatibles, qui s'harmonisent ensemble, acception toujours usuelle.

Ah, il paraît même que les deux autres, avaient plus ou moins une entente commune, mais les types n'étaient tout de même pas d'accord ! C'est pas un truc à se bouffer les parties (de thèse) ça ?

[*Petite pause réflexive*] On pourrait penser que je suis vulgaire, et en effet, d'une certaine manière, c'est une exigence que je me suis donné, car le *vulgaire*, c'est ce « qui concerne la foule ». En ce sens, je veux sortir d'un Grand Partage qui exclut certaines références culturelles et certaines pratiques langagières avant même d'avoir pu juger de leur pertinence. Mais si je songe à l'étymologie du terme vulgaire, *vulgus*, le « bas peuple » et ses us et coutumes triviaux (carrefour à trois voix, signifiant que ce que l'on nomme trivial est “du tout venant”, de la foule, du vague, du mal défini, du « grosso modo » allant dans tous les sens, même contradictoires), je préfère choisir un autre terme pour qualifier mon langage, celui de *coélitaire*, c'est-à-dire celui qui fait des choix collectifs (le *co-*) sans compromis quant à son exigence de complexité et d'aspiration à « ce qu'il y a de meilleur » selon la définition du terme *élite* (le *-élitaire*). Ah mais attention hein, j'vous ai vu ceux du premier rang qui suivent un peu, lever les yeux aux ciels ! Et vous avez en partie raison d'être offusqués – enfin, pas au sujet du ciel, il ne vous sera d'aucune aide ! – car la connotation de l'*élite* engage une différenciation entre ceux qui savent et ceux qui ne savent pas ! Mais c'est bien plutôt la volonté de choisir les meilleurs mots, de construire le meilleur langage pour réaliser la meilleure compréhension possible entre ceux qui le souhaitent qu'engage cette notion d'élite ; c'est la volonté et le choix qui sont mis en valeur et non l'exclusion contrairement à la pratique de ce que j'appelle un langage *explicatif* qui crée une rupture entre les savants et les profanes. Le doute est, je l'espère, levé : le sociologue

dramaturgique s'adresse à tous dans sa potentialité non pas en nivelant vers le bas – le vulgaire – mais en espérant très prétentieusement se tirer vers le haut. [Petit silence signifiant la fin de la pause réflexive] Bon, sans être vulgaire, revenons aux rapports de nos deux types en plein commun désaccord. Ces deux-là s'entendent sur l'idée qu'il faut à la fois faire attention à l'entourage et aux voisins, et également à l'idée de respecter la loi. Mais l'un juge que le volume sonore est convenable, l'autre non... Il y aurait donc deux polarités dans cette éthique de la discussion : au niveau de l'entente, de l'intercompréhension d'une idéologie, et ensuite l'approbation d'un point de vue pris dans cette idéologie, l'accord. Il paraît même qu'on peut voir à travers ce couple entente/accord tous les enjeux des débats autour de nos *démocraties délibératives* ! Un accord nécessite-t-il inévitablement une entente ? Faut-il postuler une entente commune à tous ? Faut-il évacuer les débats sur l'entente, chacun ayant ses bonnes raisons de donner son approbation à une thèse ? Selon Pablo Corroyer, Hannah Arendt et Michael Walzer, une discussion ne peut déboucher sur un *accord* – même que c'est le seul sens que l'on peut donner à cet accord – qu'à la condition d'avoir un monde commun, une compréhension partagée à partir de laquelle on peut discuter. En fait, ils s'insurgent contre ce qu'ils jugent être un principe de nos sociétés libérales : l'on tend à réduire l'entente au minimum, afin justement d'éviter les mésententes... Vous l'aurez bien deviné – car vous me connaissez bien désormais – je n'adhère pas à cette forme de libéralisme ! Vous 'êtes pas d'accord avec moi ? Enfin... vous m'entendez bien... Mon combat, oui mes amis, et vous mon public que je prends comme témoin de mon engagement : je veux qu'on s'accorde sur le fait qu'une fête réussie se déroule avec des acteurs qui s'entendent sur ce qu'est une fête réussie ! Mais aussi qui s'accordent sur ce qu'est une fête réussie ! Sinon, franchement, y a-t-il un sens à danser sur la même musique sans s'entendre sur ce qu'est une fête réussie ? Aucun. Mais on en conviendra tous, réussir à en discuter nous dit bien que l'on parle au moins une langue commune, mon intérêt étant de l'affiner ensemble... et, pour que la fête soit – pour tous – réussie, que l'on s'entende bien ! Enfin, quand je dis *affiner*, entendons-nous, il ne s'agit ni de « tromper en jouant au plus fin » – vous connaissez mon aversion pour la tromperie depuis que je vous ai parlé des canulars scientifiques –, ni de rendre plus fin, mais au contraire d'*épaissir*. Normalement, mais paradoxalement, dans une thèse scientifique, il est de bon ton de ne pas donner son avis. Pourtant, je n'ai pas arrêté, je l'ai même fait à l'excès dans le but d'épaissir le propos, pour ne pas nous laisser croire que l'on s'accorde sur ceci ou sur cela, mais être bien certains que l'on s'entende ou pas. Toutes mes excuses, revenons à l'accord et l'entente. Pour autant, je comprends

bien que de vouloir éviter le débat sur l'entente part d'une bonne volonté, celle d'éviter l'autoritarisme par l'imposition d'une idéologie aux individus. Il faudrait alors absolument éviter d'aller sur le terrain des mésententes au risque d'aggraver les conflits sur les désaccords. On m'accuse de relativisme, et pourtant, cette société est dans ses fondements même pluraliste (dans le sens de *relativiste*) fonctionnant par *tolérance* et *irénisme*, tendant ainsi à réduire le choix politique à la proposition de questions soi-disant *techniques*, et d'y répondre soi-disant *techniquement*. C'est en effet une manière de contourner l'*autoritarisme*, une manière que j'ai critiquée alors que j'étudiais maladroitement quelques expertises scientifiques. Mais l'histoire ne s'arrête pas là ! Je reprends un double verre de ton-hic, alors que machin se lève, et... [pause réflexive] Machin... je n'ai pas de prénom signifiant qui me vient à l'esprit. Toi... oui, toi là-bas, tu t'appelles comment ? [dans le public : <Jean-Bernard !>] JB, très bien, c'est dans la thématique de ma soirée alcoolisée ! Donc JB se lève, et crie : « la loi, j'l'emmerde ! ». Et là... des cris d'enfants qui se réveillent, et les voisins qui débarquent. Tout un débat sur la musique, pour rien. Ça me rappelle Dewey¹, Le public et ses problèmes : à partir de cet instant, notre petite entreprise privée a convoqué un nouveau public, de manière conjecturale, par accident, tout ce monde aux intérêts divers et variés pourtant pris et « régulés » au sein d'une société plus vaste avec son intérêt collectif propre. Ce public est donc divers, il y a *des publics*, dont une certaine entité – par exemple les fêtards réunis chez moi – qui a pourtant déjà du mal à définir ses intérêts communs. Dewey défend que le public doit être actif, à savoir un public qui « s'instruit », un « public d'enquêteurs » qui pense à la transformation des conditions problématiques. On y était ! En plein dans le mille j'vous dis ! Le voisin, après avoir dit « vous êtes grossier monsieur », ne venait pas tellement s'insurger contre le bruit, mais contre le propos de JB qui a manifestement irrité ses esgourdes. « La loi, c'est la loi, je suis pas allé voter pour rien ! » [Silence] C'est là que les ennuis ont commencé. Le public réuni chez moi s'est enflammé. Et un « Mais tout à fait, tout à fait ! » par-ci, et un « Il ne nous représente pas du tout ! » par-là ! Et le débat se poursuit, enchaînant sur le problème de la légitimité des représentants politiques, que certains qualifient de *porte-paroles*. 'Y en a même un qui crie : « lisez l'article d'Alban Bouvier² ! ». Bon, le ton autoritaire et la simple référence non interprétée ont un peu refroidi

-
- 1 Dewey J. 2008b [1927]. *Le public et ses problèmes*; Dewey J. 2008a. *La théorie de la valuation*; Zask J. 2008. *Le public chez Dewey : une union sociale plurielle*.
 - 2 Bouvier A. 2007. *Démocratie délibérative, démocratie débattante, démocratie participative*.

le débat, la tentative de compréhension commune. On lui demande donc des explications pour repartir sur de bonnes bases, et son interprétation que je reporte ici :

— Admettons qu'on s'entende sur le principe suivant d'Habermas : « Selon l'éthique de la discussion, une norme ne peut prétendre à la validité que si toutes les personnes qui peuvent être concernées sont d'accord (ou pourraient l'être) en tant que participants à une discussion pratique sur la validité de cette norme »¹. Si on développe ce principe à l'aide des discussions autour de la démocratie délibérative et de l'éthique de la discussion entre personnes rationnelles tournées vers le bien commun, il convient qu'une bonne décision issue de discussions doit envisager une posture constructive, et donc que les acteurs de la délibération doivent être prêts à changer d'avis, à être convaincus. Mais dans une démocratie représentative, nous avons des personnes *mandatées*. Le problème est ici : mandaté pour quoi ? Soit chaque mandaté représente au plus près ce pour quoi il a été mandaté, et dans ce cas il n'a pas la légitimité de changer d'avis pendant son mandat... ou alors, on lui laisse la possibilité de la discussion argumentée, et dans ce cas on prend le risque que le mandaté ne défende plus les positions des citoyens qu'il représente. On pourrait même se poser la question : y a-t-il des valeurs fondamentales, des principes essentiels à ne pas débattre ? On peut penser aux droits de l'homme par exemple. D'une manière générale, les tenants de la démocratie délibérative se posent les questions suivantes, comme nous le rappellent Sintomer et Talpin² : « Comment une délibération juste et inclusive, et partant une démocratie réellement délibérative, sont-elles possibles dans une société marquée par des inégalités structurelles fondamentales ? Trois débats internes ont en particulier contribué à nourrir ces interrogations : comment définir la délibération et qu'est-ce qu'une délibération de qualité ? Comment articuler délibération et action collective, et quels sont les moyens les plus efficaces du changement social ? Comment la délibération peut-elle affecter la société dans son ensemble si les conditions procédurales de son épanouissement le plus entier supposent de la confiner à des mini-publics microscopiques ? ».

Je 'vous raconte pas le froid glacial qu'il a provoqué ! Après une nouvelle pause tonique, on en vient à identifier que le glissement du sujet débattu, depuis la

1 Habermas dans Bouvier A. 2007. Déjà cité

2 Sintomer Y et Talpin J. 2011. *La démocratie délibérative face au défi du pouvoir*.

gestion de notre soirée, à la légitimité de ceux qui prennent des décisions à notre place, met en évidence le flou du concept de *démocratie délibérative* : de qui parle-t-on ? L'ami s'appuyant toujours sur Bouvier, nous propose de distinguer trois pratiques : celle de la *démocratie discursive* qui concerne la discussion publique argumentée, celle de la *discussion délibérative* régulée par le processus démocratique – autrement dit, ceux qui prennent des décisions politiciennes dans nos *démocraties déléгатives* –, et celle de la *discussion scientifique*. Après un tour de table, il s'avère que la plupart des travaux connus de mes acolytes concernant cette typologie des discussions sont issus de la sociologie pragmatique et des STS¹. Eh oui, c'est malheureux mais ils ne connaissent pas encore la sociologie dramaturgique ! Tiens d'ailleurs, elle est étrange cette dénomination : STS. [*Il épelle distinctement.*] S, T, S... un acronyme...c'est "SCE" : Simple, Clair, Efficace... C'est bien analytique pour désigner un champ de recherche qui veut pourtant mettre en lien ses trois objets d'étude : les Sciences, les Techniques et les Sociétés... Bien entendu, c'est bien l'étude des relations entre les Sciences, les Techniques et les Sociétés² qu'il faut entendre par STS, mais pourquoi ne pas avoir préféré la version anglaise de cet acronyme : *Science and Technology Studies* que l'on pourrait traduire par Études des Sciences et Technologies ? Dans la mesure où les chercheurs de ce courant souhaitent justement affirmer que les sciences, malgré leur singularité, restent des activités sociales parmi d'autres, cette dénomination leur aurait évité une interprétation totalement contradictoire, à savoir qu'il y aurait d'un côté la(/les) science(s) et de l'autre la(/les) société(s).

3. *Acte 3. Repenser l'expertise en démocratie*

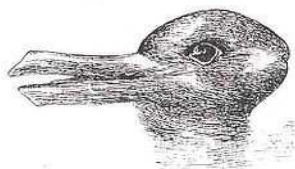
3.1. *Scène 1. La vague autoritaire de l'expertise.*

Attends, attends...mets-moi un peu de lumière. Ah oui, on voit mieux là hein ! Avec cette pénombre, moi je parle, je parle... j'ai tendance à vous oublier ! Et puis qu'est-ce que j'ai soif à force de faire les cent pas là, devant vous... vous ne

1 Par exemple dans *Agir dans un monde incertain* de Barthe Y, Callon M et Lascoumes P, paru en 2001.

2 Rip A. 1999. *STS in Europe*, dans la revue qui se nomme également en anglais *Science, Technology and Society*.

trouvez pas ça ridicule vous de me voir seul à tourner en rond ? Nan mais marcher dans un but, je dis pas. Je vous ai raconté ma dernière randonnée ? C'était ma-gni-fique ! La montaaaagne, les oiseauuuux, l'air fraaaais ! [*Silence*] [*D'un ton accéléré.*] Les moustiques, l'odeur de transpi', les chasseurs, les lapins... Oui, enfin, des petits lapins hein, mais quand même. Vous 'trouvez pas ça flippant vous un animal aux grandes oreilles ? Franchement, je 'sais pas ce qu'il vous faut ! Quoi qu'il en soit, on finit notre première journée de marche. Un premier groupe composé des plus sportifs – on les surnomme les *naturalistes* – arrive en premier au camp, s'occupe de faire le feu, dehors avec les moustiques, les lapins, leur guitare et leur saroual ; ils sont simples, efficaces, pragmatiques. Alors qu'ils sont installés depuis longtemps déjà, le second groupe arrive : ce sont les faibles comme moi qui ont passé leur temps à papoter et à délirer ("vraiment" dans le sens de sortir du sillon). On laisse les naturalistes dehors et on court se réfugier dans la grotte la plus proche. Dans cette grotte, on ne voyait que la faible lueur du monde extérieur, et de notre propre existence, que les ombres projetées sur la paroi derrière nous. On n'y voyait vraiment pas grand-chose ! La première vraie frayeur fut la projection d'une ombre gi-gan-tesque ! On n'a jamais su s'il s'agissait d'un canard ou d'un lapin... ou d'un canard-lapin¹. En tout cas, après un repos bien mérité, nous



- 1 L'image du canard-lapin est reprise notamment par Wittgenstein, puis par Kuhn. Ce dernier utilise cette image pour illustrer son concept de « révolution scientifique ». Suite à une crise advient une *révolution scientifique*, ces « épisodes non cumulatifs de développement, dans lesquels un paradigme plus ancien est remplacé, en totalité ou en partie, par un nouveau paradigme incompatible ». Ainsi à travers des éléments d'histoire des sciences, notamment l'histoire de la physique, Kuhn présente une science qui progresse moins de manière continue par accumulation que de manière discontinue suite à des ruptures. Pour emprunter une métaphore à la psychologie de la forme, ces ruptures sont semblables à l'illusion du « canard-lapin », image qui, selon le regard que l'on y porte représente un canard ou un lapin. La rupture fait basculer les scientifiques qui adhèrent à une représentation particulière du monde à une autre représentation particulière. Mais la métaphore se limite là, car il ne s'agit pas ici d'une seule manière de voir, mais également d'une manière de faire. Kuhn chamboule ainsi la distinction entre « erreur passée » reléguée aux termes des croyances et la science actuelle détentrice de savoir vrai, et donc le phénomène même d'accroissement de connaissances :

voilà à nous questionner sur le sens de la vie. Pour certains, la vie n'a aucun sens. Enfin si, qu'un seul, celui de la sortie... [*Rires*] Pardon, je ris à mes propres blagues, ça ne se fait pas ! En même temps, je l'ai piquée à Florence celle-là. Ah ben oui, si vous êtes venus pour vous marrer, vous avez frappé à la mauvaise porte ! Je divague, je divague... je divague tellement que j'en ai oublié mon propos et le début de l'histoire. Bah, tant pis, recommençons-la ainsi : on a des hommes dans une grotte qui ne voient que leurs ombres projetées, et de la lumière au loin qui, si on s'en approche, devient trop éblouissante. Certains jurent que l'on approcherait la vérité en allant vers la lumière, en expérimentant à tâtons ce monde extérieur, qu'on en reviendrait grandis, emplis de connaissances que l'on pourrait brandir face à l'ignorance. Avec une conception du monde comme cela, on s'organiserait pour qu'un groupe de

« S'il faut appeler mythes ces croyances [comme la dynamique aristotélicienne, la phlogistique, etc.] actuellement dépassées, alors les méthodes qui ont pu conduire à ces mythes, les raisons qui ont fait tenir ceux-ci pour vrais sont bien semblables à celles qui conduisent aujourd'hui à la connaissance scientifique. Si, au contraire, il faut les ranger dans la catégorie des sciences, la science a alors contenue des ensembles de croyances absolument incompatibles avec ceux qui sont les nôtres. Face à cette alternative, l'historien doit choisir la seconde possibilité : les théories dépassées ne sont pas par principe contraires à la science parce qu'elles ont été abandonnées. » (Kuhn T. 1983 [1962]. *La structure des révolutions scientifiques*. p20)

Manière de voir, manière de faire : le paradigme fournit un monde dans lequel on vit et l'on travaille. Le passage d'un monde à l'autre transforme la vision du monde : « dans la mesure où ils [les scientifiques] n'ont accès au monde qu'à travers ce qu'ils voient et font, nous pouvons être amenés à dire qu'après une révolution, les scientifiques réagissent à un monde différent » (p157), mais « bien que le monde ne change pas après un changement de paradigme, l'homme de science travaille désormais dans un monde différent » (p170). Les positions ontologiques de Kuhn ici sont ambiguës, mais son propos n'est pas tellement de savoir s'il existe un seul et unique monde extérieur ; ce qui compte, c'est que le paradigme fournit un « réseau conceptuel à travers lequel les hommes de science voient le monde ». Ainsi nous n'avons pas accès de manière neutre aux phénomènes car aucun langage ne nous le permet, « nos espoirs en ce domaine dépendent encore entièrement d'une théorie de la perception et de l'esprit », et donc d'un paradigme. Ceci contredit strictement l'idée d'un langage d'observation (n'en déplaise au Cercle de Vienne) capable de rapporter un compte rendu neutre et objectif du « donné ». Le changement de paradigme transforme également la manière d'exprimer ce donné, et donc ce donné n'est tout simplement plus le même. Autrement dit, il n'est pas donné.

personne explore ce monde, et on ferait nos choix de vie en fonction de ces lumineuses connaissances ! Ça me fait penser à la conception de la “première vague 1” des études de sciences tiens¹, celle déjà rencontrée au début de cette thèse, lors de l'étude d'expertises et que je pourrais appeler la *vague autoritaire* des années 50 et 60. Celle-ci s'attarde à expliquer le succès de la science par le biais d'une épistémologie positiviste (parfois implicite) qui met en lumière le bien fondé, et donc la légitimité des experts. *Grosso modo*. [Pause réflexive] Enfin, non, pas en gros, mais plutôt en rentrant dans les détails. Donc *complexo-synthetico-modo*, on a une science avec ses critères de rationalité servant à distinguer la connaissance vraie de la croyance fausse, et on a des sociologues qui expliquent comment tout cela se passe. Connaître le monde extérieur et produire des connaissances pures sont les objectifs de cette conception particulière mais vieille comme le monde (ou plutôt vieille comme la philosophie) de la science : que l'on vérifie une thèse par l'expérience², que l'on mette à l'épreuve de la réfutation nos théories³, que l'on procède en changeant nos pré-conceptions⁴, etc. Mais le plus éclairant dans ce sens sont bien les préconisations de l'épistémologue Imre Lakatos⁵. Il livre une méthode pour faire une histoire des sciences tout à fait caractéristique du Grand Partage entre croyances et connaissances. Ainsi, il y aurait deux histoires des sciences : d'un côté une histoire interne de la science qui correspond à une reconstitution rationnelle des connaissances objectives admises comme scientifiquement valides ; et d'autre part, une histoire externe qui raconte les errements de la science et explique par des raisons sociales pourquoi tel chercheur s'est écarté du droit chemin de la raison. Ainsi, la reconstitution historique interne et externe de la production des connaissances scientifiques est différente suivant le positionnement épistémologique de l'historien concernant le type de raisonnement qui lui permet de distinguer le rationnel du reste. Dans un tel cadre, la sociologie se cantonne à regarder ce qui entoure le noyau dur – la connaissance en elle-même – autrement dit à étudier les cadres institutionnels

1 Collins HM et Evans R. 2002. *The third wave of science studies : Studies of expertise and experience*.

2 Par exemple les écrits du Cercle de Vienne : Carnap R et collaborateurs. 2010 [1985]. *Manifeste du Cercle de Vienne*.

3 Par exemple le réfutationnisme de Karl Popper (dans *La connaissance objective*, 1991 [1972]).

4 Les obstacles épistémologiques de Gaston Bachelard (dans *La formation de l'esprit scientifique*, 2000 [1938]).

5 Lakatos I. 1994. *Chapitre III. L'histoire des sciences et ses reconstructions rationnelles*, dans *Histoire et méthodologie des sciences*.

et à expliquer les déviations (erreurs, retards, contenus idéologiques, etc). À ce titre, prenons l'exemple du sociologue Robert Merton qui, à partir des années 40, ouvre la voie pour l'étude sociologique des sciences. Il décrit la science non plus comme un ensemble de connaissances ou de méthodes, mais en tant qu'institution autonome, comme une sphère d'activités sociales et cognitives distinctes des autres formes d'activités et de croyances, capable de résister aux influences externes. L'institution est régie par un principe d'indépendance, de rigueur et de pure rationalité. Merton s'attelle ainsi à rendre compte de l'organisation sociale et des conditions techniques qui permettent l'exercice de la rationalité scientifique afin de produire des connaissances objectives. Ici, le sociologue s'attache à cibler en quoi l'organisation sociale contribue à favoriser, optimiser ou entraver l'entreprise scientifique. La société assigne à l'institution scientifique le but d'accroître les connaissances. C'est donc l'institution scientifique qui rend possible la pratique de la rationalité scientifique et donc l'accumulation de connaissances neutres et objectives. Pour ce faire, l'institution est le garant de normes qui régissent le comportement des savants, à savoir la structure normative que Merton nomme l'ethos de la science. Ces normes forment un rempart face aux idéologies et aux intérêts particuliers qui viendraient entacher la production de connaissances objectives. Vous l'aurez compris, on a donc une science autoritaire, avec d'un côté la vérité, et de l'autre les profanes qui doivent écouter les savants alors seuls légitimes détenteurs d'un savoir. À mon avis – mais ce n'est que mon avis – certains prennent mon histoire de grotte bien trop au sérieux ! Ce que nous confirme Florence Rudolf¹. Elle nous parle d'un courant de recherche en sociologie de l'expertise, le courant rationaliste, à mon avis proche de la vague autoritaire. Il s'agit de sociologues qui montrent (pour reprendre le vocabulaire de la recherche explicative) par exemple le danger autoritaire d'opposants aux OGM qui profitent de l'incertitude du savoir et de sa fragmentation pour défendre leur cause grâce à des arguments non plus rationnels, mais socio-politiques. Pour eux, critiquer la légitimité des institutions scientifiques et la conception moderne de la science est source de chaos.

Attendez... attendez... Aaahh mais je me souviens de l'histoire ! Dans la grotte, je m'étais assoupi ! La sortie de la caverne n'était donc qu'un rêve d'illuminé.

Je me souviens du moment où – ça devait être au petit matin – je me suis fait réveiller par des éclats de voix : ceux de mes compagnons de marche ayant dormi à la belle étoile, vous savez ces types énervants, toujours en forme, toujours devant, derniers couchés autour du feu, premiers levés, et avec

1 Rudolf F. 2003. *Deux conceptions divergentes de l'expertise dans l'école de la modernité réflexive*.

l'haleine fraîche en plus ! Oui, c'était les naturalistes. Ils étaient là à se prendre le bec avec trois vieux barbus, Gaston, George et Michel qui gueulaient, qui gueulaient ! Heureusement, ces barbus sont là pour nous rappeler que mon rêve de grotte ne vient pas de nulle part : elle a une histoire, qui en plus est relative et périssable selon les intérêts de l'historien, dans un contexte idéologique et social, que chaque période historique et géographique est caractérisée par l'existence de conditions de vérité qui encadrent ce qui est possible et acceptable. Je ne comprends pas tout l'enjeu de leur dispute, alors un de mes amis me raconte ceci :

— [*L'acteur s'exprime d'une voix caricaturalement didactique.*] Le développement d'une vision externaliste a été permis par les critiques du positivisme, à savoir que les théories scientifiques sont sous-déterminées par leurs contenus, que leur formulation ne s'explique pas seulement par leur cohérence interne, que les faits sont toujours déjà chargés de théorie, mais également par les mises en évidence des limites du vérificationnisme et du réfutationnisme. En France, Gaston Bachelard poursuit la tradition instaurée par Auguste Comte moins d'un siècle plus tôt en s'intéressant à l'histoire des sciences. Avec lui s'établit alors un certain "style" français poursuivi par Georges Canguilhem et Michel Foucault qui, d'une part, travaillent l'historicité de la science, et d'autre part refusent l'idée d'une unique méthode scientifique à laquelle ils substituent un "régionalisme épistémologique" qui laisse la place à une pluralité de rationalités.

Bachelard et Canguilhem refusent l'histoire objective des savants et des historiens qui voient dans le présent le développement logique – pour ne pas dire inévitable – du passé. Contre cette histoire objective, ils défendent la nécessité de jugements de valeur présent sur le passé : pour comprendre la fonction et le sens d'une histoire des sciences, l'historien doit juger le savoir passé à l'aune de l'épistémologie contemporaine. Ce parti-pris entraîne une refonte du statut du "passé" ; en le reconstruisant à chaque fois par l'épistémologie présente, l'histoire devient périssable et *relative*.

Bachelard introduit le terme d'« obstacle épistémologique » qui induit l'esprit scientifique en erreur¹ ; il s'agit donc pour l'esprit scientifique de dépasser ces obstacles (tels que la simple expérience quotidienne, la croyance animiste, ou encore l'excès de précision). Dans cette perspective, l'obstacle repose sur la connaissance commune ou la

1 Bachelard G. 2000 [1938]. *La formation de l'esprit scientifique*.

connaissance passée : la science se construit contre les évidences, et c'est en ce sens que Bachelard parle de « philosophie du non ».

Si l'obstacle est avant tout psychologique chez Bachelard, il devient politique ou social chez Canguilhem. En plus de reprendre l'opposition classique entre science et non-science (que certains nomment le Grand Partage), Canguilhem introduit un modèle d'interaction entre normes scientifiques et normes sociales. Il utilisera d'ailleurs la notion d'*idéologie scientifique*, ces « systèmes explicatifs dont l'objet est hyperbolique, relativement à la norme de scientificité qui lui est appliquée par emprunt »¹. L'idéologie scientifique n'est pas une fausse science, « elle est bien, comme elles [comprenez, les sciences], mue par un besoin inconscient d'accès direct à la totalité, mais elle est une croyance qui louche du côté d'une science déjà instituée, dont elle reconnaît le prestige et dont elle cherche à imiter le style » à l'instar de la conception évolutionniste développée par Herbert Spencer que Canguilhem prend en exemple. Cette perspective est censée enrichir l'histoire des sciences qui élargit ainsi son champ d'étude en s'intéressant aux idéologies contre lesquelles la science se constitue.

Foucault quant à lui considère l'histoire des sciences non plus comme résultant du progrès continu de la raison, mais comme une suite discontinue modifiant un système de règles propres à chaque époque. Dans son livre *Les mots et les choses* paru en 1966, Foucault développe la notion d'*épistémé* ou de *champ épistémologique*, ces « conditions de discours » et du savoir, « le mode d'être des choses et de l'ordre », des périodes de l'histoire caractérisées par l'existence de conditions de vérité qui encadrent ce qui est possible et acceptable. Je cite (et de tête !) : « [...] Une telle analyse, on le voit, ne relève pas de l'histoire des idées ou des sciences : c'est plutôt une étude qui s'efforce de retrouver à partir de quoi connaissances et théories ont été possibles ; selon quel espace d'ordre s'est constitué le savoir ; sur fond de quel *a priori* historique et dans l'élément de quelle positivité des idées ont pu apparaître, des sciences se constituer, des expériences se réfléchir dans des philosophies, des rationalités se former, pour, peut-être, se dénouer et s'évanouir bientôt. Il ne sera donc pas question de connaissances décrites sans leur progrès vers une objectivité dans laquelle notre science d'aujourd'hui pourrait enfin se reconnaître ; ce qu'on voudrait mettre au jour, c'est le champ épistémologique, l'*épistémé* où les

1 Canguilhem G. 1988 [1977]. *Idéologie et rationalité dans l'histoire des sciences de la vie*, p44.

connaissances, envisagées hors de tout critère se référant à leur valeur rationnelle ou à leurs formes objectives, enfoncent leur positivité et manifestent ainsi une histoire qui n'est pas celle de leur perfection croissante, mais plutôt celle de leurs conditions de possibilité ; en ce récit, ce qui doit apparaître, ce sont, dans l'espace du savoir, les configurations qui sont empiriques. Plutôt que d'une histoire au sens traditionnel du mot, il s'agit d'une < archéologie >. »¹

Cette recherche que Foucault dit être archéologique lui a permis de montrer deux grandes discontinuités dans l'épistémé de la culture occidentale. Au 16^e siècle, autrement dit à la Renaissance, la construction du savoir s'ordonne selon la logique indéfinie des ressemblances et des similitudes. Pour l'âge classique, connaître sera mettre en ordre des représentations dans l'élément du discours, l'âge de l'identité et de la différence. Enfin, l'épistémé moderne exige que toutes les sciences gravitent autour de l'« homme », entendu comme le point de croisement du sujet connaissant et de l'objet connu.

En réaction au positivisme ambiant de la première moitié du 20^e siècle, a lieu au cours des années 1950-80 un tournant de l'épistémologie (notamment américaine) avec Thomas Kuhn, Imre Lakatos, Paul Feyerabend, Hilary Putnam, Ian Hacking. Avec la "découverte" de l'historicité de la science émergent de nouvelles conceptions de la nature de la science, une redéfinition de la méthodologie scientifique et de nouvelles méthodes pour résoudre des problèmes philosophiques.

Parmi ceux qui se disputaient autour du feu contre la conception autoritaire du savoir, il y avait aussi Thomas² le fourbe (on verra pourquoi), Paul l'anarchiste³, Imre la mire⁴, Hilary le marrant⁵, et Ian le pirate⁶. Ah Thomas et son concept de paradigme... Vingt-deux. [Pause] Ouep, vingt-deux fois. Ceux qui ont pris le

1 Foucault M. 1990 [1966]. *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*. p26-27.

2 Thomas Kuhn est connu pour son incertitude relativiste : défenseur ou pourfendeur, il semble que sa position soit relative au contexte.

3 Paul Feyerabend est notamment connu pour son anarchisme méthodologique.

4 Imre Lakatos visait très haut en défendant une forme de rationalisme où les théories s'améliorent plutôt qu'elles ne se réfutent.

5 Hilary Putnam me fait rire de par son travail analytico-pragmatique visant à critiquer le réalisme.

6 Ian Hacking aura réussi à saborder (probablement malgré lui) son constructivisme.

temps de compter¹ ont trouvé au moins vingt-deux définitions différentes du terme paradigme dans son livre *La structure des révolutions scientifiques* – certainement l'ouvrage à propos des sciences le plus lu au monde –, comme « vision du monde », « ensemble caractéristique de croyances et d'idées préconçues », « découverte scientifique véritable », « modèle », « théorie », etc. En tout cas, je suis sorti de mes rêves de grotte, j'étais encore un peu dans le brouillard avec mes rêves positivistes et de Grand Partage, et Thomas m'a donné la dernière claque qui m'a bien réveillé et m'a fait prendre conscience de l'immanence de ma situation : mon monde, c'est celui que je pratique avec mes complices, celui que je partage, à l'origine des problèmes qui engendrent et contraignent mes réponses. Le problème avec Thomas, c'est qu'il s'enflamme vite. Ainsi, il parle à la fois de monde métaphorique (on vit dans des mondes différents) et en même temps il se sert d'exemples concernant la physique et des controverses sur la place de l'homme dans l'univers – un univers composé de planètes, de la Terre et du Soleil. Alors à un moment donné, je me suis posé la question : veut-il vraiment parler de mondes construits, de formes de vie à la Wittgenstein, de *réalités-mondes* à la Goodman², ou veut-il finalement parler de cosmogonies, ou de la place de l'humanité dans le système des planètes ? Rajoutons à cela qu'il défend le fait de ne pas trop révolutionner les mondes : paraît-il que le conservatisme scientifique de la science normale fait avancer les choses... Quoi qu'il en soit...

3.2. *Scène 2. La vague relativiste de l'expertise.*

Cette lumière-là. Baisse la lumière s'il te plaît. [*Long silence*] Mais, mais qu'est-ce que... [*Énervé*] Je t'ai demandé de baisser la lumière, qu'est-ce que tu ne comprends pas là-dedans ? Et puis rapporte-moi un verre aussi, j'ai cassé l'autre... [*Long silence, rien ne se passe*] Je parle chinois ou quoi ? Vous vous croyez où, dans un sketch d'Alexandre Astier ? Oh ! [...] Je me sens bien seul. Vous savez que la matière est constituée entièrement de vide ? Je l'ai encore lu dans un papelard. Enfin, pas vraiment, dans une revue de vulgarisation, je 'sais p'u' laquelle... En tout cas, ça avait l'air sérieux. Après, va-t-on tout croire de ce qui est écrit dans ces journaux ? Les chercheurs, je veux bien, mais eux, là... en quoi sont-ils légitimes ? En même temps, c'est eux que j'arrive à lire. [*Silence*] Je me sens vraiment seul, mes gars se sont barrés. Seul, le vide, l'espace... Je suis dans l'espace. Je peux imaginer tout un tas de trucs qui flottent. Ça me permet

1 Masterman M. 1970. *The nature of a Paradigm*, dans *Criticism and the Growth of Knowledge*.

2 Goodman N. 2007. *Manières de faire des mondes*.

de revenir un peu sur la métaphore de Kuhn. On vit dans des mondes différents, mais moi j'ai le mien, du coup, je vous parle du mien. Et dans celui-là, l'univers est vraiment métaphorique. Quand je dis "vraiment", vous vous doutez bien que c'est pas "vraiment pour de vrai", je me suis cassé le bourrichon pendant les 264 pages précédentes pour défendre l'idée d'abandonner des termes comme vraiment, naturellement, réellement... "vraiment", faut bien l'entendre dans cette conception de "vraiment pour de faux" ! En tout cas, postuler qu'on est tous dans le même univers, c'est accentuer cette idée, avec Kuhn et Feyerabend, que les mondes sont traduisibles, qu'une *entente* commune est déjà là par le langage. Ce qui me permet d'apporter une précision [*Sur un ton bien trop sérieux ("bien trop" pour signifier l'importance de ce détail, et en même temps signifier une distance par rapport au ton dit "sérieux")*] sur mon constructivisme qui, dans la manière dont je l'ai exprimé jusque-là, pourrait être mal interprété. Quand je parle de "langage", je considère ce qui le compose, le *mot*, non pas comme une unité composée d'une suite précise de signes graphiques, mais comme un élément (non indépendant des autres et de sa relation avec les autres) porteur d'une *image*, cette image étant une *représentation*. Mon nominalisme implique surtout un monde composé de *représentations*, que j'exprime métaphoriquement par le terme *mot*. Ainsi un *mot* est une représentation (souvent plus dense qu'il n'y paraît car engagée dans une vision totale du monde), au même titre qu'une *image* qui, sans nécessairement comporter de signes graphiques habituellement considérés comme des mots, est une expression langagière : l'image nous dit quelque chose. Il me semblait important de le préciser pour répondre à la critique que le monde n'est pas composé que de mots au sens habituel du terme ! Quant aux choses irréprésentables, ineffables, les sensations que l'on ressent intimement, profondément, etc., mon nominalisme les nie, au moins lors des discussions portant sur l'expertise, à savoir l'articulation entre *connaissances scientifiques* et *décisions modales*. Je ne dis pas que ces choses indicibles (ou tout du moins non-partageables) ne composent pas la réalité de certains d'entre nous, mais par définition, elles ne sont pas de l'ordre du discours et donc n'ont pas le droit au chapitre (de thèse par exemple) dans un projet qui aspire à la construction collective. [*Le ton redevient moins sérieux.*] Je disais donc qu'une *entente* commune est déjà là grâce au langage, ou plutôt grâce à la langue que l'on partage et qui nous permet de dialoguer. Après, dans l'univers de nos représentations flottent des objets-mondes. Si on prend les cosmogonies (qui sont des objets-mondes partagés), on peut y croiser un monde soutenu par quatre éléphants reposant eux-mêmes sur la carapace d'une tortue. C'est classe ! Ou encore un monde où l'homme n'est qu'un minuscule point, un détail

spatio-temporel ridicule dans l'histoire universelle. C'est triste... Ou encore un monde bâti en quelques jours par un mec qui s'ennuyait royalement, un esprit-roi sans divertissement... Bon là, c'est n'imp'. En tout cas, dans cet univers de mondes articulant des *ententes* et des accords différents, certains font consensus. D'après mon bouquin de vulgarisation, c'est Kuhn et Feyerabend qui ont, entre autres, permis à d'autres d'imaginer que des consensus (c'est-à-dire des mondes partagés) se forment pour des raisons qui ne sont pas toujours d'ordre "rationnel", c'est-à-dire pas toujours issues de la logique interne de la rationalité correspondant à une posture explicativo-réaliste. Laissez-moi vous lire un morceau. Enfin, c'est une mise en scène, on est d'accord là-dessus hein : c'est moi qui vous raconte cela, c'est moi qui parle dans un style qui fait historiographique ! Je vous raconte des histoires (mais pas des bobards) et je choisis mon style – ici, donc, il est historiographique.

[L'acteur sort de sa poche arrière gauche des lunettes en forme de demi-lune qu'il va délicatement déposer sur le bout de son nez pour lire d'un ton professoral un papier rempli de notes manuscrites plié en quatre qu'il aura sorti de sa poche droite.]

– À partir des années 60-70, la sociologie des connaissances scientifiques (SSK en anglais pour *Sociology of Scientific Knowledge*) tend à analyser la science comme une multitude de cultures locales au sein desquelles les scientifiques se conforment à des normes, des valeurs et intérêts locaux, déterminés par les structures sociales. Au même moment à l'université d'Édimbourg, face à la prise de conscience du gouvernement et des scientifiques de l'importance et de l'influence grandissante de la science, advient le désir pour les scientifiques de se forger une culture générale sur la « science et la société » pour contrebalancer une formation excessivement spécialisée¹. Le sociologue des sciences David Edge, proche de Thomas Kuhn et d'Imre Lakatos, est alors nommé à la tête de la nouvelle Science Studies Unit de l'université d'Édimbourg. L'unité est composée du sociologue Barry Barnes, de l'historien Steve Shapin et du philosophe des sciences David Bloor. Le *programme fort*² a donc émergé de la réunion de la philosophie, de la sociologie et de l'histoire,

1 Bloor dans Briatte F. 2007. *Entretien avec David Bloor*.

2 Le livre *Knowledge & social imagery* (Bloor D. 1976), ou dans sa traduction française *Socio/logie de la logique ou les limites de l'épistémologie* (Bloor D. 1983), peut être considéré comme un manifeste du programme fort de la sociologie des sciences.

mais il est important de préciser que ces chercheurs ont tous suivi des formations “scientifiques”, respectivement l’astronomie, la chimie, la biologie et les mathématiques. Les travaux de David Bloor, et donc le *programme fort*, sont fortement imprégnés de la philosophie de Ludwig Wittgenstein (la science comme « jeux de langages » où le sens des mots n’est plus figé, et la signification d’un énoncé prend sens dans son usage), des sociologies de Karl Mannheim et de Robert Merton, des apports théoriques de Pierre Duhem et Willard Quine (l’imprégnation des faits par les théories et la sous-détermination des théories par les faits argumentent que la nature et la logique ne suffisent pas à expliquer l’émergence des théories scientifiques – ces arguments permettent ainsi de fonder une analyse sociologique des contenus scientifiques), et de la vision de l’historien des sciences Thomas Kuhn et de son concept de paradigme. Le paradigme, au sens de l’ensemble des traits communs partagés par ses membres, invite à prendre en compte différents modèles de pensées. Ainsi, on devient scientifique après un processus d’acculturation qui nous permet de cadrer les solutions et les questions qui conviennent. Selon une certaine lecture de Kuhn, le paradigme renvoie donc aux croyances et aux conventions propres à un groupe social¹. On en retiendra que cette nouvelle sociologie des sciences refuse de considérer la logique interne des sciences comme transcendante, elle considère au contraire la logique scientifique comme un ensemble de normes sociales (de fait, immanentes) à comprendre. C’est ainsi que le jugement scientifique doit être contextualisé socialement et historiquement : des facteurs sociaux jouent de toute part et il s’agit d’en rendre compte. Il s’agit ici de rejeter le *point de vue Sirius*² habituellement mis en œuvre, où l’historien ou le sociologue s’abstrait des pratiques et des présupposés des acteurs du récit. Le *programme fort* des années 1970 ouvre la voie à de nouvelles études historiques, sociologiques et critiques de la production des savoirs scientifiques. Ces études consistent à décoder et décrire les cosmologies relatives à d’assez larges communautés, puis à mettre en évidence les conditions culturelles, politiques et sociales qui ont gouverné la constitution de ces cosmologies et du contenu

1 Pestre D. 2006. *Introduction aux Science Studies*, p.10-28 ; Vinck D. 2007. *Sciences et société. Sociologie du travail scientifique*.

2 Atten M et Pestre D. 2002 dans Barberousse A, Cozic M et Bonnay D. 2011. *Précis de philosophie des sciences*, p.217.

scientifique. Se développe alors une série d'études socio-historiques¹. Steve Shapin² étudie les expériences de pneumatique du physicien et chimiste Robert Boyle au 17^e siècle et la controverse qui l'opposa à Hobbes au sujet de la fiabilité de sa "pompe à air" et du statut de l'expérimentation. Shapin expose ainsi les processus par lesquels Boyle construisit des faits expérimentaux (le fait vu ici comme « catégorie sociale ») et produisit ainsi les conditions qui permirent de mobiliser le consensus. Le même auteur³ étudia l'influence de préoccupations sociales sur un ensemble de connaissances scientifiques spécialisées, en prenant un cas d'étude : celui du développement rapide des connaissances en anatomie cérébrale dans le cadre des controverses sur la validité de la phrénologie soulevées à Édimbourg à la fin du 19^e siècle. C'est dans le même état d'esprit que Donald MacKenzie⁴ tente de mettre en lumière les liens qui unirent les statistiques à des problèmes idéologiques et sociaux lors d'une controverse (qui aura duré plus de 10 ans) entre Karl Pearson et George Udny Yule au début du 20^e siècle en Grande-Bretagne. Cette controverse a pour objet le choix de la meilleure méthode à utiliser pour mesurer l'association statistique entre variables discrètes. Pearson trouve une méthode pour étudier la corrélation entre deux distributions qu'il souhaite étendre et rendre unique, tandis que Yule cherche une solution originale. MacKenzie tente de montrer que si, de prime abord, la question posée par les protagonistes semble la même, leurs intérêts ne sont pas que cognitifs (un terme que l'on emploie pour signifier la pureté objective) mais qu'au contraire, ils divergent. Les engagements politiques du premier, liés aux classes sociales qui adoptent l'idéologie technocratique et le mouvement eugéniste (amélioration de la race humaine par sélection dirigée) en vigueur, sont à l'origine de son intérêt pour les théories de l'hérédité. Il a donc besoin d'outils statistiques pour rendre opérationnelle sa théorie de l'hérédité (et ainsi définir les critères impliqués dans la croissance d'une population

-
- 1 Callon M et Latour B. 1991. *La science telle qu'elle se fait. Anthologie de la sociologie des sciences de langue anglaise.*
 - 2 Shapin S. 1984. *Pump and Circumstances. Robert Boyle's Literary Theory. Social Studies of Science.*
 - 3 Shapin S. 1979. *The Politics of Observation : Cerebral Anatomy and Social Interests in the Edinburgh Phrenology Disputes*, p139-178.
 - 4 MacKenzie D. 1978. *Statistical Theory and Social Interests : a Case Study. Social Studies of Science.*

saine). Yule appartient à une élite anti-scientiste et son but est plus technique : il s'agit pour lui de mettre au point des instruments curatifs, et c'est pourquoi il étudie des corrélations comme vie-mort, alcoolisme ou non. Mais comme le souligne Pestre¹, ces premiers travaux se réfèrent essentiellement à une science en tant que « savoir, et non en tant qu'elle est un faire dont les produits transforment le monde ».

L'école d'Édimbourg ouvre également la voie à un projet d'étude des controverses scientifiques proposé par Harry M. Collins² ; il l'intitule le *Programme Empirique du Relativisme*. Celui-ci débouche sur l'idée que les acteurs (les chercheurs scientifiques) forment de petits réseaux au sein desquels se construisent des alliances (dans et à l'extérieur de la communauté scientifique) dans le but de clôturer une controverse scientifique. On pourrait résumer³ la méthodologie de ces études micro-sociologiques en deux points. D'abord, comme nous n'avons pas accès au niveau ontologique (la connaissance des choses en soi), il faut être agnostique sur ce point : ne prenons pas le risque de faire passer pour naturelle la position ou la croyance d'un savant ! Ensuite, il s'agit d'être relativiste au niveau méthodologique : être symétrique en redonnant ses chances aux vaincus, c'est-à-dire ceux qui ne figurent pas ou peu dans les manuels scolaires.

Voilà voilà. Mais, à force de symétrie, on construit un univers aux mondes flottants et même un peu flous, un peu confus. En fait, les gars ont surtout déconstruit le Grand Partage ! Sacré boulot ! Mais on n'est pas encore sortis de cette histoire de grotte, et, presque paradoxalement pour une grotte, on se retrouve dans un univers sans frontières. Alors on fait quoi derrière ? Faut-il mettre quelque chose derrière d'ailleurs ? Comment fait-on, du coup, pour fonder un jugement, pour affirmer que ce monde-là est mieux qu'un autre ? Collins et Evans diraient qu'à ce stade, on est dans la *deuxième vague des études de science*, que j'appellerai ici la *vague relativiste*. C'est celle qui attaque la légitimité de la science et de ses experts dont la connaissance s'impose à

-
- 1 Pestre D. 1995. *Pour une histoire sociale et culturelle des sciences. Nouvelles définitions, nouveaux objets, nouvelles pratiques*.
 - 2 Collins HM. 1975. *The Seven Sexes : a study in the Sociology of a Phenomenon or the Replication of Experiments in Physics* ; Collins HM. 1981. *Introduction : Stages in the Empirical Programme of Relativism* ; Pinch TJ. 1980. *Theoricians and the Production of Experimental Anomaly: the case of solar neutrinos*.
 - 3 Avec Pestre. 1995. Déjà cité

tout et à tous, les rendant nécessairement valables. On s'rait pas en plein dans le problème du *nihilisme* de ma problématique ? Oh que si !

[*La lumière diminue d'intensité.*] Ah ben, c'est pas trop tôt ! Pas trop quand même s'il te plaît. C'est trop intime là. Et lui là [*il pointe quelqu'un du public*], il mange, tranquillement. T'es pas au cinoche hein ! C'est pas parce que tu as payé ta place que tu peux tout te permettre ! C'est insupportable ça... Même au cinéma, ça ne vous énerve pas vous ? Il y a longtemps je me souviens – c'était en 1997 devant *Contact*¹ – je ne distinguais pas les signaux extraterrestres du bruit de pop-corn ! Un sacré film *Contact*... et pas sans lien (sans contact !) avec ce que je voulais vous raconter d'ailleurs. Allez, je vous en dis un mot – vous pourrez remercier le spectateur de devant. Dans l'histoire, des chercheurs du programme américain SETI réceptionnent un signal extraterrestre. Dans la vraie vie – en tout cas celle des États-Unis de la fin des années 1960 – sachez que le programme SETI, *Search for Extra-Terrestrial Intelligence*, est un projet un peu fou mais existant bel et bien qui tente de répondre à la question : sommes-nous seuls dans l'univers ? Ils ont même profité du lancement de plusieurs sondes exploratoires pour lancer à la mer spatiale deux “messages”. Enfin, des bouteilles quoi. C'est vachement rigolo ! Ça s'est passé dans les années 1970, avec Carl Sagan, l'astronome, vulgarisateur et romancier qui écrira quelques années plus tard le livre *Contact* ayant inspiré le film du même nom ! Fait intéressant, Carl Sagan est également épistémologue à ses heures perdues, et il sera même à l'initiative d'une sorte d'AFIS à l'américaine², le *Committee for the Scientific Investigation of Claims of the Paranormal* (CSICOP)³. [*D'un ton enflammé.*] L'AFIS ! Vous vous en souvenez, n'est-ce pas ? On les a plusieurs fois rencontrés et mis en scène dans cette thèse. Je les adore eux ! Nan, vraiment, ils sont a-do-rables. Sur tous les “terrains”, ils sont là, ils infiltrent le moindre espace de discussion pour y délivrer la lumière du savoir de l'Information Science (le “IS” de “AFIS”) contre “l'obscurantisme des post-modernistes relativistes” déversé par des mecs dans mon genre ! En tout cas, pour Marcel Kuntz, les études de science sont responsables de la fragilisation du savoir :

1 Zemeckis R, Hart JV et Goldenberg M. 1997. *Contact*.

2 Ou plutôt l'inverse ; l'AFIS se dit d'ailleurs affiliée à cette organisation, du moins en 2017 dans la rubrique *Les liens* de leur site internet.

3 Devenue en 2006 le *Committee for Skeptical Inquiry*.

elles sèment le doute ; de vraies menaces pour la raison⁴ ! Selon Marcel Kuntz, je cite :

« Nous touchons là précisément au problème que posent certaines SHS :

- positionnement dans un rapport de pouvoir et non de complémentarité scientifique,
- irruption dans des disciplines dont elles ignorent et nient les lois et méthodes,
- volonté de s'imposer aux scientifiques qui n'auraient <pas vraiment le choix>¹. »

De tous les auteurs que je lis et que j'essaie de comprendre, par exemple Francis Chateauraynaud, Yannick Barthe, Michel Callon ou encore Bruno Latour, il me semble plus qu'injuste d'interpréter leurs intentions comme une volonté d'imposer quoi que ce soit ! Je crois bien que c'est à la mode d'opposer à l'argumentation du vrai et du faux celle du décodage ! Prenons l'exemple du blog du journal *Le Monde*, *Les Décodeurs*. Ils 'déconnent pas les gars, oh que non. D'ailleurs leur slogan est explicite : « venons-en aux faits »² ! Une information est vraie ou fausse, selon les décodeurs. C'est aussi simple que ça dans leur monde, du coup, ils nous produisent des extensions pour navigateurs internet qui fonctionnent un peu sous le mode de l'anti-virus à feux tricolores : rouge (pour les sites non fiables), orange (pour une fiabilité douteuse ou une « démarche militante cachée ») ou encore bleue (pour les sites parodiques). Ce code couleur s'applique non pas à une information – ce qui serait déjà problématique – mais à un site web tout entier selon le degré de fiabilité de la source d'informations qui a été jugée par les journalistes. J'ai plutôt tendance à penser qu'on vivrait dans un monde meilleur si on apprenait à discuter, à faire les liens qui nous permettraient de juger nous-même le degré d'humour et d'intérêt d'un texte, ou à saisir le biais choisi par l'auteur, plutôt que de déléguer ce travail à un logiciel³... J'dis ça, j'dis rien ! Doit-on être discrédité "à

4 Kuntz M. 2013. *Menaces « post-modernes » sur la science* ; Houdebine LM. 2013. *OGM, la question politique* ; Kuntz M. 2015. *L'idéologie postmoderne contre la science*.

1 Kuntz M. 2015. *Volonté de mainmise sur la science ?*

2 Les Décodeurs. 2017. *Le Décodex évolue pour mieux vous aider à identifier les informations trompeuses Désormais, l'outil du « Monde » contre les fausses informations vous avertit lorsque vous consultez un article mensonger.*

3 Pour être tout à fait honnête, ils prennent des précautions sur leur site, mais cela ne remet pas en question mon jugement négatif : « Aucune source ne se trompe jamais. Il n'existe pas de source qui ferait figure d'autorité et serait à

priori” par une étiquette indiquant “post-modernes” ou “obscurantistes” si l’on critique le *fact-checking*? [*Soupirs*]

Revenons-en à nos aliens et à Sagan ! Donc, Sagan. Il répond à la caricature du génie fou, notamment quand, en coopération avec la NASA, il participe à la rédaction de messages “inaltérables”, écrits dans un langage dit “universel”. Ces messages ont été accolés à deux sondes spatiales elles-mêmes d’abord conçues pour l’exploration du système solaire mais devant ensuite dériver vers le vide sidéral – Pioneer 10 et 11 envoyées respectivement en 1972 et 1973 et le programme Voyager en 1977 – dans l’idée de faire un petit coucou au cas où de petites choses (probablement vertes ou tentaculaires) réceptionneraient la bouteille¹. Le but est double : façonner une image de l’humanité et imaginer un contact avec des extraterrestres. Il y aurait plein de choses à dire, à l’instar de mon collègue Alexandre Astier dans son spectacle *L’exoconférence*² qui tourne à l’absurde l’idée de prendre au sérieux ces recherches de contact avec les *aliens* ! Ce qui m’intéresse, et ce qui finalement est donné à voir de manière sous-jacente dans de nombreux films de science-fiction, c’est l’idée qu’une communication est d’une certaine manière³ possible avec une autre intelligence. Comme l’inimaginable est tout bonnement hors de l’imagination, les extraterrestres ressemblent tout compte fait beaucoup à ce que nous connaissons déjà. L’anthropomorphisme est poussé à son paroxysme – et je n’ai rien contre l’anthropomorphisme quand il est revendiqué et assumé – quand Sagan et ses collègues du programme SETI se posent cette question : quel est le langage le plus universel ? Dans un monde positiviste, la réponse est attendue : il s’agit bien sûr des mathématiques et de la physique. La bonne blague... les informations envoyées dans l’espace concernant ce qu’il y a de commun à l’humanité n’est déchiffrable que par une poignée de spécialistes ! Sans compter que l’image de la plaque représente notamment des humains nus ou plutôt leurs contours : ils sont à peine plus détaillés que les pictogrammes

l’abri de tout biais (information partielle, orientée, sujette à interprétation ou à discussion...) en toutes circonstances. On peut en revanche accorder un crédit supplémentaire à une source qui s’efforce au maximum d’être transparente sur l’origine de ses informations, se montre mesurée dans ses affirmations ou encore admet et rectifie ses erreurs, le cas échéant. » *Les Décodeurs. 2017. L’annuaire des sources du Décodex : mode d’emploi.*

- 1 Sagan C et collaborateurs. 1978. *Murmurs of Earth: The Voyager Interstellar Record.*
- 2 Astier A et Hembert JC. 2015. *L’Exoconférence.*
- 3 Et c’est justement cette manière particulière qui est intéressante et qui nous dit quelque chose de notre conception habituelle de l’intelligence...

figurant sur la porte des toilettes. On imagine mal la tête des aliens arrivant sur terre face à des terriens en volume et en costume. Pour peu qu'un panneau de signalisation traîne par là... ils reconnaîtraient sans doute davantage le panneau. Les mathématiques et la physique, on a fait mieux comme langage universel – ou plutôt “humainement partagé” ou encore “civilisationnellement partagé” – comme si celui-ci était plus simple, plus brut, ou moins complexement codé.

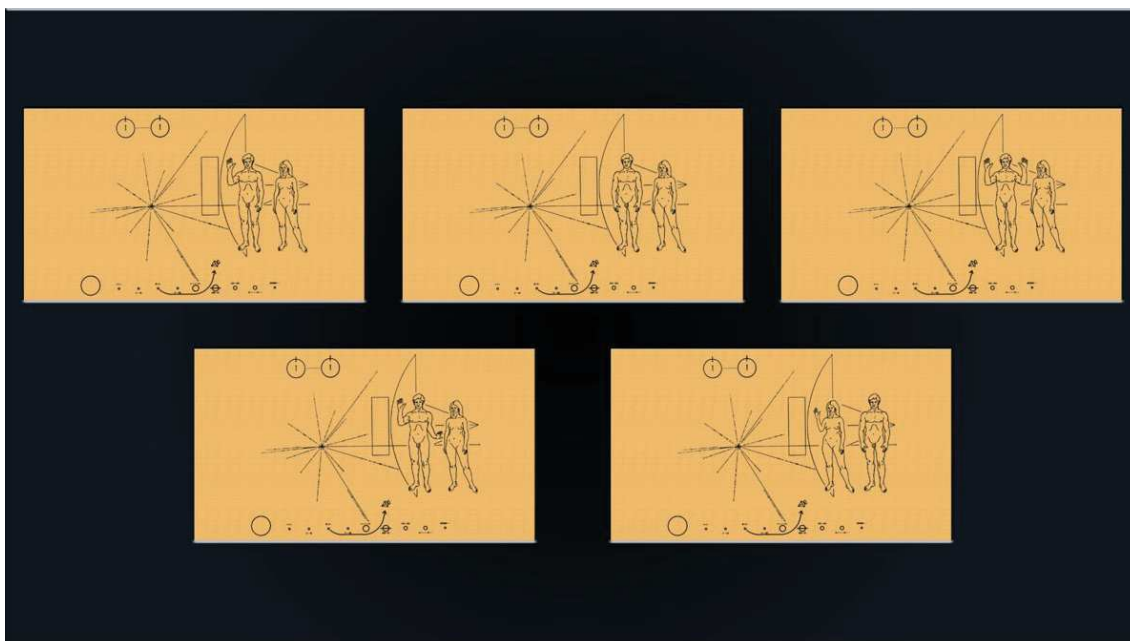


Figure 4. Capture du DVD du spectacle *L'exoconférence* d'Alexandre Astier. La première plaque est une représentation originale, les suivantes sont des détournements de la plaque mettant en évidence le sexisme de ses auteurs.

Mais le message, pour être compris, doit passer par toute une série de décodages, ce qui engage un minimum d'entente... comme avec n'importe quel message d'ailleurs. Tout d'abord comprendre qu'il y a un message suppose le concept même de *re-présentation*. La plaque *Pioneer*, le disque du *Voyager Golden Record* (car oui, le deuxième message n'est pas une image gravée sur une plaque mais carrément – ou plutôt “rondement” tant cela est positivement bien mené – un disque contenant des sons et des images inscrits selon un langage binaire)... pourquoi les extraterrestres ne comprendraient pas qu'en face d'eux il y a un nouvel objet de leur monde (ne contenant pas d'autres formes d'intelligence) ou encore un monde à lui seul ? Et que dire de la maîtrise du langage binaire ? Et du langage visuel tout court ? Tout l'enjeu de ces missions réside dans la mise à l'épreuve de la notion d'*interprétation* : quel est donc cet œil extraterrestre à qui sont adressés ces objets, et en retour comment

ces représentations envoyées dans l'espace nous apprennent de nous-mêmes, sur notre manière d'interpréter¹ ?

À ma connaissance, le dernier projet en date de ce type consistait à envoyer dans l'espace un *live* de mes DJ techno' préférés que sont « Autechre, Nina Kraviz, The Black Madonna, Kerri Chandler, Laurent Garnier ou encore Modeselektor »² ! Je ne connais pas leur degré d'humour, mais il m'est difficile de ne pas voir le point commun entre l'envoi d'un message formulé en langage mathématique et l'envoi d'une musique électronique symboliquement liée aux ordinateurs dont les rythmes répétitifs me rappellent la rigueur du calcul. Mon p'tit doigt me dit que l'idée du langage universel des mathématiques est bien partagée !

En tout cas, dans le film *Contact*, c'est l'inverse qui se produit : ce sont les spécialistes qui captent quelque chose du cosmos. Mais la bouteille que nous autres terriens recevons ressemble à un retour à l'expéditeur : une fois déchiffré l'étrange signal provenant du spectre électromagnétique, que découvre-t-on ? [*Silence*] Des NAZIS ! Encore eux, et des vrais hein ! C'est le combo gagnant du film réussi : des extraterrestres et des nazis. Passé la surprise, ils comprennent qu'il s'agit en fait d'un discours d'Adolf Hitler prononcé lors de la cérémonie d'ouverture des Jeux Olympiques de 1936 à Berlin, la première image télévisuelle susceptible d'avoir traversé l'atmosphère terrestre, et donc d'avoir été captée par une forme de vie extraterrestre qui, simplement, nous renvoie le signal. L'événement est suivi mondialement, tous les acteurs des organes décisionnels sont mobilisés autour des savants de la "big science", des experts qui déchiffrent des trucs incompréhensibles pour les "profanes". Sans oublier les groupes de fanatiques religieux entravant l'entreprise du bien collectif et la puissance des milliardaires qui viennent en aide au gouvernement en finançant, dans le plus grand secret, des machines pour rentrer en contact avec les extraterrestres. On n'est pas loin de l'image de la science incarnée par notre controverse sur les OGM ! Mais cette image, la vague relativiste l'a bien altérée. Il faudrait désormais suivre les conseils de Collins et Evans, autrement dit garder les apports de la vague relativiste. Mais les sociologues de l'expertise ne devraient plus juste refléter l'histoire, ils devraient y jouer un rôle. Dans la vague relativiste, on regarde comment le consensus se forme, et maintenant c'est le moment de se poser la question : comment prendre des décisions dans un monde complexe avant que le consensus n'existe ?! Les controverses internes aux champs scientifiques, on les connaît bien, mais ce qui nous

1 Gombrich dans Philizot V. 2016. Déjà cité. p287.

2 Traxmag. 2017. *La techno de Laurent Garnier et Nina Kraviz diffusée dans l'espace pour contacter les aliens.*

intéresse au plus haut point, c'est quand elles s'actualisent au moment de leurs publicisations – que cette sortie du laboratoire provienne de la recherche (comme dans l'affaire Séralini), des acteurs sociaux (comme dans l'expertise sur les gaz de schiste), spontanément (encore les gaz de schiste) ou de l'agenda politique (dans le cas du rapport sur la loi filiation). En fonction de la manière dont la controverse circule dans l'espace public, celle-ci se politise. Si le travail de la vague relativiste tend à déconstruire la légitimité de l'expertise, qui peut prétendre contribuer à prendre les décisions et selon quelle logique ? Comment résoudre ce problème de "l'extension" ?

Après *Contact*, j'ai vu – paradoxalement plus récemment – *Premier contact*¹. Allez, je vous fais le pitch ! Vous allez voir, c'est encore plus intéressant. Les *aliens* débarquent sur Terre dans leurs vaisseaux. Et là, on a quoi comme représentation de l'extraterrestre, de l'inconnu, de l'inimaginable ? [*Le public : des naziiis !*] Et ben non ! Des poulpes ! [*Rires*] Enfin plutôt des céphalopodes, des "cerveaux sur pattes", de cette masse "informe" et/ou protéiforme du mollusque (du « mou »), de la représentation non-représentante, ou représentante de l'irreprésentable. Le choix esthétique du céphalopode, approprié pour la mise en image de l'inconnu, signifie notre incapacité, et donc l'absurdité, d'imaginer l'inimaginable (des extraterrestres) sous un autre mode que celui de la transformation du connu. Ce n'est peut-être pas anodin de croiser toujours et encore des nazis, des poulpes et des *aliens*, qui sont pour les épistémologues ce que sont les rats² pour les biologistes. Dans la "culture populaire", j'ai tellement l'habitude de les croiser que la chose me semble normale, attendue. Et cela est bien dommage si on se réfère pourtant à la traduction du terme anglais d'*alien*, l'étranger, qui bien souvent symbolise « celui qui n'est pas d'un groupe donné » sans lui accorder une dimension de distanciation exposée lors de la présentation de la sociologie dramaturgique de l'étranger brechtien nommé en allemand *Verfremdungseffekt*, dont la traduction littérale, l'*étrangéisation*, produit des effets d'étrangeté.

"Bref". Dans *Premier contact*, l'armée fait appel à deux experts pour produire une expertise collective (oui, à deux, c'est déjà un collectif) : l'une, l'héroïne, est spécialiste en linguistique comparée, l'autre en physique théorique... Leur mission : établir un contact avec les extraterrestres et connaître les raisons de leur venue. Certaines scènes sont dignes des querelles de l'affaire Sokal ! Le physicien présenté comme un scientifique réductionniste, jugeant inefficaces les méthodes de la linguiste et réduisant le sens des messages à des formules

1 Villeneuve H et Heisser E. 2016. *Premier contact*.

2 Ce que sont les rats aux écotoxicologues, l'*Arabidopsis thaliana* à la génétique végétale, et la drosophile à la génétique animale.

mathématiques. La tâche n'est pas simple et l'expertise collective de traduction d'un message extraterrestre débouche sur une nouvelle incertitude : souhaitent-ils nous menacer ? Échanger des armes ? Échanger des outils ? En tout cas, on peut lire tout le film à travers l'angle des problèmes de *traduction*, et la référence aux thèses de Sapir-Whorf me saute aux yeux. C'est par Feyerabend¹ que je connais ces thèses. Celui que je qualifiais d'anarchiste est souvent présenté comme un relativiste s'appuyant sur l'idée de l'incommensurabilité des théories, c'est-à-dire le fait de ne pouvoir comparer directement les théories parce qu'elles sont fondées sur des choix axiomatiques incompatibles. Pour ce faire, il s'appuie sur l'hypothèse de la relativité linguistique de Benjamin Lee Whorf², selon laquelle la langue détermine la culture, la structure d'une langue tendant à conditionner la manière dont un locuteur de cette langue pense. La langue et les types de réactions qu'elle implique ne servent pas seulement à décrire les faits, mais aussi à les façonner : « leur "grammaire" contient une cosmologie, une conception générale du monde, de la société, de la situation de l'homme, qui influence la pensée, le comportement et la perception »³. Des locuteurs de langues différentes, chacune ayant une structure particulière, verraient donc le monde différemment. Transposée aux grandes théories scientifiques, on retrouve ici la thèse de l'incommensurabilité des paradigmes de Kuhn. Mais si les théories scientifiques sont incommensurables, comment peut-on faire de l'histoire des sciences ? Comment parler des anciennes théories en adhérant à celles plus récentes ? S'il n'est pas possible de traduire un paradigme sans déformation, la compréhension du paradigme n'est cependant pas impossible : un scientifique peut s'approprier plusieurs paradigmes par un processus d'apprentissage⁴ comme le feraient par exemple des anthropologues de terrain qui s'immergeraient dans une autre culture. De plus, si une traduction mot à mot n'est pas possible, un traducteur peut insérer la notion étrangère à l'intérieur d'un nouveau paysage sémantique nécessaire à la compréhension, voire en introduisant un nouveau point de vue qui viendra changer le sens des mots du langage usuel. C'est d'ailleurs la démarche entreprise par les experts dans le film. Ainsi, pour le réalisateur, cette idée n'est manifestement pas une hypothèse à tester, mais un postulat. Parler la langue extérieure ne change pas le monde, c'est un autre monde (un monde engageant des manières comme le

1 Feyerabend P. 1989 [1987]. *Adieu la raison*.

2 Qui s'inspira lui-même des travaux de son professeur Edward Sapir.

3 Feyerabend P. 1979 [1975]. *Contre la méthode. Esquisse anarchiste de la connaissance*.

4 Feyerabend P. 1989 [1987]. Déjà cité. p303 ; Feyerabend P. 1979 [1975]. Déjà cité.

dirait Goodman), avec d'autres règles. Dans le film, d'autres acteurs interviennent. Alors je vous vois venir : oui, il y a des acteurs, des personnes qui jouent un rôle écrit, mais là je vous parle des acteurs (au sens non professionnel mais sociologique) dans la controverse du film ! Ainsi, lorsque les gouvernements apprennent l'arrivée d'objets extraterrestres et se retrouvent face à l'incertitude de leurs intentions, chacun mandate ses experts et chacun *traduit* les messages que les extraterrestres délivrent ponctuellement en fonction de ses intérêts et chacun y répond de manière particulière. Voilà pourquoi certains (les Chinois qui, après les nazis et les Russes, se trouvent être les nouveaux méchants du cinéma hollywoodien...) décident d'attaquer les *aliens* avant qu'ils n'en prennent l'initiative, quand d'autres (les gentils étasuniens bien sûr) essayent de coopérer.

3.3. Scène 3. Vague démocratique.

3.a. Tableau 1. Agir vaguement dans un monde incertain

[Un écran se déroule au fond de la scène, un vidéoprojecteur descend du plafond et commence à projeter des photos. Un technicien apporte une télécommande à l'acteur qui fait défiler des photos sur mode d'anciennes diapositives.]

31 janvier 1987. [Il confie en chuchotant rapidement :] Oui on s'en fout pas mal mais c'est ma date de naissance ! [Une photo d'enfant est projetée. Il reprend à voix haute :] J'étais beau n'est-ce pas ? Dans un seul en scène, il faut toujours en passer par là, un petit instant de nostalgie, un retour sur soi, etc. C'est le genre de moment réflexif que l'on apprécie aussi en sciences humaines... Mais bon là, ce n'est pas le sujet. Ce que je voulais vous montrer c'est... [Il fait défiler les diapositives et s'arrête lorsque la photo d'une maquette de vaisseau spatial extraterrestre apparaît.] Ah ! Voilà ce que je cherchais... Parce que je vous parle des films *Contact* et *Premier Contact*, mais ce que vous ne savez pas, c'est qu'un jour, j'ai essayé d'imaginer une suite... ou plutôt d'imaginer un scénario différent à partir des mêmes ingrédients : des extraterrestres, des experts scientifiques et une décision à prendre. Et je l'ai appelé – sans beaucoup d'imagination je dois l'avouer – *Second Contact*. Pourquoi faire ce film ? Eh bien parce qu'après avoir lu le travail de certains sociologues, je me suis dit que les scénaristes actuels ne tenaient pas suffisamment compte des avancées de la recherche. Ben oui, il faut en sortir de l'autoritarisme et du relativisme de

l'expertise : place à la démocratie et au dialogue entre chercheurs et citoyens ! Voilà donc ce que j'ai tenté d'imaginer : un scénario qui illustrerait la vision du monde et de l'expertise décrite par les sociologues de la dernière vague : la vague démocratique¹. La particularité des chercheurs de cette vague, c'est qu'en plus de déconstruire le Grand Partage entre savants et profanes, ils s'engagent dans la construction d'un nouveau partage, le tout en usant de distanciation critique pardi ! Voilà donc ce qu'il me fallait mettre en scène. Bon allez, je vais essayer de vous exposer leurs modèles de l'expertise avec l'aide de mon scénario. Dans la mesure où mon film se voulait être un *remake*, autrement dit une version actualisée de *Premier Contact*, l'histoire est "pratiquement" la même : des extraterrestres débarquent sur Terre et semblent vouloir communiquer avec nous, les humains. Leurs intentions sont incertaines... il y a potentiellement un danger, un *risque* pour l'humanité toute entière. Afin de gérer ce risque, les gouvernements se chargent d'établir "rationnellement" la liste de scénarii d'« états de mondes possibles » puis font appel à des experts pour diminuer l'*incertitude*. Malheureusement pour ces gouvernements, les scientifiques apportent de l'incertitude au risque... Des controverses se forment et s'exposent... et certains groupes sociaux en viennent à remettre en cause l'action des gouvernements. « *Agir dans un monde incertain* »², voilà une belle illustration de ce que j'appelle la vague démocratique ! Si notre film se déroulait selon la vague 1, autrement dit la vague autoritaire, on aurait pu imaginer que des scientifiques, des experts, des journalistes ou encore d'autres formes d'institutions voient dans l'origine de la controverse un déficit d'information de la part des profanes, par exemple lorsque ceux-ci contestent la décision d'attaquer les extraterrestres, d'élargir l'accès à la PMA, ou encore d'autoriser de nouvelles technologies comme les OGM ou les gaz de schiste. Mais ce Grand Partage alors doublement incarné (les savants contre les profanes d'une part, et les citoyens contre les institutions d'autre part) ne se

- 1 Celle que j'ai appelée la « vague 3 » lors de mon étude de trois expertises, en suivant la typologie proposée par Collins et Evans, 2002.
- 2 Barthe Y, Callon M et Lascoumes P. 2001. *Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique.* ; Durant C. 2002. *Callon Michel, Lascoumes Pierre, Barthe Yannick, Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique. [compte-rendu]* ; Gaudillière JP. 2002. *À propos de « démocratie technique ».* ; Lechopier N. 2002. *Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique, de Michel Callon, Pierre Lascoumes et Yannick Barthe.* ; Barthe Y, Callon M et Lascoumes P. 2002. *Réponse à Franck Aggeri.* ; Aggeri F. 2002. *La démocratie technique en débat. À propos du livre de M. Callon, P. Lascoumes et Y. Barthe : Agir dans l'incertain. Éssai sur la démocratie technique.*

retrouve évidemment pas dans mon nouveau scénario. Non, car dans cette histoire se déroulant pendant la vague démocratique, face à l'arrivée des extraterrestres, différents « groupes concernés »¹ s'expriment, se « battent pour exister ». Certains se lancent même dans de « véritables entreprises d'investigation ». J'ai même imaginé des religieux appelant au suicide collectif alors que d'autres y voient l'arrivée de nouveaux dieux. De son côté, l'AFIS (je ne pourrais pas imaginer ce film sans eux !) mobilise ses troupes pour écrire des articles démontrant par A+B que la soi-disant capsule extraterrestre n'est autre qu'une "fake news", pendant que Michel Maffesoli dirige une thèse au sujet de l'effervescence collective et réconciliatrice produite par l'arrivée des visiteurs. Dans ce remake largement inspiré de la vision proposée par le livre *Agir dans un monde incertain*, des alliances inattendues vont émerger entre collectifs reconfigurés pour l'occasion. Alors que les scénaristes de *Premier contact* n'avaient pas pensé aux agriculteurs dont les champs se sont trouvés dévastés par l'atterrissage d'un énorme vaisseau spatial... ceux de *Second Contact* se sont joints pour l'occasion aux membres de l'association de défense du patrimoine de la commune d'à côté, révoltés par la défiguration de leur beau paysage... C'était pourtant cette même association qui, le mois dernier, accusait les agriculteurs d'avoir accepté de "planter" des éoliennes partout. Pendant que les experts de notre histoire s'attellent à comprendre les intérêts extraterrestres (car le choix de mettre en scène des experts, ça, on garde, bien sûr... ce n'est qu'une histoire à propos de la vague démocratique... il n'est pas question de tout transformer selon par exemple ma vision constructiviste, mais seulement de réajustements, de réformes. De la même façon, il est toujours question de controverses et non de discussions constructives...), qui a pensé à collecter tous les petits débris s'étant dispersés lors de l'entrée du vaisseau dans l'atmosphère ? Une armée de petites mains, celles de parfaits inconnus s'étant organisés sur internet par le biais de plates-formes collaboratives afin de trouver, d'identifier, de regrouper, de référencer minutieusement tous les objets extraterrestres, puis d'en discuter. En collaboration avec des associations de bio-hackers déjà existantes, la composition de ces matériaux est analysée, puis ces analyses sont discutées avec des scientifiques sortis de leur laboratoire pour l'occasion. Des espaces de débats sont organisés, avec ou sans l'aide d'élus locaux, au sein et en dehors des institutions existantes. Dans cette histoire, dans ce monde vu par les chercheurs de la vague démocratique, face à un risque et à l'incertitude qu'il engendre (autant sociale que technique), la controverse est posée sur la place publique au sein de « *forums hybrides* », autrement dit « puissants dispositifs d'exploration et d'apprentissage des

1 Selon les termes des auteurs d'*Agir dans un monde incertain*.

mondes possibles ». Dans ces forums, on fait entrer les “savants” d’ordinaire confinés dans leurs laboratoires pour les faire dialoguer avec les “profanes” que l’on considère avoir une place dans la recherche. Une chose est certaine : le débat est public. L’éthique de la discussion et les procédures de dialogues sont discutées de manière transparente en même temps que le débat sur la controverse. Mais, quelle controverse au juste ? La formulation de la controverse par un fabricant d’armes, un gourou ou une association de riverains n’engage pas tout à fait les mêmes enjeux. Les armes, les arguments transcendants, les instruments des bio-hackers, ou que sais-je encore sont autant d’entités qui peuvent être mobilisées, être faites (autrement dit rendues existantes) ou non. Nos « *démocraties déléгатives* » ne sauraient qu’être enrichies par ce type de « *démocratie dialogique* »¹ ! Ici, créer un monde commun s’effectue non plus par l’émergence d’une représentation majoritaire issue par exemple d’un vote, ni par « consultation » ou par « participation » (à quoi ?), mais par l’expression de minorités : celles qui se font d’ordinaire difficilement entendre. On identifie alors les intérêts de chacun parmi les groupes qui se sentent concernés – *qui représente qui ? et qui a besoin de quoi ?* –, on identifie les singularités qui, en se rencontrant, constituent le débat pour co-construire des identités partagées, un savoir.

Franchement, il n’est pas beau ce scénario ? Vous en pensez quoi ? Est-ce une utopie d’après vous ? J’entends ici l’utopie dans son sens positif (mais non positiviste) de projection d’un monde futur désirable. Est-ce que vous signez pour ce modèle d’interaction entre citoyens, décideurs et scientifiques ? ! [Longue pause réflexive] Malheureusement – et je vous le dis la larme à l’œil – j’ai aussi imaginé la critique s’en emparer : « *Second Contact* voulait nous faire rêver. Mais le projet annoncé comme utopique se transforme de par les réalisations concrètes auxquelles leurs auteurs (pas moi hein ! mais ceux de la vague démocratique que j’ai mis en scène) font référence : les forums hybrides existent déjà, et on en connaît les limites ! Non merci aux hétérotopies ! » ; « J’espère que le DVD aura une fin plus honnête, du type : “et les représentants gouvernementaux n’écouteront personne, et l’humanité disparue sous le coup de la riposte des aliens” » ; « On a envie de suivre le réalisateur dans ses fantasmes de rétablir la justice discursive, mais croit-il vraiment qu’un ouvrier puisse être écouté comme un scientifique en blouse blanche juste parce qu’ils ont discuté ensemble des procédures de la discussion ? On vit en pleine féerie ! » ; « Quel irénisme ! » ; « On parle encore de controverse, et non de discussion constructive ? »... cette dernière critique, c’est bien sûr la mienne.

1 Selon les termes et la vision des auteurs. Ce n’est pas la mienne que de vouloir enrichir une démocratie déléгатive par une autre...

[L'acteur fait un clin d'œil prétentieux et souris d'un air manifestement enjoué. Le public rit de sa fausse-fausse-modestie.] Je les entends déjà. [Long silence] On pourrait peut-être réfléchir ensemble sur ces points qui, indirectement, ont été discutés dans les deux premières parties de cette thèse. Je suis sympa' hein, je nous ai bien mâché le travail. Mon constructivisme tend à affirmer que oui, les asymétries de pouvoir d'une société de marché où les acteurs ne sont à priori pas dans la même position peuvent être infléchies si on en parle autrement ! Et ne retrouve-t-on pas les écueils que sont l'*irénisme* et l'*autoritarisme* dont parle la partie 1, celle à propos des trois expertises ? Enfin, dont je parle bien sûr... le texte ne parle pas de lui-même. Les notions de *groupes d'intérêts* et de *reconfiguration de groupe* ne devraient-ils pas permettre d'éviter de tomber dans des rapports de force, ou dans les problèmes d'autorité que nous avons soulevés quand un groupe se soumet à des exigences d'efficacité pragmatique ? Ils le devraient, mais je pense qu'ils n'y échappent pas. Ce qui est le plus gênant pour moi est l'*irénisme* sous-jacent à cette démocratie dialogique. Le scénario ici décrit concerne le débat démocratique dans une société technoscientifique. Il s'agit dès lors de composer avec le collectif, alors que ce collectif est imprévisible, indéterminé. Discuter avec des êtres singuliers, c'est très bien, mais peut-on discuter de tout avec tout le monde ? C'est possible (bien sûr, cela dépend de ce que l'on entend par *discuter*... accordons-nous là-dessus !). Peut-on tout *construire* avec tout le monde ? J'en doute, car pour cela, il faut déjà s'entendre puis s'accorder sur ce que devrait être ce "monde". Ce qui me dérange dans les propositions des partisans de la vague démocratique, ce sont les exemples de constructions collectives qu'ils proposent. Prenons ainsi les auteurs de *Agir dans un monde incertain* qui veulent comprendre la manière dont un « collectif » va produire un « réseau d'entités » avec par exemple des gènes, des instruments, des moutons, des laboratoires, des institutions, etc., autrement dit un ensemble d'objets très divers, dits socio-techniques, en donnant surtout à voir une gestion de problèmes techniques (qui sont, certes, considérés comme construits) davantage que sociaux. Peuvent-ils alors échapper aux critiques d'une démocratie techniciste ? Je ne le pense pas. En tout cas, en imaginant une « démocratie dialogique » qui enrichit la « démocratie délégative »¹, on ne résout pas les problèmes fondamentaux de cette dernière. Ainsi, comment faire pour que cette démocratie dialogique ne soit pas instrumentalisée par la démocratie délégative² ?

1 Encore une fois, ce n'est pas ma formulation, mais celle des auteurs.

2 « L'expérience d' < évaluation technologique interactive > des recherches sur les OGM-vigne à l'INRA inspirée par la théorie des forums hybrides est relatée par

Quelque part, la partie 2 de cette thèse ne dit-elle pas, synthétiquement, que la construction du monde suppose une posture *constructiviste*? J'ai essayé d'affirmer que l'accord ne peut se passer de l'entente, qui ne peut être que le constructivisme. Le passage du désaccord à l'accord en passant par l'entente en est la démonstration : la compréhension se construit par la discussion et toute entreprise de discussion doit nécessairement croire en cela. Sans quoi, pourquoi vouloir discuter ? Voilà un engagement constructiviste peu relativiste ! Ne pas être irénique, c'est vouloir construire avec tous, mais commencer la discussion là où il est pertinent de la commencer sachant les ententes de chacun. Je partage totalement la vision des auteurs d'*Agir dans un monde incertain* lorsqu'ils déclarent que les « catégories comme celles d'intérêt général et d'intérêts particuliers qui, rendant le problème de la coexistence insoluble, finissent toujours par assurer la tyrannie des groupes constitués et des majorités »¹. Seulement voilà, je trouve que leur modèle visant à considérer des groupes d'intérêts (quand bien même ceux-ci se reconfigurent...) est contradictoire d'avec cette déclaration.

3.b. Tableau 2. Ressac positiviste !

Je sens que j'en ai perdu deux trois dans la salle. Il est temps de faire un petit point, non ? Bon, ça va peut-être pas vous réveiller tant que ça. La vague 1 que je dis autoritaire – ça, j'espère que vous l'avez bien compris – correspond aux études de sciences lorsqu'elles se font le garant d'une expertise basée sur une épistémologie réaliste. La vague 2 que je qualifie de relativiste est fondée sur une épistémologie issue du *constructivisme social*; elle s'attache à montrer les facteurs "extra-scientifiques" entrant en jeu dans la construction des savoirs, elle relativise ainsi l'expertise et tend à effacer la frontière entre savants et profanes. En critiquant et remplaçant la vague autoritaire, les études appartenant à la vague relativiste répondent au problème de la légitimité des experts par une réflexion concernant *l'extension* de l'expertise aux profanes. Collins et Evans souhaitent quant à eux dépasser (sans pour autant remettre en cause son existence) le relativisme et proposent pour cela une « théorie normative » visant à mieux définir les frontières de l'expertise. Cette théorie

un des chercheurs qui l'a conçue et mise en œuvre, Pierre-Benoît Joly. Son intervention illustre les difficultés d'opérationnaliser les propositions cosmopolitiques sans instrumentaliser les nouvelles procédures participatives » Lolive J et Soubeyran O. 2007. *L'émergence des cosmopolitiques*.

1 Barthe Y, Callon M et Lascoumes P. 2002. *Réponse à Franck Aggeri*.

participe de la dernière vague que j'ai précédemment tenté de vous illustrer par le biais d'un scénario de film, la vague que je nomme *démocratique* ou encore la vague 3 selon leur propre choix de dénomination. Selon le modèle de Collins et Evans, on ne peut pas tous prétendre à être expert, mais certains peuvent revendiquer une contribution au titre d'une « expertise-basée-sur-l'expérience ». Cette proposition est certes assez précise, mais aussi froidement exprimée que la synthèse qui va suivre. Ainsi, ils proposent de trouver un équilibre entre trois types d'expertise :

1. l'expertise contributive : chaque spécialiste apporte ses compétences propres à partir de son propre langage.
2. l'expertise interactionnelle : elle nécessite « une capacité à parler aisément le langage d'un domaine spécialisé et à hiérarchiser les connaissances disponibles, sans nécessairement avoir une pratique scientifique de ce domaine ». Il s'agit alors d'avoir des compétences dans au minimum deux champs, d'où une mise en valeur de la communication et de la traduction. Ainsi pour développer ce type d'expertise, il faut également penser à développer des traducteurs, des passerelles entre les experts.
3. l'expertise référée, qui est une sorte de scientisme ; elle concerne l'expertise d'un champ s'appliquant à un autre. Il s'agit pour les auteurs d'en diminuer la portée.

→ Les auteurs soulignent un problème important à leurs yeux (un danger même !) : avec l'extension de l'expertise, les profanes peuvent avoir tout faux !

Bon, je vais être honnête. Si je vous livre une prescription de l'expertise en société de manière si expéditive, c'est qu'elle ne m'a pas séduite du tout, notamment en raison de la trop forte correspondance entre la vague autoritaire et la vague démocratique (qu'ils nomment vague 1 et vague 3). Il y a certes un changement d'épistémologie majeur entre les deux : pour l'une, la connaissance et la vérité prennent leurs racines dans des procédures scientifiques, tandis que pour l'autre, l'expertise se base sur l'expérience et ainsi, une grande variété d'acteurs peuvent revendiquer ce droit à l'expérience. Il y a donc une nouvelle frontière, sans doute un peu différente, mais je ne vois pas en quoi elle est moins autoritaire si l'on affirme par ailleurs que les profanes peuvent avoir tout faux...

3.c. *Tableau 3. Vague relationniste*

Depuis, j'ai décidé d'arrêter le cinéma, mais pas la représentation dramatique ! Bon, d'abord on m'a dit : « écris ta thèse déjà, on verra plus tard pour la

dramaturgie ». Mais je me suis lancé quand même, je voulais absolument mettre en scène mon interprétation de Bruno Latour¹ !

[Un objet informe descend du plafond séparant la scène en deux parties, mais laissant une place devant pour que l'acteur puisse passer de l'un à l'autre. L'acteur se place côté jardin, donc à droite du plateau, et déclame d'un ton grave :]

— En tant que représentant de l'analyse des phénomènes naturels, ayant dans mes bagages tous les outils de l'objectivité scientifique, je déclare qu'il est évident que l'explication du phénomène est la Nature.

— *[L'acteur se place du côté cour de l'objet, change de voix, et prend un ton plus aiguë :]* En tant que représentant de la compréhension des phénomènes sociaux, il est évident que votre explication soi-disant naturelle puise ses fondements dans des raisons sociales. Vous êtes un être humain avec des intérêts, des normes qui ont une histoire. Cet objet-là, en face de nous, est une pure construction sociale !

— *[L'acteur retourne côté jardin.]* Cher monsieur. Je vais vous prouver que le social est une abstraction de la Nature. La Nature nous dit des choses, la logique étant la seule manière de raisonner le monde sur des bases solides, on pourrait même imaginer expliquer vos comportements de manière naturelle, rien ne s'y oppose. Le « Social ». . . un concept bien vague, bien mou, bien peu tangible.

— *[L'acteur retourne côté cour.]* Le social est tout autant scientifique que vos disciplines, et nous sommes prêts à vous démontrer que la « Nature » est un concept tout à fait Métaphysique.

[L'objet remonte et disparaît dans le plafond. L'acteur reprend sur un ton moins dramatique, plus enjoué.]

Bruno Latour part du principe que la Nature comme le Social ne peuvent être invoqués comme des causes, car leur définition est l'objet même d'une controverse, lieu et moment de reconfiguration de ces catégories où s'affrontent des rhétoriques hétérogènes. Ces deux réductionnismes, qui érigent soit la Nature (coté jardin) soit le Social (coté cour) comme des catégories transcendantes, incarnent le Grand Partage dont la frontière, le

1 Latour B. 2004 [1999]. *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie.* ; Latour B. 2013. *Nous n'avons jamais été modernes.* ; Caillé A. 2001. Une politique de la nature sans politique. À propos de politiques de la nature de Bruno Latour. ; Stengers I. 1995 [1993]. *L'invention des sciences modernes.*

centre, est peuplé d'experts à qui nous déléguons le pouvoir d'une connaissance pour l'action. Ainsi, on demande au chercheur de clore le débat alors que son rôle est, selon Latour, de l'ouvrir : « les experts sont toujours placés dans une situation impossible : ni scientifiques ni décideurs. Le problème n'est pas dans leur autonomie, rendue quasiment impossible par l'extension de la domination du capitalisme moderne sur la recherche, mais dans la définition du processus de décision »¹. C'est pourquoi l'auteur de *La science en action*², *Nous n'avons jamais été modernes*³, ou encore de *Petite réflexion sur le culte moderne des dieux faitiches*⁴, nous invite à sortir du Grand Partage, pour en construire un nouveau « qui, en politisant le naturel, cesserait de naturaliser le social »⁵. C'est un partage politique, qui assume une intrication des faits et des valeurs en articulant d'une nouvelle manière la science et la politique. Alors que le principe de symétrie de Bloor nous invite à nous intéresser aux causes sociales qui expliquent l'action et les raisons des acteurs, le « principe de symétrie généralisé » de Latour nous invite à faire preuve d'agnosticisme quant aux causes (ne pas juger de leur nature profonde), et ainsi à ne pas faire intervenir dans l'explication des phénomènes des catégories comme le Social ou la Nature : « Comment parler symétriquement de nous comme des autres sans croire ni à la raison ni à la croyance, tout en respectant à la fois les fétiches et les faits ? Je veux m'y essayer, peut-être maladroitement, en proposant de définir l'agnosticisme comme la manière la plus radicale et surtout la plus respectueuse de ne plus croire à la notion de croyance »⁶. Cette « symétrie généralisée » nous oblige à abandonner la notion de Nature qui est un argument autoritaire dans le débat, symbolisant le Grand Partage entre faits et valeurs, entre les discussions portant sur la nature des choses et les discussions portant sur l'organisation de la société (autrement dit, la politique). Il faut alors refonder ce que Latour appelle « l'écologie politique » en concevant la science de manière politique. Il faut réunir le collectif qu'il définit comme une association composée d'*humains* et de *non-humains*. Pour le sémioticien qu'est Latour, nous sommes dans un univers de représentations symboliques et la réalité n'existe que par la représentation ; cette représentation n'est pas à

1 Bartolone et collaborateurs. 2015. *Groupe de travail sur l'avenir des institutions*.

2 Latour B. 2005 [1987]. *La science en action. Introduction à la sociologie des sciences*.

3 Latour B. 2013. *Nous n'avons jamais été modernes*.

4 Latour B. 2009. *Sur le culte moderne des dieux faitiches*.

5 Caillé A. 2001. *Une politique de la nature sans politique. À propos de politiques de la nature de Bruno Latour*.

6 Latour B. 2009. Déjà cité. p19

entendre comme la présentation de quelque chose, mais bien comme le fait de *rendre présent*, de *faire exister*, ce qui constitue un acte hautement politique. En quelque sorte, il n'y a aucune différence entre une représentation politique et l'acte scientifique visant à faire parler un objet à travers des instruments. Les scientifiques sont des « porte-paroles » et ils engagent par cette activité le même questionnement concernant la légitimité liée à leur statut de représentants-traducteurs. Dans l'univers symbolique de Bruno Latour, il y a des non-humains qui ont des choses à nous dire. La politique a toujours été une « cosmopolitique »¹, à savoir une politique visant la construction d'un monde commun, un « *cosmos* » peuplé d'entités hétérogènes et ainsi défini par Isabelle Stengers, l'une des complices (mais jouant parfois le rôle de contradicteur) de Bruno Latour :

« Le cosmos tel qu'il figure dans ce terme, cosmopolitique, désigne l'inconnu que constituent ces mondes multiples, divergents, des articulations dont ils pourraient devenir capables, contre la tentation d'une paix qui se voudrait finale, œcuménique, au sens où une transcendance aurait le pouvoir de demander à ce qui diverge de se reconnaître comme une expression seulement particulière de ce qui constitue le point de convergence de tous. Il n'a pas, en tant que tel, de représentant, il n'exige rien, n'autorise aucun < et donc... >. Et sa question s'adresse donc d'abord à ceux qui sont les maîtres du < et donc... >, à nous qui, à grands coups de < et donc >, pourrions bien, en toute bonne volonté, devenir les représentants de problèmes qui, que nous le voulions ou non, s'imposent à tous.

[...] Le cosmos, tel qu'il figure dans la proposition cosmopolitique, n'a pas de représentant, nul ne parle en son nom, et il ne peut faire l'objet d'aucune procédure de consultation. »²

De la même façon que Isabelle Stengers le déclare ici, pour Bruno Latour, le monde commun n'est pas préexistant et donc pas unique³ – il n'y a pas de « mononaturalisme » dans la mesure où ce que l'on désigne par le mot nature est à définir, à construire ou plutôt re-construire (puisque des constructions, il y

1 Lolive J et Soubeyran O. 2007. *L'émergence des cosmopolitiques*.

2 Stengers I. 2007. *La proposition cosmopolitique*, dans *L'émergence des cosmopolitiques*.

3 Il répond en cela à la pensée de Ulrich Beck pour qui l'origine des conflits provient des représentations différentes et divergentes du monde et pour qui le travail politique (à la charge de tous les « citoyens du monde ») consisterait à reconnaître l'existence d'un même monde. Beck dans Latour B. 2007. *Quel cosmos ? Quelles cosmopolitiques ?*, dans *L'émergence des cosmopolitiques*.

en a déjà : on ne “part” jamais de rien). L'établissement du rapport à l'étrange est inhérent au concept de *cosmopolitique*, et Bruno Latour comme Isabelle Stengers proposent une composition du monde avec les exclus de la modernité : les non-humains, les humains non-modernes, etc.

La proposition de Latour se veut être une réponse à l'organisation de nos sociétés modernes qui mettent d'un côté les scientifiques alors considérés comme des représentants de la Nature, de l'autre le politique et leurs représentants qui se concentrent exclusivement sur les intérêts humains, puis quelque part entre tout ça, la société civile que l'on conçoit le plus souvent comme une masse d'individus ne se préoccupant que d'eux-mêmes. Bon, tout ce monde se retrouve au [*L'acteur lève ses avants-bras, et mime des guillemets par le fléchissement simultané de ses index et de ses majeurs.*] « parlement des choses » selon les termes de Latour !

[*De faux spectateurs qui s'étaient fondus jusque-là dans le public se lèvent à tour de rôle et prennent la parole.*]

— C'est vrai Ça ! Je suis convaincu et j'ai de bonnes raisons de penser que les animaux ont une conscience. Je peux proposer de faire exister leurs consciences dans notre monde commun ?

— Et le climat, peut-on en parler et le mettre à l'ordre du jour ?

— Oui, mais le climat... tu entends quoi par là ? On peut quand même se poser la question de la pertinence des données produites à ce sujet. Quand on voit que les financements de recherche vont dans le sens de la cause anthropique du changement climatique. Je peux aussi avoir le droit à la parole sans être discrédité d'office, comme le font certains scientifiques du climat en me traitant de climato-sceptique ou de marchand de doutes ?

— Sauf que si on donne la parole aux climato-sceptiques, du coup, c'est la porte ouverte à tous les délires. Et pourquoi pas les créationnistes tant qu'on y est !

— Sans être créationniste moi-même, j'ai quand même envie de les considérer comme des interlocuteurs dignes d'intérêt. Par exemple, quand ils remettent en cause les fondements épistémologiques du matérialisme qui est postulé de manière autoritaire, n'est-ce pas une bonne occasion de nous interroger sur nos postures épistémiques ? Après, de là à considérer collectivement l'existence d'entités transcendantes... [*Un autre lui coupe la parole.*]

— Cela n'est pas encore la question. Ici, au « parlement des choses », à la « chambre haute », on nous a confié un pouvoir de représentation particulier, celui de pouvoir « *prendre en compte* ». La seule question qui relève de notre compétence est « Combien sommes-nous, humains, et non-humains ? ».

— Oui, mais quand même, on 'va pas discuter avec ceux qui ne partagent pas nos fondamentaux communs. Leur transcendance est autoritaire et moyennement humaniste.

— L'humanisme universel ne peut pas être postulé à priori. On peut potentiellement le faire exister collectivement suite à nos discussions. Commençons par enquêter sur les problèmes qui surgissent : qui représente qui, qui parle au nom de qui et pour traduire quoi. Exigeons de cette chambre la « *perplexité* », à savoir recenser les propositions candidates à l'existence du collectif par la « *consultation* » : toutes les voix doivent s'exprimer. Si vous doutez du porte-parole qui s'exprime, vous êtes invité à vous exprimer sur ce sujet.

— Dans mon laboratoire, on a mis au point une enzyme capable de modifier facilement, rapidement et à moindre coût le génome de plus ou moins n'importe quel être vivant. Ça nous ouvre des portes incroyables, mais laisser cela à la portée de tous, c'est peut-être problématique. Que faire ?

— Nous on a trouvé le gène de l'homosexualité ! Ça change un peu notre vision du monde. D'ailleurs, on devrait demander l'avis de certaines associations LGBT... J'en connais qui défendent que ça les soulagerait d'un fardeau de pouvoir enfin dire que l'orientation sexuelle, ils ne l'ont pas choisie.

— Mais attendez, vous avez des fonds publics pour financer ce genre de travaux ? Je ne suis pas certain que faire apparaître le gène de l'homosexualité soit éthiquement recevable ! Bon, laissons la chambre basse en décider. Mais je mets fortement en doute cette entreprise. D'abord, je remets en cause votre titre auto-proclamé de représentant de la relation entre biologie et comportement. Qu'est-ce qui vous permet un tel déterminisme ? Comment avez-vous mis en évidence cela ? On ne vit décidément pas dans le même monde ! Dans le mien, un comportement, par exemple l'orientation sexuelle, n'a pas à faire exister un gène pour se faire comprendre. Ensuite, je ne sais pas encore de quels représentants de la communauté LGBT vous parlez, mais ils parlent au nom de qui plus précisément ?

— Moi je reverrai bien le principe de précaution. Parce que là, avec la nouvelle affaire Séralini... je parle au nom d'une association de promotion de nourriture saine et équilibrée. On ne devrait pas revoir les réglementations en profondeur ?

— Rien à voir, mais la *GPA éthique*, c'est un concept que je défends bec et ongles : coupler à deux trois autres concepts et à la réforme du droit de la famille, il permet non seulement de rétablir une équité dans la parentalité, de respecter et protéger la mère porteuse de beaucoup d'abus, et de lui reconnaître ce droit fondamental de pouvoir disposer de son propre corps pour aider d'autres parents à engendrer un enfant. Je suis anthropologue, et il y a actuellement une souffrance de tous les côtés : des enfants issus de GPA à l'étranger, des couples stériles ou gays...

— On a tellement canalisé la rivière de notre commune qu'au moindre orage, on est inondé. On pourrait pas juste prendre en compte cette rivière qui nous parle ?

— Ah oui, je suis bien d'accord avec vous. On nous demande de travailler toujours plus, mais avec les inondations, cela devient souvent compliqué d'arriver au travail. D'ailleurs, à ce propos, notre usine va être délocalisée car il paraît qu'on coûte trop cher. C'est schizophrénique de nous demander de travailler de plus en plus et en même temps de ne rien faire pour garder nos moyens de production. On ne pourrait pas imaginer un revenu universel de base et en même temps repenser notre relation au travail ? Ou encore nous dédommager pour nous aider à reprendre en main nos moyens d'existence ?

Une fois le travail d'enquête de la « chambre haute » effectué, le pouvoir d'« *ordonnement* », dont la tâche est de répondre à la question « Pouvons-nous vivre ensemble ? » est confié à la « chambre basse ». L'idée est de proposer un ensemble de faits hiérarchisés, des plus amicaux (les propositions à garder) aux plus hostiles (les propositions rejetées), en allant même jusqu'à « l'ennemi » que l'on exclut de la maison commune qui commence à se construire. Bien sûr, l'exclusion dans un tel modèle n'est jamais définitive : les candidats non-retenus peuvent retenter leur chance autant de fois qu'ils le souhaitent à la chambre haute. Le travail s'accomplit selon une exigence de « *hiérarchie* » par compromis et arrangements (on ne garde une entité que si elle est compatible avec les entités déjà existantes) et une exigence « *d'institution* » (quand on a

défini la place d'une entité, on clôt la discussion pour la pérennité du collectif dans un monde commun).

[*Pause réflexive*]

Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais il n'est pas si évident à mettre en scène le modèle de Latour ! Mais prenons-le déjà comme une proposition (que j'ai bien sûr traduite, interprétée avec mes biais et mes intérêts), une manière de repenser totalement la place des experts en démocratie. Tout compte fait, l'expertise collective engagée à propos de la loi famille que j'ai décortiquée en partie 1 ne se rapproche-t-elle pas de ce que pourrait être une parole représentant des humains (notamment les associations interrogées lors du processus d'expertise) et des non-humains (la loi déjà existante) afin de repenser la filiation et le droit de la famille puisque ceux-ci posent problème ? Elle pourrait, me semble-t-il, faire l'objet d'une intervention dans la « chambre haute » selon la configuration proposée par Latour. Mais cela soulève des problèmes, notamment celui de la *tolérance*. Cette cosmopolitique a le mérite d'assumer pleinement le constructivisme, de ne pas postuler l'existence d'un monde commun préalablement à la discussion. Mais je n'ai pas l'impression qu'il règle le problème de l'accord/entente sans tomber dans une forme *tolérance* et même d'*irénisme* :

« D'une part, nous sommes dans une situation où la paix ne peut être mise en œuvre si les diplomates se dévêtissent de leurs dieux, de leurs mœurs et des contradictions propres à leurs cosmos. D'autre part, confronter une pléiade de dieux et de traditions ne facilite pas la mise en place d'une entente. Aussi, la co-présence de toutes ces identités et de ces cultures (avec leurs propres contradictions) ne permet pas l'intégration de nouveaux membres dans ces processus diplomatiques. Les communautés en place ont raison de croire qu'elles représentent au mieux leurs intérêts, et ne peuvent pas comprendre pourquoi d'autres refusent de se joindre à elles. D'où la nécessité, dans un processus de paix, de ne pas se séparer de ce qui nous fonde (par exemple, nos croyances). Cette dimension requiert un autre protocole, d'autres investigations, pour répondre à une autre question : quels éléments rendent possible la distinction entre les attaches qui émancipent et celles qui asservissent ? »¹

Pour Latour, un universalisme peut être l'aboutissement d'une discussion, mais pas un axiome, c'est-à-dire un principe nécessaire à la discussion, et cela est

1 Latour B. 2007. *Quel cosmos ? Quelles cosmopolitiques ?*, dans *L'émergence des cosmopolitiques*.

conditionné par l'action des porte-paroles. Ce modèle ne nous indique pas précisément qui décide et surtout comment de la légitimité d'un porte-parole, mais une fois la légitimité d'un porte-parole établie, on est bien obligé d'admettre qu'une cosmologie (autrement dit une vision du monde) aussi problématique soit-elle (par exemple une cosmologie naturaliste ou anti-constructiviste) a le droit d'exister et de s'exposer. C'est un droit qu'un constructiviste convaincu aurait du mal à refuser, mais cela sous-entend que des cosmologies totalement contradictoires peuvent potentiellement continuer de co-exister dans la chambre haute et ainsi maintenir, développer ou créer de nouvelles entités, plutôt que de travailler à essayer d'exister ensemble et accorder leurs productions. Comment imaginer qu'une cosmologie naturaliste puissent produire autre chose que des entités naturalistes (c'est l'exemple du chercheur en biologie évolutive humaine qui, depuis sa conception évolutionniste du monde, fait exister des gènes déterminant nos comportements...)? Et tout le problème réside dans cette déconnexion (probablement spatio-temporelle mais surtout symbolique) des activités incarnées par chacune des deux chambres : celle qui fait exister des entités et celle qui les hiérarchise. Pour construire un monde commun harmonieux, je crois qu'il faut absolument mettre en lien ces deux moments de la construction intellectuelle. C'est, d'une certaine manière, une critique développée par Alain Caillé qui craint (si je reformule à ma manière) que nos sociétés de marché fonctionnant sur une entente minimum – celle où ce qui compte est l'accord commun au sens administratif ou gestionnaire du terme et ce au-delà des raisons invoquées par les acteurs (des raisons qui ne regardent qu'eux-mêmes !) – soient bien adaptées à la réception de ce modèle. Laissez-moi vous lire Alain Caillé :

« < Si l'on mesure un instant l'immense difficulté des tâches de hiérarchie et d'institution, écrit Latour, on comprend sans peine la contribution capitale des économisateurs, puisqu'ils vont permettre de donner un *langage commun* à l'ensemble hétérogène des entités qui doivent former une hiérarchie. Rien ne pouvait relier dans une relation d'ordre les trous noirs, les rivières, les sojas transgéniques, les agriculteurs, le climat, les embryons humains, les porcs humanisés. Grâce au calcul économique, toutes ces entités deviennent commensurables > [citant Latour¹]. Et, de manière encore plus triomphaliste pour l'économie, avant de célébrer chaudement les vertus inouïes du *calculemus* leibnizien, Bruno Latour conclut que

1 Latour B. 2004 [1999]. *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*. p207.

< l'économie (a) la capacité unique de donner un *langage commun* à ceux dont la tâche est justement de découvrir le *meilleur* des mondes communs > [*ibid.*]. Même les plus fervents partisans du modèle économique standard hésiteraient à entonner une telle ode et à placer ainsi leurs espoirs dans les prix de marché pour dessiner < le meilleur des mondes communs >. »

Par ailleurs, afin de poursuivre la critique, il est à noter que la notion sociologique d'*actant* telle que proposée par Bruno Latour (c'est-à-dire incluant des humains et des non-humains) est intéressante parce qu'elle permet de mettre l'accent sur ce qui a une action sur le monde, et ainsi d'introduire tout élément (parfois inhabituel au regard des habitudes sociologiques) qui modifie un cours d'action, qui intervient dans une épreuve¹. Cela peut être intéressant pour l'analyse mais... pour décider, pour choisir, pour élire, on ne peut pas faire autrement qu'entre humains. Par exemple, ce seul en scène fait intervenir un moi-même mis à distance, un public fictif, un traitement de texte qui me permet des manipulations sur le texte, lui-même attaché à un logiciel de gestion de bases de données, des coéquipiers, des généreux commentateurs, des collectifs de chercheurs mobilisés, des auteurs convoqués pour l'occasion², une institution, des directeurs, un laboratoire, des dispositifs, et ainsi de suite. La liste est longue, pour ne pas dire infinie. Tout dépend de l'histoire que je veux raconter, autrement dit du point de vue que je veux argumenter. Il existe donc une association d'« humains » et de « non-humains » pour que l'objet thèse passe l'épreuve³ de la soutenance mais rien de cela n'a de sens sans l'humain qui organise, qui tisse des liens, qui raconte des histoires, qui trace les réseaux... pour que d'autres humains puissent le comprendre... tout ce qui finalement m'intéresse et qu'un non-humain ne réalise pas à mes yeux.

Quel est l'objectif de cette cosmopolitique ? Est-ce une manière de voir les choses telles qu'elles se déroulent aujourd'hui ? Ou est-ce une utopie prescriptive – une proposition ? Si c'est une manière de voir le monde, j'y vois certaines contradictions.. Ces idées, si on les prend comme une heuristique ouverte en vue de construire de nouveaux dispositifs démocratiques, se basent

-
- 1 Barbier R, Trépos J. 2007. *Humains et non-humains : un bilan d'étape de la sociologie des collectifs.*
 - 2 Bruno Latour parlerait de « recrutement d'alliés » (Latour B. 2005 [1987]. *La science en action. Introduction à la sociologie des sciences.*)
 - 3 Pour reprendre un terme de la sociologie pragmatique avec laquelle j'ai pris mes distances en partie 1 et 2.

sur un *constructivisme*. Mais ces dispositifs visant la construction collective ouvrent la voie (ou plutôt donnent la voix) à tout le monde, même aux non-constructivistes ! Mais peut-on vraiment souhaiter construire quelque chose conciliant une pensée constructiviste et une pensée non-constructiviste ? Est-ce vraiment de la construction ? Est-ce une construction harmonieuse ? Est-ce intelligent ? Est-ce que la première des constructions collectives ne devrait pas être la volonté constructiviste elle-même ? Cela engagerait beaucoup de la part des participants car le constructivisme est exigeant, notamment en termes d'intransigeance. Ainsi, le problème est encore une fois l'*entente* : pour discuter dans le but de construire un monde commun, nous devons d'abord nous entendre sur le constructivisme, au risque de tomber dans les travers de nos sociétés libérales qui dissocient les discussions portant sur l'accord de celles qui portent sur l'entente. Dit autrement, il est tout à fait intelligent de se dire constructiviste et de voir actuellement à l'œuvre des discussions qui construisent le monde et la vérité, mais cette façon de voir doit être partagée si l'on souhaite construire un monde commun. Ce modèle, en voulant à tout pris composer avec tout le monde, conduit à tolérer ce qui ne devrait pas l'être. Je pense ainsi que le réalisme est à mettre sur la liste des ennemis (avec lesquels il faut se disputer) avant même la construction d'un monde commun – ou alors nous ne pouvons que nous altérer à ce sujet.

Je me pose également la question de l'ambiguïté, notamment avec cette notion de « chambre ». L'objectif de ce modèle est bien de sortir de la dichotomie entre faits et valeurs, mais il est difficile de ne pas faire un rapprochement entre d'une part une chambre qui s'occupe de faits sans s'occuper de l'intérêt commun de les hiérarchiser, et de l'autre une chambre qui s'occupe de juger ces faits. Rajoutons à cela le pouvoir conféré par le nom choisi pour cette première chambre : la « chambre haute ». Pourquoi « haute » plutôt qu'un nom qui donnerait à comprendre son rôle ? Dans ce modèle, la noblesse semble être attribuée au pouvoir de décompte, tandis que semble être dévalorisée l'institution de leur ordonnancement.

Bon bon. Ça sent la fin hein. Nous voilà au bout de notre aventure commune ! Avec toutes ces vagues que l'on prend à revers, 'faudrait pas qu'après, ma conclusion fasse plouf ! Mais pourquoi vous ai-je raconté tout ça au fait ? Quelle tragédie de ne pas sortir du relativisme et de l'autoritarisme ! Je n'ai été convaincu ni par la vague autoritaire – rien qu'avec le nom, vous vous en doutiez –, ni par la vague relativiste – vous connaissez maintenant mon goût pour l'intolérance et l'intransigeance –, ni par la vague *démocratique* pourtant

porteuse de grands espoirs ! Très certainement parce que, bien que je partage leur désir utopique, je ne partage pas le même constructivisme ! Dans les deux premières parties de cette thèse, j'ai fait le deuil du terme controversé pour lui préférer celui de discussion. Mais que faire avec l'expertise scientifique ? Hé oui, notre histoire d'expertise ne surfe pas sur la vague de la victoire... je dirais même qu'elle prend l'eau ! Vous allez certainement me dire que je n'ai pas fait le tour de la littérature sur la place de l'expert scientifique en démocratie, et vous avez tout à fait raison. Pas d'inquiétude, je l'assume pleinement : la littérature est très vaste sur ce sujet, je ne prétends pas à la connaissance encyclopédique (j'aurais trop peur de tourner en rond). Vous connaissez mon point de vue sur les recherches explicatives qui s'attachent à faire un "état de l'art" – et si vous ne le savez pas, je vous invite à relire une seconde fois la deuxième partie. J'ai souhaité mettre en scène les auteurs que j'ai rencontrés lors de mes enquêtes (celles sur les expertises comme celle sur les controverses), ceux qui m'ont déplu, ceux qui m'ont plu et avec qui je souhaiterais rentrer en dialogue afin, je l'espère, de construire une pensée commune. Tiens, j'y pense. On m'a adressé une critique concernant mon souci de l'esthétique (du travail visant à mettre en relation le fond et la forme) que j'essaye d'agencer à l'engagement constructiviste : est-ce vraiment nouveau ? Est-ce vraiment "original" ? Je voudrais ici affirmer que je ne prétends pas à l'originalité, dans le sens où je n'ai que faire de savoir d'où viennent les choses, quelle est leur origine... tout au contraire, je prétends "juste" à la singularité que tente de donner à voir par l'agencement anecdotique et l'affirmation du point de vue. Bon, maintenant que j'ai dramatisé l'expertise scientifique au début de cette thèse, et que ce drame s'est ici transformé en tragédie, si on décidait d'abandonner l'expertise pour autre chose ?

RIDEAU

Conclusion. Briser les vagues par langage en science-friction.

La tâche que je me suis assignée en introduction – chasser les spectres de l'*autoritarisme* et du *nihilisme* – s'est petit à petit transformée, durant un travail nominaliste visant à définir les principes favorisant la construction collective, et m'a conduit à vouloir abandonner le terme d'expertise. L'expert n'a de sens que dans un double rapport : un rapport à une certaine conception de la recherche que je qualifie d'explicative dont l'objectif est le dévoilement d'un réel qui pré-existe à la conscience humaine, et un rapport à la volonté de clore des controverses. La première étape de notre longue enquête m'a permis de vous exposer mon opinion concernant le potentiel heuristique de l'engagement (au sens de la déclaration d'intentions) dans la chasse aux spectres, et c'est à grand renfort de réflexivité que je me suis résigné à changer de cap, en changeant de discipline et donc de méthodes. La réflexivité, le retour de la pensée sur elle-même, ne devrait pas être un travail de dernière minute, placée tantôt en avant-propos, tantôt en "ouverture" conclusive, car il s'agit d'un travail important, un travail à réaliser à chaque moment de la recherche et qui doit donc s'incarner tout au long du texte. Cela permet d'avoir non pas un "méta-discours", un discours au-delà du propos (ou pire un discours au-delà du discours...) comme je peux parfois l'entendre dire, mais un discours faisant partie intégrante du propos, de la réflexion, pouvant ainsi permettre une distanciation et une transformation des pratiques. Les ouvrages de vulgarisation et les réflexions épistémologiques sont souvent l'apanage des chercheurs en fin de carrière, qui n'ont plus rien à prouver concernant leur légitimité basée sur des années de productions scientifiquement normales. Et comme je n'ai rien à prouver, j'ai pris le parti de faire ce qui m'intéressait le plus, au prix, d'après mes directeurs, de m'être "grillé le terrain" selon une expression du jargon anthropologique qui signifie (je crois) le fait de n'avoir pas tiré tout le jus analytique des jeux d'acteurs et d'arguments, mais de l'avoir pourtant déjà trop pratiqué pour espérer re-solliciter les acteurs. Proposer un steak saignant ou trop cuit à un

végétarien ne changera pas spécialement sa préférence pour les légumes, et c'est dans ce sens que je n'ai pas de problème à griller un "terrain" pour lequel je n'ai plus vraiment goût. Ne voyez pas dans cet aparté (peut-être le dernier...) sur la réflexivité la thèse principale que je défends dans cette thèse – je crois que la réflexivité peut être au service du bon comme du moins bon, et notamment du moins bon quand elle sert d'auto-légitimation à une science explicative ou descriptive qui, il me semble, domine les manières de voir et de faire aujourd'hui.

Mes trois premières études d'expertises collectives autour de discussions portant sur les OGM, les gaz de schiste et la réforme du droit de la famille, m'ont amené à argumenter la tragédie des experts, dans le sens « d'enchaînement d'événements terribles, funestes, dont l'issue est fatale », ce qui donne enfin un sens à mon titre ! Le problème que posent des expertises respectivement neutre, neutralisée et engagée, c'est qu'aucune d'entre elles n'échappe totalement à l'*autoritarisme* ou à une forme de *nihilisme* (tout du moins dans une forme de retrait du jugement : la *tolérance* et l'*irénisme*), et j'ai essayé d'y répondre en mettant en avant une forme particulière de discussion que je crois profondément constructiviste : l'*éristique*. Mais l'anthropologie de la connaissance telle que je l'ai pratiquée m'a conduit à des impasses, notamment en considérant son rôle de description d'une réalité, véhiculée par des notions telles que celles de "terrain", de "symétrie" ou de "controverse". Ces expressions perpétuent selon moi un type de recherche (fondé sur des épistémologies et des méthodologies particulières) qui ne permet pas de changer notre regard sur notre rapport à la vérité et notre capacité à construire le monde collectivement. La distance réflexive que j'ai pu apporter dans cette première partie m'a permis à la fois de changer ma manière de voir et indissociablement ma manière de faire, de questionner mon rapport à l'action efficace sur le monde, que celui-ci concerne mon objet de recherche, à savoir l'*engagement* dans une expertise que j'étudiais, et mon propre engagement dans et par le langage – *langagement* – ce qui me permet (enfin !) de donner sens à mon sous-titre de thèse. Mais au fait, efficace pourquoi... pour-quoi ? Pour changer le monde ? "Chiche" ! Les fins et les moyens étant d'après moi nécessairement liés, l'un donnant sens à l'autre, l'efficacité devient toute relative aux finalités définies par chacun. Par exemple, si la finalité d'une recherche réside en la découverte d'une chose qui existe déjà, l'efficacité peut se mesurer en termes de capacité prédictive. Par contre, si la finalité réside en la construction d'un monde meilleur... eh bien, l'efficacité doit nécessairement passer par une définition de ce qu'engage ce qualificatif : "meilleur". Et cela doit

passer par la construction d'un langage commun. Alors que la communication semble être un moyen d'expression efficace pour ceux qui ne croient pas en la construction langagière mais en l'adaptabilité informative, la discussion me semble pour ma part bien plus efficace, car bien plus critique, altérante, complexe, et donc bien plus intelligente. Il me semble alors plus compréhensible de garder le terme d'*efficacité* pour la recherche d'effets déterminés – celle que je critique –, et celui d'*efficience* pour la recherche d'une construction commune souhaitée, imaginée mais qui ne préexiste pas au travail du collectif. La construction commune issue de la rencontre des altérités n'a besoin que d'individus singuliers, pas d'experts !

Le passage de la controverse à la discussion s'est effectué en deuxième partie, ce qui m'a conduit à préciser ce que j'entendais par "action sur le monde" : une discussion, une manière de voir différente change le monde de manière efficiente et me paraît ouvrir plus de perspectives que de s'accrocher à vouloir s'adapter aux contraintes d'un monde que je me refuse de conserver. Se soumettre à une exigence d'efficacité politicienne (dans le sens de transformation des règles *modales*) me semble trop habituel, notamment lorsque cela n'engage pas un travail re-définitionnel. J'ai essayé de prendre soin de déconstruire le moins possible en visant les incohérences de paradigmes adverses, pour insister davantage sur les raisons, les "pourquoi", les finalités qui peuvent motiver la construction de paradigmes différant du mien, de mes propres intérêts, que ce soit parce qu'ils visent le dévoilement d'un réel en vue de mieux le maîtriser ou que ce soit un travail de description permettant de donner la parole à des acteurs peu visibles dans l'espace social. Le dévoilement, la mise à jour des erreurs aux yeux de tous par l'usage du canular n'est intéressante, pertinente, que pour ceux qui partagent cette croyance en l'erreur et la validité au sens logique qu'engagent ces termes. À l'aide de petites études compréhensives de discussions épistémologiques, j'ai proposé un nouveau partage des objets de ces discussions, à savoir des manières de penser la re-présentation. J'ai ainsi pris mes distances avec la *présentation*, la *représentation de la nature*, ainsi que la *représentation sociale*, afin de préférer l'expression de *représentation symbolique*. Penser le monde en termes de représentations symboliques reliées entre elles par des relations (non moins symboliques) me permet d'agir sur le monde de manière non efficace (au sens normal supposant qu'il existe un réel unique sur lequel agir) mais efficiente, par la confrontation des représentations du monde qui sont elles-mêmes formées à partir d'autres représentations, autrement dit par la confrontation des représentations de représentations... Avec ce jeu de ricochet, cette mise en

dialogue des pensées de chacun, je veux affirmer que le monde ne se construit qu'en collectif, qu'en réponse des uns à la pensée des autres. Une manière différente de penser l'expertise – pour l'abandonner – n'est alors plus en termes de controverses à clôturer, mais dans la construction d'un monde commun par la discussion, discussion qui nécessite selon moi un constructivisme qui n'engage que des représentations symboliques.

Le type de rapport symbolique que je souhaite construire en science est de l'ordre de l'action dramaturgique, qui transforme la neutralité de la recherche explicative en une pratique de la *distanciation* c'est-à-dire de la rupture par rapport aux habitudes problématiques. Le constructivisme s'incarne dans l'agencement de construits anecdotiques, de science-fictions, par l'altération, la friction... la *science-friction*. La discipline qui agence des fictions anecdotiques afin de raconter une histoire moralement située – la sociologie dramaturgique – en se souciant du fond comme de la forme – l'esthétique – dont les principes sont exposés dans la deuxième partie de cette thèse (bien qu'elle soit déjà à l'œuvre dans les premières pages), s'expose dans la troisième partie par la mise en scène des manières de repenser l'expertise. J'ai mobilisé les concepts d'*accord* et d'*entente* tout au long de mon enquête et depuis les premières pages, j'insiste sur leur indissociabilité. Je peux comprendre l'intérêt de les dissocier de manière temporaire et située afin de mieux les comprendre, mais une démarche constructiviste ne peut pas privilégier l'un sur l'autre.

Au fait, suis-je moi-même un expert ? Que ce soit au sens large – celui de spécialiste – ou dans le sens restreint de l'expert scientifique, je ne revendique aucunement ce statut malgré la légitimité qui pourrait un jour m'être accordée de par ma position sociale (peut-être que si je suis docteur, un jour on m'appellera pour donner mon avis sur des textes de loi...). Je revendique "seulement" le fait de faire de la recherche, et cela ne sous-entend pas que mon avis soit plus vrai que celui d'un autre qui aura décidé de ne pas déléguer ses prises de position à un spécialiste, savant, expert ou tout autre personne qu'il jugera plus avisée. Je me suis longtemps posé cette question : afin d'éviter l'*autoritarisme* de l'expertise, tout en échappant au *nihilisme*, vais-je transformer l'*expertise* tout en gardant son nom, ou vais-je l'abandonner¹ ? Imaginons une "expérience de pensée" (malheureuse expression qui sous-entend qu'il existe des expériences qui ne sont pas de pensée, ce à quoi je

1 Question que j'ai souvent travaillé avec Sarah Calba, ou avec Grégoire Molinatti par exemple lors du colloque *Les paroles militantes dans les controverses environnementales* de 2017.

n'adhère pas... je vous l'ai déjà dit mais cela est très important je crois) où je me retrouve appelé par le gouvernement en tant qu'*expert scientifique*. Plusieurs options s'offrent à moi. Je pourrais tout à fait jouer le jeu de la *science normale* en utilisant l'autorité de la science véhiculée par sa prétention à la neutralité – mais j'ai écarté cette possibilité depuis mon introduction : je ne veux pas participer à un jeu qui ne me plaît pas. Je pourrais également pratiquer les méthodes de la *sociologie pragmatique*¹ et suivre les acteurs, tenter de les comprendre, parfois s'en faire le porte-parole, ou pourquoi pas m'engager avec eux dans leurs causes comme pourrait le faire la *recherche action*. J'évacue également cette possibilité car je ne souhaite ni outiller des acteurs – ce qui sous-entendrait à nouveau je crois que la science sait mieux que les autres – ni être le porte-parole de quiconque, sachant les problèmes de traduction/trahison que cela suppose : effectivement, ceux qui parlent le mieux des intérêts des acteurs sont les acteurs eux-mêmes ! Je pourrais également me passer de porte-parole, et me faire *expert militant* en assumant mon engagement singulier dans le monde, mais la contrainte de l'urgence imposée par l'efficacité politique implique de rejouer une nouvelle fois la légitimité de la science. En effet, dans “notre monde”, la manière la plus efficace de, par exemple, changer la loi semble nécessiter une bonne pratique de la communication (produisant des informations simples, claires, concises) et pourquoi pas user d'autorité et de passage en force. Je pourrais également me présenter comme expert, ou me dire *conseiller*, tout en enrobant mon discours d'une critique réflexive sur l'expertise, au risque de provoquer une auto-légitimation de dispositifs qui, finalement, porteraient en eux leur propre critique.

Mais l'expérience de pensée s'arrête là, car ma décision de participer ou non à un travail dépend de nombreuses choses, et en particulier de mon jugement concernant la potentialité subversive de celui-ci. En “bon nominaliste”, je peux tout à fait envisager me retrouver à une tribune soutenue par la charge symbolique autoritaire de la science normale, tout en exprimant justement une critique de cette aura d'autorité. Je n'ai pas de modèle pratique ou de dispositifs concrets à vous proposer pour la (complexe et bonne) raison qu'avant cela, je voudrais œuvrer à transformer le réalisme de notre monde en un constructivisme. Je crois qu'une construction politique véritablement démocratique n'a pas besoin d'experts mais d'individus convaincus que Céline

1 Telles que nous les interprétons dans l'article suivant : Calba S et Birgé R. Sous presse. *Langagement ou la déconstruction de la neutralité scientifique mise en scène par la sociologie dramaturgique*.

Dion avait tort... autrement dit qu'avec leurs mots, ils peuvent transformer le monde.

FIN*

*mais ce n'est que le début !

Bibliographie

- Académie des Sciences. 2017a. En savoir plus sur l'Académie des sciences. <http://www.academie-sciences.fr/fr/Documents-a-telecharger/en-savoir-plus-sur-academie.html>, consulté le 28 mai 2017.
- Académie des Sciences. 2017b. Statuts et règlement intérieur actuel et ancien. <http://www.academie-sciences.fr/pdf/admin/statuts.pdf>, consulté le 28 mai 2017.
- Adam JM, Borel MJ, Calame C, Kilani M. 1995 [1990]. *Le discours anthropologique*. Editions Payot Lausanne. 286p.
- Afis. Date inconnue. Les liens, <http://www.pseudo-sciences.org/spip.php?rubrique20>, consulté le 4 juin 2015.
- Afis. Date inconnue. Qui sommes-nous ?, <http://www.pseudo-sciences.org/spip.php?article65>, consulté le 4 juin 2015.
- Afis. Date inconnue. Qu'est-ce que l'AFIS ?, <http://www.pseudo-sciences.org/spip.php?rubrique35>, consulté le 4 juin 2015.
- Afis. 2010. Affaire Seralini vs Fellous : L'AFIS soutient le professeur Marc Fellous, *Sciences & Pseudo-sciences*, le 22 sept.
- Afis. 2013. Paul Kurtz (1925 – 2012), *Science & Pseudo-sciences*, jan.
- AFP. 2012. L'étude du Pr Seralini sur les OGM cofinancée par le sénateur Grosdidier, *Libération*, le 26 sept.
- Aggeri F. 2002. La démocratie technique en débat. À propos du livre de M. Callon, P. Lascoumes et Y. Barthe : Agir dans l'incertain. Essai sur la démocratie technique, *Gérer et comprendre*. 68 55–60.
- Aït Kaci S. 2013. OGM : retour sur « l'affaire Seralini » et le journalisme scientifique, *Acrimed*, le 29 juil.
- Allen B. 2013. Citizens, Experts and Environmental Health Science: Comparing Controversies in the U.S., Italy and France, Séminaire *Controverses*

- environnementales et anthropologie de la nature*, le 13 déc. 2013, EHESS, Marseille.
- Amos J. 2012. French GM-fed rat study triggers furore, *BBC*, le 19 sept.
- Anger de Friberg V. 2015. La fin de la modernité, ou vivre l'éternité dans l'instant, *Agoravox*, le 20 jan.
- ANSES. 2012. *Avis de l'Agence nationale de sécurité sanitaire de l'alimentation, de l'environnement et du travail relatif à l'analyse de l'étude de Séralini et al. (2012) "Long term toxicity of a ROUNDUP herbicide and a ROUNDUP-tolerant genetically modified maize"*. ANSES.
- Asimov I. 1975. *La mère des mondes*. Denoël. 181p.
- Astier A (Dir. et Scé.). 1999. *Kaamelott*, CALT.
- Astier A (Dir. et Scé.). 2009. *Episode 8 : Lacrimosa*, dans *Kaamelott : Saison 6*, CALT.
- Astier A (Dir.), Hembert JC (Met. en Sc.). 2015. *L'exoconférence*, Universal Pictures.
- Audouze J, Broch H, Krivine J an. P JC an Savoie D. 2011. Une non-thèse qui cache bien mal une vraie thèse : un plaidoyer pro-astrologique. <http://www.homme-moderne.org/societe/socio/teissier/analyse/astro.html>, consulté le 31 jan. 2017.
- Babou I. 2010. *Rationalité & Nature. Une approche communicationnelle*. Thèse de doctorat, Université Paris 7 Denis Diderot.
- Babou I, Le Marec J. 2008. Les pratiques de communication professionnelle dans les institutions scientifiques. Processus d'autonomisation, *Revue d'anthropologie des connaissances*. (2)1 115–142.
- Bachelard G. 2000 [1938]. *La formation de l'esprit scientifique*. Vrin. 304p.
- Baechler J. 1986. Les présupposés de la comparaison dans les sciences sociales, *Revue européenne des sciences sociales*. (24)72 17–32.
- Bajos N, Rouzaud-Cornabas M, Panjo H, Bohet A, Moreau C, l'équipe Fécond. 2014. La crise de la pilule en France : vers un nouveau modèle contraceptif ?, *Population & Sociétés*. 511 1–4.
- Barberousse A, Cozic M, Bonnay D. 2011. *Précis de philosophie des sciences*. Vuibert. 709p.
- Barberousse A, Huneman P. 2016a. L'ontologie badiouienne parodiée par Benedetta Tripodi ou ce qu'il fallait démontrer. <https://zilsel.hypotheses.org/2598>, paru le 1er avr. 2016, consulté le 4 mai 2016.

- Barberousse A, Huneman P. 2016b. Un « philosophe français » Label Rouge. Relecture tripodienne d'Alain Badiou. <https://zilsel.hypotheses.org/2548>, paru le 13 avr. 2016, consulté le 4 mai 2016.
- Barbier R, Trépos J. 2007. Humains et non-humains : un bilan d'étape de la sociologie des collectifs, *Revue d'anthropologie des connaissances*. (1)1 35-58.
- Barbier M, Cauchard L, Joly PB, Paradeise C, Vinck D. 2013. Pour une Approche pragmatique, écologique et politique de l'expertise, *Revue d'anthropologie des connaissances*. (7)1 1-23.
- Barthe Y, Callon M, Lascoumes P. 2001. *Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique*. Editions du Seuil. 357p.
- Barthe Y, Callon M, Lascoumes P. 2002. Réponse à Franck Aggeri, *Gérer et comprendre*. 68 61-65.
- Barthe Y, De Blic D, Heurtin JP, Lagneau E, Lemieux C, Linhardt D, Trom D. 2013. Sociologie pragmatique : mode d'emploi, *Politix*. (103)3 175-204.
- Bartolone C, Winock M, Cahuc P, Latour B, Hartmann B. 2015. *Groupe de travail sur l'avenir des institutions*, Compte rendu n°5, le 5 fév., Assemblée Nationale.
- Baudelot C, Establet R. 2001. La sociologie sous une mauvaise étoile, *Le Monde*, le 17 avr.
- Baurez T, Wiewiorka A, Nemes L. 2015. Le Fils de Saul: 'Surtout, ne pas esthétiser la souffrance', *L'Express*, le 30 oct.
- Beck U. 2008 [1986]. *La société du risque, sur la voie d'une autre modernité*. Flammarion. 521p.
- Bérard Y, Crespin R. 2010. *Aux frontières de l'expertise : dialogues entre savoirs et pouvoirs*. Presses Universitaires de Rennes. 277p.
- Bernard C. 1951 [1865]. *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale. Première partie*. Larousse. 89p.
- Berrebi-Hoffmann I, Lallement M. 2009. À quoi servent les experts ?, *Cahiers internationaux de sociologie*. (1)126 5-12.
- Berteaux D. 1979. Ecrire la sociologie, *Informations sur les Sciences sociales*. (1)19 7-25.
- Bétemps A. 2015. Michel Maffesoli : « La postmodernité marque la fin de la République une et indivisible ». <https://philitt.fr/2015/03/23/entretien-avec-michel-maffesoli-la-postmodernite-marque-la-fin-de-la-republique-une-et-indivisible/>, paru le 23 mars 2015, consulté le 18 juil. 2017.

- Big Brother. 2016. « Réussir » son canular philosophique pour dénoncer les discours « supposément profonds », *Big Brother, Le Monde*, le 4 avr.
- Big Brother. 2016. Orlando : François Hollande apprend qu'on peut choisir ses mots... mais pas son orientation sexuelle, *Big Brother, Le Monde*, le 14 juin.
- Birgé R. 2011. *La biologisation du social*. Mémoire de Master 1, Université Montpellier 2.
- Birgé R. 2013. *L'Affaire Sokal : une contextualisation épistémologique*. Mémoire de Master 2, Université Montpellier 2.
- Birgé R, Calba S. 2011. Comment nos représentations, notre propre conception du monde influencent les productions de connaissances scientifiques ?, *Journée d'étude, La recherche impliquée ou pour quoi construire une science universitaire ? Analyse engagée des méthodologies multidisciplinaires scientifiques*, Collège doctoral européen, Strasbourg.
- Birgé R, Molinatti G. 2017. Expertises collectives de chercheurs et controverses publiques : neutralisation et engagement, Colloque *Et si la recherche scientifique ne pouvait pas être neutre !*, 10-12 mai 2017, Université McGill, ACFAS, Montréal.
- Birgé R, Molinatti G. (Soumis). La Publicisation d'une expertise collective comme engagement politique : exemple du rapport Filiation, Origines, Parentalité (2013).
- Birgé R, Molinatti G. (Sous Presse). L'heuristique de la neutralisation et de l'engagement comme potentiel dépassement de la neutralité axiologique. Étude comparative d'expertises collectives de chercheurs en situation de controverses publiques.
- Blanchet A, Gotman A. 2007 [1992]. *L'entretien : l'enquête et ses méthodes*. Armand Colin. 128p.
- Bloor D. 1976. *Knowledge & social imagery*. University of Chicago Press. 156p.
- Bloor D. 1983. *Socio/logie de la logique ou les limites de l'épistémologie*. Pandore. 190p.
- Blottière M, Lanzmann C. 2015. Claude Lanzmann : “Le Fils de Saul’ est l’anti-‘Liste de Schindler’”, *Télérama*, le 24 mai.
- Blottière M, Nemes L. 2015. “Le Fils de Saul” : “on a voulu aller contre la mythification de la Shoah”, *Télérama*, le 4 nov.
- Bobbé S. 2014. L'« autre » de l'ethnologue, *Communications*. (1)94 125–134.

- Boghossian P. 1996. What the Sokal Hoax Ought to Teach Us. The pernicious consequences and internal contradictions of 'postmodernist' relativism, *Times Literary Supplement*, le 13 déc.
- Boghossian P. 1997. Les leçons à tirer de la mystification de Sokal, *Les Temps Modernes*. Juin-juillet, 594 134–147.
- Boghossian P. 2009 [2006]. *La peur du savoir. Sur le relativisme et le constructivisme de la connaissance*. Agone. 193p.
- Bohannon J. 2013. Who's Afraid of Peer Review?, *Science*, le 4 oct.
- Boidy M. 2017. « I Hate Visual Culture »: L'essor polémique des Visual Studies et les politiques disciplinaires du visible, *Revue d'anthropologie des connaissances*. (11)3 303–319.
- Boltanski L, Maldidier P. 1970. Carrière scientifique, morale scientifique et vulgarisation, *Social Science Information*. (9)3 99–99.
- Bonneuil C. 2006. Introduction. De la République des savants à la démocratie technique : conditions et transformations de l'engagement public des chercheurs, *Natures Sciences Sociétés*. (14)3 235–238.
- Boudon R. 2008. *Le relativisme*. Presses Universitaires de France. 128p.
- Bouillon JL. 2012. L'expertise scientifique en société : regards communicationnels, *Hermès, La Revue*. (3)64 14–21.
- Bourdieu P. 1987. Espace social et pouvoir symbolique, dans Bourdieu P, *Choses dites*, Les Editions de Minuit. 147–166.
- Bourdieu P. 2007 [1993]. Comprendre, dans Bourdieu P, *La misère du monde*, Editions du Seuil. 1389-1447.
- Bourdin A. 2001. En donnant le titre de docteur à une astrologue médiatique, le monde universitaire se ridiculise et laisse la porte ouverte aux pseudo-sciences, *Libération*, le 19 avr.
- Bouveresse J. 2011. Remarques philosophiques conclusives, *Le Magazine de l'Homme Moderne*. 19–19.
- Bouvier A. 2007. Démocratie délibérative, démocratie débattante, démocratie participative, *Revue européenne des sciences sociales*. (XLV)136 5–34.
- Boy D, Donnet D, Roqueplo P. 2000. Un exemple de démocratie participative : la « conférence de citoyens » sur les organismes génétiquement modifiés, *Revue française de science politique*. 4–5 779–810.
- Brecht B. 1978 [1948]. *Petit Organon pour le théâtre*. L'arche. 116p.

- Briatte F. 2007. Entretien avec David Bloor. <http://traces.revues.org/227>, consulté le 9 oct. 2012.
- Bricmont J. 2001. La thèse d'Elizabeth Teissier : une nouvelle affaire Sokal, *Science & Pseudo-sciences*, juin.
- Cadiou S. 2006. Savoirs et action publique : un mariage de raison ? L'expertise en chantier, *Horizons stratégiques*. (1)1 112–124.
- Caillé A. 2001. Une politique de la nature sans politique. À propos de politiques de la nature de Bruno Latour, *Revue du MAUSS*. (17)1 94–116.
- Calba S. 2014. *Pourquoi sauver Willy ? Epistémologie synthétique de la prédiction en écologie des communautés*. Thèse de doctorat, Université Montpellier 2, CEFE ; ISEM.
- Calba S. 2016. Étude épistémologique des formules scientifisantes, *De l'épistémologie de la recherche à la méthodologie de la thèse : Parcours heuristique ou trajectoire réflexive ?*, Colloque Jeunes Chercheurs 2016.
- Calba S, Birgé R. (Sous Presse). Langagement ou la déconstruction de la neutralité scientifique mise en scène par la sociologie dramaturgique.
- Callon M. 1986. Éléments pour une sociologie de la traduction : La domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc, *L'Année sociologique*. (36) 169–208.
- Callon M, Latour B. 1991. *La science telle qu'elle se fait. Anthologie de la sociologie des sciences de langue anglaise*. La Découverte. 392p.
- Callon M, Latour B, Berry M. 1995. Quel genre de confiance faut-il accorder à nos représentants ?, *Les Invités de l'Ecole de Paris*. 10 13.
- Calvez M. 2010. Expertise interactionnelle, expérience locale et connaissance tacite : Le cas des signalements de clusters de cancers, dans Bérard Y et Crespin R, *Aux frontières de l'expertise. Dialogues entre savoirs et pouvoirs*, Presses Universitaires de Rennes. 115–129.
- Canguilhem G. 1988 [1977]. *Idéologie et rationalité dans l'histoire des sciences de la vie*. Vrin. 145p.
- Carnap R, Hahn H, Neurath O, Schlick M, Waismann F. 2010 [1985]. *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits*. Vrin. 352p.
- Castel R. 1985. L'expert mandaté et l'expert instituant, dans Fritsch P, *Situations d'expertise et socialisation des savoirs*, Actes du cresal. 81–125.
- Centre national de ressources textuelles et lexicales. 2017. <http://www.cnrtl.fr/>.

- Cervulle M. 2013. Les controverses autour du « mariage pour tous » dans la presse nationale quotidienne : du différentialisme ethno-sexuel comme registre d'opposition, *L'Homme et la société*. (3)189–190 207–222.
- Cervulle M, Julliard V. 2013. « Différence des sexes » et controverses médiatiques : du débat sur la parité au « mariage pour tous » (1998-2013) », *Le temps des médias*. 21 161–175.
- Chabat A (Dir. et Scé.). 2004. *RRRrrrr!!!*, StudioCanal, Chez Wam, Les Robins des Bois, Airlines, TF1 Films Production.
- Chabot H. 2014. Le roman de la science Raison et idéologie chez Isaac Asimov, *Alliage n°74* 58–67.
- Chanial P. 2001. L'ethnométhodologie comme anticonstructivisme, dans De Fornel M et Quéré L, *L'ethnométhodologie*, La Découverte. 297–314.
- Chateauraynaud F. 2007. La contrainte argumentative : Les formes de l'argumentation entre cadres délibératifs et puissances d'expression politiques, *Revue européenne des sciences sociales*. 136 129–129.
- Chateauraynaud F. 2010. L'histoire des OGM n'est pas une controverse ratée mais un conflit réussi. <http://socioargu.hypotheses.org/1807>, paru le 1er déc. 2010, consulté le 14 août 2015.
- Chateauraynaud F., Bernard de Raymond A, Hermitte MA, Tetart G. 2010. *Les OGM entre régulation économique et critique radicale*. Rapport du programme OBSOGM, ANR OGM, GSPR, Paris.
- Chateauraynaud F, Debaz J. 2013. *Une pragmatique des alertes et des controverses en appui à l'évaluation publique des risques*. Observatoire socio-informatique en santé-environnement.
- Chateauraynaud F, Debaz J. 2014. Un risque de submersion peut en cacher un autre. Étude comparée de zones côtières multi-risques, Séminaire *Controverses environnementales et anthropologie de la nature*, le 10 jan. 2014, EHES, Marseille.
- Chateauraynaud F, Debaz J, Cézanne-Bert P. 2011. L'affaire des gaz de schiste. Anatomie d'une mobilisation fulgurante. <http://socioargu.hypotheses.org/3262>, paru le 19 déc. 2011, consulté le 22 sept. 2015.
- Chateauraynaud F, Debaz J, Fintz M. 2013. Aux frontières de la sécurité sanitaire. Les controverses métrologiques sur les faibles doses et les perturbateurs endocriniens, *Natures Sciences Sociétés*. 21 271–281.

- Chauvin D. 2013. Droit de réponse à Daniel Chauvin, *Agriculture et environnement*, le 28 jan.
- Chemin A. 2012. Genre, le désaccord, *Le Monde*, le 14 jan.
- Chevassus-au-Louis N. 2016. Badiou, le queer et le féminisme, un canular pris très au sérieux, *Mediapart*, le 1er avr.
- Christias P. 2001. Réponse de Panagiotis Christias à Arnaud Saint-Martin, *Gretech (CEAQ)*.
- Cibois P. 2001. La thèse d'Elisabeth Teissier : lecture d'un sociologue, *Esprit*. (10)278 186–189.
- Citton Y. 2013. *Pour une interprétation littéraire des controverses scientifiques*. Quae. 176p.
- Clarini J. 2016. Alain Badiou et le réveil de la farce, *Le Monde*, le 8 avr.
- CNRS. 2014. *Promouvoir une recherche intègre et responsable*. CNRS.
- Collectif. 2011. *Manifeste Pour une Recherche Engagée*.
- Collins H, Evans R, Gorman M. 2007. Trading zones and interactional expertise. Case studies of expertise and experience, *Studies in History and Philosophy of Science Part A*. (4)38 657–666.
- Collins HM. 1975. The Seven Sexes : a study in the Sociology of a Phenomenon or the Replication of Experiments in Physics, *Social Studies of Science*. (9) 205–224.
- Collins HM. 1981. Introduction : Stages in the Empirical Programme of Relativism, *Social Studies of Science*. (11)1 3–10.
- Collins HM, Evans R. 2002. The third wave of science studies: Studies of expertise and experience, *Social studies of science*. (32)2 235–296.
- Colombi D. Le vrai problème de Michel M. <http://uneheuredepeine.blogspot.fr/2008/10/le-vrai-problme-de-michel-m.html>, paru en oct. 2008, consulté le 17 mai 2017.
- Cometti JP. 1997. Editions de l'Eclat. 120p.
- Cometti JP. 1998. *Le Philosophe et la Poule de Kircher*. Editions de l'Eclat. 167p.
- Cometti JP. 2010. *Qu'est-ce que le pragmatisme ?* Gallimard. 448p.
- Contrepoints. 2016. Alain Badiou se fait piéger par un canular universitaire !, *Contrepoints*, le 16 avr.
- Copans J. 2001. La sociologie, astrologie des sciences sociales, *Le Monde*, le 2 mai.

- Corroyer G. 2013. Consensus/Dissensus, *Dictionnaire critique et interdisciplinaire de la participation*, GIS Démocratie et Participation, Paris.
- Cousseau C. 2012. OGM : deux ans de secret pour réussir l'étude, *L'Obs*, le 21 sept.
- Cremonesi P, Vignally P, Didero D, Sargentini L, Troilo B, Delmonte P, Sartini M. 2013. *Enquête épidémiologique rétroactive concernant les conséquences du nuage de Tchernobyl sur les populations de Corse*. Collectivité territoriale de Corse.
- Crocitti O. 2016. *Feux d'artifices de bons sentiments : transformer l'incoercible confrontation entre démocratisation de la culture et démocratie culturelle afin de définir des complexes artistiques : mais... qu'est ce que l'art ?* Thèse de doctorat, Université de Strasbourg.
- Crunchant E. Thèse en cours de préparation.
- Cusset F. 2013. *French Theory: Foucault, Derrida, Deleuze et Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*. La Découverte. 367p.
- Dawkins R. 1998. Postmodernism disrobed, *Nature*. 141–143.
- De Baecque A. 2001. De l'abjection, *Cahiers du Cinéma*, juin.
- De Cheveigné S. 1997a. La science dans une société médiatisée. Introduction, *Hermès*. (1)21 15–22.
- De Cheveigné S. 1997b. La science médiatisée : le discours des publics, *Hermès*. (1)21 95–106.
- De Cheveigné S. 1997c. La science médiatisée : les contradictions des scientifiques, *Hermès*. (1)21 121–133.
- De Pracontal M. 2013. Le paradoxe Séralini, *Science & Pseudo-sciences*, jan.
- De Sardan O. 2000. Le 'je' méthodologique: Implication et explicitation dans l'enquête de terrain, *Revue française de sociologie*. 417–445.
- De Sardan O. 2008. *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*. Bruylant-Academia. 367p.
- Debaz J. 2013. Controverses, dans Casillo I, Barbier R, Blondiaux L, Fourniau JM, Lefebvre R Neveu C et Salles D, *Dictionnaire critique et interdisciplinaire de la participation*, G. I. S. Démocratie et Participation.
- Deheuvels P. 2012. L'étude de Séralini sur les OGM, pomme de discorde à l'Académie des sciences, *Le Nouvel Obs*, le 19 oct.
- Desproges P (Act.), Fournier JL (Dir.). 2010. *Tout seul en scène*, StudioCanal.

- Dewey J. 2008a. La théorie de la valuation, *Tracés. Revue de Sciences humaines*. 15:2 217–228.
- Dewey J. 2008b [1927]. *Le public et ses problèmes*. Folio. 336p.
- Diffalah S. 2015. Et Michel Maffesoli voulut réinventer la sociologie... seul contre tous, *L'Obs*, le 21 mars.
- Dubois M. 2015. Le sociologue, le marteau et la fausse monnaie. <http://zilsel.hypotheses.org/1840>, paru le 21 mars 2015, consulté le 17 mai 2017.
- Duchesne S, Haegel F. 2009 [2004]. *L'entretien collectif*. Armand Colin. 128p.
- Ducournau C. 2017. Les deux (ou trois) carrières de Richard Hoggart: De la fondation des cultural studies aux appropriations de la sociologie française, *Revue d'anthropologie des connaissances*. (3)11 263–282.
- Duhem P. 2004 [1906]. La théorie physiques : son objet, sa structure, dans Laugier S et Wagner P, *Philosophie des sciences*, Vrin. 25–75.
- Dumez H. 2016. *Méthodologie de la recherche qualitative – Les questions clés de la démarche compréhensive*. Broché. 256p.
- Durant C. 2002. Callon Michel, Lascoumes Pierre, Barthe Yannick, Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique. [compte-rendu], *Revue française de sociologie*. (43)4 782–784.
- EFSA. 2007. L'EFSA réaffirme son évaluation des risques du maïs génétiquement modifié MON 863, *Site internet de l'EFSA*, le 28 juin.
- EFSA. 2012. L'EFSA fournit à Séralini et al. des données sur le maïs GM NK603, *Site internet de l'EFSA*, le 22 oct.
- Ehrenstein V. 2014. *Géopolitique du carbone : l'action internationale pour le climat aux prises avec la déforestation tropicale*. Thèse de doctorat, Ecole Nationale Supérieure des Mines de Paris.
- Ekchajzer F. 2012. OGM : deux extraits exclusifs du documentaire sur l'étude polémique, *Télérama*, le 19 sept.
- Engel P, Dutant J. 2005. *Philosophie de la connaissance : Croyance, connaissance, justification*. Vrin. 448p.
- Ertzscheid O. 2016a. « Je ne publierai plus jamais dans une revue scientifique », *L'Obs avec Rue89*, le 19 mai.
- Ertzscheid O. 2016b. Je ne publierai plus jamais dans une revue scientifique. http://www.affordance.typepad.com/mon_weblog/2016/05/pourquoi-je-ne-

- [publierai-plus-dans-des-revues-scientifiques.html](#), paru le 19 mai 2016, consulté le 12 fév. 2017.
- Ertzscheid O. 2016c. Pourquoi je ne publie(ra) plus (jamais) dans des revues scientifiques.
http://www.affordance.typepad.com/mon_weblog/2016/05/pourquoi-je-ne-publierai-plus-dans-des-revues-scientifiques.html, paru le 17 mai 2016, consulté le 12 fév. 2017.
- Fauray M. 2012. *Parcours de chercheurs. De la pratique de recherche à un discours sur la science : quel rapport identitaire et culturel aux sciences ?* Thèse de doctorat, Ecole Normale Supérieure de Lyon – Université de Lyon.
- Fédou G. 2015. Michel Maffesoli « Les réseaux c'est la vie », *Technikart*, le 8 mai.
- Ferraris. 2014. *Ferraris, Manifeste du nouveau réalisme*. Hermann. 122p.
- Feyerabend P. 1979 [1975]. *Contre la méthode. Esquisse anarchiste de la connaissance*. Editions du Seuil. 352p.
- Feyerabend P. 1989 [1987]. *Adieu la raison*. Editions du Seuil. 384p.
- Fleury V, Limet YS. 1997. L'escroquerie Sokal-Bricmont, *Libération*, le 6 oct.
- Floch B. 2015. Victime d'un canular, Michel Maffesoli dénonce un « règlement de comptes » entre sociologues, *Le Monde*, le 18 mars.
- Foresti F. 2015. *Madame Foresti*, TF1 Vidéo.
- Foucart S. 2012a. OGM : la justice tranche pour la première fois un conflit entre deux chercheurs, *Le Monde*, le 19 sept.
- Foucart S. 2012b. Un maïs OGM de Monsanto soupçonné de toxicité, *Le Monde*, le 19 sept.
- Foucart S. 2013. Accusations de liens entre M. Séralini et une 'secte guérisseuse', *Le Monde*, le 17 jan.
- Foucault M. 1990 [1966]. *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*. France Loisirs. 574p.
- Fox J (Dir. et Scé.), Adlesic T (Prod.). 2010. *Gasland*.
- Foyer J. 2013. Table ronde 3. La controverse OGM : focus sur « l'affaire » Séralini, Colloque *Le journalisme dans les controverses scientifiques*, 17-18 oct. 2013, ISCC, Paris.
- Fph. 2012. Soutien de la fondation à l'étude du Criigen sur les effets à long terme des OGM, *Site de la Fondation Charles Léopold Mayer pour le Progrès de l'Homme*, le 19 sept.

- Franek C, Daniau M. 2011. *Tous à poil !* Editions du Rouergue. 40p.
- Funtowicz SO, Ravetz JR. 1994. Uncertainty, complexity and post-normal science, *Environmental Toxicology and Chemistry*. (13)12 1881–1885.
- Galison P. 1997. *Image and logic : A material culture of microphysics*. University of Chicago Press. 977p.
- Garcia S. 2001. Contribution à l'ASES. <http://cibois.pagesperso-orange.fr/Contrib.htm>, consulté le 4 avr. 2016.
- Garcia S. 2010. Savoir se rendre indispensable. La construction rhétorique du besoin d'expertise, dans Bérard Y et Crespin R, *Aux frontières de l'expertise. Dialogues entre savoir et pouvoirs*, Presses Universitaires de Rennes. 51–62.
- Gardner M. 1997. Un canular désopilant du physicien Alan Sokal, *Les cahiers rationalistes*, mai.
- Garfinkel H. 2001. Le programme de l'ethnométhodologie, dans De Fornel M et Quéré L, *L'ethnométhodologie*, La Découverte. 31–59.
- Garric A. 2012. OGM : 'Le protocole d'étude de M. Séralini présente des lacunes rédhibitoires', *Le Monde*, le 20 sept.
- Gaudillière JP. 2002. À propos de « démocratie technique », *Mouvements*. (21–22)3 191–193.
- Gayon V. 2009. Un atelier d'écriture internationale : l'OCDE au travail. Elément de sociologie de la forme "rapport", *Sociologie du Travail*. 51 324–342.
- Gens JC. 1996. Richard Rorty et le « spectre du relativisme », *Hermès*. (20) 251–258.
- Georgescu-Roegen N. 2006. *La Décroissance - Entropie - Ecologie - Economie*. Sang de la terre. 302p.
- Gérard P. 2012. OGM : Le protocole d'étude de M. Séralini présente des lacunes rédhibitoires », *Le Monde*, le 20 sept.
- Gérard L, Nagels M. 2013. La gestion du stress chez les doctorants : la surconsommation de certains produits qui pourraient nuire à leur santé, *Actualité de la recherche en éducation et en formation*, le 16 juil.
- Gerbaud D. 2014. José Bové : «Opposé à la PMA», *La Croix*, le 1er mai.
- Gingras Y. 2000. Pourquoi le « programme fort » est-il incompris ?, *Cahiers internationaux de sociologie*. 235–255.
- Gingras Y, Bertin M. 2015. La position de la revue Sociétés dans l'espace discursif de la sociologie française. <http://zilsel.hypotheses.org/2133>, paru le 26 juin 2015, consulté le 8 oct. 2016.

- Ginsburgh V, Dewatripont M, Legros P, Walckiers A. 2008. Edition scientifique et pouvoir de marché, *Université Libre de Bruxelles*.
- Goodman N. 2007. *Manières de faire des mondes*. Folio. 240p.
- Graber F. 2009. Figures historiques de l'expertise, *Tracés. Revue de Sciences humaines*. (16) 167–175.
- Gros MJ, Mallaval C. 2013. «Un statut unique pourrait vite se révéler un piège», *Libération*, le 28 oct.
- Habermas J. 1973 [1968]. *La technique et la science comme « idéologie »*. Gallimard. 212p.
- Habermas J. 1976 [1968]. *Connaissance et intérêt*. Gallimard. 386p.
- Hacking I. 2008 [1999]. *Entre science et réalité. La construction sociale de quoi*. La Découverte. 300p.
- HCB. Date inconnue. Actions européennes internationales.
<http://www.hautconseildesbiotechnologies.fr/fr/article/missions>, consulté le 25 juin 2016.
- HCB. Date inconnue. Missions.
<http://www.hautconseildesbiotechnologies.fr/fr/article/missions>, consulté le 25 juin 2016.
- Heinich N. 2002. Pour une neutralité engagée, *Questions de communication*. (2) 117–127.
- Heinich N. 2006. La sociologie à l'épreuve des valeurs, *Cahiers internationaux de sociologie*. (2)121 287–315.
- Hert P. 1999. Bruno Latour, Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie, *Questions de communication*.
[<http://questionsdecommunication.revues.org/6525>].
- Hilgartner S. 2000. *Science on stage: expert advice as public drama*. Stanford University Press. 236p.
- Hoggart R. 1957. *The Uses of Literacy: Aspects of Working-Class Life with Special References to Publications and Entertainments*. Chatto and Windus. 319p.
- Holquist M et Shulman R. 1996. Sokal's Hoax: An Exchange, *The New York Review of Books*, le 3 oct.
- Hottois G. 2006. La technoscience: de l'origine du mot à ses usages actuels, *Recherche en soins infirmiers*. (3) 24–32.
- Houdebine LM. 2013. OGM, la question politique, *Sciences & Pseudo-sciences*, avr.

- Huet S. 2012a. OGM, Seralini et le débat public.
<http://sciences.blogs.liberation.fr/2012/09/21/ogm-seralini-et-le-debat-public/>,
 paru le 21 sept. 2012, consulté le 9 oct. 2016.
- Huet S. 2012b. Séralini et les OGM: une déclaration de l'AJSPI.
<http://sciences.blogs.liberation.fr/2012/10/15/seralini-et-les-ogm-une-declaration-de-lajspi/>, paru le 15 oct. 2012, consulté le 9 oct. 2016.
- Huet S. 2012c. Séralini : 140 scientifiques répliquent à l'Académie.
<http://sciences.blogs.liberation.fr/2012/11/14/seralini-140-scientifiques-repliquent-a-lacademie/>, paru le 14 nov. 2012, consulté le 9 oct. 2016.
- Huet S. 2013. Open access: du rêve au cauchemar? L'avis de J-C Guédon, *Sciences blog libération*, le 4 oct.
- Hunyadi M. 2001. Acteur ou agent : les usages de la règle, *Revue européenne des sciences sociales*. (121)XXXIX 15–30.
- Hypertheses. 2017. Site internet du laboratoire Hyperthèse.
<http://www.hypertheses.org>.
- Institut de France. 2017a. Les Académies. <http://www.institut-de-france.fr/fr/une-institution/les-acad%C3%A9mies>, consulté le 28 mai 2017.
- Institut de France. 2017b. L'habit vert et l'épée. <http://www.academie-francaise.fr/les-immortels/lhabit-vert-et-lepee>, consulté le 28 mai 2017.
- Jacobi D. 1984. Auteurs et lecteurs de La Recherche : une illustration de la thèse de la continuité, *Bulletin des bibliothèques de France*. (29)6 484–491.
- Jacobi D. 1986. *Diffusion et vulgarisation : itinéraires du texte scientifique*. Presses Universitaires de Franche-Comté. 182p.
- Jacobi D, Schiele B, Cyr MF. 1996. La vulgarisation scientifique et l'éducation non formelle, *Revue française de pédagogie*. 91 81–111.
- Jacquemain M, Frère B. 2008. *Épistémologie de la sociologie*. De Boeck Supérieur. 224p.
- Jasanoff S. 1996. Beyond Epistemology: Relativism and Engagement in the Politics of Science, *Social Studies of Science*. (26)2 393–418.
- Jasanoff S. 2003. Breaking the waves in science studies: comment on HM Collins and Robert Evans, The third wave of science studies, *Social studies of science*. (33)3 389–400.
- Jaud JP (Dir., Scé. et Prod.). 2012. *Tous Cobayes ?*, J+B Séquences.

- Jeanneret Y. 1999. *L'affaire Sokal ou la querelle des impostures*. Presses Universitaires de France. 275p.
- Jeanneret Y. 2000. Des médias, des sciences et des textes, *Les Carnets du Cediscor*. 6 199–218.
- Jodelet D. 1989. *Les représentations sociales*. Presses Universitaires de France. 447p.
- Jour de colere. 2014. Le Manifeste. <http://www.jourdecolere.com/le-manifeste/>, paru le 26 jan. 2014, consulté le 26 jan. 2014.
- Jurdant B. 1973. *Les problèmes théoriques de la vulgarisation scientifique*. Thèse de doctorat, Université Louis Pasteur de Strasbourg.
- Jurdant B. 1998. Introduction, *Alliage n°35–36*.
- Jurdant B. 2009. Communication scientifique et réflexivité, *Cycle de conférence transdisciplinaire*, 23 mars 2009, ENS Lyon.
- Karhausen L. 1999. À propos du relativisme cognitif, *Les cahiers rationalistes*, mai.
- Kaufmann JC. 2007. *L'entretien compréhensif*. Armand Colin. 128p.
- Kedge. 2015. Kedge Business School inaugure la villa Kedge – Maffesoli. <https://etudiant.kedge.edu/actualites-etudiant/kedge-business-school-inaugure-la-villa-kedge-maffesoli>, consulté le 18 nov. 2016.
- Khalfa J. 1998. Magie : Sokal, Bricmont et les doctrines informes, *Les Temps Modernes*. Juillet-Septembre, 600 220–249.
- Koerth-Baker M. 2012. Authors of study linking GM corn with rat tumors manipulated media to prevent criticism of their work, *Boing Boing*, le 21 sept.
- Kondro W. 2016. Canadian researcher in legal battle to keep her interviews confidential. <http://www.sciencemag.org/news/2016/11/canadian-researcher-legal-battle-keep-her-interviews-confidential>, paru le 22 nov. 2016, consulté le 8 juil. 2017.
- Kostrz M. 2011. Le chercheur anti-OGM Séralini remporte son procès en diffamation, *L'Obs avec Rue89*, le 18 jan.
- Kreplak Y, Lavergne C. 2008. Les pragmatiques à l'épreuve du pragmatisme. Esquisse d'un « air de famille », *Tracés. Revue de Sciences humaines*. (15)2 127–145.
- Krivine JP. 2009. Soutenance de la thèse d'Elizabeth Teissier, *Sciences & Pseudo-sciences*, juil.
- Kuhn T. 1983 [1962]. *La structure des révolutions scientifiques*. Flammarion. 285p.

- Kuhn. 1990 [1977]. *La tension essentielle. Tradition et changement dans les sciences*. Gallimard. 488p.
- Kunth D. 1992. *La place du chercheur dans la vulgarisation scientifique - Rapport demandé par la délégation à l'information scientifique et technique*. Délégation à l'information scientifique et technique (DIST).
- Kuntz M. 2013. Menaces « post-modernes » sur la science, *Science & Pseudo-sciences*, avr.
- Kuntz M. 2015. L'idéologie postmoderne contre la science, *Contrepoints*, le 29 août.
- Kuntz M. 2015. Volonté de mainmise sur la science ? <http://www.marcel-kuntz-ogm.fr/2015/03/volonte-mainmise-sur-science.html>, paru le 17 mars 2015, consulté le 10 sept. 2017.
- Kyrou A. 2012. L'imaginaire des Anonymous, des luddites à V pour Vendetta, *Multitudes*. 50 165–173.
- Lahir B, Cibois P, Desjeux D. 2011. La non thèse de sociologie d'Élizabeth Teissier. <http://www.homme-moderne.org/societe/socio/teissier/analyse/socio.html>, consulté le 4 mars 2016.
- Lahire B. 2002. Comment devenir docteur en sociologie sans posséder le métier de sociologue ?, *Revue européenne des sciences sociales*. (XL)122 41–65.
- Lahire B. 2015. Comment confondre les imposteurs : les vertus critiques du canular. <http://zilsel.hypotheses.org/1819>, paru le 14 mars 2015, consulté le 28 avr. 2015.
- Lakatos I. 1994. Chapitre III. L'histoire des sciences et ses reconstructions rationnelles, dans Lakatos I, *Histoire et méthodologie des sciences*, Presses Universitaires de France. 185–215.
- Langlais PC. 2014. Faut-il signer l'accord d'Elsevier ? <http://scoms.hypotheses.org/119>, paru le 12 fév. 2014, consulté le 15 mars 2016.
- Langlais PC. 2015. Comment les revues scientifiques sont-elles devenues des propriétés intellectuelles ? <http://scoms.hypotheses.org/428>, paru le 16 mars 2015, consulté le 15 mars 2016.
- Lanzmann C. 1994. A propos de 'la Liste de Schindler', dernier film de Steven Spielberg Holocauste, la représentation impossible, *Le Monde*, le 3 mars.
- Lapointe P. 2012. L'étude anti-OGM: comment s'assurer des médias favorables, *Agence science presse*, le 22 sept.

- Larousserie D, Foucart S. 2015. L'Académie des sciences, une institution hors du temps, *Le Monde*, le 30 nov.
- Lascoumes P. 2002. L'expertise, de la recherche d'une action rationnelle à la démocratisation des connaissances et des choix, *Revue française d'administration publique*. (103)3 369–377.
- Latour B. 1983. Comment redistribuer le grand partage ?, *Revue de synthèse*. (104)110 203–236.
- Latour, B. 1997. Y a-t-il une science après la guerre froide, *Le Monde*, le 18 jan.
- Latour B. 2004 [1999]. *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*. La Découverte. 384p.
- Latour B. 2005 [1987]. *La science en action. Introduction à la sociologie des sciences*. La Découverte. 665p.
- Latour B. 2007. Quel cosmos ? Quelles cosmopolitiques ?, dans Lolive J, Soubeyran O, *L'émergence des cosmopolitiques*, La Découverte, 69-84.
- Latour B. 2009. *Sur le culte moderne des dieux faitiches*. La Découverte.
- Latour B. 2013. *Nous n'avons jamais été modernes*. La Découverte. 210p.
- Laugier S. 2002. Quine, la science et la nature, dans Laugier S et Wagner P, *Les philosophes et la science*, Gallimard. 712–787.
- Lazar J. 2001. Faut-il brûler la thèse de l'astrologue Elizabeth Teissier ? Retour sur une chasse aux sorcières, *Le Figaro*, le 28 mai.
- Lazarus. Date inconnue. Page d'accueil. www.lazarus-mirages.net, consulté le 4 avr. 2016.
- Lazarus. 2011. Site Youtube de Lazarus. <https://www.youtube.com/user/lazarusconcept>, paru le 22 oct. 2011, consulté le 4 avr. 2016.
- Lechopier N. 2002. Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique, de Michel Callon, Pierre Lascoumes et Yannick Barthe, Paris, Seuil, 2001, *Politique et Sociétés*. (21)3 185–189.
- Le Devoir. 2016. L'affaire Maillé, ou l'avenir de la confidentialité dans la recherche scientifique. <http://www.ledevoir.com/societe/science-et-technologie/483756/l-affaire-maille-ou-l-avenir-de-la-confidentialite-dans-la-recherche-scientifique>, paru le 3 nov. 2016, consulté le 30 mai 2017.
- Le Marec J. 2002a. *Ce que le « terrain » fait aux concepts : Vers une théorie des composites*. Thèse de doctorat, Université Paris 7.

- Le Marec J. 2002b. Situations de communication dans la pratique de recherche : du terrain aux composites, *Études de communication. Langages, information, médiations*. (25) 15–40.
- Le Parisien. 2012. C'est quoi l'étiquette « nourri sans OGM » ?, *Le Parisien*, le 28 sept.
- Le Point. 2012. Toxicité des OGM : l'EFSA réclame davantage d'informations sur l'étude du professeur Séralini, *Le Point*, le 5 oct.
- Lemerle S. 2017. Trois formes contemporaines de biologisation du social, *Socio*. (6) 2016–2016.
- Lemieux C. 2007. À quoi sert l'analyse des controverses ?, *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*. (1)25 191–212.
- Lemieux C. 2012. Peut-on ne pas être constructiviste ?, *Politix*. 100.
- Les Décodeurs. Page d'accueil sur le site de *Le Monde*. <http://www.lemonde.fr/les-decodeurs/>.
- Les Décodeurs. 2017. Le Décodex évolue pour mieux vous aider à identifier les informations trompeuses Désormais, l'outil du « Monde » contre les fausses informations vous avertit lorsque vous consultez un article mensonger. http://www.lemonde.fr/le-blog-du-decodex/article/2017/07/05/le-decodex-evolue-pour-mieux-vous-aider-a-identifier-les-informations-trompeuses_5156210_5095029.html, paru le 5 mai 2017, consulté le 10 mai 2017.
- Les Décodeurs. 2017. L'annuaire des sources du Décodex : mode d'emploi. *Les Décodeurs*, *Le Monde*. http://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2017/01/23/l-annuaire-des-sources-du-decodex-mode-d-emploi_5067719_4355770.html, paru le 23 janv. 2017, consulté le 20 avril 2017.
- Lévy-Leblond JM. 2001. Science, culture et public : faux problèmes et vraies questions, *Quaderni*. (46)46 65–103.
- L'express. 2007. Des scientifiques s'en prennent aux anti-OGM, *L'express*, le 14 déc.
- L'express. 2012. Auchan et Carrefour ont aidé à financer l'étude sur les OGM, *L'express*, le 21 sept.
- Libération. 2013. Un statut unique pourrait vite se révéler un piège, *Libération*, le 28 oct.
- Libération. 2012. OGM : l'auteur de l'étude refuse une contre-expertise de l'agence européenne des aliments, *Libération*, le 20 sept.

- Lima L. 2009. Les frontières de l'expertise, *Cahiers Internationaux de Sociologie*. (1)126 149–155.
- Lindgaard J. 2017. Comment le Sénat et les lobbies ont réécrit le projet de loi OGM, *Mediapart*, le 13 août.
- Lolive J, Soubeyran O. 2007. *L'émergence des cosmopolitiques*. La Découverte. 384p.
- Lynch M. 1998. Variations vocales et modulations morales d'un scandale littéraire, *Alliage n°35–36*.
- MacKenzie D. 1978. Statistical Theory and Social Interests: a Case Study, *Social Studies of Science*. (8) 35–83.
- Maffesoli M. 1981a. Pour Une Sociologie Relativiste I, *Cahiers Internationaux de Sociologie*. (71) 205–213.
- Maffesoli M. 1981b. Pour Une Sociologie Relativiste II, *Cahiers Internationaux de Sociologie*. (78) 5–13.
- Maffesoli M. 1985. *La connaissance ordinaire. Précis de sociologie compréhensive*. Méridiens Klincksieck. 260p.
- Maffesoli M. 2001a. Eloge de la connaissance ordinaire, *Le Monde*, le 24 avr.
- Maffesoli M. 2001b. Dans l'extase des raves, *Libération*, le 23 août.
- Maffesoli M. 2014. Excuse, *Sociétés*. 126.
- Maffesoli M. 2015. L'hystérie collective autour de mon cas témoigne d'un divertissement d'impuissants, *Atlantico*, le 29 mars.
- Maillé ME. 2017. Une scientifique dans le monde de la justice ou la difficulté de témoigner des sciences sociales, Colloque *Et si la recherche scientifique ne pouvait pas être neutre ?*, 11 mai 2017, Montréal.
- Maingueneau D. 1992. Le tour ethnolinguistique de l'analyse du discours, *Langages*. 105 114–125.
- Malaurie G. 2012a. EXCLUSIF. Oui, les OGM sont des poisons !, *L'Obs*, le 20 sept.
- Malaurie G. 2012b. Fellous : 'Je suis surpris de ce show qui ne démontre rien', *L'Obs*, le 19 sept.
- Malaurie G. 2012c. OGM : 'Les experts ne doivent pas être juges et parties', *L'Obs*, le 21 sept.
- Malaurie G. 2013. Table ronde 3. La controverse OGM : focus sur « l'affaire » Séralini, Colloque *Le journalisme dans les controverses scientifiques*, 17-18 oct. 2013, ISCC, Paris.

- Manif pour Tous. 2014. "Grenelle de la famille" : la Manif pour Tous avance 38 propositions. <http://www.lamanifpourtous.fr/fr/toutes-les-actualites/1199-grenelle-lmpt-devient-force-de-proposition>, consulté le 12 déc. 2014.
- Mannoni S. 2010 [1998]. *Les représentations sociales. Entre préjugés et stéréotypes*. Que sais-je ? 128p.
- Marcuse H. 1970 [1964]. *L'homme unidimensionnel : Essai sur l'idéologie de la société industrielle avancée*. Brochet. 316p.
- Marx K. 2003 [1932]. Feuerbach. Conception matérialiste contre conception idéaliste (introduction), dans Marx K, *Philosophie*, Gallimard. 289–390.
- Masterman M. 1970. The nature of a Paradigm, dans Lakatos I, Musgrave A, *Criticism and the Growth of Knowledge*, p59-89.
- Mattelart A, Neveu E. 1996. Cultural studies' stories. La domestication d'une pensée sauvage, *Réseaux*. (14) 11–58.
- Mennessier M. 2011. Un chercheur condamné pour diffamation, *Le Figaro*, le 19 jan.
- Mennessier M. 2013. OGM : les liaisons dangereuses du Pr Séralini, *Le Figaro*, le 15 jan.
- Merton R. 1942. The normative structure of science, dans Merton R, *The sociology of science*, University of Chicago Press. 267–278.
- Mesnard P. 2010. Fiction, dispositif fictionnel et fictivité à l'épreuve des Sonderkommandos, Colloque *internationale La Shoah – Théâtre et cinéma aux limites de la représentation ?*, 8-10 déc. 2010, Université Paris Ouest Nanterre La Défense / INHA.
- Mesure S. 2013. Dilthey Wilhelm – (1833-1911). <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/wilhelm-dilthey/>, consulté le 5 juin 2013.
- Meunier E, Verriere P. 2012. Pourquoi réclamer les données brutes ?, *Inf'OGM*, le 27 nov.
- Meunier S. 2017. Les recherches sur le jeu vidéo en France : Émergence et enjeux, *Revue d'anthropologie des connaissances*. (11)3 379–396.
- Midrier L, Pouget J. 2003. OGM : les champs de la controverse, *Réalités Industrielles*. 41–47.
- Ministère de l'agriculture de l'agroalimentaire et de la forêt. 2012. Maïs OGM NK 603 : l'étude publiée en septembre n'est pas de nature à remettre en cause les précédentes évaluations. <http://agriculture.gouv.fr/mais-ogm-nk603-letude->

- [publiee-en-septembre-nest-pas-de-nature-remettre-en-cause-les-precedentes](#), paru le 22 oct. 2012, consulté le 12 déc. 2012.
- Molinatti G, Birgé R. 2017. Communications publiques d'expertises scientifiques dans le cadre de controverses environnementales : les discours de scientifiques envisagés comme paroles militantes, Colloque international *Les paroles militantes dans les controverses environnementales. Constructions, légitimations, limites*, 22-24 nov. 2017, Université de Lorraine, Metz.
- Molinatti G, Simonneau L, Birgé R. 2015. Communication de chercheurs et controverse environnementale : quelle place pour les conflits d'intérêts ?, Colloque *Science & You*, Juin 2015 Université de Lorraine, Nancy.
- Montlibert C. 2001. Astrosociologie ? Contribution à l'ASES. <http://cibois.pagesperso-orange.fr/Contrib.htm>, paru le 28 mai 2001, consulté le 4 avr. 2016.
- Morin H. 2001. La sociologie au miroir de la thèse d'Elizabeth Teissier, *Le Monde*, le 15 mai.
- Mosovici. 1961. *La psychanalyse son image et son public*. Presses Universitaires de France. 650p.
- Moscovici S. 1989. Des représentations collectives aux représentations sociales : éléments pour une histoire, dans Jodelet D, *Les représentations sociales*, Presses Universitaires de France. 79–103.
- Mulot R. 2013. Table ronde 3. La controverse OGM : focus sur « l'affaire » Séralini, Colloque *Le journalisme dans les controverses scientifiques*, 17-18 oct. 2013, ISCC, Paris.
- Nature. 2012. Poison postures. Researchers working on controversial topics must take care how they promote their results, *Nature*. 489 474–474.
- Neguera L. 2006. L'analyse de contenu dans l'étude des représentations sociales, *SociologieS*.
- Neumann B. 2008. Gérard Mulliez: "Dans l'état actuel des connaissances, il faut interdire les OGM", *L'express*, le 30 avr.
- Nietzsche F. 2007 [1882]. *Le Gai Savoir*. Flammarion. 445p.
- Nietzsche F. 2009 [1887]. *Généalogie de la morale*. Nathan. 240p.
- OCDE. 2003. Recommandation du Conseil sur les lignes directrices pour la gestion des conflits d'intérêts dans le service public. <http://acts.oecd.org/Instruments/ShowInstrumentView.aspx?>

- [InstrumentID=130&Lang=fr&Book=False](#), paru le 28 mai 2003, consulté le 13 mars 2016.
- OCDE. 2005. *Gérer les conflits d'intérêts dans le service public: lignes directrices de l'OCDE et expériences nationales*. OECD Publishing. 275p.
- Oransky I. 2012. Stenographers, anyone? GMO rat study authors engineered embargo to prevent scrutiny.
<https://embargowatch.wordpress.com/2012/09/21/stenographers-anyone-gmo-rat-study-co-sponsor-engineered-embargo-to-prevent-scrutiny/>, paru le 21 sept. 2012, consulté le 30 juin 2015.
- Paillé P. 1994. L'analyse par théorisation ancrée, *Cahiers De Recherche Sociologique*. (23) 147–181.
- Paillé P, Mucchielli A. 2003. *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Armand Colin. 211p.
- Passeron JC. 2001. Acteur, agent, actant: personnages en quête d'un scénario introuvable, *Revue européenne des sciences sociales*. (39)121 15–30.
- Pecker JC. 1998. Convergences contre la science, *Les cahiers rationalistes*, juin.
- Peirce SC. 1978. *Écrits sur le signe*. Editions du Seuil. 265p.
- Perrot M, La Soudière M. 1994. L'écriture des sciences de l'homme: enjeux, *Communications*. (1)58 5–21.
- Pestre D. 1995. Pour une histoire sociale et culturelle des sciences. Nouvelles définitions, nouveaux objets, nouvelles pratiques, *Annales. Histoire, Sciences Sociales*. (3) 487–522.
- Pestre D. 2003. *Science, argent et politique. Un essai d'interprétation*. Quae. 202p.
- Pestre D. 2006. *Introduction aux science studies*. La Découverte. 123p.
- Pestre D. 2007. L'analyse de controverses dans l'étude des sciences depuis trente ans. Entre outil méthodologique, garantie de neutralité axiologique et politique, *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*. (1)25 29–43.
- Pestre D. 2013. *À contre-science : politiques et savoirs des sociétés contemporaines*. Editions du Seuil. 252p.
- Petit-Jean P. 1998. La critique des sciences en France, *Alliage n°35–36*.
- Philizot V. 2016. *La construction du champ visuel par le design graphique : une épistémologie du regard*. Thèse de doctorat, Université de Strasbourg.
- Pichot A. 2010. *La société pure. De Darwin à Hitler*. Flammarion. 458p.

- Pinch TJ. 1980. Theoricians and the Production of Experimental Anomaly : the case of solar neutrinos, *The Social Process of Scientific Investigation*. (4) 77–106.
- Pinto L. 2011. « Neutralité axiologique », science et engagement. Une lettre de Pierre Bourdieu, *Savoir/Agir*. (2)16 109–113.
- Piron F, Varin T. 2014. L'affaire Séralini et la confiance dans l'ordre normatif dominant de la Science, *Implications Philosophiques*. Disponible sur <http://www.implications-philosophiques.org/actualite/une/laffaire-seralini-12/>.
- Popper K. 1991 [1972]. *La connaissance objective*. Flammarion. 580p.
- Quet M. 2008. L'innovation éditoriale des revues de critique des sciences, *Médiamorphoses*. 225–230.
- Quet M. 2009. *Politiques du savoir. Une approche communicationnelle des rapports entre sciences, technologies et participation en France (1968-1983)*. Thèse de doctorat, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHESS).
- Quet M. 2010. Le savoir de l'expert. L'expertise dans les revues de critique des sciences en France, dans Bérard Y et Crespin R, *Aux frontières de l'expertise. Dialogues entre savoirs et pouvoirs*, Presses Universitaires de Rennes. 35–50.
- Quine WV. 1951. Two Dogmas of Empiricism, *The Philosophical Review*. (60) 20–43.
- Quinon M. 2001. Les Inquisiteurs et les Hérétiques, *Esprit critique*. (03)07.
- Quinon M. 2015. D'une polémique à l'autre... en passant par la compréhension. Petite note bio-méthodologique. <https://zinsel.hypotheses.org/1979>, paru le 9 mai 2015, consulté le 9 mai 2015.
- Quinon M, Saint-Martin A. 2015. Le maffesolisme, une « sociologie » en roue libre. Démonstration par l'absurde. <http://zinsel.hypotheses.org/1713>, paru le 7 mars 2015, consulté le 9 mai 2015.
- Quinon M, Saint-Martin A. 2016. Du comique de répétition : un nouveau canular, tué dans l'œuf in extremis. <http://zinsel.hypotheses.org/2666>, paru le 28 mai 2016, consulté le 28 mai 2016.
- Quinon M, Saint-Martin A, Barberousse A, Sokal A, Huneman P. 2016. Canulars académiques, les « maîtres à penser » démasqués, *Libération*, le 31 mai.
- Raichvarg D, Jacques J. 1991. *Savants et ignorants. Une histoire de la vulgarisation des sciences*. Editions du Seuil. 290p.
- Remaud O, Schaub JF, Thireau I. 2012. *Faire des sciences sociales. Comparer*. EHESS. 317p.
- Revel JF. 1997. Les faux prophètes, *Le Point*, le 11 oct.

- Rey A, Catach L, Moreux JP, Pettoello S. 2011 [1993]. *Dictionnaire historique de la langue française*. Les dictionnaires Le Robert. ePub.
- Ribes JM (Créa.), Fechner C. 1988. *Palace*, Canal+.
- Richard S. 2009. Nouveau capitalisme et expertise quotidienne. Entretien avec Richard Sennett (London School of Economics et New York University), *Cahiers internationaux de sociologie*. (1)126 13–20.
- Rinck F. 2010. L'analyse linguistique des enjeux de connaissance dans le discours scientifique. Un état des lieux, *Revue d'anthropologie des connaissances*. (4)3 427–450.
- Rip A. 1999. STS in Europe, *Science, Technology and Society*. 73–80.
- Rip A. 2003. Constructing expertise: in a third wave of science studies?, *Social studies of science*. (33)3 419–434.
- Rivière-Wekstein G. 2013. La « part d'ombre » du professeur Séralini. <https://agriculture-environnement.fr/a-la-une/la-part-d-ombre-du-professeur-seralini>, paru le 7 jan. 2013, consulté le 3 déc. 2016.
- Robbins B, Ross A. 1996. An Editorial Answer to Alan Sokal's Claim in *Lingua Franca*, *Lingua Franca*, juil.-août.
- Roqueplo P. 1974. *Le partage du savoir*. Editions du Seuil. 254p.
- Roqueplo P. 1997. *Entre savoir et décision, l'expertise scientifique*. INRA édition. 112p.
- Rorty R. 1984. Arguments transcendants, autoréférence et pragmatisme, *Transcendental Arguments and Science*. (4) 61-87.
- Rorty R. 1990a [1979]. *L'Homme spéculaire*. Editions du Seuil. 448p.
- Rorty R. 1990b. *Science et solidarité : la vérité sans pouvoir*. Editions de l'Eclat. 111p.
- Rorty R. 2003. Grandeur universaliste, profondeur romantique, ruse pragmatique, *Diogène*. (2)202 152–167.
- Roux S. 2007. *Retours sur l'Affaire Sokal*. L'Harmattan. 192p.
- Ruby C. 2006. Idéalisme, dans Lecourt D, *Dictionnaire d'histoire et philosophique des sciences*, Presses Universitaires de France. 577–578.
- Rudolf F. 2003. Deux conceptions divergentes de l'expertise dans l'école de la modernité réflexive, *Cahiers internationaux de sociologie*. (1)114 35–54.
- Sagan C, Drake FD, Druyan A, Ferris T, Lomberg J, Salzman Sagan L. 1978. *Murmurs of earth: The Voyager interstellar record*. Random House. 273p.

- Saint-Martin A. 2001. Technosocialité et irrationalismes postmodernes : analyse d'une notion molle, *Esprit critique*. (03)10.
- Salanskis JM. 1998. Pour une épistémologie de la lecture, *Alliage n°35-36*.
- Salomon JJ. 1997. L'éclat de rire de Sokal, *Le Monde*, le 31 jan.
- Sartre. 1996 [1946]. *L'existentialisme est un humanisme*. Gallimard. 108p.
- Schatzman E. 1998. L'affaire Sokal... et après, *Les cahiers rationalistes*, mai.
- Schinckus C. 2007. Rorty : critique davidsonienne du réalisme putnamien, *Tracés. Revue de Sciences humaines*. (1)12.
- Sciences & Pseudo-sciences. 2012. L'étude sur les OGM de Gilles-Eric Séralini : une réaction de scientifiques, *Science & Pseudo-sciences*, le 1er oct.
- Sciences Citoyennes. 2010. Pour le respect de la controverse scientifique et de l'expertise contradictoire Soutien à Gilles-Eric Séralini et à ses co-auteurs. <https://sciencescitoyennes.org/dossier-de-presse-pour-le-respect-de-la-controverse-scientifique-et-de-l%e2%80%99expertise-contradictoire/>, paru le 23 nov. 2010, consulté le 16 sept. 2016.
- Séca JM. 2001. *Les représentations sociales*. Armand Colin. 192p.
- Ségalat L. 2009. *La science à bout de souffle ?* Editions du Seuil. 112p.
- Séralini GE. 2007. New analysis of a rat feeding study with a genetically modified maize reveals signs of hepatorenal toxicity, *Archives of environmental contamination and toxicology*. (4)52 596-602.
- Shapin S. 1979. The Politics of Observation : Cerebral Anatomy and Social Interests in the Edinburgh Phrenology Disputes, dans Wallis R, *On the margins of science: The social construction of rejected knowledge*, University of Keele, 139-178.
- Shapin S. 1984. Pump and Circumstances. Robert Boyle's Literary Theory, *Social Studies of Science*. (14) 481-520.
- Sido B, Le Déaut JY. 2012. *Quelles leçons tirer de l'étude sur le maïs transgénique nk 603 ?* Compte rendu de l'audition publique du 19 novembre 2012 à l'Assemblée Nationale.
- Sintomer Y, Talpin J. 2011. La démocratie délibérative face au défi du pouvoir, *Raisons politiques*. (42)2 5-13.
- Snow CP. 1968 [1959]. *Les deux cultures*. Editions Pauvert. 160p.
- Sokal AD. 1996a. A physicist experiments with cultural studies, *Lingua Franca*. (6)4 62-64.

- Sokal AD. 1996b. Transgressing the boundaries : An afterword, *Dissent*. (43)4 93–99.
- Sokal AD. 1996c. Transgressing the boundaries : Towards a transformative hermeneutics of quantum gravity, *Social text*. (46/47) 217–252.
- Sokal AD, Bricmont J. 1999 [1997]. *Impostures Intellectuelles*. Odile Jacob. 413p.
- Stengers I. 1995 [1993]. *L'invention des sciences modernes*. Flammarion, Champs. 215p.
- Stengers I. 1997. Inventer une écologie des pratiques, *La Recherche*, avr.
- Stengers I. 2003 [1997]. Pour en finir avec la tolérance, dans Stengers I, *Cosmopolitiques II*, La Découverte. 287–399.
- Stengers I. 2007. La proposition cosmopolitique, dans Lolive J, Soubeyran O, *L'émergence des cosmopolitiques*, La Découverte, 45–68.
- Stengers I. 2017. Que serait une science responsable?, *Sciences critiques*, <https://sciences-critiques.fr/que-serait-une-science-responsable/>, paru le 10 avr. 2017, consulté le 10 avr. 2017.
- Tacussel P. 2001. Teissier, authentique thésarde, *Libération*, le 25 avr.
- Teissier E. 2001. Résumé de la thèse de Teissier. <http://www.astralementvotre.net/these/dox/4ecouv.pdf>, consulté le 7 juin 2016.
- Tessier L. 2003. Musiques et fêtes techno : l'exception franco-britannique des free parties, *Revue française de sociologie*. (44) 63–91.
- Théry I. 1998. *Couple, filiation et parenté aujourd'hui: le droit face aux mutations de la famille et de la vie privée*. Odile Jacob. 413p.
- Théry I. 2005. Expertises de service, de consensus, d'engagement : essai de typologie de la mission d'expertise en sciences sociales, *Droit et société*. (2) 311–327.
- Théry I. 2013. *Mariage de même sexe et filiation*. Editions de l'Eclat. 148p.
- Théry I, Leroyer AM. 2014. *Filiation, Origines, Parentalité. Le droit face aux nouvelles valeurs de responsabilité générationnelle. Rapport du groupe de travail Filiation, Origines, Parentalité*. Ministère des affaires sociales et de la santé. Ministère délégué chargé de la famille.
- Tiercelin C. 2002. *Hilary Putnam, L'héritage pragmatiste*. Pré-publication. 142p.
- Timsit P (Act.), Duchene P (Dir.). 2008. *The One Man Stand-Up Show*, StudioCanal.
- Touraine A. 2001. De quoi Elizabeth Teissier est-elle coupable ?, *Le Monde*, le 22 mai.

- Traxmag. 2017. La techno de Laurent Garnier et Nina Kraviz diffusée dans l'espace pour contacter les aliens. <http://fr.traxmag.com/article/44315-la-techno-de-laurent-garnier-et-nina-kraviz-diffusee-dans-l-espace-pour-contacter-les-aliens>, paru le 16 nov. 2017, consulté le 16 nov. 2017.
- Treiner J, Galifret Y. 1998. Radio : L'affaire Sokal... et après, *Les cahiers rationalistes*, avr.
- Tremblay JP. 2014. Automobilités postmodernes : quand l'Autolib' fait sensation à Paris, *Sociétés*. 126 115–124.
- UNAF. 2012. *Les questions du mariage, de la filiation et de l'autorité parentale pour les couples de même sexe*. UNAF.
- Valentin M. 2016. A quoi sert l'Académie des sciences, *Le Parisien*, le 28 juin.
- Valette M. 2006. La genèse textuelle des concepts scientifiques. Etude sémantique sur l'œuvre du linguiste Gustave Guillaume, *Cahiers de Lexicologie*. (2)89 125–142.
- Vallencien G. 2014. Une nouvelle science obscure, le séralinisme, *Blog santé du journal Le Monde*, le 4 mars.
- Van Noorden R. 2013. Open access: The true cost of science publishing, *Nature*. (495)7442.
- Vanlerberghe C, Mennessier M. 2012. L'étude sur les OGM fortement contestée, *Le Figaro*, le 20 sept.
- Véron E. 1991. Pour en finir avec la 'communication', *Réseaux*. (9)46 119–126.
- Véron E. 1997. Entre l'épistémologie et la communication, *Hermès*. (1)21 23–32.
- Vilkas C. 2009. <http://www.cairn.info/revue-cahiers-internationaux-de-sociologie-2009-1-page-61.htm>, *Cahiers internationaux de sociologie*. (1)126 61–79.
- Villeneuve D (Dir.), Heisserer E (Scé.). 2016. *Premier contact*, FilmNation Entertainment, 21 Laps Entertainment, Lava Bear Films.
- Vinck D. 2007. *Sciences et société. Sociologie du travail scientifique*. Armand Colin. 303p.
- Volken H. 2001. Une fourmi sur la plage. Remarques sur les concepts d'agent et de comportement, *Revue européenne des sciences sociales*. (39)2 9–9.
- Walter J. 1998. La liste de Schindler au miroir de la presse, *Mots*. (56)1 69–89.
- Weber M. 2013 [1919]. *Le savant et le politique*. Presses Électroniques de France. 77p.
- Weinberg S. 1996. Sokal's Hoax, *The New York Review of Books*, le 8 août.

- Wiktionnaire. Mélanger les torchons et les serviettes. https://fr.wiktionary.org/wiki/m%C3%A9langer_les_torchons_et_les_serviettes, consulté le 22 avr. 2017.
- Wiktionnaire. Seule en scène. https://fr.wiktionary.org/wiki/seul_en_sc%C3%A8ne, consulté le 3 août 2017.
- Wilson EO. 2004 [1978]. *On human nature*. Washington post book world. 260p.
- Winkin Y. 2001. *Anthropologie de la communication. De la théorie au terrain*. De Boeck Université. 333p.
- Young IM. 2011. La démocratie délibérative à l'épreuve du militantisme, *Raisons politiques*. (42)2 131–158.
- Zask J. 2008. Le public chez Dewey : une union sociale plurielle, *Tracés. Revue de Sciences humaines*. (15)2 169–189.
- Zemeckis R (Dir.), Hart JV (Scé.), Goldenberg M (Scé.). 1997. *Contact*, Warner Bros.
- Zilsel. Blog Zilsel. <http://zilsel.hypotheses.org/>.
- Zimmer C. 2009. Science Held Hostage. <http://blogs.discovermagazine.com/loom/2009/05/21/science-held-hostage/>, paru le 21 mai 2009, consulté le 26 oct. 2016.
- Zimmer C. 2012. From Darwinius to GMOs: Journalists Should Not Let Themselves Be Played. <http://blogs.discovermagazine.com/loom/2012/09/21/from-darwinius-to-gmos-journalists-should-not-let-themselves-be-played/>, paru le 21 sept. 2012, consulté le 26 oct. 2016.

Résumé

Mon travail de thèse propose une réflexion au sujet d'un paradoxe ancien mais qui demeure pertinent à travailler dans le contexte renouvelé des "controverses socio-scientifiques" publiques. Je qualifie la posture épistémologique dominante au sein de la communauté scientifique de *réaliste*, à savoir qu'il existerait en soi un monde extérieur à la pensée, qu'une connaissance dite objective et neutre de ce monde serait possible, et que cela permettrait un progrès social. Par ailleurs, les exigences de la démocratie – ici entendue comme une forme d'organisation visant à construire un monde commun par l'accord et l'entente du peuple – présupposent que chaque voix individuelle, chaque point de vue singulier est à considérer selon une éthique égalitaire. Le statut de l'expert en démocratie me paraît ainsi paradoxal. En effet, si l'expert est un scientifique appelé à répondre à une question définie par le politique pour laquelle, en contexte de controverse, les données scientifiques disponibles ne permettent pas de conclure, l'expert doit néanmoins proposer une réponse à la question qui lui est posée. L'expert est alors choisi pour sa présumée compétence, elle-même fondée sur la croyance en un accès privilégié au réel. Ce choix suggère que la parole de l'expert est toujours plus intéressante, plus pertinente qu'une parole non-experte, ce qui semble aller à l'encontre du postulat démocratique.

Face aux multiples critiques de l'expertise scientifique produites au cours de ces dernières décennies et les réponses qui y ont été apportées, j'identifie deux craintes, deux spectres (dans le sens « d'apparitions effrayantes »). Le premier concerne le renforcement de la légitimité traditionnelle de l'expertise motivée par une épistémologie *réaliste*, et la peur de la confiscation du pouvoir qui en découle. Le second concerne l'altération des frontières entre sciences et non-sciences, la relativisation du pouvoir de la "grande science" qui pourrait conduire à une forme de *nihilisme*, à savoir la perte de la hiérarchie des valeurs – notamment la distinction entre *connaissance* et *croyance* – et la perte de la potentialité de fonder une connaissance pertinente nécessaire à une transformation sociale du monde.

Mon enquête commence par une mise en scène réflexive de trois études de cas (des expertises collectives en situation de controverse portant sur les OGM, les gaz de schiste et la réforme du droit de la famille), en m'intéressant particulièrement au potentiel de l'*expertise engagée*. Par le truchement de réflexions épistémologiques et méthodologiques, j'abandonne des notions qui me semblent trop empreintes de réalisme comme le *terrain* (et son rapport à la description du monde) ou la *controverse* (qui suggère la clôture et plus encore le renversement d'une position par une autre), pour finalement leur préférer ceux d'*enquête* et de *discussion* plus appropriés à ma volonté de transformation constructiviste. Cet intérêt pour le choix des mots m'a également amené à prendre mes distances avec la communication régie par une contrainte d'*efficacité* (c'est-à-dire qui cherche à une action déterminée sur le monde), et à définir ma discipline de recherche : la *sociologie dramaturgique*. Celle-ci se caractérise par un engagement dans et par le langage cherchant, par la critique – c'est-à-dire l'altération d'autres représentations et formulations singulières – à produire une recherche *efficiente*, à savoir une transformation collective du monde .

L'expertise scientifique résistera-t-elle à notre enquête dramaturgique ?

Mots-clés

Neutralité, Engagement, Militantisme, Constructivisme, Relativisme, Réalisme, Controverse socio-scientifique, Recherche compréhensive, Épistémologie de l'anthropologie de la connaissance

Title

The expert's tragedy, or '*Langagement* in science-friction' as a response to the deconstruction of the authoritarianism and relativism of scientific expertise by dramaturgical sociology

Abstract

My research topics focus on the social responsibility of researchers, their involvement and political engagement, all the way from the construction of knowledge to its formulation (research aesthetic) and dissemination.

As I study others' engagement and their legitimation strategies, I also aim at formulating mine: a constructivism that holds itself accountable for its creations.

This thesis discusses the role of experts in democracy; it is written in French. I highly doubt that I am able to summarize it in English, just as I doubt that exclusively English-speaking readers would be able to understand the manuscript in French.

Key-words

expert assessment, constructivism, socio-scientific issue